

H. & C. Hulse

LES
BEAUTÉS DE L'HISTOIRE,
TIRÉES
Des AUTEURS *Anciens & Modernes*
DE
TOUTES LES NATIONS:
OU
E S S A I
SUR
L'ÉDUCATION MORALE
DE
LA JEUNESSE,
DANS LEQUEL

On tâche de la porter, par des EXEMPLES AMUSANS,
l'AMOUR & à la PRATIQUE de toutes les VERTUS.

NOUVELLE ÉDITION,
Considérablement augmentée.
Par L. C. MORLET.

Respicere exemplar vitæ morumque.
HOR. ad Pis.

A LONDRES:
Chez D. BREMNER, Successeur de M. ELMSLY,
dans le Strand, vis-à-vis Southampton-Street.

M,DCC,XCVII.



PRINCE OF WALES

MONSIEUR.

[illegible]

A
SON ALTESSE ROYALE
MONSEIGNEUR

LE
PRINCE de GALLES.

MONSEIGNEUR,

IL est d'usage parmi les Auteurs de faire l'éloge des Grands auxquels ils consacrent leurs veilles: en suivant ce plan inventé par la Flatterie, j'aurois une ample matière sur laquelle ma plume pourroit s'exercer avec justice; mais la crainte de déplaire à votre ALTESSE ROYALE me ferme la bouche sur tant de vertus naissantes qui sont les plus douces espérances de la Nation.

L'ouvrage que j'ai l'honneur de lui offrir, est un tableau abrégé de toutes les Vertus; ce sont les SOCRATES, les ARISTIDES, les CATONS de tous les âges & de tous les pays, qui y donnent,
par

[iv
par leur conduite, des leçons de sagesse.

Je me garderai bien cependant, MON-
SEIGNEUR, de vous le présenter comme
une instruction : ce n'est point aux en-
fants des Héros qu'il faut proposer des
exemples étrangers. Elevé sous les
yeux de vos Augustes Parèns, quelles
leçons de sagesse, peut-on proposer à
celui que la Vertu même prend soin
d'instruire ?

Je ne présente donc ce livre à votre
ALTESSE ROYALE que comme un dé-
lassement d'esprit, & un foible témoi-
gnage du profond respect avec lequel
je suis,

MONSEIGNEUR,

De votre ALTESSE ROYALE

Le très-humble, &

très-obéissant Serviteur,

L. C. MORLET.

Dec. 1. 1774.

P R É F A C E.

DANS l'Education de la Jeunesse, dit un célèbre écrivain*, les bons maîtres ont pour but principal de former les mœurs. Ils estiment peu les sciences, si elles ne conduisent à la vertu. Ils comptent pour rien la plus vaste érudition, si elle est sans probité. Ils préfèrent l'honnête homme à l'homme savant; &, en instruisant les jeunes gens de ce que l'histoire a de plus beau, ils songent moins à les rendre habiles, qu'à les rendre vertueux; bons fils, bons pères, bons maîtres, bons amis, bons citoyens.

Afin de remplir ce grand objet, je présente au Public un ouvrage qui méritera, sans doute, son approbation. C'est une collection raisonnée de ce que les annales de tous les peuples du monde ont de plus instructif & de plus agréable, & où l'on tâche, en substituant les exemples aux préceptes, de conduire la Jeunesse à la vertu par un chemin semé de fleurs. On y voit des pères renoncer à toutes les douceurs de la vie, pour les procurer à leurs enfans; des fils se sacrifier pour

* M. Rollin.

leurs pères; des femmes vertueuses, qui ont préféré la mort à la perte de leur chasteté; des citoyens que la crainte de la mort, avec les apprêts les plus effrayans, n'a pu détourner de leur devoir envers la patrie. Amitié, douce & sainte union des belles âmes, que de partisans n'y as-tu pas!

En un mot, on trouvera dans ce Recueil des modèles de vertu pour tous les états de la vie: c'est à l'école des héros & des sages que les jeunes gens vont s'instruire. En voyant marcher, pour ainsi dire, à leur tête, dans les sentiers de l'honneur, les grands personnages de tous les pays, un sublime enthousiasme saisit leur âme. Accoutumés à ne voir que des traits frappans de magnanimité, de sagesse, de bienfaisance... ils deviendront magnanimes, sages, bienfaisans... par émulation.

O vous donc, tendre Jeunesse, dont la bonne ou mauvaise éducation doit faire le bonheur ou le malheur de la société; ô vous, dis-je, qui aspirez à bien faire, cultivez avec empressement ces hommes respectables qui marchent devant vous dans cette brillante carrière. C'est à l'aspect des chefs-d'œuvre des Raphaëls,

els, des Michel-Anges, que les jeunes peintres s'enflamment & tressaillent d'admiration; c'est de même en contemplant les modèles que l'histoire vous présente, que vous sentirez votre cœur s'attendrir & brûler du désir de les imiter, & qu'en suivant leurs traces, vous parviendrez à l'amour & à la pratique de la vertu.

Mais qu'est-ce que la *Vertu*? C'est la fidélité constante à remplir nos obligations envers Dieu, envers nous-mêmes, & envers nos semblables.

Ce que nous devons à *Dieu* se trouve sous le mot

Religion,

Ce que nous nous devons à *Nous-mêmes*, sous les mots

Amour des Sciences, Chasteté,

& des Lettres, Courage,

Désintéressement, Patience,

Emulation, Sobriété,

Honneur, Travail,

Modestie,

Ce que nous devons à nos *Semblables*, sous les mots

Affabilité, Discretion,

Amitié, Fidélité,

Amour,

Amour,	Humanité,
Amour Conjugal,	Justice,
Amour Paternel,	Politesse,
Amour Filial,	Civilité,
Amour Fraternel,	Complaisance,
Amour de la Patrie,	Reconnoissance,
Bienfaisance,	Véracité.
Bonté.	

Et la *Récapitulation* de tous nos devoirs,
sous les Mots :

Magnanimité. Vertu.

En suivant l'ordre ci-dessus, nous aurions
pu intituler ce recueil *La Morale de l'Histoire* ;
mais nous avons craint d'effaroucher la Jeune
neste par un titre trop austère ; nous avons
mieux aimé lui présenter ses obligations sous
une image riante, & imiter les médecins qui
font avaler aux enfans les remèdes amers
dans des vases dont les bords sont frottés
d'une douce liqueur.

Puisse notre travail mériter l'approbation
du Public ! Nous nous en croirons ample-
ment récompensés, si nous avons le bonheur
de faire quelques Citoyens vertueux.



S E A U T E S

L'HISTOIRE.

L'AFFABILITE.

D E S

L'Homme affable règne sur tous les Cœurs.

M. de FONTENELLE.

L'AFFABILITE' est une qualité qui fait qu'un homme reçoit & écoute, d'une manière gracieuse, ceux qui ont affaire à lui.

L'affabilité naît de l'amour de l'humanité, du desir de plaire, & de s'attirer l'estime publique.

Un homme affable prévient par son accueil, son attention le porte à soulager l'embarras ou la timidité de ceux qui l'abordent. Il écoute avec patience, & il répond avec bonté aux personnes qui lui parlent. S'il contredit leurs raisons, c'est avec douceur & avec ménagement; s'il n'accorde point ce qu'on lui demande, on voit qu'il lui en coûte; & il diminue la honte du refus par le déplaisir qu'il paroît avoir en refusant.

E X E M P L E.

L'IMPERATRICE REINE, Marie-Thérèse, étant à Luxembourg, y reçut un message, de la part d'une femme âgée de cent-huit ans, qui, pendant plusieurs années, n'avoit pas manqué de se présenter, le jour du Jeudi-Saint, pour être au nombre

nombre des pauvres auxquels cette auguste Princesse lavait les pieds. De puis deux ans, ses infirmités l'avoient empêchée de se rendre au palais. Elle fit dire à l'Impératrice, qu'elle avoit le plus vif regret de n'avoir pu se trouver à cette pieuse cérémonie, non pas tant à cause de l'honneur qu'elle auroit reçu, que parce qu'elle avoit été privée du bonheur de voir une Souveraine adorée. La Princesse, touchée du message & des sentimens de cette bonne femme, se rendit elle-même dans le village qu'elle habitoit. Elle ne dédaigna pas d'entrer dans une misérable cabane. Elle la trouva sur un grabat où la retenoient ses infirmités, compagnes inséparables de l'âge. "Vous regrettez de ne m'avoir point vue, lui dit la généreuse Marie Thérèse: consolez-vous, ma bonne; je viens vous voir." Elle fut attendrie de la situation & de l'air pénétré de la vieille femme, qui gémissoit de ne pouvoir sortir de son lit, pour se jeter à ses pieds. Elle l'entretint long-temps, & lui laissa, en se retirant, une somme d'argent pour lui procurer les secours dont elle avoit besoin.

AMITIÉ.

IDÉES.

Qu'un Ami véritable est une douce chose!

LA FONTAINE.

L'AMITIÉ est un sentiment d'affection, qui nous porte à aimer quelqu'un par l'attrait du plaisir que nous nous promettons dans son commerce. Ce besoin du cœur, fondé sur l'égalité, naît du rapport de l'humeur, des goûts, des esprits: il augmente par l'estime, s'entretient par des attentions réciproques & une confiance sans réserve, & finit ordinairement par le peu de ménagement que nous avons pour l'amour-propre de nos amis.

L'amitié



L'amitié est un des plus grands biens dont l'homme puisse jouir. Il est bien doux d'avoir quelqu'un à qui l'on communique toutes ses pensées & tous ses sentimens, & qui ressente nos plaisirs & nos peines. Le partage des biens nous en procure une jouissance plus sensible ; & l'intérêt que l'on prend à nos afflictions, les rend plus légères.

L'homme uniquement seul, disoit l'illustre Chancelier Bacon, est celui qui n'a point d'amis. Le monde n'est pour lui qu'un vaste désert, un lieu d'exil & de tristesse, qu'il partage avec les animaux errans.

PRÉSENT des dieux, doux charme des humains,
O divine Amitié ! viens pénétrer nos âmes.

Les cœurs éclairés de tes flammes,
Avec des plaisirs purs, n'ont que des jours sereins.
C'est dans tes noeuds charmans que tout est jouissance ;
Le temps ajoute encore un lustre à ta beauté ;

L'amour te laisse la constance ;
Et tu serois la volupté,

Si l'homme avoit son innocence. **BERNARD.**

La première règle en fait d'amitié, c'est de ne point aimer sans connoître : une autre qui n'est pas moins importante, c'est de ne choisir des amis que dans la classe des gens de bien ; car il ne peut point y avoir d'amitié stable & solide, si la vertu n'en est la base.

L'amitié ne doit s'offenser que de ce qui la blesse. Passez à votre ami toutes les fautes où le cœur n'a point de part ; toutes celles qui ne vous démontrent pas que l'affection qu'il vous portoit, soit éteinte. Une négligence, un oubli, une méprise, une vivacité, doivent être comptés pour rien.

Quoique l'amitié ne soit pas intéressée, les soins officieux lui plaisent. Les bons offices ne sont pas des motifs pour commencer à s'aimer, mais des raisons pour s'aimer davantage ; semblables à l'haleine du vent, qui n'engendre pas la flamme, mais qui la rend plus ardente.

EXEM-

EXEMPLES.

I. EUDAMIDAS de Corinthe touchoit à sa dernière heure, & laissoit sa mère & sa fille exposées à la plus cruelle indigence. Il n'en fut point alarmé. Il jugea des cœurs d'Aréthus & de Carixène, ses fidèles amis, par le sien propre. Il fit son testament qui ne doit jamais être oublié : " Je lègue à Aréthus, de nourrir ma mère, & de l'entretenir dans la vieillesse ; à Carixène, de marier ma fille, & de lui donner la plus grande dot qu'il pourra ; & au cas que l'un des deux vienne à mourir, je substitue en sa part celui qui survivra." Ces deux citoyens généreux se montrèrent les dignes amis du vertueux Eudamidas, en remplissant, avec un noble scrupule, ses dernières intentions.

II. LUCILIUS, ami de Brutus, étoit avec ce Romain à la bataille de Philippes. Antoine & Auguste, se voyant vainqueurs, cherchèrent à prendre Brutus, comme le chef le plus à craindre du parti contraire. On couroit, de tous côtés, pour le trouver ; & il ne pouvoit long-temps se dérober à ces vives recherches. Lucilius se présenta aux soldats ; & se faisant passer pour le général vaincu, il se laissa conduire à Marc-Antoine. " Voilà, lui dit-on, Brutus qu'on vous amène. — Grâces aux Dieux ! répondit Lucilius " Brutus est encore libre." Antoine, reconnoissant l'artifice, fut charmé de la générosité de Lucilius. Il l'embrassa, & dit aux soldats qu'il avoient pris : " Vous pensiez m'amener un ennemi, & vous m'avez amené un ami !"

III. DAN

Da
lier
éto
l'A
la m
met
régl
y co
tion
volo
& le
l'issu
certa
venoi
méra
penda
Déjà

III. DANS le tems que les Triumvirs, Antoine, Auguste & Lépide, pour cimenter leur tyrannie, inondoient Rome de sang & de carnage, on vit un bel exemple de cette amitié généreuse, qui fait braver les horreurs des supplices pour sauver un ami. Les tyrans avoient prononcé des arrêts terribles contre ceux qui recevroient chez eux les proscrits, & leur donneroient quelque secours. Ils promettoient, au contraire, de grandes récompenses à ceux qui les déceleroient. Cependant Calénus, noble Romain, sans être effrayé des menaces, sans être tenté par la cupidité, cacha, quelque tems, dans sa maison, le philosophe Varron, son ami, qui étoit au nombre des proscrits. Antoine alloit souvent se promener dans cette maison; mais la présence de cet homme sanguinaire n'intimida jamais le généreux courage du magnanime Calénus: sa fidélité ne se démentit jamais.

IV. DEUX Philosophes de la secte de Pythagore, Damon & Pythias, s'étoient unis entr'eux par les liens d'une amitié si étroite & si constante, qu'ils étoient disposés à mourir l'un pour l'autre. Denis l'Ancien, tyran de Syracuse, condamna Damon à la mort. L'infortuné supplia le prince de lui permettre d'aller quelques jours dans sa famille, pour régler ses affaires, promettant de revenir. Denis y consentit, à condition que Pythias resteroit caution de son retour. Ce généreux ami se rendit volontiers dans la prison publique. Tout le monde, & le tyran sur-tout, attendoient avec impatience l'issue d'un événement aussi extraordinaire qu'incertain. Le jour approchoit; & Damon ne revenoit point. On blâmoit la folie du garant téméraire; on plaignoit son aveugle tendresse. Cependant on apprêtoit les instrumens du supplice. Déjà le peuple s'assembloit en foule; déjà l'on se

préparoit à conduire l'innocent Pythias à la mort. Tout-à-coup Damon arrive: Damon délivre son ami. Tout Syracuse étonné pousse des cris, & demande la grace du criminel. Le tyran la lui donne sans peine; & touché d'une fidélité si grande, il les prie de le recevoir en tiers d'une union si belle. Sainte Amitié! c'est ici ton triomphe! Le cœur le plus dur, l'âme la plus barbare rend hommage à tes ineffables douceurs!

V. CTÉSIBIUS étoit pauvre, & il cachoit ce malheur comme un vice honteux; mais il ne put échapper aux regard pénétrants de l'amitié. Le philosophe Arcésilaüs remarqua son indigence, & voulut aussi-tôt le secourir en secret, afin que ses bienfaits n'eussent rien d'humiliant pour Ctésibius. Ce sage indigent étoit malade: Arcésilaüs va le voir, l'entretient, le console; &, tout en parlant, il glisse adroitement une bourse remplie d'or sous l'oreiller de son ami, afin qu'il pût trouver sous sa main un moyen de soulager ses maux. Ensuite il se retira plein de joie; & Ctésibius ayant aperçu cette bourse, s'écria: "Voilà un tour à Arcésilaüs."

VI. CALLISTHENES d'Olynthe, qui avoit suivi Alexandre dans ses conquêtes, fut accusé de trahison auprès de ce prince, qui le fit mutiler, & le condamna à être enfermé dans une cage de fer à la suite de l'armée. Lysimaque, l'un des capitaines d'Alexandre, & l'ami fidèle de Callisthènes, ne discontinua cependant point de venir le voir. Ce philosophe, après l'avoir remercié de cette attention courageuse, le pria, au nom des Dieux, que ce fût pour la dernière fois. "Laissez-moi, lui dit-il, soutenir mes malheurs, & n'ayez pas encore la cruauté d'y joindre les vôtres.—Je vous verrai

" tous

" tous les jours, répondit Lyfimaque, si le roi
 " vous savoit abandonné des gens vertueux, il
 " n'auroit plus de remords, & commenceroit à vous
 " croire coupable. Oh! j'espère qu'il ne jouira
 " pas du plaisir de voir que la crainte d'encourir sa
 " disgrâce, m'ait fait abandonner un ami."

VII. DEUX Scythes, nommés, l'un Bélitas,
 & l'autre Bathès, liés d'une étroite amitié, s'amu-
 soient ensemble à la chasse. Tout-à-coup un lion
 sort de la forêt voisine; s'élance avec fureur sur
 Bathès; le renverse de dessus son cheval, & com-
 mence à le dévorer. Bélitas aussitôt met pied à
 terre; attaque le terrible animal; l'irrite, & fait
 tant, par ses efforts, qu'il abandonne Bathès, pres-
 que sans vie, vient fondre sur lui, & le met en
 pièces. Cependant Bathès, mourant, se traîne
 auprès du lion, lui plonge son cimeterre dans les
 flancs, & expire avec lui sur les restes sanglans du
 corps de son ami.

VIII. M. FREIND, premier médecin de la Reine
 d'Angleterre, avoit assisté au parlement, en 1722,
 comme député du bourg de Launceston, & s'étoit
 élevé avec force contre le Ministère. Cette con-
 duite hardie ayant indisposé la Cour, on suscita à
 Freind un crime de haute trahison; & il fut enfer-
 mé, au mois de Mars, dans la Tour de Londres.
 Environ six mois après, le Ministre tomba malade,
 & envoya chercher Richard Mead, autre médecin
 Anglois, & le plus grand ami de Freind. Après
 s'être instruit à fond de la maladie du Ministre, il
 lui dit qu'il répondoit de sa guérison, mais qu'il ne
 lui donneroit pas seulement un verre d'eau, qu'il
 n'eût rendu la liberté qu'on avoit si injustement
 ravie à M. Freind. Le Ministre, quelques jours
 après, voyant sa maladie augmenter, fit supplier

le Roi d'élargir le prisonnier. L'ordre expédié, le malade crut que Mead alloit ordonner ce qui convenoit à son état; mais ce médecin persista dans la résolution, jusqu'à ce que son ami fût rendu à sa famille. Alors il traita le Ministre, & lui procura bientôt une guérison parfaite. Le soir même, il porta à Freind environ trois mille guinées qu'il avoit reçues, pour ses honoraires, en traitant les malades de son ami, pendant sa détention, & le contraignit de recevoir cette somme, quoiqu'il eût pu la retenir légitimement, puisqu'elle étoit le fruit de ses peines.

IX. Au siège de la Capelle, par les François, en 1650, un Espagnol apprend que son ami a été renversé d'un coup de mousquet dans la tranchée. Il vole aussitôt à son secours: il le trouve mort, étendu sur la poussière. Son premier mouvement est de se jeter sur son ami. Il l'embrasse: il le tient quelque tems pressé contre son sein palpitant; & bientôt accablé de sa propre douleur, il expire un moment après. L'Archiduc, instruit de cet événement, en fut attendri: il voulut qu'on renfermât dans le même tombeau deux amis que la mort n'avoit pu séparer; & après les avoir fait transporter en grande pompe à Anvers, il leur fit élever un mausolée en marbre: c'étoit un monument que la sensibilité de ce prince érigeoit à l'amitié.

X. CHATEAUNEUF, Garde des Sceaux, sous Louis XIII, roi de France, soupçonné de quelque intrigue contre l'Etat, ayant été arrêté, le Chevalier du Jars, son intime ami & son confident, fut mis à la Bastille; & l'on s'efforça de tirer de lui le secret de son ami. D'abord on essaya de l'éblouir par de belles promesses; mais, ce moyen n'ayant pu réussir,

réussir, on employa, pour le faire parler, la crainte de la mort. On lui fit son procès, comme à un coupable; & les juges, à qui l'on assura qu'on lui accorderoit sa grâce sur l'échafaud, le condamnèrent à mort. Le généreux Chevalier fut conduit au supplice. Sa constance ne se démentit point dans cet affreux moment. Il sembloit, au contraire, souffrir la mort avec satisfaction, pour soutenir l'innocence de son ami. Quelques interrogations qu'on lui fit, il gardoit toujours un silence profond; & s'il le rompoit, c'étoit pour attester le zèle & la fidélité de Châteauneuf. Monté sur l'échafaud, & n'attendant plus que le coup mortel, le Chevalier entend crier: Grâce! Grâce! Alors un juge s'approcha, & lui faisant valoir la clémence du roi, l'exhorta à révéler les desseins coupables du Garde des Sceaux. "Je vois, lui dit le Chevalier, votre bas & criminel artifice. Vous prétendez tirer un avantage de la frayeur que le péril de la mort peut m'avoir causé: connoissez mieux vos gens. Je suis aussi maître de moi-même que je l'ai jamais été. M. de Châteauneuf est un fort honnête homme, qui a toujours bien servi le roi." Richelieu, auteur de la disgrâce de Châteauneuf, eût souhaité, sans doute, au milieu de sa fortune, d'avoir un pareil ami.

XI. Un magistrat perd un ami, qui, en mourant, laisse des dettes, & deux enfans en bas-âge, sans biens, sans espérances, sans ressources. L'ami qui lui survit retranche son train, son équipage, & va se loger dans un faubourg, d'où, tous les jours, il venoit, suivi d'un laquais, au palais, & y remplissoit les devoirs de sa charge. Il est aussi-tôt soupçonné d'avarice, de mauvaise conduite; il est en butte à toutes les calomnies. Enfin, au bout de deux ans, ce généreux magistrat reparoit dans le monde.

monde. Il avoit accumulé une somme de vingt mille livres, qu'il plaça au profit des enfans de son ami.

XII. Le Connétable de Montmorenci, ayant été disgracié, fut abandonné de tous ses amis. L'Amiral Chabot fut le seul qui lui resta fidèle: François I, roi de France, en fut informé. Il fit venir Chabot; lui dit qu'il étoit instruit de ses liaisons avec le Connétable, & qu'il lui défendoit de les continuer. Chabot répondit avec une générosité héroïque, qu'il savoit ce qu'il devoit à son roi, mais qu'il n'ignoroit pas non plus ce qu'il devoit à son ami; que, le Connétable étant un bon sujet qui avoit toujours bien servi l'Etat, il ne l'abandonneroit jamais. Le Roi le menaça de lui faire son procès: "Vous le pouvez, Sire, je ne demande ni la-dessus ni délai, ni grâce; ma conduite à tous ces jours été telle que je ne crains rien, ni pour ma vie, ni pour mon honneur." Cette réponse piqua le Monarque: il fit arrêter Chabot, que l'on conduisit au château de Melun, & le Chancelier Poyet fut chargé de chercher des Commissaires dans divers Parlemens pour lui faire son procès. Après bien des détours, on trouva enfin des crimes imaginaires à l'innocent Chabot. Il fut condamné à mort; & le Chancelier revint triomphant de Melun avec la procédure, & la condamnation de l'Amiral, qu'il présenta au Roi. Un prince, tel que François I, pouvoit agir par humeur; mais il étoit incapable d'une injustice marquée. Il fut indigné à la vue de cette infâme procédure, & dit au Chancelier, pour toute réponse: "Je n'aurai jamais cru avoir dans mon royaume tant de juges à ni-ques." Il fit ensuite revenir l'Amiral à la cour, & lui rendit ses bonnes grâces.

AMOUR.

[II]
A M O U R.

I D E E S.

*L'accord de l'Amour & de l'Innocence est le Paradis
sur la terre, & l'état le plus délicieux de la vie.*

J. J. ROUSSEAU.

ON appelle Amour l'affection qui unit ensemble deux amans.

L'Amour est une passion si nécessaire au genre humain, que sans elle il retomberoit bientôt dans le néant. Le goût d'un sexe pour l'autre, sert à les perfectionner tous les deux ; il forme des unions délicieuses, des alliances & des sociétés aimables. Mais ce n'est que lorsqu'une raison éclairée y préside & le dirige. Guidé par une raison dépravée, il cause tous les jours des perfidies, des parjures, des adultères, des incestes, des meurtres & des embrasemens, & tous les maux dont une fureur aveugle est capable. Sa fin n'a rien que de conforme au vœu de la nature : il tend à l'union d'un sexe avec l'autre ; & cette union est légitime : ce n'est donc point ce goût qu'il s'agit de réprimer. Vous avez naturellement le cœur tendre : ne travaillez point à le rendre insensible ; mais fixez votre tendresse sur des objets qui ne vous détournent point de la vertu, ou plutôt n'aimez que ceux qui vous y portent : votre penchant pour l'Amour n'en sera pas moins satisfait. Que dis-je ? Il ne le seroit jamais qu'imparfaitement sans cette précaution. Point d'amitié sans vertu. L'union de deux amans sans mœurs, n'est point de l'amour ; c'est une association odieuse qui les fait entrer en commerce de vices, & établit entr'eux une complicité réciproque.

Je ne crains rien pour les mœurs de la part de l'Amour; il ne peut que les perfectionner. C'est lui qui rend le cœur moins farouche, le caractère plus liant, l'humeur plus complaisante. On s'est accoutumé, en aimant, à plier sa volonté au gré de la personne chérie: on contracte par-là l'heureuse habitude de commander à ses desirs, de les maîtriser, & de les réprimer; de conformer son goût & son inclination aux lieux, aux tems, aux personnes. Mais les mœurs ne sont pas également en sûreté quand on est inquiété par ces faillies charnelles, que les hommes grossiers confondent avec l'Amour.

L'Amour n'est un vice que dans les cœurs vicieux. Le feu, cette substance si pure, envoie des fumées infectes & même dangereuses, s'il s'est pris à des matières corrompues. De même, si l'Amour est nourri par les vices, il ne produit que de honteux desirs; il ne forme que des desseins criminels, & n'est suivi que de troubles, de soucis & de malheurs. Mais qu'il soit né dans un cœur droit, & allumé par un objet aussi bien pourvu de vertus que d'attraits, il est à l'abri de toute censure; Dieu, loin de s'en irriter, l'approuve. Il n'a fait les objets aimables qu'afin qu'ils soient aimés.

Nos ancêtres étoient persuadés que l'Amour perfectionnoit les ames bien nées, & qu'il étoit entreprenneur de grandes choses: aussi étoit-il de l'essence de l'ancienne chevalerie d'avoir sa Dame, à qui, comme à un être supérieur, on rapportoit tous ses sentimens, toutes ses pensées, toutes ses actions. "Ah! si ma Dame me voyoit," disoit Fleuranges, en montant à l'assaut!

Quelqu'un demandant à Zénon si les sages devoient aimer? il répondit, que si les sages n'aimoient pas, les belles seroient bien malheureuses.

La

La débauche des sens est à l'Amour, ce que l'excès du vin est à la raison.

PORTRAIT DE L'AMOUR CHARNEL.

ERASTE a des intentions droites : il est sincèrement passionné pour Isabelle; on le voit bien au portrait avantageux qu'il en fait. Un trait seulement paroît manquer au tableau : il ne dit rien de son caractère ni de ses mœurs. Mais ce ne sont pas ces objets-là qui le touchent; elle est d'une beauté qui l'enchanté, remplie de grâces & d'enjouement. C'en est assez pour lui; il n'imagine pas de plus grand bonheur que celui de la posséder. Eclairé par ses beaux yeux, il est ravi en extase; absent d'auprès d'elle, il languit & se consume d'ennui. Croirez-vous bien que cette ardeur & cet empressement ne sont rien moins que de l'amour? Eraste ne s'en doute pas : il croit assurément être le plus amoureux de tous les hommes. Mais je vois d'où vient son erreur : c'est qu'il prend pour de l'amour, le desir de la jouissance.

PORTRAIT DU VÉRITABLE AMOUR.

CALISTE est jeune, belle, spirituelle & sage. Agathocle n'est guères plus âgé : il est bien fait, brave, & de bonne conduite. Son bon destin l'introduisit par hasard dans la maison de Caliste; ses premiers regards errant indifféremment sur un cercle nombreux, la distinguèrent bientôt, & se fixèrent sur elle : mais revenu de la courte extase que lui causa cette première vue, il se la reprocha d'abord, comme une distraction incivile, qu'il essaya de réparer en promenant ses yeux tour-à-tour sur d'autres objets. Vaine tentative! Un attrait puissant les captivoit déjà. Ils retombèrent sur Caliste; il en rougit aussi bien qu'elle : une douce émotion

jusqu'alors inconnue à son âme, troubla son cœur, & déconcerta ses regards: ils en devinrent tout-à-la-fois & plus timides & plus curieux. Il se plaisoit à considérer Caliste, & ne l'osoit faire qu'en tremblant: Caliste, de son côté, satisfait intérieurement de cette flatteuse préférence, l'envisageoit furtivement. Tous deux craignoient, mais Caliste plus encore qu'Agathocle, d'être pris sur le fait l'un par l'autre: & tous deux l'étoient à chaque instant.

L'heure de se séparer vint, & leur parut être arrivée trop vite: ils firent de tristes réflexions sur la rapidité du tems. Leur imagination cependant ne les laisse pas tout-à-fait l'un sans l'autre: l'image de Caliste étoit déjà profondément gravée dans l'âme d'Agathocle, & les traits de celui-ci étoient fortement imprimés dans celle de Caliste; ils en parurent moins gais, l'un & l'autre, le reste du jour. Un sentiment vif, quel qu'il soit, occupe l'âme en dedans, & ne lui permet pas de se livrer à la dissipation.

Deux jours s'étoient passés sans qu'ils pussent se revoir; & quoique, pendant cet intervalle, tous leurs momens eussent été remplis, ou par des occupations utiles, ou par des récréations amusantes, tous deux éprouvoient une langoureuse anxiété, un ennui, un vide indéfinissable, dont ils ne pouvoient démêler la cause. L'instant qui les rapprocha, la leur apprit: le contentement parfait qu'ils goûterent en présence l'un de l'autre, ne leur laissa plus ignorer quel avoit été le principe de leur mélancolie.

Agathocle s'enhardit ce jour-là: il aborda Caliste, lui tint des discours obligeans, & eut le bonheur de l'entretenir pour la première fois. Il n'avoit vu que ses charmes extérieurs: il vit la beauté de son âme, la droiture de son cœur, la noblesse de
ses

ses sentimens, la délicatesse de son esprit ; & ce qui l'enchantait encore davantage, il crut appercevoir qu'elle ne le jugeoit pas lui-même indigne de son estime. Dès-lors il lui fit des visites assidues, dont chacune lui découvrit en elle de nouvelles perfections. C'est-là le caractère d'un mérite soutenu ; il gagne à se développer aux yeux d'un connoisseur. Un galant homme ne se dégoûte que d'une coquette, d'une sottise ou d'une étourdie : s'il a pris du goût pour une femme digne de lui, le tems, loin d'affoiblir son attachement, ne fera que l'accroître & le fortifier.

L'inclination décidée qui s'étoit formée pour Caliste dans le cœur d'Agathocle, n'étoit plus pour lui un sentiment équivoque ; c'étoit de l'amour, & du plus tendre : il le savoit : mais Caliste l'ignoroit, ou du moins ne l'avoit point encore appris de sa bouche. L'amour est craintif & respectueux. Un amant téméraire n'est point l'ami de la belle qu'il caresse : ce n'est que le plaisir qu'il aime. Il prit enfin sur lui de lui ouvrir son cœur. Ce ne fut point avec ces gentillesse étudiées qui accompagnent une déclaration romanesque : " Aimable Caliste, lui dit-il ingénument, le sentiment qui m'attache à vous, n'est pas de l'estime toute simple ; c'est l'amour le plus vif & le plus pressé. Je sens que je ne puis vivre sans vous : pourriez-vous, sans répugnance, vous résoudre à me rendre heureux ? J'ai pu vous aimer sans vous offenser ; c'est un tribut qui vous est dû : l'espoir d'un peu de retour pourroit-il aussi m'être permis ? "

Une coquette auroit affecté du courroux. Caliste écouta son amant sans l'interrompre, lui répondit sans aigreur, & lui permit d'espérer. Elle ne mit pas même sa constance à de longues épreuves : le bonheur pour lequel il soupirait ne fut différé

qu'autant de tems qu'il en falloit pour en faire les apprêts. Les clauses du contrat furent aisément réglées entre les parties, l'intérêt n'y entroit pour rien : la principale étoit le don mutuel de leurs cœurs ; & cette condition étoit remplie d'avance.

Quel sera le sort de ces nouveaux époux ? (J'ai tiré leur horoscope) : Le plus heureux que des mortels puissent éprouver sur la terre. Aucun plaisir n'est comparable à ceux qui affectent le cœur ; & il n'en est point qui l'affectent si délicieusement, que la douceur d'aimer & d'être aimé.

Ce n'est point à cette tendre union qu'il faut appliquer ce mot de Démocrite, *que le plaisir de l'amour est une courte épilepsie*. Il entendoit parler, sans doute, de cette volupté charnelle, si étrangère à l'Amour, qu'on peut en jouir sans aimer, & aimer sans la goûter jamais. Ils seront constans dans leur amour : j'ose le prédire, & j'en fais la cause. Ce ne sont point les charmes éblouissans de la beauté qui ont déterminé leur inclination : tous deux étoient amis de la vertu. Ils se sont aimés, parce qu'ils se sont trouvés vertueux : ils s'aimeront donc tant qu'ils continueront de l'être ; & leur union même me répond de leur persévérance ; car rien n'affermirait tant nos pas dans les sentiers de la sagesse, que d'avoir sans cesse sous les yeux un modèle chéri qui les suive.

S'il est quelque chose qui pût troubler leur félicité, ce seroit les désastres & les infortunes, dont leur amour ne les met point à l'abri ; mais en supposant qu'il leur en arrive, ce sort leur sera commun avec le reste des hommes. Ceux qui ne goûtent point les plaisirs de l'Amour, ne sont pas non plus exempts de revers ; & ils ont ces plaisirs de moins, plaisirs qu'il ne faut pas compter pour peu dans la vie.

Joignez

Joignez à cela, que l'Amour même diminue de beaucoup le sentiment de leurs maux. Il a cette vertu singulière, de rendre à deux cœurs bien assortis les souffrances moins aiguës, & les plaisirs plus touchans. Il semble qu'en se communiquant leurs peines, ils n'en portent plus que la moitié chacun; & qu'au contraire, ils doublent leurs contentemens en les partageant. Ainsi qu'un escadron est enfoncé plus difficilement par l'ennemi, à proportion qu'il est plus serré; de même un couple amoureux résiste aux atteintes de l'infortune & de l'adversité, avec d'autant plus de force & de succès, qu'il est plus étroitement uni.

AMOUR CONJUGAL.

I D E E S.

*Qu'il est doux de trouver dans un amant qu'on aime
un époux que l'on doit aimer!*

QUINAULT

LES caractères de l'amour conjugal ne sont pas équivoques. Un amant, dupe de lui-même, peut croire aimer sans aimer en effet; un mari sait au juste s'il aime. Il a joui: or la jouissance est la pierre-de-touche de l'Amour; le véritable y puise de nouveaux feux; mais le frivole s'y éteint.

L'épreuve faite, si l'on connoît qu'on s'est mépris, je ne fais de remède à ce mal que la patience. S'il est possible, substituez l'amitié à l'amour.

S'il y a tant de mariages mal assortis, si les dissensions & les querelles ne cessent de troubler les familles, c'est que, dans presque toutes les unions, on ne consulte que l'ambition, l'orgueil, ou l'intérêt; c'est qu'au lieu de se déterminer en faveur

du

18 AMOUR CONJUGAL.

du caractère & de la vertu, on ne se détermine qu'en faveur de la beauté & des richesses.

Pour vivre heureux dans le mariage, ne vous y engagez pas sans aimer & sans être aimé. Donnez du corps à cet amour, en le fondant sur la vertu. S'il n'avoit d'autre objet que la beauté, les grâces & la jeunesse, aussi fragile que ces avantages passagers, il passeroit bientôt comme eux : mais s'il s'est attaché aux qualités du cœur & de l'esprit, il est à l'épreuve du tems.

Pour vous acquérir le droit d'exiger qu'on vous aime, travaillez à le mériter. Soyez, après vingt ans, aussi attentif à plaire, aussi soigneux à ne pas offenser, que s'il s'agissoit aujourd'hui de faire agréer votre amour. On ne conserve un cœur que par les moyens qu'on a employés pour le conquérir.

A mon avis, l'Hymen & ses liens
Sont les plus grands, ou des maux, ou des biens.
Point de milieu : l'état du mariage
Est des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des esprits & des cœurs,
Des sentimens, des goûts & des humeurs,
Serre ces nœuds tissés par la Nature,
Que l'Amour ferme, & que l'Honneur épure.
Dieux ! quel plaisir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de son amant !
Votre maison, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée ;
Et vos enfans, ces gages précieux,
Nés de l'Amour, en sont de nouveaux nœuds.
Un tel Hymen, une union si chère,
Si l'on en voit, c'est le ciel sur la terre.
Mais tristement vendre par un contrat
Sa liberté, son nom, & son état,
Aux volontés d'un maître despotique,
Dont on devient le premier domestique ;
Se quereller ou s'éviter le jour,
Sans joie à table, & la nuit sans amour ;
Trembler le jour d'avoir une foiblesse ;

Y succomber,

Y succomber, ou combattre sans cesse ;
Tromper son maître, ou vivre sans espoir
Dans les langueurs d'un importun devoir ;
Gémir, sécher dans sa douleur profonde ;
Un tel Hymen est l'enfer de ce monde.

VOLTAIRE.

EXEMPLES.

I. ON demandoit à Valérie, Dame Romaine, veuve de Servius-Sulpitius-Camérinus, pourquoi, son époux étant mort, elle refusoit d'en prendre un autre ? “ Mon époux, répondit-elle, n'est mort “ que pour les autres : il vit, il vivra toujours “ pour moi.”

II. APRÈS l'entreprise malheureuse du roi Jacques, pour remonter sur le trône d'Angleterre, les Seigneurs Anglois qui avoient embrassé son parti, furent condamnés à périr par la main du bourreau. Ils furent exécutés le 16 de Mars 1716. Le Lord Nithisdale devoit subir le même sort ; mais il se sauva par la tendresse ingénieuse de son épouse. On avoit permis aux femmes de voir leurs maris la veille de leur mort, pour leur faire les derniers adieux. Lady Nithisdale entre dans la Tour, appuyée sur deux femmes-de-chambre, un mouchoir devant les yeux, & dans l'attitude d'une femme désolée. Lorsqu'elle fut dans la prison, elle engagea le Lord, qui étoit de même taille qu'elle, de changer d'habits, & de sortir dans la même attitude qu'elle avoit en entrant. Elle ajouta que son carrosse le conduiroit au bord de la Tamise, où il trouveroit un bateau qui le meneroit sur un navire prêt à faire voile pour la France. Le stratagème s'exécuta heureusement. Lord Nithisdale disparut, & arriva, à trois heures du matin, à Calais. En mettant pied à terre, il fit un saut, en s'écriant : “ Vive Jésus ! ”

20 AMOUR CONJUGAL.

“ me voilà sauvé ! ” Ce transport le décéla ; mais il n'étoit plus au pouvoir de ses ennemis. Le lendemain matin, on envoya un Ministre pour préparer le prisonnier à la mort. Ce Ministre fut étrangement surpris de trouver une femme au lieu d'un homme. La nouvelle s'en répandit dans le moment. Le lieutenant de la Tour consulta la Cour pour savoir ce qu'il devoit faire de Lady Nithisdale. Il reçut ordre de la mettre en liberté, & elle alla rejoindre son mari en France.

III. THESCA, sœur de Denis le Tyran, avoit épousé un Seigneur illustre de Syracuse. Cet homme, ne pouvant supporter l'orgueil du despote, & craignant sa cruauté, qui n'épargnoit personne, prit la fuite. Denis irrité accusa Thesca d'être complice de son évasion. “ Tyran, lui répondit-elle, me crois-tu l'âme assez lâche pour n'avoir pas accompagné mon époux dans sa fuite, si j'avois connu son dessein ? ”

IV. LA femme du célèbre Grotius, ayant été mise en prison avec ce savant Républicain, s'illustra par son amour, & par une ruse que sa tendresse lui suggéra. Grotius travailloit aux ouvrages qui lui ont acquis tant de réputation. Il avoit besoin d'une grande quantité de livres. Il obtint la permission d'emprunter tous ceux qu'il demandoit. Il les envoyoit chercher dans une caisse fort grande, dans laquelle il faisoit mettre aussi son linge & celui de sa femme. Quand il avoit fait usage de ces livres, on les reportoit ; & on lui en donnoit de nouveaux. Marie de Reigelberg, son épouse, s'étant aperçue que les gardes, ennuyés de ne trouver dans cette caisse que des livres & du linge sale, ne la fouilloient plus, engagea Grotius à se mettre dans la caisse, à la place des livres. Il y consentit.

Deux.

Deux jours avant l'exécution de ce projet, elle le fit rester auprès de son feu dans un fauteuil, affublé d'un bonnet, & fit fort l'affligée de la maladie de son mari. Au jour marqué pour venir prendre les livres, ayant fait mettre Grotius dans la caisse, elle tint les rideaux de son lit bien fermés, & recommanda à l'homme qui vint enlever le ballot de le faire le plus doucement qu'il pourroit. Il le charge avec beaucoup de peine sur ses épaules, & s'en va, jurant contre la pesanteur de son fardeau. Marie prit alors les habits & le bonnet de Grotius, & se mit auprès du feu, de crainte que le geolier n'entrât. Lorsqu'elle le crut en sûreté, elle alla elle-même avertir les gardes de l'évasion de son mari, leur reprochant le peu de soin qu'ils prenoient de leurs prisonniers. On eut honte de lui faire un crime de cet innocent stratagème, & on lui permit de rejoindre son époux.

V. MAUSOLE, roi de Carie, étant mort, laissa l'autorité souveraine à la reine Artémise, son épouse. Cette princesse employa toute sa puissance à signaler la tendresse qu'elle avoit eue pour son mari. Voulant immortaliser ses regrets, elle fit élever, en l'honneur de son cher Mausole, un monument si magnifique, qu'il a passé pour une des Sept Merveilles du Monde, & qu'on a depuis appelé Mausolées tous les ouvrages superbes ériges à la mémoire des morts. Pour qu'il ne manquât rien à la gloire de son époux, cette princesse, le vrai modèle des femmes & des veuves, établit un prix destiné à celui qui réussiroit le mieux à faire l'éloge du monarque défunt. Artémise ne se contenta point encore de ces monumens de son amour. Ayant recueilli les cendres de Mausole, & fait broyer les os, elle mettoit, tous les jours, de cette poudre dans sa boisson, voulant par-là faire de son propre corps

le tombeau de son époux. Elle ne lui survécut que deux ans ; & sa douleur ne finit qu'avec sa vie.

VI. CYRUS, après avoir défait les Babyloniens, fit prisonnière la célèbre Panthée, femme d'Abradate, roi de la Susiane. Le vainqueur la traita avec tous les égards dus à son rang ; &, sur le récit qu'on lui fit de sa beauté, il refusa même de la voir. Après avoir passé quelque tems dans le camp du roi des Perses, Panthée écrivit à son époux de la venir trouver. Abradate se rendit aussi-tôt au camp victorieux, avec deux mille chevaux. On le conduisit d'abord à la tente de Panthée, qui lui raconta, non sans verser beaucoup de larmes, avec quelle bonté, quelle sagesse le généreux vainqueur l'avoit traitée. "Eh! comment, s'écria Abradate, comment pourrai-je reconnoître un pareil service?—En vous conduisant à son égard, lui dit Panthée, comme il a fait au mien." Il alla sur-le-champ trouver Cyrus, & baïsa la main de son bienfaiteur ; l'assura qu'il trouveroit désormais en lui l'ami le plus zélé & l'allié le plus fidelle. Il se présenta bientôt une occasion d'accomplir ses promesses. Cyrus, se préparant à faire la guerre à Crésus roi de Lydie, mit Abradate à la tête des chariots Persans armés de faux. Le roi de la Susiane se disposoit à partir, & étoit sur le point de mettre sa cuirasse qui n'étoit que de lin piqué, selon la mode de son pays, lorsque la tendre Panthée vint lui présenter un casque d'or, des brassarts & des brasselets d'or, avec une cotte d'armes de sa hauteur, plissée par en bas, & un grand pannache de couleur de pourpre. Elle avoit fait préparer cette armure à l'insçu de son mari, pour lui ménager le plaisir de la surprise. Malgré les efforts qu'elle faisoit, elle ne put, en le revêtant de cette armure, s'empêcher de répandre des larmes. Mais quelque amour qu'elle eût pour lui, elle l'exhorta

horta à mourir plutôt, les armes à la main, que de ne se pas signaler d'une manière digne de leur naissance, & des bienfaits de Cyrus. "Souviens-toi, cher époux, lui dit-elle, que j'ai été sa prisonnière, & comme telle, destinée pour lui, & que cependant il m'a gardée, comme il auroit gardé la femme de son propre frère. C'est à toi de reconnoître aujourd'hui cette grâce signalée. —O Jupiter! s'écria Abradate, en levant les yeux vers le ciel fais que je paroisse en cette occasion digne mari de Panthée, & digne ami d'un si généreux bienfaiteur!" En prononçant ces mots, il monte sur son char. Panthée ne pouvant plus l'embrasser, baise mille fois le char qui le porte. Elle le suit des yeux, & ne se retire que long-tems après qu'elle l'a perdu de vue. Abradate combattit en héros, & trouva dans la mêlée une mort glorieuse. On s'imagine aisément quelle fut la désolation de Panthée, quand on lui annonça la perte de ce cher époux. Elle fit porter son corps dans un chariot, sur le bord du Pactole; & appuyant sa tête sur ses genoux, elle resta fixée sur ce triste objet, & abymée dans sa douleur. Cyrus accourut vers elle; & mêlant ses larmes à celles de cette épouse infortunée, il fit ce qu'il put pour la consoler, & donna des ordres pour rendre au mort des honneurs extraordinaires. Mais à peine se fut-il retiré, que Panthée, succombant à sa douleur, se perça le sein d'un poignard, & tomba morte sur son mari. On leur éleva dans le lieu même un tombeau commun.

VII. CHARLES-EMMANUEL Duc de Savoie, qui avoit des prétentions sur la ville de Genève, tenta, au commencement du dernier siècle, de s'en emparer par surprise. Il la fit escaler de nuit; mais le succès ne répondit point à ses vœux. L'alarme commença, avant qu'il y eût un assez grand nombre

nombre d'assiégeans sur les murailles. Les citoyens coururent aux armes, & repoussèrent les ennemis trop foibles pour leur résister. Ceux qui tombèrent entre leurs mains, furent livrés à une mort ignominieuse. Du nombre de ces prisonniers étoit un Officier de marque. La nouvelle de son malheur est portée à son épouse : cette Dame étoit enceinte. Elle vole vers le lieu où son mari va périr, & demande à l'embrasser pour la dernière fois. On lui refusa cette grâce ; & l'Officier fut pendu, sans qu'elle eût pu l'approcher. Elle suivit néanmoins le corps de son malheureux époux au lieu où il devoit être exposé. Là, elle s'assit devant ce triste objet, & y demeura, sans vouloir prendre aucune nourriture, ni cesser d'y fixer ses regards. La mort qu'elle demandoit, qu'elle attendoit avec la plus vive impatience, vint enfin lui fermer les yeux en cette situation.

VIII. CECILIA PETRUS, noble Romain, sous l'empire de Claude, & un jeune fils qu'il avoit, étoient en même tems malades, & tous deux dangereusement. Le fils mourut ; jeune homme aimable & par la figure, & par les sentimens. La célèbre & tendre Arria, mère du défunt, déroba à son époux la connoissance de la mort & des funérailles de son fils. Bien plus, lorsqu'elle entroit dans la chambre du malade, elle ne laissoit paroître sur son visage aucune marque de tristesse. Pétrus ne manquoit pas de demander des nouvelles de son fils. Arria, par un mensonge bien excusable, sans doute, parce qu'il étoit innocent, répondoit qu'il se portoit mieux. " Il a bien reposé, disoit-elle ; il a mangé de bon " appétit, soyez tranquille. " Si les larmes trop long-tems retenues, la suffoquoient, elle sortoit pour leur donner un libre cours ; & quand elle avoit satisfait à la tendresse maternelle, elle repa-
roissoit.

ressortoit avec un air de gaieté, comme si elle eût laissé sa douleur hors le seuil de la porte.

Pétus, s'étant trouvé impliqué dans une conspiration contre l'empereur Claude, fut arrêté en Dalmatie, & mis sur un vaisseau pour être conduit à Rome. Comme il étoit sur le point de monter dans le navire, Arria conjura l'officier, chargé de la garde du prisonnier, de ne la point séparer d'avec son époux: "Assurément, lui dit-elle, vous donnerez à un homme de son rang, à un Consulair, quelques esclaves pour le servir à table, pour l'habiller, pour le chauffer: moi seule, je remplirai tous ces offices." Elle ne put rien obtenir; mais l'Amour y suppléa. Elle loua une barque de pêcheur, & suivit le vaisseau qui renfermoit ce qu'elle avoit de plus cher. Quand l'équipage fut arrivé à Rome, désespérant de la vie de son mari, elle parut déterminée à ne lui point survivre. Les femmes qui la servoient la gardèrent avec les précautions les plus grandes. Elle s'en apperçut, & leur dit: "Vous n'y gagnerez rien; vous pouvez faire que je meure misérablement; mais, m'empêcher de mourir, c'est ce qui passe votre pouvoir." En disant ces mots, elle s'élança de dessus sa chaise, & va se frapper rudement la tête contre la muraille qu'elle avoit devant elle. Elle tomba évanouie du coup; &, lorsqu'elle eut repris ses sens: "Eh bien! dit-elle, ne vous avois-je pas averties que si vous me refusiez un moyen facile de mourir, j'en imaginerois un violent?" Cependant elle pouvoit, après la mort de son époux, vivre dans la plus grande considération: elle avoit de la jeunesse, de la beauté, du crédit: elle étoit chérie de Messaline, femme de Claude. Mais fidelle à son mari jusqu'au dernier moment, elle voulut descendre avec lui dans le tombeau. Pétus ayant été enfin condamné à mort, il voulut prévenir, par le

le suicide, l'humiliation du supplice. Sa tendre épouse, non contente de l'encourager à cette action, qui passoit pour héroïque chez les Païens, lui en donna l'exemple, en se perçant la première, & lui présenta ensuite le poignard avec ces mots fameux :
 " Tiens, Pétus, il ne m'a pas fait de mal."

IX. LE Duc de Wirtemberg s'étoit vivement opposé à l'élection de Conrad III, proclamé Empereur, en 1138 ; & , quand le nouveau monarque eut ceint le diadème, il refusa de le reconnoître, & se renferma dans la petite ville de Weinsperg, la plus forte place de ses états. Il y fut assiégé par l'armée impériale. Le rebelle soutint toutes les attaques de son souverain, avec une bravoure héroïque : enfin, il fut obligé de céder à la force. L'Empereur irrité vouloit mettre tout à feu & à sang : cependant il fit grâce aux femmes, leur permit d'emporter ce qu'elles avoient de plus cher, & de sortir de la ville. L'épouse du Duc profita de cette permission pour sauver les jours de son mari : elle le prit sur ses épaules. Toutes les femmes en firent autant ; & Conrad les vit sortir, chargées de ce fardeau précieux, la Duchesse à leur tête. Il ne put tenir contre un spectacle si touchant ; & cédant à l'admiration qu'il lui causoit, il fit grâce aux hommes en faveur des femmes. La ville fut sauvée.

X. SABINUS, prince Gaulois, étant entré dans une revolte contre l'Empereur Vespasien, fut entièrement vaincu, & obligé de chercher un asyle contre le courroux du prince victorieux. Il pouvoit aisément s'enfuir en Germanie ; mais la tendresse pour son épouse, la plus vertueuse & la plus accomplie de toutes les femmes, l'empêcha de prendre ce parti. Il avoit des grottes souterraines, fort profondes & fort larges, qui lui servoient de refuge pour mettre en sûreté ses trésors, & dont
 personne

personne n'avoit connoissance. Résolu de s'y cacher, il renvoya tout son monde, comme s'il eût eu dessein de s'ôter la vie. Il ne garda que deux affranchis, d'une fidélité inviolable, sur lesquels il pouvoit compter. Avec eux il mit le feu à sa maison de campagne, pour faire croire que son corps avoit été consumé par les flammes ; & , s'étant retiré dans sa caverne, il dépêcha l'un d'eux à sa femme pour lui annoncer qu'il n'étoit plus. Il savoit quel cruel coup ce seroit pour cette tendre épouse ; & son dessein étoit de persuader, dans le public, la vérité du bruit de sa mort, par la sincérité de la douleur d'Eponine. Ce fut effectivement ce qui arriva. Eponine désespérée se jeta par terre, s'abandonna aux cris, aux pleurs, aux gémissemens, & passa dans cet état trois jours & trois nuits, sans manger. Sabinus, instruit de sa situation, en craignit pour elle les suites. Il la fit avertir secrètement qu'il n'étoit point mort ; qu'il se tenoit caché dans une sûre retraite, mais qu'il la prioit de continuer les démonstrations de sa douleur pour entretenir une erreur qui lui étoit salutaire. Eponine joua parfaitement la comédie. Elle alloit voir son mari, pendant la nuit : ensuite elle reparoissoit, sans donner le moindre soupçon d'un si étrange mystère. Peu à peu elle s'enhardit ; ses absences furent plus longues. Enfin elle s'enterra toute vive avec Sabinus. Tant devenue grosse, elle se délivra elle-même, comme une lionne dans son antre ; & elle nourrit de son lait deux fils qu'elle mit au monde dans ce triste séjour. Après avoir passé neuf ans dans cette ténébreuse retraite, Sabinus fut découvert : on le prit avec sa femme & ses enfans, & on les mena tous prisonniers à Rome. Lorsqu'ils furent présentés à l'Empereur, Eponine se jetant avec ses enfans à ses pieds, lui parla en ces termes :

“ Voyez,

“ Voyez, César, à vos genoux, la femme &
“ les enfans de l’infortuné Sabinus ; ces pauvres
“ enfans élevés dans un lugubre cachot, & qui,
“ pour la première fois, jouissent aujourd’hui de la
“ vue du soleil. Eh quoi ! cet astre radieux, qui
“ ne luit pour eux que depuis si peu d’instans,
“ doit-il éclairer le supplice de Sabinus ? & ce
“ jour, qui les arrache des ténèbres & de la cap-
“ tivité, doit-il être enfin le dernier des jours
“ de leur père ? . . . Mais quel fut le crime de
“ Sabinus ? L’ambition. O César, si cette pas-
“ sion n’eût pas dominé dans votre âme, seriez-
“ vous le bonheur de l’univers ? Seriez-vous l’ar-
“ bitre du sort de mon époux ? . . . Vous avez
“ prouvé jusqu’ici que la Fortune ne fut point
“ aveugle en vous favorisant : achevez de la justi-
“ fier par votre clémence. . . . Tout vous est
“ soumis, vous régnez : Ah ! connoissez le plus
“ doux charme de ce haut rang où vous a placé le
“ sort ; plaignez les malheureux, & sachez par-
“ donner. Pourriez-vous être insensible aux
“ pleurs d’une épouse, d’une mère, aux gémisse-
“ mens de ces enfans ? Vous êtes souverain, vous
“ êtes père ; & l’innocence & la nature auroient
“ en vain versé des larmes à vos pieds. . . . Hélas !
“ le Ciel ne s’est-il pas chargé lui-même du châ-
“ timent de Sabinus ? Ne vous a-t-il pas ôté le
“ droit de le punir, en ne le livrant entre vos
“ mains qu’après neuf ans d’une cruelle cap-
“ tivité ? . . . Souffrirez-vous qu’on puisse vous
“ reprocher un jour un excès de rigueur si peu
“ nécessaire à votre sûreté ? Ah, César, songez-y :
“ votre inflexibilité ne peut ravir à Sabinus
“ qu’une vie obscure & languissante, tandis qu’elle
“ terniroit, aux yeux de la postérité, cette gloire
“ si brillante & si pure, heureux & juste fruit de
“ vos travaux & de vos exploits.” Vespasien
versa

AMOUR PATERNEL. 29

versa des larmes de pitié ; mais bientôt étouffant dans son cœur cette compassion flexible, il fit trancher la tête aux deux époux, & ne fit grâce qu'à leurs enfans.

AMOUR PATERNEL.

I D E E S.

Pour être bon Père, il ne faut que se livrer aux mouvemens de la Nature.

Le BRAMINE inspire

SI la raison dans l'homme, ou plutôt l'abus qu'il en fait, ne servoit quelquefois à depraver son instinct, nous n'aurions rien à dire sur l'amour paternel. Les brutes n'ont pas besoin de nos traités de morale, pour apprendre à aimer leurs petits, à les nourrir, & à les élever ; c'est qu'elles ne sont guidées que par l'instinct : or l'instinct, quand il n'est pas distrait par les sophismes d'une raison captieuse, répond toujours au vœu de la nature, fait son devoir, & ne bronche jamais. Si l'homme étoit donc en ce point conforme aux autres animaux, dès que l'enfant auroit vu la lumière, sa mère le nourrirait de son propre lait, veillerait à tous ses besoins, le garantirait de tout accident, & ne croiroit pas d'instans dans sa vie mieux remplis que ceux qu'elle auroit employés à ces importans devoirs. Le père, de son côté, contribueroit à le former ; il étudieroit son goût, son humeur & ses inclinations, pour mettre à profit ses talens : il cultiveroit lui-même cette jeune plante, & regarderoit comme une indifférence criminelle de l'abandonner à la discrétion d'un précepteur ignorant, ou peut-être même vicieux.

C

On

On compare les rois à des pères de famille, & l'on a raison; cette comparaison est fondée sur la nature & l'origine même de la royauté. Un père qui n'aime point ses enfans, est un monstre; un roi qui n'aime pas ses sujets, est un tyran. Le père & le roi sont l'un & l'autre des images vivantes de Dieu, dont l'empire est fondé sur l'amour. La nature a fait les pères pour l'avantage des enfans; la société a fait les rois pour la félicité des peuples. Il faut donc nécessairement un chef dans une famille & dans un état. Même parité entre le gouvernement d'une famille & celui d'un état. Le maître, qui régit l'un ou l'autre, a deux objets à remplir: l'un, d'y faire régner les mœurs, la vertu & la piété; l'autre, d'en écarter le trouble, les désastres & l'indigence: c'est l'amour de l'ordre, qui doit le conduire, & non pas cette fureur de dominer, qui se plaît à pousser à bout la docilité la mieux éprouvée.

On voit tous les animaux caresser & lécher tous leurs petits également; mais il est rare que l'homme témoigne ainsi à tous ses enfans la même tendresse. Dans une nombreuse famille, il y en a toujours quelqu'un de préféré; & cela n'est ni bien, ni juste; c'est décourager les autres à bien faire.

E X E M P L E S.

I. **J**AMAIS père ne fut peut-être plus sensible & plus tendre que Caton l'Ancien. Cet homme sévère, ce rigide réformateur des mœurs Romaines, n'éprouvoit point de satisfaction plus vive que celle de voir lever, nettoyer, emmaillotter son fils nouvellement né. Tous les soirs, il assistoit à cette espèce de toilette. Souvent il y mettoit lui-même la main: il fourioit à l'enfant; il le caressoit;

il

AMOUR PATERNEL. 31

Il l'endormoit lui-même dans son berceau. Lorsqu'il le vit en état d'être appliqué aux études, il voulut être son précepteur, son gouverneur, son maître, & ne permit jamais que personne partageât avec lui ce qu'il appeloit le premier, le plus essentiel de ses devoirs. Un de ses amis lui conseilloit de se décharger, sur un esclave instruit & honnête homme, d'une partie de ce soin pénible & rebutant. "Il n'est ni pénible ni rebutant, répondit-il; & quand il le seroit, croyez-vous que je verrois tranquillement un esclave tirer les oreilles à mon fils?"

II. LA Mère de Louis IX, Roi de France, la célèbre Blanche de Castille, allaita son fils avec un soin & une tendresse qu'elle porta jusqu'à la jaloufie, ne voulant pas que le petit Prince fût nourri d'un autre lait que le sien. Elle fut atteinte de maladie; & dans l'accès de sa fièvre, qui dura long-tems, une Dame de la Cour, qui imitoit sa conduite, & nourrissoit aussi son fils, donna sa mammelle à Louis, qui la prit avidement. Blanche, à la sortie de son accès, demanda le Prince, & lui présenta le sein. Mais, surprise qu'il le refusât, elle en soupçonna la cause, & demanda si l'on avoit donné à tetter à son fils? Celle qui lui avoit rendu ce petit office s'étant nommée, Blanche, au lieu de se remercier, la regarda avec dédain, mit le doigt dans la bouche de l'auguste enfant, & lui fit retenter le lait qu'il avoit pris. Comme cette action un peu violente étonnoit ceux qui la virent: "Eh quoi! leur dit-elle, prétendez-vous que je souffre qu'on m'ôte le titre de mère, que je tiens de Dieu & de la Nature?"

III. QUELLE plume pourroit peindre toutes les scènes de douleur ou de joie qui se passent dans le sein

sein d'une mère ! Qui pourroit décrire ses tendres sollicitudes pour l'objet de sa tendresse ; ses alarmes, ses agitations, lorsqu'elle est en danger de le perdre ; son désespoir, lorsqu'elle l'a perdu ! La Femme d'un Noble Vénitien, ayant vu mourir son fils unique, s'abandonnoit aux plus cruelles douleurs. Un Religieux tâchoit de la consoler. " Souvenez-vous, lui disoit-il, du Patriarche " Abraham, à qui Dieu commanda de plonger lui-même le poignard dans le sein de son fils, & qui " obéit sans murmurer. — Ah ! mon révérend " père, répondit-elle avec impétuosité : Dieu " n'auroit jamais commandé ce sacrifice à une " mère.

IV. Il y avoit à Murgence, ville de Sicile, un homme qui y tenoit le premier rang par sa fortune & son crédit, surnommé Cambale. Etant un jour à la chasse, & se voyant sur le point de tomber entre les mains des voleurs qui infestoient le pays, il prend la fuite du côté de la ville. Son père Gorgus, étant à cheval, le rencontre par hasard. Aussi-tôt il met pied à terre, engage son fils à prendre son cheval, & à se sauver promptement dans la ville ; mais le fils ne voulut jamais préférer sa vie à celle de son père, & le père de son côté ne voulut point éviter le péril, en abandonnant son fils à une mort certaine. Pendant que la tendresse paternelle le disputoit ainsi à l'amour filial, les voleurs arrivent & les tuent tous les deux.

V. BAJAZET I, Empereur des Turcs, ayant appris la mort de son fils Ortogule, à qui Tamerlan avoit fait couper la tête dans la ville de Sébastopol, s'abandonna à la plus vive douleur. Il jura la perte de Tamerlan, & s'avança pour le combattre à la tête de ses troupes. On rapporte que, pen-

AMOUR PATERNEL.

33

dant la marche de son armée, il vit un Berger sur une colline voisine, qui, à l'abri de l'avidité du soldat, par sa pauvreté, jouoit paisiblement de sa flûte. Le Sultan s'arrêta quelques momens pour l'écouter. Pénétré de sa douleur, & enviant peut-être le sort de ce pâtre : " Berger, lui dit-il ensuite, je te prie que le refrain de ta chanson soit désormais de répéter ces mots : Malheureux Bajazet ! tu ne verras plus ton cher fils Orto-gule, ni la ville de Sébaste."

VI. ZALEUCUS, fameux Législateur des Locriens, peuple d'Italie, avoit fait une loi qui condamnoit à avoir les yeux crevés pour un adultère. Quelque tems après, son fils étant convaincu de ce crime, & le peuple voulant lui faire grâce, Zaleucus s'y opposa. Mais à la fois bon père & législateur équitable, il se priva d'un de ses yeux, pour éviter la moitié de la peine à son fils.

VI. Un homme ayant appris que son fils conspiroit sa mort, le mène avec lui dans un lieu désert ; & tirant de dessous sa robe un poignard : " Tiens, lui dit-il, contentes ta fureur ; ôtes la vie à celui qui te l'a donnée." Le fils, frappé de ces paroles, comme d'un coup de foudre, tombe aussitôt aux genoux de son père, & le conjure de se servir de ce poignard contre un fils coupable. Le père le relève, le console, l'embrasse ; & ils reprennent ensemble le chemin de la ville.

VIII. La fameuse Cornélie, mère des Gracques, éleva ses enfans avec tant de soin, que quoiqu'ils fussent généralement reconnus pour être nés avec le plus heureux naturel & les meilleurs dispositions du monde, on jugeoit qu'ils devoient encore plus à l'éducation que leur avoit donnée leur

mère, qu'à la nature même. La réponse que fit Cornélie, à leur sujet, à une Dame Campanienne, prouve combien elle avoit à cœur ce devoir maternel. Cette Dame, qui étoit très-riche, & encore plus fastueuse, après avoir étalé à ses yeux, dans une visite qu'elle lui rendit, ses diamans, ses perles, & ses bijoux les plus précieux, lui demanda avec instance de lui montrer aussi les siens. Cornélie fit tomber adroitement la conversation sur une autre matière, pour attendre le retour de ses fils, qui étoient allés aux écoles publiques. Quand ils en furent revenus, & qu'ils entrèrent dans la chambre de leur mère : "Voilà, dit-elle à la Dame Campanienne, en les lui montrant de la main, voilà mes bijoux & ma plus belle parure."

IX. AGÉSILAS, Roi de Lacédémone, l'un des plus grands princes qu'ait jamais eus la Grèce, sembloit oublier, dans le sein de sa famille, toute la grandeur qui l'environnoit, pour se livrer aux aimables caresses d'un fils encore enfant ; & la Grèce voyoit avec surprise ce Monarque, la terreur des ennemis de Sparte, courir à cheval sur un bâton, pour amuser l'héritier de son trône. Un plaisant fut un jour témoin de cette scène, ridicule aux yeux d'une âme vulgaire, & s'avisa d'en rire en présence d'Agésilas. "Mon ami, lui dit ce Prince, tais-toi pour le présent ; attends que tu sois père, pour te moquer de ceux qui le sont."

X. FABIVS MAXIMUS, surnommé *Rullianus*, l'un des plus grands capitaines de l'ancienne Rome, après avoir rempli avec éclat les plus brillantes charges de la république, après avoir été cinq fois Consul, jouissoit, dans sa vieillesse, d'un repos honorable : cependant l'amour paternel l'engagea à se faire le lieutenant de son fils. Il l'accompagna dans une guerre

guerre longue & difficile, l'aidant de sa prudence & de ses conseils. Le jeune homme l'ayant heureusement terminée, on vit ce vénérable vieillard suivre, à cheval le char victorieux de son fils qu'il avoit autrefois porté si jeune entre ses bras, dans les jours de ses triomphes.

XI. CONAXA, vieillard fort riche, plein d'un tendre amour pour ses deux fils, se défit, en leur faveur, de tous ses biens, espérant qu'ils continueroient de le respecter, & qu'il pourroit passer avec eux tranquillement le reste de ses jours. Il ne fut pas long-tems sans s'appercevoir qu'il s'étoit trompé.

Ses deux fils lui faisoient sentir, à chaque instant, qu'un homme dont on n'a plus rien à attendre, est un fardeau très-incommode. Le pauvre vieillard, au désespoir d'être la victime de sa trop grande bonté, se transporta secrètement chez un de ces amis, & lui fit part de sa triste situation.

"Vous la méritez, lui dit cet ami: vous avez

"fait une grande faute; mais il faut tâcher de la

"réparer. Voici comment nous devons nous y

"prendre. J'enverrai tantôt chez vous un homme

"avec un sac rempli d'argent: vous laisserez

"entrevoir aux deux ingrats que c'est le fermier

"d'une terre que vous vous êtes réservée; & s'ils

"se laissent surprendre par ce stratagème, vous

"pouvez compter qu'ils changeront de conduite à

"votre égard." Conaxa, bien content, s'en re-

vint à la maison. Tandis qu'il étoit à table avec

ses enfans, le prétendu fermier arrive, & demande

à parler à Conaxa. Le vieillard se retire dans sa

chambre, avec le porteur de sac; ferme la porte,

se met à compter les écus sur la table, & a grand

soin de bien faire sonner l'argent. Les deux fils,

qui écoutoient à la porte, furent extrêmement sur-

pris de voir que leur père avoit encore des espèces.

Quand le bon homme se fut remis à table, ils lui dirent : " Il paroît, mon père, que vous ne nous avez pas cédé tout votre bien ; & que vous vous en êtes réservé une bonne partie. — Vous ne vous êtes pas trompés, leur répondit-il ; & j'aurois été bien à plaindre, si je n'avois pas pris une si sage précaution. J'ai voulu vous éprouver ; & j'ai eu la douleur de ne voir en vous, que des fils ingrats : il me reste encore des biens assez considérables ; mais je ne prétends les laisser qu'à celui de vous deux qui aura les meilleures mœurs pour moi." Les deux fils promirent de se mieux comporter à l'avenir, & n'eurent garde de manquer de parole. Ils disputoient à l'envi à qui gagneroit les bonnes grâces de leur père. Jamais le bon vieillard n'avoit été si heureux. Lorsqu'il fut sur le point de mourir, il les fit venir, & leur dit, en montrant un coffre fort : Vous trouverez là un testament, par lequel je déclare mes dernières volontés." Aussi-tôt que Conaxa eut rendu les derniers soupirs, ils ouvrirent promptement le coffre fort, où ils espéroient puiser l'or & l'argent à pleines mains. Quelle fut leur surprise, quand ils ne trouvèrent qu'une massue avec un écrit conçu en ces termes : " Je laisse cette massue pour casser la tête à tous les pères qui feront la folie de se dépouiller de leur bien en faveur de leurs enfans."

AMOUR

AMOUR FILIAL.

IDÉES.

Comportez-vous envers vos Pères & Mères, comme vous voudriez que vos Enfans se conduisissent à votre égard.

CONSÉQUENCES.

IL faudroit être au-dessous des bêtes, pour ne pas, aimer ceux à qui nous devons le jour, ceux qui ont pris soin de notre enfance, & qui nous ont soulagés pendant que nous étions hors d'état de nous procurer aucune espèce de secours.

L'obéissance des enfans à ceux qui les ont mis au monde, est la base de tout gouvernement, & la mesure de celle que nous devons à nos supérieurs.

Pendant son enfance, un fils doit à son père une soumission sans bornes : incapable d'un sage examen, il n'a rien à examiner. Dans l'âge qui suit l'enfance, il commence à entrevoir les objets ; la raison se développe. Les remontrances respectueuses ne doivent pas alors lui être interdites ; mais si ses représentations ont été faites sans fruit, il ne lui reste plus d'autre parti à embrasser, que celui de l'obéissance. Devenu homme à son tour, il ne se sent point par-là d'être fils ; mais il est jugé compétent de ses propres démarches. Il doit toujours à son père des respects & des déférences ; mais il ne lui doit plus une soumission aveugle.

Un fils qui expose sa vie pour sauver celle de son père, ne fait que son devoir. Il doit le servir dans tous les tems, dans tous les lieux, & de toutes les manières. Cependant on voit tous les jours des enfans négliger leurs parens, quand ceux-ci ont atteint un certain âge. Ils rougiroient de leur en avoir besoin ; ils ont la cruauté de les reléguer

dans un appartement isolé, & laissent aux domestiques le soin de les servir. Les enfans qui se conduisent de la sorte, doivent être regardés comme des monstres, & méritent d'être en exécration dans la société.

E X E M P L E S.

I. UN Mandarin Chinois avoit été condamné à mort pour avoir prévariqué dans sa place. Son fils, âgé de quinze ans, alla se jeter aux pieds de l'Empereur, & offrir sa vie pour conserver celle de son père. L'Empereur, touché de la piété de ce généreux enfant, lui accorda la grâce de son père, & voulut lui donner des marques personnelles d'honneur. Il les refusa, en disant, qu'il ne vouloit point d'une distinction qui lui rappellerait l'idée d'un père coupable.

II. UNE Dame Romaine, accusée d'un crime capital, devant le Préteur Romain, fut condamnée à mort, & livrée au bourreau pour être étranglée dans la prison. Les larmes de la coupable touchèrent vivement cet homme, qui résolut de la laisser périr de misère dans la prison, plutôt que de lui arracher la vie. Par une suite de cette compassion, il permit à la fille de cette femme de venir de temps en temps la visiter; mais après avoir examiné, avec le soin le plus scrupuleux, si elle n'apportoit point de vivres avec elle. Plusieurs jours se passèrent de la sorte; & le bourreau, surpris de ce que cette criminelle vivoit si long-tems, observa sa fille avec plus d'attention encore. Quel spectacle alors vint frapper ses regards! Quels sentimens il naître dans son âme! Il vit cette généreuse fille allaiter elle-même son infortunée mère, pour lui soustraire au trépas funeste dont elle étoit menacée.

Il en instruisit aussi-tôt le Préteur: le Préteur alla le raconter au Consul; bientôt toute la ville en fut informée. On courut en foule à la prison: on en fit sortir, comme en triomphe, la coupable & sa fille; & le peuple Romain, pénétré de cet acte inoui de piété filiale, pardonna à l'une, & assigna à l'autre une pension considérable sur le trésor public.

III. ANTIGONUS I, Roi de Macédoine, surnommé Gonatas, avoit une tendresse extrême pour le Roi Démétrius Poliorcètes son père. Ce Prince ayant été fait prisonnier de guerre dans une bataille, lui fit dire par un de ses amis, de n'avoir aucun égard à ce qu'il pourroit ordonner dans ses lettres, si par hasard Séleucus, dont il étoit prisonnier, le forçoit de lui écrire, & de se bien garder de lui livrer aucune des villes qu'il tenoit. Antigonus, agissant plus en bon fils qu'en politique habile, écrivit à Séleucus, qu'il lui céderoit tout ce qu'il possédoit, & se donneroit lui-même en ôtage, s'il vouloit remettre Démétrius en liberté. Cette négociation fut inutile; & Démétrius mourut dans sa prison. Dès qu'Antigonus en eut reçu la triste nouvelle, il demanda le corps de son père à Séleucus, & partit avec toute sa flotte pour l'aller recevoir. Il rencontra dans la route le vaisseau qui l'apportoit. A la vue il répandit tant de larmes, que tout le monde en fut saisi d'admiration & de pitié. Pendant le reste du voyage, il se tint debout sur la poupe, vêtu de deuil, sans détourner les yeux de dessus l'urne d'or qui renfermoit la cendre de son père. Des musiciens chantoient, d'un ton lugubre, les louanges du mort: le bruit des rames sembloit s'accorder avec cette triste harmonie; & tout, jusqu'aux cris des nochers, exprimoit la douleur.

IV. **DANS** l'embrasement du Vésuve, Pline le Jeune étoit à Micène avec sa famille. Tous les habitans cherchoient leur salut dans la fuite; mais redoutant peu pour lui-même le danger qui l'environne, Pline est prêt à tout entreprendre pour sauver les jours d'une mère qui lui est plus chère que la vie. Elle le conjure en vain de fuir d'un lieu où sa perte est assurée. Elle lui représente que son grand âge & ses infirmités ne lui permettent pas de la suivre, & que le moindre retardement les expose à périr tous deux. Ses prières sont inutiles; & Pline aime mieux mourir avec sa mère, que de l'abandonner dans un péril aussi pressant. Il l'entraîne malgré elle, & la force de se prêter à son empressément. Elle cède à la tendresse de son fils, en se reprochant de retarder sa fuite. Déjà la cendre tombe sur eux; les vapeurs & la fumée dont l'air est obscurci, font du jour la nuit la plus sombre. Ensevelis dans les ténèbres, il's n'ont pour guider leurs pas tremblans que la lueur des flammes qui les environnent. On n'entend que des gémissemens & des cris que l'obscurité rend encore plus effrayans. Mais cet horrible spectacle ne sauroit ébranler la constance de Pline, ni l'obliger à pourvoir à sa sûreté. Tant que sa mère est en danger, il la console, il la soutient, il la porte entre ses bras; sa tendresse excite son courage, & le rend capable des plus grands efforts. Le ciel récompensa une action si louable; il conserva à Pline une mère plus précieuse pour lui que la vie qu'il tenoit d'elle, & à sa mère un fils si digne d'être aimé & de servir de modèle à tous les enfans.

V. **APRÈS** la bataille d'Actium, Auguste, vainqueur, fit la revue des prisonniers. Métellus, un de ses plus cruels ennemis, étoit du nombre. Quoique la misère & le chagrin l'eussent horriblement défiguré,

AMOUR FILIAL.

22

défiguré, son fils, qui servoit dans l'armée victorieuse, le reconnut, & courut se jeter dans ses bras. Se tournant, ensuite, les larmes aux yeux, vers Auguste ; "Seigneur, lui dit-il, mon père a été votre ennemi, & comme tel il mérite la mort ; mais je vous ai servi fidèlement, & je mérite une récompense : pour le prix de mes services, accordez la vie à mon père, & faites-moi mourir à sa place." Auguste, touché de la piété du jeune Métellus, pardonna à son père.

VI. Un enfant de très-bonne naissance, placé à l'Ecole Royale-Militaire de Paris, se contentoit, pendant plusieurs jours, de manger de la soupe & du pain sec avec de l'eau. Le Gouverneur, averti de cette singularité, l'en reprit, attribuant cela à quelque excès de dévotion mal-entendue. Le jeune enfant continuoit toujours, sans dévoiler son secret. M. Paris-Duvernei, instruit, par le gouverneur, de cette persévérance, le fit venir ; & après lui avoir doucement représenté, combien il étoit nécessaire d'éviter toute singularité, & de se conformer à l'usage de l'Ecole, voyant que cet enfant ne s'expliquoit point sur les motifs de sa conduite, fut contraint de le menacer, s'il ne la reformoit, de le rendre à sa famille. "Hélas ! Monsieur, dit alors l'enfant, vous voulez savoir la raison que j'ai d'agir comme je fais : la voici. Dans la maison de mon père, je mangeois du pain noir, & en petite quantité : nous n'avions souvent que de l'eau à y ajouter. Ici, je mange de bonne soupe : le pain y est bon, blanc & à discrétion. Je trouve que je fais grande chère, & je ne puis me déterminer à manger davantage, par l'impression que me fait le souvenir de l'état de mon père & de ma mère." M. P. D. & le gouverneur ne pouvoient retenir leurs larmes, par la sensibilité & la fermeté qu'ils

qu'ils trouvoient en cet enfant. " Monsieur, reprit
 " M. P. D. si M. votre père a servi, n'a-t-il pas de
 " pension? — Non, répondit l'enfant. Pendant un
 " an, il en a sollicité une: le défaut d'argent l'a
 " contraint d'en abandonner le projet; &, pour ne
 " point faire de dettes à Versailles, il a mieux aimé
 " languir. — Eh bien, dit M. P. D. si le fait est
 " aussi prouvé qu'il paroît vrai dans votre bouche,
 " je promets de lui obtenir cinq cents livres de pen-
 " sion. Puisque vos parens sont si peu à leur aise,
 " vraisemblablement ils ne vous ont pas beaucoup
 " garni le gousset: recevez, pour vos menus
 " plaisirs, ces trois louis que je vous présente de la
 " part du Roi; & quant à Monsieur votre père, je lui
 " enverrai d'avance les six premiers mois de sa pen-
 " sion que je suis assuré de lui obtenir. — Monsieur,
 " reprit l'enfant, comment pourrez-vous lui en-
 " voyer cet argent? — Ne vous inquiétez point,
 " répondit M. P. D. nous en trouverons les
 " moyens. — Ah! Monsieur, repartit aussi-tôt
 " l'enfant, puisque vous avez cette facilité, remet-
 " tez-lui aussi les trois louis que vous venez de me
 " donner. Ici j'ai tout en abondance: ils me
 " deviendroient inutiles, & ils feront grand bien à
 " mon père, pour ses autres enfans."

VII. CYRUS, Roi de Perse, ayant pris Sardes,
 capitale de la Lydie, ses troupes victorieuses se ré-
 pandirent dans la ville pour trouver dans le pillage
 la récompense de leurs fatigues. Quelques soldats se
 jetèrent dans le palais du roi Crésus, afin d'arrêter
 ce monarque. Ils l'apperçoivent; ils l'environ-
 nent, sans le connoître; ils se disposent à le mettre
 à mort. Déjà l'un des guerriers levoit le sabre
 pour le frapper, lorsqu'Atys, fils de Crésus, &
 enfant de naissance, fit un si grand effort, qu'il
 rompit

rompit les liens qui captivoient sa langue, & s'écria: " Arrête, barbare; épargne le Roi mon père." Ce cri sauva la vie à Crésus, qui fut conduit au prince victorieux.

VIII. Un officier, allant rejoindre son régiment, s'occupa pendant sa route à faire quelques recrues dont il avoit besoin pour compléter sa compagnie. Il trouva plusieurs hommes dans une petite ville, où il demeura une semaine. La surveillance de son départ, il se présenta encore un jeune homme de la plus haute taille, & de la figure la plus intéressante. Il avoit un air de candeur & d'honnêteté qui prévenoit pour lui. L'officier ne put s'empêcher, à la première vue, de souhaiter d'avoir cet homme dans sa compagnie. Il le vit trembler, en demandant qu'on l'engageât. Il prit ce mouvement pour l'effet de la timidité, & peut-être de l'inquiétude que peut avoir un jeune homme qui sent le prix de la liberté, & qui ne le vend pas sans regret. Il lui montra ses soupçons, en tâchant de le rassurer. " Ah! Monsieur, lui dit le jeune homme, n'attribuez pas mon désordre à d'indignes motifs. Vous ne voudrez peut-être pas de moi; & mon malheur seroit affreux." Il lui échappa quelques larmes, en achevant ces mots. L'officier ne manqua pas de l'assurer qu'il seroit enchanté de le satisfaire, & lui demanda vite quelles étoient ses conditions? " Je ne vous les propose qu'en tremblant, répondit le jeune homme: elles vous dégoûteront peut-être. Je suis jeune: vous voyez ma taille. J'ai de la force: je me sens toutes les dispositions nécessaires pour servir; mais la circonstance malheureuse dans laquelle je me trouve, me force de me mettre à un prix que vous trouverez, sans doute, exorbitant: je ne puis rien en

" en diminuer. Croyez que, sans des raisons très-
 " pressantes, je ne vendrois point mon service ;
 " mais la nécessité m'impose une loi rigoureuse. Je
 " ne puis vous suivre, à moins de cinq cents livres ;
 " & vous me percez le cœur, si vous me refusez.
 " — Cinq cents livres ! reprit l'officier. La somme
 " est considérable, je l'avoue ; mais vous me con-
 " venez : je vous crois de bonne volonté ; je ne
 " marchanderai point avec vous. Je vais vous
 " compter votre argent : signez, & tenez-vous prêt
 " à partir, après demain, avec moi." Le jeune
 homme parut pénétré de la facilité de l'officier.
 Il signa gaiement son engagement, & reçut les cinq
 cents livres, avec autant de reconnoissance que s'il
 les avoit eues en pur don. Il pria son capitaine
 de lui permettre d'aller remplir un devoir sacré, &
 lui promit de revenir à l'instant. L'officier crut
 remarquer quelque chose d'extraordinaire dans ce
 nouveau soldat. Curieux de s'en éclaircir, il le
 suivit, sans affectation. Il le vit voler à la prison
 de la ville, avec un empressement qui ne lui permit
 pas d'apercevoir son capitaine ; frapper, avec la
 plus grande vivacité, à la porte, & se précipiter
 dedans, aussi-tôt qu'elle fut ouverte. Il l'entendit
 dire au geolier : " Je vous apporte la somme pour
 " laquelle mon père a été arrêté ; je la dépose
 " entre vos mains. Conduisez-moi vers lui, que
 " j'aie le plaisir de briser ses fers." L'officier
 s'arrêta un moment, pour lui laisser le tems d'arri-
 ver seul auprès de son père, & s'y rend ensuite après
 lui. Il voit ce jeune homme dans les bras d'un
 vieillard à qui il apprend qu'il vient d'engager sa li-
 berté, pour lui procurer la sienne. Le prisonnier
 l'embrasse de nouveau. L'officier attendri s'avance :
 " Consolez-vous, dit-il au vieillard ; je ne vous
 " enlèverai point votre fils : je veux partager le mé-

" rite

“ rite de son action. Il est libre, ainsi que vous ;
 “ & je ne regrette point une somme dont il a fait un
 “ si noble usage. Voilà son engagement ; & je le
 “ lui remets.” Le père & le fils tombent à ses pieds.
 Le dernier refuse la liberté qu'on lui rend. Il
 conjure le capitaine de lui permettre de le suivre.
 Son père n'a plus besoin de lui : il ne pourroit que
 lui être à charge. Le généreux officier y consent
 enfin. Le jeune homme remplit les annes de son
 service, épargnant sur sa paye quelques petits se-
 cours qu'il faisoit passer à son père. & lorsqu'il eut
 son congé, il s'empressa d'aller servir ce même père,
 & de le nourrir du travail de ses mains.

IX. LA victoire de Leuctres avoit attiré sur E-
 paminondas les yeux & l'admiration de tous les
 peuples voisins, & le faisoit regarder comme l'up-
 pui & le restaurateur de Thèbes, comme le vain-
 queur & le triomphateur de Sparte, comme le libéra-
 teur de toute la Grèce, en un mot, comme le
 plus grand homme & le plus grand capitaine qui
 eût jamais existé. Au milieu de cet applaudisse-
 ment universel, si capable de causer dans l'esprit
 d'un général d'armée une sorte d'ivresse, Epami-
 nondas peu sensible à une gloire si flatteuse & si
 bien méritée : “ Ma joie, dit-il, est celle que je
 “ fais que causera à mon père & à ma mère la
 “ nouvelle de ma victoire.”

X. DANS une province maritime de France, il
 y avoit un Intendant qui s'étoit rendu recomman-
 dable par son désintéressement & par son intégrité.
 Cet homme de bien, appelé M. de Carandon, mou-
 rut pauvre & presque insolvable. Il avoit laissé une
 fille que personne n'épousoit, parce qu'elle avoit
 beaucoup d'orgueil, peu d'agréments, & point de
 fortune.

Fortune. Un riche & honnête Négociant la rechercha, par considération pour la mémoire de son père. “ Il nous a fait tant de bien, disoit le bon-
“ homme Corée! (c'étoit le nom du Négociant) Il
“ est bien juste que quelqu'un de nous le rende à sa
“ fille.” Corée se proposa donc humblement; & Mademoiselle de Carandon, avec beaucoup de répugnance, consentit à lui donner la main, bien entendu qu'elle auroit dans sa maison une autorité absolue. Le respect du bon-homme pour la mémoire du père s'étendoit jusques sur sa fille. Il la consultoit comme son oracle; & si quelquefois il lui arrivoit d'avoir un avis différent du sien, elle n'avoit qu'à prosérer ces paroles imposantes: “ Feu
“ Monsieur de Carandon, mon père.” ... Corée n'attendoit pas qu'elle achevât pour avouer qu'il avoit tort.

Il mourut assez jeune, & lui laissa deux enfans. Son héritage, suivant ses dernières dispositions, fut mis en dépôt dans les mains de sa femme, avec le droit fatal de le distribuer à ses enfans, comme bon lui sembleroit. De ces deux enfans, l'aîné faisoit ses délices; non qu'il fût plus beau ou plus heureusement né que le cadet, mais il étoit plus hardi & plus impérieux, par conséquent d'un caractère plus ressemblant au sien. Elle avoit enfin, pour l'aimer uniquement, toutes les mauvaises raisons que peut avoir une mauvaise mère.

Le petit Jacquaut étoit l'enfant de rebut; sa mère ne daignoit presque pas le voir, & ne lui parloit que pour le gronder. Cet enfant intimidé n'osoit lever les yeux devant elle, & ne lui répondoit qu'en tremblant. Il avoit, disoit-elle, le naturel de son père, une âme du peuple. Pour l'aîné, qu'on avoit pris soin de rendre aussi volontaire, aussi mutin, aussi capricieux qu'il étoit possible, c'étoit

c'étoit la gentillesse même : son indocilité s'appeloit hauteur de caractère ; son humeur, excès de sensibilité. On s'applaudissoit de voir qu'il ne cédoit jamais quand il avoit raison : or, il faut savoir qu'il n'avoit jamais tort. On ne cessoit de dire qu'il sentoit son bien, & qu'il avoit l'honneur de ressembler à Madame sa mère. Cet aîné, appelé M. de l'Etang (car on ne crut pas qu'il fût convenable de lui laisser le nom de Corée), cet aîné, dis-je, eut des maîtres de toute espèce. Les leçons étoient pour lui seul, & le petit Jacquaut en recueilloit le fruit ; de manière qu'au bout de quelques années, Jacquaut savoit tout ce qu'on avoit enseigné à M. de l'Etang, qui en revanche ne savoit rien.

Toutes les personnes qui vouloient faire leur cour à Madame, s'apercevant de son foible, lui faisoient croire que son aîné étoit un prodige. Les maîtres moins complaisans, ou plus mal-adroits, en se plaignant de l'indocilité, de l'inattention de cet enfant chéri, ne tarissoient point sur les louanges de Jacquaut. Ils ne disoient pas précisément que M. de l'Etang fût un sot ; mais ils disoient que le petit Jacquaut avoit de l'esprit comme un ange. La vanité de la mère en fut blessée ; elle redoubla d'aversion pour ce petit malheureux, devint jalouse de ses progrès, & résolut d'ôter à son enfant gâté l'humiliation du parallèle.

Une aventure bien touchante réveilla cependant en elle les sentimens de la nature ; mais ce retour sur elle-même l'humilia sans la corriger. Jacquaut avoit dix ans, De l'Etang en avoit près de quinze ; lorsqu'elle tomba dangereusement malade. L'aîné s'occupoit de ses plaisirs, & fort peu de la santé de sa mère. C'est la puition des mères folles d'aimer des enfans dénaturés. Cependant on commençoit

commençoit à s'inquiéter. Jacquaut s'en aperçut, & voilà son petit cœur saisi de douleur & de crainte. L'impatience de voir sa mère ne lui permet plus de se cacher. On l'avoit accoutumé à ne paroître que lorsqu'il étoit appelé; mais enfin sa tendresse lui donna du courage. Il saisit l'instant où la porte de la chambre est entr'ouverte; il entre sans bruit & à pas tremblans; il s'approche du lit de sa mère. Est-ce vous, mon fils, demanda-t-elle? — Non, ma mère, c'est Jacquaut. Cette réponse naïve & accablante pénétra de honte & de douleur l'âme de cette femme injuste; mais quelques caresses de son mauvais fils lui rendirent bientôt tout son ascendant; & Jacquaut n'en fut dans la suite ni mieux aimé, ni moins digne de l'être.

A peine Madame Corée fut-elle rétablie, qu'elle reprit le dessein de l'éloigner de la maison. Son prétexte fut que De l'Etang, naturellement vif, étoit trop susceptible de dissipation, pour avoir un compagnon d'étude; & que les impertinentes prédilections des maîtres pour l'enfant qui étoit le plus humble ou le plus caressant avec eux, pouvoient fort bien décourager celui dont le caractère plus haut & moins flexible exigeoit plus de ménagement. Elle voulut donc que De l'Etang fût l'unique objet de leurs soins, & se défit du malheureux Jacquaut en l'exilant dans un collège.

A seize ans, De l'Etang quitta ses maîtres de mathématiques, de physique, de musique, &c. comme il les avoit pris; il commença ses exercices, qu'il fit à-peu-près comme ses études; & à vingt ans, il parut dans le monde avec la suffisance d'un sot qui a entendu parler de tout, & qui n'a réfléchi sur rien.

De son côté Jacquaut avoit fini ses humanités, & sa mère étoit ennuyée des éloges qu'on lui donnoit.

noit. Vous voilà grand, lui dit-elle un jour, il faut prendre un parti. Vous croyez peut-être que j'ai de quoi vous soutenir dans le monde; je vous déclare qu'il n'en est rien. La fortune de votre père n'étoit pas aussi considérable qu'on l'imagine; à peine suffira-t-elle à l'établissement de votre aîné. Pour vous, Monsieur, vous n'avez qu'à voir si vous voulez courir la carrière des bénéfices ou celle des armes, vous faire tonsurer ou casser la tête, accepter, en un mot, un petit collet ou une lieutenance d'infanterie; c'est tout ce que je puis faire pour vous. Jacquaut lui répondit qu'il n'avoit des partis moins violens à prendre pour le fils d'un négociant. A ces mots, Mademoiselle de Carandon faillit à mourir de douleur d'avoir mis au monde un fils si peu digne d'elle, & lui défendit de paroître à ses yeux. Le jeune Corde, désolé d'avoir encouru l'indignation de sa mère, se retira en soupirant, & résolut de tenter si la fortune lui seroit moins cruelle que la nature. Il apprit qu'un vaisseau étoit sur le point de faire voile pour les Antilles, où il avoit dessein de se rendre. Il écrivit à sa mère pour lui demander son aveu, sa bénédiction, & une pacotille. Les deux premiers articles lui furent amplement accordés; mais le dernier avec économie.

Sa mère se croyant trop heureuse d'en être débarrassée, voulut le voir avant son départ, & en l'embrassant lui donna quelques larmes. Son frère eut aussi la bonté de lui souhaiter un heureux voyage. C'étoient les premières caresses qu'il avoit reçues de ses parens. Son cœur sensible en fut pénétré. Cependant il n'osa leur demander de leur écrire, mais il avoit un camarade de collège dont il étoit tendrement aimé; il le conjura en partant, de lui donner quelquefois des nouvelles de sa mère.

Celle

Celle-ci ne fut plus occupée que du soin d'établir son enfant chéri. Il se déclara pour la robe. On lui obtint des dispenses d'études, & bientôt il fut admis dans le sanctuaire des Lois. Il ne falloit plus qu'un mariage avantageux. On proposa une riche héritière ; mais on exigea de la veuve la donation de ses biens. Elle eut la foiblesse d'y consentir, en se réservant à peine de quoi vivre décemment, bien assurée que la fortune de son fils seroit toujours à sa disposition.

A l'âge de vingt-cinq ans, M. de l'Etang se trouva donc un petit conseiller tout rond, négligeant sa femme autant que sa mère, ayant grand soin de sa personne, & fort peu de souci des affaires du Palais. Bientôt il n'y eut pas d'excès dans lequel il ne se plongeât. Sa fortune diminuoit tous les jours par les dépenses énormes. Cependant comme il croyoit humiliant pour lui de déchoir, il se piqua d'honneur, & ne voulut rien rabattre de son faste : en sorte que dans quelques années il se trouva qu'il étoit ruiné.

Il en étoit aux expédiens, lorsque Madame sa mère, qui n'avoit pas mieux ménagé sa réserve, lui écrivit pour lui demander de l'argent. Il lui répondit qu'il étoit au désespoir ; mais que loin de lui pouvoir envoyer des secours, il en avoit besoin lui-même. Déjà l'alarme s'étoit répandue parmi les créanciers, & c'étoit à qui se saisiroit le premier des débris de leur fortune. Qu'ai-je fait, disoit cette mère désolée ; je me suis dépouillée de tout pour un fils qui a tout dissipé.

Cependant, qu'étoit devenu l'infortuné Jacquaut ? Jacquaut, avec de l'esprit, la meilleure âme, la plus jolie figure du monde, & sa petite pacoille, étoit arrivé heureusement à Saint-Domingue. On sait combien un François de bonnes mœurs & de bonne mine, trouve aisément à s'établir

s'établir dans les Iles. Le nom de Corée, son intelligence & sa sagesse, lui acquirent bientôt la confiance des habitans. Avec les secours qui lui furent offerts, il acquit lui-même une habitation, la cultiva, la rendit florissante. Le commerce qui étoit en vigueur, commençoit déjà à l'enrichir, lorsque son camarade de collège, qui jusques-là ne lui avoit donné que des nouvelles satisfaisantes, lui écrivit que son frère étoit ruiné, & que sa mère, abandonnée de tout le monde, étoit réduite aux plus affreuses extrémités. Cette lettre fatale fut arrosée de larmes. Ah, ma pauvre mère, s'écria-t-il, j'irai, j'irai vous secourir ! Il ne voulut s'en fier à personne. Un accident, une infidélité, la négligence ou la lenteur d'une main étrangère, pouvoient la priver des secours de son fils, & la laisser mourir dans l'indigence & le désespoir. Rien ne doit tenir un fils, se disoit-il à lui-même, lorsqu'il y va de l'honneur & de la vie d'une mère.

Avec de tels sentimens, Corée ne fut plus occupé que du soin de vendre tout ce qu'il possédoit, & le sacrifice ne coûta rien à son cœur. Il s'embarqua, & avec lui toute sa fortune. Le trajet fut heureux. Au bout de six semaines, il arrive sur les côtes de France ; & ce digne fils, sans se permettre une nuit de repos, se rend avec son trésor auprès de sa malheureuse mère. Il la trouve aux bords du tombeau, & dans un état plus affreux, pour elle, que la mort même. Elle étoit dénuée de tout secours, & livrée aux soins d'un domestique, qui, rebuté de souffrir l'indigence où elle étoit réduite, lui rendoit à regret les derniers soins d'une pitié humiliante. La honte de sa situation l'avoit portée à défendre à ce domestique, de recevoir personne que le prêtre & le médecin charitable qui la visitoient quelquefois.

Corée

Corée demande à la voir ; on le refuse. Annoncez-moi, dit-il au domestique.—Et quel est votre nom ?—Jacquaut. Le domestique s'approche du lit. Un étranger, dit-il, demande à voir Madame.—Hélas ! Et quel est cet étranger ?—Il dit qu'il s'appelle Jacquaut. A ce nom, ses entrailles furent si émues, qu'elle faillit à expirer. Ah, mon fils, dit-elle, d'une voix éteinte, & en levant sur lui sa mourante paupière ! Ah, mon fils, dans quel moment venez-vous revoir votre mère ! Votre main va lui fermer les yeux. Quelle fut la douleur de cet enfant si pieux & si tendre, de voir cette mère qu'il avoit laissée au sein du luxe & de l'opulence, de la voir dans un lit entouré de lambeaux, & dont l'image souleveroit le cœur, s'il m'étoit permis de la rendre ! O ma mère ! s'écria-t-il, en se précipitant sur ce lit de douleur. Ses sanglots étouffèrent sa voix, & les ruisseaux de larmes dont il inondoit le sein de sa mère expirante, furent long-tems la seule expression de sa douleur & de son amour. Le Ciel me punit, reprit-elle, d'avoir trop aimé un fils dénaturé, d'avoir... Il l'interrompit. Tout est réparé, ma mère, lui dit ce vertueux jeune homme, vivez. La fortune m'a comblé de biens ; je viens les répandre au sein de la nature. C'est pour vous qu'ils me sont donnés. Vivez ; j'ai de quoi vous faire aimer la vie.—Ah, mon cher enfant ! si je desire de vivre, c'est pour expier mon injustice ; c'est pour aimer un fils dont je n'étois pas digne, un fils que j'ai déshérité. A ces mots, elle se couvrit le visage, comme indigne de voir le jour. Ah ! Madame, s'écria-t-il, en la pressant dans ses bras, ne me dérobez point la vue de ma mère. Je viens à travers les mers la chercher & la secourir. Dans ce moment le prêtre & le médecin arrivèrent. Voilà, dit-elle, mon enfant, les seules consolations que le ciel m'a laissées ; sans leur charité.

rité, je ne ferois plus. Corée les embrasse en fondant en larmes. Mes amis, leur dit-il, mes bien-faiteurs ! que ne vous dois-je pas ! Sans vous je n'aurois plus de mère. Achevez de la rappeler à la vie. Je suis riche, je viens la rendre heureuse. Redoublez vos soins, vos consolations, vos secours ; rendez-la moi. Le médecin vit prudemment que cette situation étoit trop violente pour la malade. Allez, Monsieur, dit-il à Corée, reposez-vous sur notre zèle, & n'ayez plus d'autre soin que de faire préparer un logement commode & sain. Ce soir Madame y sera transportée.

Le changement d'air, la bonne nourriture, ou plutôt la révolution qu'avoient fait la joie & le calme qui lui succéda, ranimèrent insensiblement en elle les organes de la vie. Un chagrin profond avoit été le principe du mal, la consolation en fut le remède. Corée apprit que son malheureux frère venoit de périr misérablement ; mais, par bonheur, sans laisser d'enfans. On déroba la connoissance de cette mort à une mère sensible, & trop foible pour soutenir, sans expirer, un nouvel accès de douleur. Elle l'apprit enfin, lorsque sa santé fut plus affermie. Toutes les plaies de son cœur se rouvrirent, & les larmes maternelles coulèrent de ses yeux. Mais le Ciel, en lui ôtant un fils indigne de sa tendresse, lui en rendoit un, qui l'avoit méritée par tout ce que la nature a de plus sensible, & la vertu de plus touchant. Il avoit laissé en Amérique une jeune veuve nommée Lucelle, dont il étoit tendrement aimé, & à laquelle il se disposoit à s'unir. Il confia à Madame Corée les desirs de son âme. C'étoit de pouvoir réunir dans ses bras son épouse & sa mère. Celle-ci saisit avec joie le projet de passer avec lui en Amérique. Une ville remplie de ses folies, & de ses malheurs, étoit pour elle un séjour odieux ; & l'instant où elle s'embarqua, lui rendit une nou-

54 AMOUR FRATERNEL.

velle vie. Le Ciel qui protège la piété, leur accorda des vents favorables. Lucelle reçut la mère de son amant, comme elle auroit reçu sa mère. L'hymen fit de ces amans les époux les plus fortunés, & leurs jours coulent encore dans cette paix inaltérable, dans des plaisirs purs & sereins qui sont le partage de la vertu.

AMOUR FRATERNEL.

I D E E S.

Vous êtes les Enfans d'un même Père, & le même sein vous a nourris. Frères, restez unis ensemble, & dans la maison paternelle habiteront la paix & le bonheur.

Le BRAMINE inspiré.

LE devoir des frères vis-à-vis les uns des autres, consiste dans la concorde, le soutien, & l'étroite union.

Rien ne doit plus flatter un frère que d'être utile à son frère, c'est-à-dire, à celui qui sent couler dans ses veines le même sang qui circule dans les nôtres, à celui qui est plus voisin de notre existence, & qui a reçu la sienne de la même main que nous tenons la nôtre. Rien aussi ne doit inspirer plus d'horreur que de voir des frères divisés & en discorde les uns avec les autres. Cependant les tribunaux de la Justice retentissent tous les jours des cris que poussent le frère contre son propre frère, la sœur contre sa propre sœur. On peut dire que les peuples les plus accoutumés à ces sortes d'exemples, sont les peuples les plus corrompus & les plus malheureux.

EXEMPLE.

AMOUR DE LA PATRIE.

55

EXEMPLE.

LE fils d'un riche négociant de Londres s'étoit livré dans sa jeunesse à tous les excès. Il irrita son père, dont il méprisa les sages avis. Le vieillard, près de finir sa carrière, fait un acte par lequel il déshérite son jeune fils, & meurt. Dorval, instruit de la mort de son père, fait de sérieuses réflexions, rentre en lui-même & pleure ses égaremens passés. Il apprend bientôt qu'il est déshérité. Cette nouvelle n'arrache de sa bouche aucun murmure injurieux à la mémoire de son père. Il la respecte jusques dans l'acte le plus désavantageux à ses intérêts. Il dit seulement ces mots : Je l'ai mérité. Cette modération parvient aux oreilles de Jenneval son frère, qui, charmé de voir le changement de mœurs de Dorval, va le trouver, l'embrasse, & lui adresse ces paroles à jamais mémorables : " Mon frère, par un testament que voici, " notre père commun m'a institué son légataire " universel ; mais il n'a voulu exclure que " l'homme que vous étiez alors, & non celui que " vous êtes aujourd'hui : je vous rends la part qui " vous est due."

AMOUR DE LA PATRIE.

I D E E S.

A tous les Cœurs bien nés que la Patrie est chère !

M. de VOLTAIRE,

L'AMOUR de la Patrie n'est autre chose que l'amour du bien public. Cet amour, s'il étoit dans le cœur des citoyens, feroit de l'état comme

une seule famille. Tel étoit l'effet qu'il produisoit chez les Romains ; au lieu que l'intérêt particulier, qui domine aujourd'hui presque par-tout, fait de chaque famille un état à part, absolument indifférent à la république : chacun s'établit le centre de tout ; les vues générales ne touchent personne, le bien public n'est qu'une vaine idée ; chaque particulier tâche de s'avancer par des routes séparées, où il puisse marcher seul, & n'avoir point de concurrent. On ne tient point à l'état par de véritables liens ; au moindre dégoût l'on quitte le service, & le dégoût n'est souvent fondé que sur une fausse délicatesse d'une préférence très-légitime.

Le vrai citoyen est celui qui est prêt à sacrifier ses propres intérêts à ceux de la patrie : quand il s'agit du bonheur de ses compatriotes, il n'est point de danger qu'il ne courût avec joie, point de peine qu'il n'essuyât avec satisfaction ; biens, amis, parens, l'attachement à la vie même, ne sauroient le détourner d'un devoir si sacré.

Le Lacédémonien Pédarète, n'avant pu être reçu au nombre des trois cents qui composoient le Sénat de Sparte : “ Dieux tout-puissans ! s'écria-t-il, “ en répandant des larmes de joie, grâce vous “ soient rendues de ce que ma patrie a trois cents “ citoyens qui valent mieux que moi ! ” Voilà LE CITOYEN.

Une femme de Sparte avoit cinq fils à l'armée, & attendoit des nouvelles de la bataille. Elle en demande en tremblant à un Ilote qui revenoit du camp. “ Vos cinq fils ont été tués, lui dit-il. — “ Vil esclave, reprit-elle, est-ce là ce que je demande ? — Nous avons gagné la victoire, réplique l'Ilote. La mère court aux temples, & rend grâces aux Dieux. Voilà LA CITOYENNE.

L'intérêt

AMOUR DE LA PATRIE. 37

L'intérêt que le citoyen doit prendre au bien de la patrie, l'oblige d'avancer ce bien par toutes les voies légitimes. C'est le devoir de tous les sexes, de toutes les conditions, de tous les âges; & qui ne peut le remplir par son emploi, par son crédit, par ses conseils, doit le remplir par ses vœux.

E X E M P L E S.

I. **UN** général, à qui, dans la chaleur du combat, quelqu'un vint dire que son fils venoit d'être tué, répondit : " Songeons maintenant à vaincre l'ennemi; demain je pleurerai mon fils."

II. A LA bataille de Sempach, un gentilhomme du pays d'Underwald, en Suisse, nommé Arnold-de-Winkelried, voyant que ses compatriotes ne pouvoient enfoncer les Autrichiens dont ils venoient de secouer le joug, parce que ces tyrans, armés de toutes pièces, ayant mis pied à terre & formant un bataillon serré, présentoient un front couvert de fer, hérissé de lances & de piques; conçut le généreux dessein de se sacrifier pour sa patrie: " Mes amis, dit-il aux Suisses, qui commencent à se rebuter, je vais donner ma vie pour vous procurer la victoire; je vous recommande seulement ma famille.. Suivez-moi, & agissez en conséquence de ce que vous me verrez faire." A ces mots, il les range en forme de triangle dont il occupe la pointe, marche vers le centre des ennemis; & embrassant le plus de piques qu'il peut saisir, il se jette à terre, ouvrant à ceux qui le suivoient un chemin pour pénétrer dans cet épais bataillon. Les Autrichiens, une fois entamés, furent vaincus, la pesanteur de leurs armes leur devenant funeste.

III. UN soldat Romain, appelé Pomponius, après avoir combattu en héros, fut fait prisonnier, & conduit à Mithridate, roi de Pont. Ce prince traita avec bonté ce guerrier plein de valeur, & fit panser les blessures dont il étoit couvert. Lorsqu'il fut guéri, il lui demanda, si, pour prix de ses soins, il pouvoit compter sur son amitié. "Je suis votre ami, répondit Pomponius, si vous voulez l'être des Romains; mais, si vous persistez dans votre haine pour ma patrie, vous trouverez toujours en moi un implacable ennemi."

IV. Au combat de Clostercamp, M. d'Assas, capitaine dans le régiment d'Auvergne, s'étant avancé, pendant la nuit, pour reconnoître le terrain, fut saisi par des grenadiers ennemis, embusqués pour surprendre l'armée Françoisse. Ces grenadiers l'entourent, & le menacent de le poignarder sur-le-champ, s'il fait le moindre cri qui puisse le faire découvrir. M. d'Assas, sous la pointe de vingt baïonnettes, se dévoue, crie d'une voix généreuse: "A moi, Auvergne! ce sont les ennemis!" & tombe à l'instant percé de cent coups. Le régiment d'Auvergne, instruit par ce moyen de la présence des ennemis, soutint leur premier effort, les repoussa; & il s'ensuivit une victoire complète.

V. INJUSTEMENT condamné par des citoyens jaloux, le grand Phocion, l'un des plus célèbres personnages de la Grèce, étoit près de boire la ciguë, lorsqu'on lui demanda s'il ne vouloit rien dire à son fils. "Faites-le venir," dit-il. On va chercher le jeune homme: on le conduit; on le présente au père: "Mon cher fils, lui dit-il, je vous recommande de servir votre patrie avec au-
tant

“ tant de zèle & de fidélité que moi, & sur-tout
 “ d’oublier qu’une mort injuste fut le prix dont
 “ elle paya mes services.”

VI. Les Athéniens assiégeoient la ville de Thase dans la mer Egée. Les habitans étoient réduits à la plus affreuse famine; mais personne n’osoit proposer de se rendre; car il y avoit une loi qui défendoit, sous peine de mort, de proposer aucun traité avec les Athéniens. Hégétoridès, citoyen respectable par sa naissance & par ses vertus, touché des maux de sa patrie, résolut de se sacrifier pour elle. Il vint dans l’assemblée du peuple avec une corde au col: “ Citoyens, dit-il, je n’ignore pas le sort qui m’attend; mais je me croirai heureux de pouvoir acheter, par ma mort, votre conservation. Je vous conseille donc de faire la paix avec les Athéniens.” Les Thasiens admirèrent sa générosité: &, loin de le punir, ils abrogèrent la loi qu’ils avoient faite.

VII. Le fils de Crassus, ce Romain si célèbre par ses richesses & par sa puissance, s’étant trop abandonné à l’ardeur de son courage, fut tué dans un combat. Les ennemis mirent la tête de ce jeune homme au bout d’une lance; & s’approchant du camp des Romains, ils leur montroient avec insulte ce trophée, triste monument de leur défaite. Ce funeste monument n’abattit point le courage du père. Ce Général alloit, de rang en rang, exhorter les soldats: Romains, leur disoit-il, “ la mort de mon fils est le malheur d’un particulier: cette perte me regarde seul; & je m’en console en pensant que ceux qui lui survivent, peuvent, par leur courage, sauver la république.”

00 VIII. DANS un jour de fête, les Thébains, plongés dans l'ivresse, se livroient aux transports d'une joie insensée. Le seul Epaminondas, le plus grand homme de son siècle, se promenoit en silence. Un de ses amis, l'ayant rencontré, lui demanda la raison de cette conduite: Je songe "à trouver les moyens pour que vous puissiez "vous réjouir, & vous enivrer sans crainte," répondit-il. Tandis que ses concitoyens oublient au sein des plaisirs leurs intérêts les plus importants, Epaminondas y pense pour eux. Quelle générosité! quel amour pour la patrie! Ce zèle magnanime, il le conserva jusqu'au dernier moment de sa vie. Ayant été mortellement blessé d'un coup de flèche, à la bataille de Mantinée, il se fit porter dans sa tente, & demanda si son bouclier s'étoit conservé? On le lui montra; puis il s'informa de l'état de la bataille: on lui répondit que les Thébains étoient vainqueurs. "J'ai assez "vécu, s'écria-t-il, Thèbes est triomphante;" & faisant aussitôt arracher le fer de sa blessure, il expira.

IX. LORSQUE Jean II, Roi de Portugal, eut perdu son fils unique, qu'il aimoit tendrement: "Ce qui me console, dit-il, c'est qu'il n'étoit pas "propre à régner; & Dieu, en me l'ôtant, a "montré qu'il veut secourir mon peuple."

X. LES François assiégeoient Castillon, en 1453. Talbot, capitaine Anglois, fameux par plusieurs belles actions, & alors âgé de quatre-vingts ans, marche au secours de cette ville, l'une des plus fortes places de la Guienne. Les François, bien supérieurs en nombre, enveloppent, de tous côtés, la petite troupe de Talbot. Ce grand homme, se voyant dans un si grand danger, dit au Baron de
Lille,

Lille, son fils: "Retirez-vous, mon fils; vous êtes jeune: vous pouvez encore servir la patrie; réservez-vous pour de meilleurs tems. Pour moi, qui ne puis plus être utile à l'Angleterre, que par l'honneur que ma mort peut lui procurer, je vais terminer ici ma carrière, en lui sacrifiant mon dernier soupir." Le Baron, aussi brave que son père, s'obstine à rester à ses côtés. Talbot fut emporté d'un boulet de canon, & son généreux fils périt dans la mêlée.

XI. M DE TOURVILLE, Amiral François, méditoit une descente en Angleterre, dans le commencement du règne de Guillaume. Comme il se proposoit d'aborder en Suffex, il fit venir un pêcheur de cet endroit, que ses vaisseaux avoient pris. Il espéroit d'en apprendre ce que le peuple pensoit du gouvernement: "Tes compatriotes, lui demanda-t-il, aiment-ils le Roi Jacques? Sont-ils attachés au Prince d'Orange, ou au Roi Guillaume, comme vous l'appellez? Sont-ils contents du gouvernement actuel?" Le pêcheur resta interdit à ces questions. "Je n'ai jamais entendu parler, répondit-il, des Messieurs que vous me nommez. Ils peuvent être de très-bons Seigneurs; je ne veux de mal ni à l'un ni à l'autre: ils ne m'en ont jamais fait, & je ne les connois pas: je souhaite que le ciel les bénisse. Quant au gouvernement, comment voulez-vous qu'un homme, qui ne sait ni lire ni écrire, puisse y entendre quelque chose? Je m'occupe de ma barque, de mes filets, de la vente de mes poissons; & puis c'est tout." L'Amiral comprit, à la manière dont cet homme s'exprimoit, qu'il ne lui en imposoit pas sur son ignorance. "Au-moins, lui dit-il, vous m'avez l'air d'un bon matelot; & crimme vous êtes indifférent pour les

« les deux partis, vous ne pouvez refuser de servir
« sur mon vaisseau.—Moi, s'écria sur-le-champ
« le pêcheur, je combattrais contre mon pays? Je
ne le ferois pas pour la rançon du Roi. »

XII. M. DE SAINT HILAIRE, lieutenant général d'artillerie, accompagnoit le Vicomte de Turenne, lorsque le même coup de canon qui tua ce grand capitaine, lui emporta le bras. Son fils, qui se tenoit à ses côtés, saisi de frayeur, à la vue de son père, se met à pleurer, & à jeter de grands cris : « Taisez-vous, mons fils, lui dit-il. » Et lui montrant M. de Turenne étendu mort, il ajouta : « Voilà celui qu'il faut pleurer avec la France. »

XIII. TARQUIN le Superbe ayant été chassé de Rome, les jeunes Nobles formèrent le projet d'y faire rentrer ce despote, qui les éblouissoit par les plus magnifiques promesses. La conspiration étoit secrète. Les deux fils de Brutus, fondateur de la liberté Romaine, en étoient l'âme. Un soir, ils s'abouchèrent avec les ambassadeurs du Monarque exilé, afin de concerter avec eux les moyens de réussir dans leur entreprise. Mais un esclave, nommé Vindicius, qui avoit quelque soupçon, se tint en dehors de la salle où les conjurés tenoient leur conférence, & entendit tout ce qu'ils disoient. Il courut aussi-tôt rapporter aux Consuls tout ce qui se tramoit; & ces deux souverains magistrats, étant partis sur-le-champ avec main-forte, arrêtrèrent les traîtres, qu'ils firent mettre en prison. Dès qu'il fut jour Brutus monta sur son tribunal, & cita les coupables, qui comparurent dans l'instant. On entendit la déposition de Vindicius; après quoi, l'on permit aux conjurés de parler, s'ils avoient quelque chose à dire pour leur défense. Ils

ne répondirent que par des soupirs, des sanglots & des larmes. Toute l'assemblée tenoit les yeux baissés, & personne n'osoit ouvrir la bouche. Ce morne silence ne fut interrompu que par un bruit sourd, qui fit entendre le mot d'*exil* dont on auroit souhaité que Brutus se fût contenté, pour punir les coupables. Mais, insensible à tout autre motif qu'à celui du bien public, il prononça contre eux l'arrêt de mort, & l'exécuteur les conduisit au supplice. Jamais il n'y eut d'évènement plus capable d'inspirer, en même tems, & de la tristesse & de l'horreur. Brutus, père & juge de deux des coupables, se vit obligé, par sa charge, de faire exécuter lui-même ses propres enfans. La fortune, qui eût du, ce semble, épargner au moins à ses yeux un si douloureux spectacle, le mit dans la nécessité cruelle d'y présider lui-même. On voyoit un grand nombre de jeunes gens attachés aux funestes poteaux; mais on faisoit aussi peu d'attention à tous les autres, que s'ils eussent été des inconnus. Les enfans du Consul attiroient seuls tous les regards. Tous les spectateurs, touchés de compassion, plaignoient leur malheureux sort, & cette fureur indiscrète qui avoit éteint en eux tout sentiment de raison, jusqu'au point de les engager, dès cette année même où l'on commençoit à goûter les douceurs d'un heureux changement, à trahir leur patrie qui venoit d'être mise en liberté, leur père qui en étoit le libérateur, le consulat dont leur maison avoit les prémices, le sénat, le peuple, tout ce qu'il y avoit de Dieux & de citoyens dans Rome, pour qui? Pour un tyran superbe, pour un misérable fugitif dont les regards sanguinaires menaçoient encore sa patrie, pour Tarquin. Les Consuls parurent alors sur leur tribunal: & pendant que le bourreau frappoit les deux criminels, toute la multitude ne détourna point la vue de

dessus le père, examinant ses mouvemens, son maintien, sa contenance, qui, malgré sa triste fermeté, laissoit entrevoir les sentimens de la nature qu'il ne pouvoit étouffer. Tous les autres coupables furent punis de même; &, quoique Collatin fit quelques efforts pour sauver ses deux neveux, aucun n'échappa au supplice. Après le sacrifice de Brutus, pouvoit-on, devoit-on espérer quelque grâce?

XIV. M. DE GISORS, maréchal des camps & armées du Roi de France, commandant les carabiniers, voit son fils aîné tué à côté de lui à la bataille de Fontenoi. Il le recommande à quelques-uns des guerriers qu'il conduit; &, sans songer davantage à ce malheur, il marche avec ses escadrons, & signale son bras redoutable par mille prodiges de valeur. Après la bataille, le Roi, que l'on avoit instruit de ce qui venoit d'arriver à M. de Gisors, lui témoigna son admiration & sa sensibilité. "Sire, répondit ce héros, les larmes
"aux yeux, mon fils a sacrifié ses jours à la pa-
"trie; il lui devoit ce tribut: j'étois citoyen,
"avant d'être père."

XV. DANS la guerre du Canada, le Marquis de Montcalm, après avoir remporté, comme général, plusieurs victoires sur les ennemis de la France, sacrifia sa vie en soldat dans la dernière action. Il y fut blessé mortellement de deux coups de feu: cependant il ne descendit point de cheval qu'il n'eût fait lui-même la retraite de l'armée, sous les murs de Québec. Sur la réponse que lui fit son chirurgien que ses blessures étoient mortelles, il dit au lieutenant de roi, & au commandant de Roussillon: "Messieurs, je vous re-
"commande de ménager l'honneur de la France,
" & de

AMOUR DE LA PATRIE. 65

“ & de tâcher que mon armée puisse se retirer,
 “ cette nuit, au-delà du Cap-Rouge, pour moi,
 “ je vais la passer avec Dieu, & me préparer à
 “ la mort.” Il mourut, le lendemain, à cinq
 heures du matin, & fut enterré dans un trou de
 bombe: digne tombeau de ce grand homme qui
 avoit donné son dernier soupir à la patrie!

XVI. Le fameux Attilius Régulus, après
 avoir remporté deux victoires complètes sur les
 Carthaginois, fut vaincu à son tour & fait prison-
 nier. Il demeura en captivité pendant quelques
 années. La guerre continua cependant toujours,
 & les Romains prirent bientôt l'avantage sur les
 ennemis. Les Carthaginois, affoiblis par les per-
 tes considérables qu'ils avoient faites, résolurent
 d'envoyer à Rome des ambassadeurs, pour y traiter
 de la paix, & en cas qu'ils n'en pussent obtenir
 une qui leur fût favorable, pour y proposer
 l'échange des prisonniers, & sur-tout de certains
 d'entr'eux qui étoient des premières familles de
 Carthage. Ils crurent que Régulus pourroit leur
 être d'un grand secours, sur-tout par rapport au
 second article. Il avoit à Rome sa femme & ses
 enfans, grand nombre de parens & d'amis dans le
 Sénat: son cousin-germain étoit revêtu de la
 dignité de Consul. On avoit lieu de présumer que
 le desir de se retirer du triste état où il languissoit
 depuis plusieurs années, de rentrer dans sa famille
 qui lui étoit fort chère, & d'être rétabli dans une
 patrie où il étoit généralement estimé & respecté,
 le porteroit infalliblement à appuyer la demande
 des Carthaginois. On le pressa donc de se joindre
 aux ambassadeurs dans le voyage qu'ils se prépa-
 roient à faire. Il ne crut pas devoir se refuser à
 cette demande. La suite fera connoître quels
 étoient ses motifs. Avant de partir, on lui fit
 prêter

68. AMOUR DE LA PATRIE.

pionnier, & qui avoit été fait caporal, travailloit près de cet endroit, avec vingt hommes, à une mine. Comme il entendit les François sur sa tête, convaincu que la place étoit prise, s'ils restoi-ent en possession de ce souterrain, il se déterminà à sacrifier sa vie pour sauver la place. Il renvoya ses camarades, & les chargea de l'avertir par un coup de feu, dès qu'ils seroient en sûreté; aussitôt qu'il eut entendu le signal, il mit le feu à la mine, & se fit sauter avec les deux cents grenadiers François. Le Roi de Sardaigne récompensa sa femme & ses enfans, qu'il lui avoit fait recommander au moment de l'exécution; & l'on assura une pension à sa famille.

XVIII. EDOUARD III, Roi d'Angleterre, voulant se rendre maître de Calais, vint assiéger cette ville, en 1356. Il la bloqua, durant neuf mois, sans que l'invincible constance des citoyens, soutenue par l'intrépidité du brave Jean de Vienne, leur gouverneur, pût ralentir ses travaux. Tous les passages étoient fermés; les provisions s'épuisoient dans la place; bientôt la misère devint extrême. On se vit contraint de manger les animaux les plus immondes. Des chiens, des chats, des souris même, étoient des mets délicieux; &, quand on eut dévoré ces vils alimens, on se vit réduit à l'indigence la plus affreuse, la plus désespérante. Mais l'amour de la patrie triomphoit de tant de maux. On aimoit mieux mourir que de reconnaître un autre souverain que Philippe. Ce prince fit de vains efforts pour sauver de si braves guerriers & des sujets si fidèles. Il fut contraint de les abandonner à la discrétion d'un ennemi qu'une longue résistance avoit rendu implacable. Les habitans de Calais, au comble de la douleur, ne songèrent plus qu'à se rendre. A leur prière, Jean

Jean de Vienne monta aux créneaux des murailles, & fit signe qu'il vouloit parler. Edouard envoya Gautier de Mauni pour conférer avec lui. De Vienne employa les prières & les instances pour l'engager à fléchir le courroux du monarque. L'âme généreuse du chevalier Anglois fut pénétrée de douleur. Il promit : il se flatta de réussir. Tous les généraux se réunirent à lui pour calmer l'inflexible Edouard ; & ce Prince, cédant enfin à leurs vives supplications, voulut bien se contenter de six victimes, qui lui seroient présentées nues têtes, la corde au col, & les clefs de la ville en leurs mains. Mauni se hâta de porter ces ordres du vainqueur ; & Jean de Vienne le pria d'assister à la déclaration qu'il en alloit faire au peuple. Tous les habitans, assemblés sur la place, attendoient la réponse d'Edouard, avec cette inquiétude cruelle que donnent la crainte de la mort & l'espérance de la vie. Dès que l'arrêt eut été publié, un morne silence annonça l'anéantissement de tous les cœurs. On se regardoit, en frissonnant : on cherchoit, avec effroi, ces six victimes du salut public ; on désespéroit de les rencontrer. Enfin, des cris lugubres, entre-coupés de sanglots, de gémissemens & de pleurs, interrompirent tout-à-coup ce vaste silence. Mauni, témoin d'un spectacle si touchant, ne put retenir ses larmes, & confondit ses soupirs avec ceux de ces citoyens désolés. Cependant le moment fatal approchoit : il falloit se décider. Au milieu de ce peuple vaincu par la douleur, abattu, consterné, un héros, dont le nom doit vivre éternellement dans la mémoire des hommes, Eustache de Saint-Pierre se présente, & suspend, par ces paroles, le désespoir de ses concitoyens. " Ce seroit grand dommage, " s'écrie le zélé patriote, de laisser périr de fa-
" mine de si braves gens, quand il y a moyen d'em-
" pêcher

68 AMOUR DE LA PATRIE.

pionnier, & qui avoit été fait caporal, travailloit près de cet endroit, avec vingt hommes, à une mine. Comme il entendit les François sur sa tête, convaincu que la place étoit prise, s'ils restoit en possession de ce souterrain, il se déterminâ à sacrifier sa vie pour sauver la place. Il renvoya ses camarades, & les chargea de l'avertir par un coup de feu, dès qu'ils seroient en sûreté; aussitôt qu'il eut entendu le signal, il mit le feu à la mine, & se fit sauter avec les deux cents grenadiers François. Le Roi de Sardaigne récompensa sa femme & ses enfans, qu'il lui avoit fait recommander au moment de l'exécution; & l'on assura une pension à sa famille.

XVIII. EDOUARD III, Roi d'Angleterre, voulant se rendre maître de Calais, vint assiéger cette ville, en 1356. Il la bloqua, durant neuf mois, sans que l'invincible constance des citoyens, soutenue par l'intrépidité du brave Jean de Vienne, leur gouverneur, pût ralentir ses travaux. Tous les passages étoient fermés; les provisions s'épuisoient dans la place; bientôt la misère devint extrême. On se vit contraint de manger les animaux les plus immondes. Des chiens, des chats, des souris même, étoient des mets délicieux; &, quand on eut dévoré ces vils alimens, on se vit réduit à l'indigence la plus affreuse, la plus désespérante. Mais l'ambur de la patrie triomphoit de tant de maux. On aimoit mieux mourir que de reconnoître un autre souverain que Philippe. Ce prince fit de vains efforts pour sauver de si braves guerriers & des sujets si fidèles. Il fut contraint de les abandonner à la discrétion d'un ennemi qu'une longue résistance avoit rendu implacable. Les habitans de Calais, au comble de la douleur, ne songèrent plus qu'à se rendre. A leur prière,

Jean

Jean de Vienne monta aux créneaux des murailles, & fit signe qu'il vouloit parler. Edouard envoya Gautier de Mauni pour conférer avec lui. De Vienne employa les prières & les instances pour l'engager à fléchir le courroux du monarque. L'âme généreuse du chevalier Anglois fut pénétrée de douleur. Il promit : il se flatta de réussir. Tous les généraux se réunirent à lui pour calmer l'inflexible Edouard ; & ce Prince, cédant enfin à leurs vives supplications, voulut bien se contenter de six victimes, qui lui seroient présentées nues têtes, la corde au col, & les clefs de la ville en leurs mains. Mauni se hâta de porter ces ordres du vainqueur ; & Jean de Vienne le pria d'assister à la déclaration qu'il en alloit faire au peuple. Tous les habitans, assemblés sur la place, attendoient la réponse d'Edouard, avec cette inquiétude cruelle que donnent la crainte de la mort & l'espérance de la vie. Dès que l'arrêt eut été publié, un morne silence annonça l'anéantissement de tous les cœurs. On se regardoit, en frissonnant : on cherchoit, avec effroi, ces six victimes du salut public ; on désespéroit de les rencontrer. Enfin, des cris lugubres, entre-coupés de sanglots, de gémissemens & de pleurs, interrompirent tout-à-coup ce vaste silence. Mauni, témoin d'un spectacle si touchant, ne put retenir ses larmes, & confondit ses soupirs avec ceux de ces citoyens désolés. Cependant le moment fatal approchoit : il falloit se décider. Au milieu de ce peuple vaincu par la douleur, abattu, consterné, un héros, dont le nom doit vivre éternellement dans la mémoire des hommes, Eustache de Saint-Pierre se présente, & suspend, par ces paroles, le désespoir de ses concitoyens. " Ce seroit grand dommage, " s'écrie le zélé patriote, de laisser périr de fa-
" mine de si braves gens, quand il y a moyen d'em-
" pêcher

70 AMOUR DE LA PATRIE.

“ pêcher un si grand mal : pour moi, je n’ai
 “ qu’une vie, que j’offre de sacrifier un des pre-
 “ miers pour eux.

A peine eut-il cessé de parler, qu’il reçut le prix le plus pur de la reconnoissance de ses concitoyens : chacun l’alloit adorer de pitié. Ils se prosternèrent à ses pieds, en les arrosant de leurs larmes. Quel empire la vertu n’exerce-t-elle pas sur les cœurs ! Jean d’Aire, imitant le courage héroïque de son cousin, voulant partager l’honneur de mourir pour la patrie, vint se ranger à ses côtés. Jacques & Pierre Wisant, frères, & parens de ces généreux martyrs, brûlant du même zèle, se devouèrent avec eux. Enfin, deux autres citoyens dont l’histoire n’a pas conservé les noms, ces noms sacrés qu’on auroit du graver en caractères ineffaçables, achevèrent le nombre des six victimes. Le gouverneur qui, courbé sous le poids des années & des maladies, pouvoit à peine se soutenir, monta à cheval, & les conduisit jusqu’à la porte de la ville. Là, il les remit entre les mains de Mauni, en le priant d’intercéder pour eux auprès de son Roi. Ils parurent devant Edouard, & lui présentèrent humblement les clefs de Calais. Leur magnanimité inspira de l’admiration & de la pitié aux seigneurs Anglois, qui environnoient le Roi. Ce Prince resta seul insensible. Il jeta sur eux un regard sévère, & commanda qu’on les conduisît au supplice. En vain le Prince de Galles se jeta plusieurs fois à ses pieds, & s’efforça de le fléchir. Il fut inexorable. “ Qu’on fasse venir “ le coupe-tête,” répéta-t-il, d’un ton terrible. Ces illustres infortunés alloient perdre la vie. Edouard alloit flétrir ses lauriers par une indigne vengeance, si la Reine son épouse, héroïne généreuse, n’eût fait un dernier effort pour calmer son aveugle colère. Elle embrassa ses genoux, & le conjura,

conj
pas
yeux
“ m
“ ter
“ m
emme
diner
escor
six pi
Edou
chassa
glois.

A M

C
C
E

L’E
sert à
vaincre
pliquée
elle re
qui pè
état de
de hier
de son
éclaire
tout ce

AMOUR DE LA PATRIE. 71

conjura, en répandant un torrent de larmes, de ne pas souiller sa victoire. Le monarque baissa les yeux. " Ah! Madame, s'écria-t-il, après un moment de silence, je ne puis résister plus longtemps à vos prières; je remets leur sort entre vos mains." Aussi-tôt, la magnanime Princesse les emmena dans son appartement; leur fit apporter à dîner; les fit habiller, & les renvoya, sous une escorte sûre, après leur avoir fait donner à chacun six pièces d'or, pour leurs besoins. Le lendemain, Edouard entra triomphant dans Calais, dont il chassa tous les habitans, & qu'il peupla d'Anglois.

AMOUR DES SCIENCES ET DES LETTRES.

I D E E S.

*C'est par l'Etude que nous sommes
Contemporains de tous les Hommes,
Et citoyens de tous les Lieux.*

M. le CHEV. de JAUCOURT.

L'ETUDE fait acquérir l'amour du travail; elle sert à arrêter & à fixer la légèreté de l'esprit, à vaincre l'aversion pour une vie sédentaire & appliquée; elle retire de l'oisiveté & de la débauche; elle remplit utilement les vides de la journée, qui pèsent si fort à tant de personnes: elle met en état de juger sainement des ouvrages qui paroissent de lier société avec des gens d'esprit; de fournir, de son côté, à la conversation: enfin, elle nous éclaire sur nos devoirs, sur notre bonheur, & sur tout ce qui peut contribuer à notre satisfaction.

On

On cherche, depuis long-tems, une panacée universelle : ceux qui aiment l'étude, l'ont trouvée ; elle adoucit nos maux, dissipe nos chagrins, vivifie toutes les facultés de notre âme, & lui donne (qu'on me passe l'expression) un certain embonpoint que ne lui procureroient jamais les autres plaisirs auxquels elle pourroit se livrer. C'est-là, sans doute, ce que le Duc de Vivonne, qui avoit le teint extrêmement frais & vermeil, voulut faire entendre, lorsqu'il répondit à Louis XIV, Roi de France, qui lui demandoit à quoi lui servoit de lire : " Sire, la lecture fait à mon esprit ce que vos perdrix font à mes joues. "

Les Lettres, dit Cicéron, sont l'aliment de la jeunesse, & l'amusement de la vieillesse ; elles nous donnent de l'éclat dans la prospérité, & sont une ressource, une consolation dans l'adversité ; elles sont les délices du cabinet, sans embarrasser ailleurs : la nuit elles nous tiennent compagnie ; aux champs & dans les voyages, elles nous suivent*.

Que ceux dont l'âme engourdie fut toujours resserrée dans les bornes étroites de l'ignorance, ne prétendent point avoir part à l'exquise volupté que procurent à l'esprit des réflexions approfondies sur les différens objets des sciences. Les hommes malheureusement nés avec cette antipathie pour les lettres & les beaux-arts, sont condamnés à voir couler leurs jours dans les dégoûts & dans une nonchalance mille fois plus accablante que l'application la plus suivie :

* Studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.

CICER. pro Archia.

Car je ne trouve point de fatigue si rude,
Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude.

DESPRE'AUX.

On ne peut avoir l'âme grande, ou l'esprit un peu pénétrant, sans quelque passion pour les lettres. Les Arts sont consacrés à peindre les traits de la belle nature ; les Arts & les Sciences embrassent tout ce qu'il y a dans la pensée de noble, d'utile ; de sorte qu'il ne reste à ceux qui les rejettent, que ce qui est indigne d'être peint ou enseigné.

Personne néanmoins n'ignore que les bons livres sont l'essence des meilleurs esprits, le précis de leurs connoissances, & le fruit de leurs longues veilles : l'étude d'une vie entière s'y peut recueillir dans quelques heures ; c'est un grand secours.

Deux inconvéniens sont à craindre dans cette passion, le mauvais choix, & l'excès. Quant au mauvais choix, il est probable que ceux qui s'attachent à des connoissances peu utiles, ne seroient pas propres aux autres ; mais l'excès peut se corriger.

Si nous étions sages, nous nous bornerions à un petit nombre de connoissances, afin de les mieux posséder ; nous tâcherions de nous les rendre familières, & de les réduire en pratique. La plus longue & la plus laborieuse théorie n'éclaire qu'imparfaitement ; un homme qui n'auroit jamais dansé, posséderoit inutilement les règles de la danse : il en est de même des métiers de l'esprit.

EXEMPLES.

I. **LORSQUE** les soins de la guerre donnoient au célèbre Scipion l'Africain quelques momens de relâche, les lettres étoient son unique délassement : il s'y livroit avec tant d'ardeur, qu'il disoit souvent

74 AMOUR DES SCIENCES

vent qu'il n'étoit jamais plus occupé, que lorsqu'il étoit de loisir.

II. **PLINE l'Ancien** passa presque toute sa vie à l'armée, ou dans les exercices des magistratures ; cependant il sut concilier ses occupations & ses affaires avec l'étude la plus opiniâtre. Le nombre de ses ouvrages est si grand, qu'un homme oisif pourroit à peine les lire tous. Outre son *Histoire Naturelle*, ouvrage étendu & d'une science très-vaste, il en a composé une infinité d'autres. Il n'étudioit pas seulement dans ses heures de loisir : à table, il faisoit quelque lecture ; en voyage, il lisoit ou écrivoit dans sa litière ; étant à cheval, il dictoit à un esclave. Il fut enfin la victime du desir d'apprendre. Curieux de connoître la cause des volcans du Vésuve, il s'avança trop près, & fut étouffé par la fumée.

III. Toutes les journées du savant **M. de la Hire** étoient d'un bout à l'autre occupées par l'étude, & ses nuits très-souvent interrompues par des observations astronomiques. Nul divertissement que celui de changer de travail ; nul autre exercice corporel que d'aller à l'observatoire, à l'académie des sciences, à celle d'architecture, au collège royal dont il étoit aussi professeur. Peu de gens peuvent comprendre la félicité d'un solitaire, qui l'est par un choix tous les jours renouvelé. Il a eu le bonheur que l'âge & le travail ne l'ont point miné lentement, & ne lui ont point fait essuyer une longue & languissante vieillesse. Quoique fort chargé d'années, il n'a été vieux qu'environ un mois, du moins assez pour ne pouvoir plus aller aux académies ; quant à son esprit, il n'a jamais vieilli.

IV. MAR-

IV. MARGUERITE D'ECOSSE, épouse de Louis XI, Roi de France, voyant Alain Chartier, homme très-savant, mais très-laid, qui dormoit dans une salle par où elle passoit, s'approcha de lui, & lui baïsa la bouche. Ses Dames, surprises de cette bonté pour un homme aussi *mal voulu des Grâces, qu'il étoit bien venu des Muses*, lui en firent des reproches. "Ce n'est pas l'homme que j'ai baïsé, leur dit la Princeesse, mais la bouche d'où il sort, tous les jours, tant de belles choses."

V. JULES CÉSAR, ce fameux Romain, qui porta les derniers coups à la liberté de sa patrie; aimoit tellement les lettres, & s'y appliquoit avec tant d'ardeur, que la guerre même n'interrompoit pas ses études : il lisoit même pendant les jeux & les autres cérémonies publiques. Au milieu du fracas des armes, parmi les embarras des guerres civiles & étrangères, il composa ses Commentaires, pour servir de matériaux à ceux qui voudroient écrire l'histoire ; mais ils sont écrits avec tant de grâce & d'élégance, que personne n'osa y toucher. Aucun écrivain ne se flatta de pouvoir même égaler cette pureté de style, cette éloquence simple & militaire qu'on y admire. On ne peut assez s'étonner que César, occupé, pendant toute sa vie, des soins qu'entraînent l'ambition & le desir de la gloire, ait pu trouver du tems pour amasser un si grand nombre de connoissances.

VI. FRANÇOIS I, Roi de France, montra l'estime singulière qu'il faisoit des arts & des artistes, lorsqu'il dit aux seigneurs de sa cour, en faveur de Léonard del Vinci, qui expiroit entre ses bras : "Vous avez tort de vous étonner de l'honneur que je rends à ce grand peintre. Je puis faire en un jour beaucoup de seigneurs
"comme

“ comme vous ; mais il n’y a que Dieu seul qui
 “ puisse faire un homme pareil à celui que je
 “ perds.”

VII. Le célèbre Lucullus, si connu dans l’antiquité par ses richesses immenses, en employa une partie à ramasser, de tous côtés, les meilleurs livres, dont il forma une nombreuse & magnifique bibliothèque. L’usage qu’il en fit fut encore plus estimable que l’acquisition ; car cette bibliothèque étoit ouverte à tout le monde. Les portes de ses galeries, de ses portiques, de ses cabinets, n’étoient jamais fermées pour qui que ce fût. Les Grecs y alloient, comme dans le palais des Muses, & y passaient des journées entières à s’entretenir sur la philosophie, quittant toutes leurs affaires pour se rendre dans ce lieu délicieux. Souvent Lucullus lui-même se promenoit avec ces savans hommes dans ses galeries : il conféroit avec eux, & les aidait dans leurs affaires, lorsqu’ils l’en prioient. Sa maison étoit, en un mot, l’asyle de tous les Grecs, & des autres gens de lettres qui étoient à Rome.

VIII. Le sophiste Lucius, étant venu à Rome, rencontra l’Empereur Marc-Aurèle, & lui demanda où il alloit ? “ Je vais, répondit le Prince, “ entendre les leçons du philosophe Sextus.” — Lucius étonné, leva les mains au ciel, pour marquer sa surprise. “ Il n’y a rien là qui doive “ vous étonner, reprit Marc-Aurèle : à tout âge “ il n’est point honteux d’apprendre ce qu’on ne “ sait pas.”

IX. Le savant M. Varignon, dont la constitution étoit robuste, au moins dans sa jeunesse, passoit les journées entières au travail ; nul divertissement, nulle récréation, tout au plus quelque promenade.

promenade à laquelle sa raison le forçoit dans les beaux jours. Il racontoit lui-même que travaillant après souper, selon sa contume, il étoit souvent surpris par des cloches qui lui annonçoient deux heures après minuit, & qu'il étoit ravi de se pouvoir dire à lui-même que ce n'étoit pas la peine de se coucher, pour se relever à quatre heures. Il ne sortoit de-là, ni avec la tristesse que les matières pouvoient naturellement inspirer, ni même avec la lassitude que devoit causer la longueur de l'application; il en sortoit gai & vis, encore plein des plaisirs qu'il avoit éprouvés, impatient de recommencer. Il rioit volontiers en parlant de géométrie; &, à le voir, on eût cru qu'il la faisoit étudier pour se bien divertir. Nulle condition n'étoit tant à envier que la sienne; sa vie étoit une possession perpétuelle & parfaitement paisible de ce qu'il aimoit uniquement.

X. ATHE`NES & Mégare se faisoient une guerre cruelle. L'animosité des deux peuples étoit si grande, qu'on faisoit prêter serment aux Généraux Athéniens de ravager le territoire de Mégare deux fois l'année, & qu'il étoit défendu aux Mégariens, sous peine de la vie, de mettre le pied dans l'Attique. Cette défense ne put éteindre ni arrêter le zèle d'Euclide pour la science. Il sortoit de sa ville, sur le soir, en habit de femme, la tête couverte d'un voile, & se rendoit, la nuit, au logis de Socrate, où il se tenoit jusqu'à ce que, le jour approchant, il s'en retournoit dans le même état où il étoit venu.

XI. GORGIAS le Léontin avoit acquis, par une étude de plus de soixante ans, une érudition si vaste, que sa tête pouvoit passer pour une encyclopédie de sciences. Un jour il osa proposer à l'Assemblée

78 AMOUR DES SCIENCES

semblée des Jeux Olympiques, de répondre à toutes les questions qu'on voudroit lui faire ; & , quoi qu'il y eût dans cette circonstance une foule de sçavans, capables, sinon de remporter, du moins de disputer long-tems la victoire, le mérite reconnu de Gorgias les empêcha de se montrer, & leur silence mit le comble à la gloire de ce philosophe. Pour honorer ses talens, & pour en perpétuer la mémoire, la Grèce entière fit ériger dans le temple de Delphes une statue d'or massive, qui représentoit Gorgias un livre à la main.

XII. DE MOSTHÈNE, pour se livrer entièrement à l'étude, se fit faire un cabinet souterrain, dans lequel il s'enfermoit quelquefois des mois entiers, se faisant raser exprès la moitié de la tête pour se mettre hors d'état de sortir. C'est là qu'à la lueur d'une petite lampe il composa ces admirables harangues, dont ses envieux disoient qu'elles sentoient l'huile, pour marquer qu'elles étoient travaillées avec trop de soin. " On voit bien, repliquoit-il, que les vôtres ne vous ont pas coûté tant de peine." Il se levoit extrêmement matin ; & il avoit coutume de dire qu'il étoit au désespoir, quand un ouvrier l'avoit devancé dans le travail. On peut juger des efforts qu'il fit pour se perfectionner en tout genre, par la peine qu'il prit de copier de sa propre main jusqu'à huit fois l'histoire de Thucydide, afin de se rendre plus familier le style vif & concis de cet écrivain célèbre.

XIII. ARISTIPPE, ayant été jeté par une tempête sur le rivage de Rhodes, se rendit dans la ville avec ses compagnons ; & étant entré dans une école, il y parla si bien, qu'on le combla de présens ; de sorte qu'il fournissoit ce qui étoit nécessaire à l'entretien de ses compagnons de naufrage.

Ceux-

Ce
dem
à se
" R
" b
" p
effet
vers

X
avoit
& ho
en vi
au m
arme
lui fir
son tr
il lui
" que
" la
Il ne
s'en m
autour
lieu du
moins
ler, &
à l'ouv

XV.
sa suit
ur-tout
une pré
Racine,
tira dan
raremen
avoir tir
" santé

Ceux-ci ayant voulu retourner dans leur patrie, demandèrent à Aristippe ce qu'il vouloit mander à ses proches. Il les chargea de cette commission : "Recommandez-leur de ma part d'enseigner de bonne heure aux enfans à se munir de biens & de provisions qui puissent braver la tempête." En effet, il n'y a de vrais biens que ceux que les revers ne peuvent nous enlever.

XIV. PROTOGÈNE, fameux peintre Rhodien, avoit son atelier dans le Faubourg de Rhodes, & hors de la ville, lorsque Démétrius Poliorcète en vint former le siège. La présence des ennemis, au milieu desquels il se trouvoit, & le bruit des armes, qui retentissoit sans cesse à ses oreilles, ne lui firent pas quitter sa demeure, ni interrompre son travail. Le Roi en fut surpris ; & , comme il lui en demandoit un jour la raison : "C'est que je fais," répondit-il, "que vous avez déclaré la guerre aux Rhodiens, & non pas aux arts." Il ne se trompoit point. Démétrius, en effet, s'en montra le zélé protecteur. Il posta une garde autour de l'atelier de Protogène, afin qu'au milieu du camp même ce peintre fût en repos, ou du moins en sûreté. Il alloit souvent l'y voir travailler, & ne se lassoit point d'admirer son application à l'ouvrage, & son extrême habileté.

XV. LOUIS XIV, Roi de France, avoit toujours sa suite quelques savans illustres : on remarquoit sur-tout Racine & Boileau, pour lesquels il avoit une prédilection particulière. Après la mort de Racine, Boileau, devenu vieux & infirme, se retira dans sa maison d'Auteuil, & ne parut que très-rarement à la cour. Le Roi lui dit un jour, après avoir tiré sa montre qu'il lui donna : "Si votre

80 AMOUR DES SCIENCES

“faillies, j'aurai toujours une heure à vous donner.” Quel courtisan, quel Prince même n'eût point brigué une pareille faveur?

XVI. AUGUSTE ne croyoit pas se dégrader en se familiarisant avec les gens de lettres, & en les traitant sur le pied d'amis. Il badinoit, par lettres, avec Horace, comme avec son égal. Il avoit offert à ce poëte la charge de Secrétaire de ses commandemens, avec sa table; & Horace, infiniment jaloux de sa liberté, l'avoit refusée.— L'Empereur ne lui en fut pas plus mauvais gré; & quelque tems après, il lui écrivit en ces termes: “Septimius vous dira de quelle manière je lui ai parlé de vous; car, si vous avez été assez fier pour dédaigner mon amitié, ce n'est pas à dire que je me pique de fierté à votre égard.” Sur ce qu'Horace ne lui avoit adressé aucune de ses pièces de poésie, il lui fit des plaintes tout-à-fait obligantes, & toujours dans le même style de familiarité badine: “Sachez, lui disoit-il, que je suis en colère contre vous, de ce que ce n'est pas avec moi que vous conversez dans la plupart de vos ouvrages. Avez-vous peur qu'il ne vous soit honteux chez la postérité de paroître avoir été de mes amis?”

XVII. ALPHONSE V, Roi d'Arragon, recherchoit avec ardeur les anciennes médailles des Empereurs, sur-tout celles de Jules-César. Chacun s'empressoit de lui en apporter, & il en recevoit de toute l'Italie. En ayant ainsi amassé une collection très-considérable, il les fit ranger par ordre dans un riche médaillier, où il les gardoit précieusement. Quelquefois, après s'être amusé des heures entières à considérer cette suite d'hommes illustres dont il possédoit même seul certaines têtes, il di-

soit :

soit : " Mon émulation se ranime à la vue de tant
 " de héros ; il me semble qu'ils m'invitent tous
 " à les suivre au chemin de la gloire, & à faire,
 " comme eux, des actions dignes de l'immorta-
 " lité."

XVIII. ALEXANDRE le Grand aimoit les Arts,
 & chérissoit les savans ; persuadé qu'en honorant
 ceux qui honorent eux-mêmes l'esprit humain,
 un prince se rendoit à jamais immortel. Souvent
 on l'entendoit dire qu'il aimoit mieux être supé-
 rieur aux autres par la science, que par les richesses
 & l'autorité. La lecture d'Homère lui faisoit tant
 de plaisir qu'il l'apprit tout entier, & qu'en dor-
 mant il l'avoit sous son chevet. Tantôt il l'ap-
 peloit le divin panégyriste de la valeur ; tantôt il
 le nommoit le poète des rois. Il croyoit qu'en
 chantant ses vers il les falloit accompagner, non
 de la guitare, comme ceux des autres, mais de la
 trompette. " J'aimerois mieux être, disoit-il, le
 " Thersite d'Homère, que l'Achille de Chérile :
 Ce Chérile étoit un poète à ses gages, dont la verte
 n'étoit pas heureuse. On rapporte qu'il avoit fait
 avec lui ce marché, de lui donner pour chaque bon
 vers un Philippe d'or, & pour chaque mauvais un
 soufflet. En voyant le tombeau d'Achille sur le
 Promontoire de Sigée : " Jeune homme heureux,
 " s'écria-t-il, d'avoir trouvé un Homère pour
 " célébrer ta valeur !" Après l'entière défaite de
 Darius, on lui remit un coffret qui tenoit le pre-
 mier rang entre les bijoux de ce prince ; & l'on
 parla de l'usage qu'on en feroit : " Il sera très-
 " bon, dit Alexandre, à ferrer mon Homère." Un
 courrier lui venant annoncer une heureuse nou-
 velle, transporté de joie, & tendant les bras :
 " Ah ! mon ami, lui dit-il, que vas-tu m'appren-
 " dre de si grand ? Homère seroit-il ressuscité ?"

82 BIENFAISANCE.

Toute la gloire qu'il pouvoit acquérir lui paroif-
soit devoir être inutile, s'il n'avoit pas un Homère
pour le chanter.

BIENFAISANCE.

I D E E S.

C'est imiter les Dieux

Que de remplir son cœur du soin des malheureux.

CREBILLON.

LA Bienfaisance est une vertu qui nous porte à
faire le bien; elle est fille de la Bienveillance &
de l'amour de l'Humanité.

Dieu, la nature, la raison, nous invitent à faire
le bien; le premier, par son exemple & son es-
sence, qui est la bonté; la nature, par le sentiment
du plaisir, qui est dans l'âme de celui qui a
obligé, & qui se renouvelle en voyant l'objet de
ses bienfaits; la raison, par l'intérêt que nous de-
vons prendre au sort des malheureux.

Un mortel bienfaisant est la plus fidelle image
de la Divinité, qui veut le bonheur des hommes.
Les Scythes, poursuivis par Alexandre jusqu'au
milieu des bois & des rochers qu'ils habitoient,
dirent à ce conquérant, qui vouloit passer pour le
fils de Jupiter Ammon: " Tu n'es pas un Dieu,
" puisque tu fais du mal aux mortels."

Les bienfaits, disoit Xénophon, sont des trophées
qu'on s'érige dans le cœur des hommes. En effet
rien de ce que nous donnons n'est perdu pour
nous. C'est ce que fit entendre Marc-Antoine,
lorsque tombant sous les coups de la Fortune, il
s'écria :

s'écria : " Je n'ai plus que ce que j'ai donné." Qui ignore encore les paroles immortelles de Tite ? On dit que cet Empereur étant à souper avec ses amis, se ressouvint que ce jour-là il n'avoit fait de bien à personne, & que, pénétré de douleur il s'écria : " Ah ! mes amis, ce jour est perdu " pour moi."

On ne peut pas toujours rendre aux hommes des services importans, quelque bonne volonté qu'on ait, parce qu'on n'est pas toujours dans une situation avantageuse ; mais rien n'empêche de leur témoigner de l'amitié, de compatir à leurs infortunes, de les aider par des conseils, d'adoucir, par des manières obligeantes, la rigueur de leur sort ; de leur procurer des soulagemens, soit par nos amis, soit par nos parens, soit par notre crédit. C'est augmenter les malheurs des hommes, que d'en témoigner de l'indifférence.

Peut-être le cruel qui ne daigna jamais
Tendre à celui qui souffre une main secourable ;
Qui n'a jamais connu la joie inaltérable
Que dans l'âme du juste enfantent ses bienfaits.

Eh ! quel spectacle est préférable

Au spectacle touchant des heureux qu'on a faits ?
Quel plaisir de ne voir que des cœurs satisfaits,
Dont la reconnoissance a fait naître l'hommage ;

De songer qu'ils vivent en paix,

Et que leur paix est notre ouvrage ?

C'est créer, c'est construire un nouvel univers ;

C'est, en enchaînant les revers,

Nous élever à Dieu dont nous sommes l'image.

Peut-on de ses trésors faire un plus noble usage ?

Si le voluptueux, qui nage dans la joie,

Songeoit à tous les maux auxquels l'homme est en proie ;

Si, loin de prodiguer des biens perdus pour lui,

A vendre à l'innocence un criminel appui,

Il daignoit ouvrir un asyle

A des pauvres livrés à la pitié d'autrui,

Pitié toujours cruelle, & si souvent stérile ;

S'il alloit visiter, dans les bras du malheur,
 Cette foule d'humains qui détestent peut-être
 Le flanc qui les conçut, le jour qui les vit naître;
 Qui, tristement fixés sur un lit de douleur,
 D'une mort secourable implorent la faveur;
 De ses penchans alors il se rendroit le maître;
 Alors la bienfaisance échaufferoit son cœur.

LEONARD.

E X E M P L E.

I. **O**N reprochoit à un Seigneur Anglois le soin scrupuleux qu'il prenoit d'enrichir ses vassaux, & de ne pas les retenir dans la crainte & dans la soumission. "Oh! répondit-il, si je voulois plus
 "de respect de mes vassaux, je fais, comme vous,
 "que la misère a la voix humble & timide; mais
 "je veux leur bonheur; & je rends grâce au ciel,
 "puisque leur insolence m'assure maintenant qu'ils
 "sont plus riches & plus heureux!"

II. **U**N jeune Ecclésiastique, d'un grand mérite & d'un savoir profond, mais sans emploi, prêcha, un jour, dans la cathédrale de Worcester, en présence de l'Evêque, qui étoit le Docteur Hough. Il fit un excellent discours, & montra des talens rares. Le Prélat, curieux de le connoître, lui envoya le bedeau de l'Eglise, avec ordre de lui demander son nom, s'il avoit un bénéfice, & dans quel lieu il vivoit? "Présentez mes respects à
 "Milord, répondit le Prédicateur. Vous lui
 "direz que mon nom est Louis; que je n'ai point
 "de bénéfice; que je demeure dans la province
 "de Galles, où je ne vis pas, mais où je meurs de
 "faim." L'Evêque ne se borna pas à plaindre cet Ecclésiastique: il le plaça, sur-le-champ, d'une manière avantageuse.

III. **U**N des trésoriers d'Alphonse V, Roi d'Aragon, venoit de lui apporter dix mille écus d'or,
 somme

somme très-considérable pour le tems. Un courtisan, qui croyoit n'être point entendu du Prince, dit à quelqu'un: "Voilà une somme qui me rendroit heureux pour toute ma vie!—Soyez-le, lui" dit le Monarque, en la lui donnant."

IV. LA Duchesse de Chartres allant, il y a quelque tems, visiter l'abbaye de Beaubec, apperçut une cabane couverte de branches d'arbres & de terre; elle fait arrêter son carrosse, en descend, & entre dans la cabane. Une mère entourée de six enfans l'habitoit; ces tristes victimes de la misère étoient presque nues; la terre couverte d'un peu de paille leur servoit de lit. La Princesse ordonna qu'on leur bâtît une maison, & qu'on leur fournît tout ce qui étoit nécessaire pour les vêtir & les faire subsister.

V. Le célèbre Patru, Avocat au Parlement de Paris, étoit un des plus beaux esprits de son siècle; mais ayant préféré ses livres & son cabinet aux occupations du Barreau, il tomba dans l'indigence, & se vit réduit à la dure nécessité de vendre sa bibliothèque. Despréaux l'apprend; il court chez Patru; lui offre près d'un tiers de plus que ce qu'il en voudroit avoir, & met dans le marché une condition qui surprend fort l'Avocat; c'est qu'il gardera ses livres comme auparavant, & qu'ils n'appartiendront à l'acquéreur qu'après sa mort.

VI. Le Duc de Montmorency, petit-fils du Connétable, étant âgé de treize ans, apprit qu'un gentilhomme de son père avoit ses affaires fort dérangées. Il le prit en particulier, & lui parla avec l'intérêt le plus tendre & le plus généreux. Le gentilhomme laissa appercevoir qu'il le croyoit trop jeune pour pouvoir lui être utile. "Il est

“vrai que je suis trop jeune pour mériter votre
 “confiance, lui dit le Prince; mais, mon brave,
 “voilà une enseigne de diamans dont je puis dis-
 “poser; recevez-la pour l’amour de moi.” Il
 jouoit un jeu où il se trouva un coup de trois
 mille pistoles. Il entendit un gentilhomme qui
 disoit à voix basse: “Oh! voilà une somme qui
 “feroit la fortune d’un honnête homme!” Le
 Duc gagna le coup, & présente aussi-tôt la somme
 au gentilhomme, en lui disant: “Je voudrois,
 “Monsieur, que votre fortune fût plus grande.”

VII. L’EMPEREUR Conrad II. saisissoit toutes
 les occasions qui se présentoient d’exercer sa libé-
 ralité. Dans une émeute qu’il y eut à Rome,
 quand il s’y fit couronner, un gentilhomme per-
 dit une jambe, en combattant. Conrad se fit ap-
 porter la botte du blessé, la remplit d’or, & la lui
 renvoya. “Annoncez-lui, dit-il à l’officier qu’il
 “chargea de ce présent, que je ne bornerai
 “pas mes bienfaits à cette modique gratification;
 “& que je lui avance seulement la somme néces-
 “saire pour guérir sa blessure, & me conserver un
 “excellent officier.”

VIII. UNE jeune Princesse avoit douze cents
 livres à employer à un domino, pour une fête
 dont elle devoit faire l’ornement & les honneurs.
 Dans une circonstance si brillante, son cœur, plus
 noble par ses sentimens généreux que par son au-
 guste naissance, eut le courage de ne choisir qu’un
 domino de trois cents livres, & de donner neuf
 cents livres aux pauvres malheureux.

IX. TAMERLAN étant en Syrie avec son armée
 victorieuse, un pauvre homme trouva, par hasard,
 au milieu de son champ, qu’il labouroit, un vais-
 seau

seau plein de monnoie d'or. Il fut obligé de le porter au conquérant, parce que les trésors cachés, étant découverts, appartiennent de droit au seigneur du lieu. Tamerlan, ayant fait vider le vaisseau, s'enquit de ceux qui étoient auprès de lui, si, dans cette monnoie, ils remarquoient l'effigie de quelqu'un de ses ancêtres? "Toutes ces pièces sont Romaines, lui répondit-on.—Cela étant, dit-il en faisant rendre le trésor au laboureur, gardons-nous bien d'ôter à ce pauvre homme ce qui semble lui avoir été envoyé de Dieu."

X. L'ILLUSTRE Maupertuis, qui accompagnoit le Roi de Prusse à la guerre, fut fait prisonnier à la bataille de Molwitz, & conduit à Vienne. Le Grand Duc de Toscane, depuis Empereur, voulut voir un homme qui avoit une si grande réputation. Il le traita avec estime, & lui demanda, s'il ne regrettoit pas quelque'un des effets que les Hussards lui avoient enlevés. Maupertuis, après s'être fait long-tems presser, avoua qu'il auroit voulu sauver une excellente montre de Graham, dont il se servoit pour ses observations astronomiques. Le Grand Duc, qui en avoit une du même horloger, mais enrichie de diamans, dit au Mathématicien François: "C'est une plaisanterie que les Hussards ont voulu vous faire; ils m'ont rapporté votre montre; la voilà, je vous la rends."

XI. Le célèbre Cardinal d'Amboise avoit fait construire, avec beaucoup de soins & de dépenses, sa belle maison de Gaillon; mais il manquoit à ce château une dépendance plus étendue. Un gentilhomme voisin, possesseur d'une terre dont l'acquisition eût beaucoup décoré celle du Cardinal,

la lui fit proposer. Le Ministre répondit que le gentilhomme n'avoit qu'à venir, qu'ils parleroient ensemble de cette affaire. Celui-ci ne manqua pas de s'y rendre. Le Cardinal, après l'avoit fait dîner avec lui, lui demanda poliment quelle raison l'engageoit à se défaire de sa terre? "Je pourrai, répondit le gentilhomme, mériter par-là l'honneur de votre protection & de vos bonnes grâces: je me verrai en état d'établir avantageusement ma fille; &, du reste de la somme, je me ferai une rente aussi forte que le revenu de ma terre." Le Cardinal lui représenta alors que, sans avoir recours à un moyen qui le dépouilloit tout-à-coup d'une terre si ancienne dans sa maison, il auroit du emprunter, à long terme, & sans intérêts, de quoi marier sa fille. On ne trouve pas aisément, reprit le gentilhomme, de l'argent à emprunter de cette manière. — C'est moi, répliqua le Cardinal, qui vous prêterai l'argent dont vous avez besoin; & je vous accorderai un assez long terme, pour que vous puissiez me le rendre, sans vous incommoder, & sans être obligé de vendre votre terre." Aussitôt il lui fit compter tout l'argent dont il avoit besoin, avec obligation de le lui rendre dans l'autre monde. Quelqu'un ayant demandé au généreux Prélat le succès de cette affaire? "Au lieu d'une terre, répondit-il, j'ai acquis un ami. Pouvois-je la terminer plus heureusement?"

- XII. TURKNE aperçut dans son armée un officier d'une naissance distinguée, mais pauvre & très-mal monté. Il l'invita à dîner, le tira en particulier après le repas, & lui dit avec bonté: "J'ai, Monsieur, une prière à vous faire: vous la trouverez peut-être un peu hardie; mais j'espère que vous ne voudrez pas refuser votre
- "Général.

“Général. Je suis vieux, continua-t-il, & même un peu incommodé. Les chevaux vifs me fatiguent, & je vous en ai vu un sur lequel je crois que je serai fort à mon aise. Si je ne craignois de vous demander un trop grand sacrifice, je vous proposerois de me le céder.” L’officier ne répondit que par une profonde révérence, & alla dans l’instant prendre son cheval, qu’il mena lui-même dans l’écurie de Turenne. Ce Général le lendemain lui en envoya un des plus beaux & des meilleurs de l’armée.

XIII. L’OPORD, fils de Charles V, Duc de Lorraine, auquel il succéda en 1690, a été l’un des plus petits souverains de l’Europe, & celui qui a fait le plus de bien à son peuple. Il trouva la Lorraine désolée & déserte: il la repeupla & l’enrichit. Il la conserva toujours en paix, pendant que le reste de l’Europe étoit ravagé par la guerre. Il procura à ses peuples l’abondance qu’ils ne connoissoient plus. Sa noblesse, réduite à la dernière misère, fut mise dans l’opulence par ses bienfaits. Voyoit-il la maison d’un gentilhomme en ruine? Il la faisoit rebâtir à ses dépens. Il payoit les dettes de ses officiers, & marioit leurs filles. Il prodiguoit les présens avec cet art de donner, qui est encore au-dessus des bienfaits. Il mettoit dans ses dons la magnificence d’un prince, & la politesse d’un ami. Un de ses ministres lui représentoit un jour que ses sujets le ruinoient: “Tant mieux!” répondit-il; je n’en serai que plus riche, puisqu’ils seront heureux.” Une autre fois, on lui faisoit le récit de quelques avantages qu’un souverain venoit de faire à ses peuples: “Il le devoit,” répondit le Duc: je quitterois demain ma souveraineté, si je ne pouvois faire du bien.” Un gentilhomme, qui ne lui avoit jamais rien demandé,

demandé, quoiqu'il fût dans le besoin, jouoit avec le prince, & gagnoit beaucoup. " Vous jouez bien malheureusement, Monseigneur, dit-il au Duc. — Jamais, repartit Léopold, la fortune ne m'a mieux servi : mais je devois seul m'en appercevoir." Un étranger, qu'il avoit renvoyé dans sa patrie, comblé de bienfaits, osa lui manquer. On en parla au Prince, qui dit, avec bonté : " Je ne dois pas lui faire un reproche de son ingratitude, puisque je ne l'ai obligé que pour moi." Un magistrat attendoit qu'il sortit de son cabinet, pour lui demander un emploi dont on venoit de disposer en faveur d'un autre. Le Duc, voulant sauver le désagrément d'un refus au solliciteur, l'interrompit au milieu de son compliment, & lui dit : " Soyez content, Monsieur ; votre ami vient d'obtenir la charge que vous venez me demander pour lui."

XIV. UN pauvre officier réformé saisit un moment où il exposa au Duc de Berri, fils du grand Dauphin, âgé de quatorze ans, l'indigence extrême où il se trouvoit. Le jeune Prince lui dit qu'il étoit au désespoir de ne pouvoir point l'assister alors ; mais, qu'il devoit toucher, le lendemain, son mois, & qu'il pourroit, ce jour-là, lui donner quelques secours à la chasse où il lui dit de le joindre. L'officier fut ponctuel au rendez-vous. Dès que le Prince le vit, il lui mit dans la main une bourse où il y avoit trente louis : c'étoit tout ce qu'il recevoit pour ses menus plaisirs d'un mois. Le soir, les Princes firent une partie de Lansquenet. Le Duc de Berri refusa d'y tenir son coin. Il alléguâ plusieurs raisons dont on ne se payâ point : il fut obligé de dire la véritable. On lui demanda alors l'usage qu'il avoit fait de l'argent qu'il avoit reçu. Il répondit qu'il l'avoit donné

donné à un pauvre officier ruiné par la paix ; qu'il avoit mieux aimé se priver de ses plaisirs, que de laisser mourir de faim un homme qui avoit bien servi le Roi."

XV. M. THOMSON, l'auteur du Poëme des Saisons, ne jouit pas tout de suite d'une fortune égale à son mérite & à sa réputation. Dans le tems même que ses ouvrages avoient la plus grande vogue, il étoit réduit aux extrémités les plus désagréables ; il avoit été forcé de faire beaucoup de dettes : un de ses créanciers, immédiatement après la publication de son Poëme des Saisons, le fit arrêter, dans l'espérance d'être bientôt payé par l'imprimeur. M. Quin, Comédien, apprit le malheur de Thomson. Il ne le connoissoit que par son Poëme ; & ne se bornant pas à le plaindre, comme une infinité de gens riches & en état de le secourir, il se rendit chez le baillif où Thomson avoit été conduit. Il obtint facilement la permission de le voir. " Monsieur, lui dit-il, je ne crois pas avoir l'honneur d'être connu de vous ; mais mon nom est Quin." Thomson lui répondit que, quoiqu'il ne le connût pas personnellement, son nom & son mérite ne lui étoient point étrangers. Quin le pria de lui permettre de souper avec lui, & de ne pas trouver mauvais qu'il eût fait apprêter quelques plats. Le repas fut gai. Lorsque le dessert fut arrivé : " Parlons d'affaire à présent, lui dit Quin, en voici le moment. Vous êtes mon créancier, M. Thomson : je vous dois cent livres sterling, & je viens vous les payer." Thomson prit un air grave, & se plaignit de ce qu'on abusoit de son infortune pour venir l'insulter. " Que je ne sois pas homme, reprit le Comédien, si c'est-là mon intention ; voilà un billet de banque qui vous prouvera

" ma

“ma sincérité. A l’égard de la dette que j’ac-
 “quite, voici comment elle a été contractée.
 “J’ai lu l’autre jour votre Poëme des Saisons; le
 “plaisir qu’il m’a fait méritoit ma reconnoissance.
 “Il m’est venu dans l’idée que, puisque j’avois
 “quelques biens dans le monde, je devois faire
 “mon testament, & laisser de petits legs à ceux à
 “qui j’avois des obligations: en conséquence,
 “j’ai légué cent livres sterling à l’Auteur du
 “Poëme des Saisons. Ce matin j’ai entendu dire
 “que vous étiez dans cette maison; & j’ai ima-
 “giné que je pouvois aussi bien me donner le
 “plaisir de vous payer mon legs pendant qu’il vous
 “seroit utile; que de laisser ce soin à mon exécu-
 “teur testamentaire, qui n’auroit peut-être l’oc-
 “casion de s’en acquitter, que lorsque vous n’en
 “auriez plus besoin.” Un présent, fait de cette
 “manière, & dans une pareille circonstance, ne pou-
 “voit manquer d’être accepté; & il le fut avec beau-
 “coup de reconnoissance..

XVI. UNE femme fort pauvre, mais qui avoit
 la consolation d’avoir une fille aimable, se présenta
 avec cette jeune personne à l’audience du Cardin-
 nal Farnèse. Elle lui exposa qu’elle étoit sur le
 point d’être renvoyée avec sa fille d’un petit ap-
 partement qu’elles occupoient chez un homme fort
 riche, parce qu’elles ne pouvoient lui payer cinq
 sequins qui lui étoient dus. Le ton d’honnêteté
 avec lequel elle faisoit connoître son malheur, fit
 aisément comprendre au Cardinal qu’elle n’y étoit
 tombée que parce que la vertu lui étoit plus chère
 que les richesses. Il écrivit un mandat, & la
 chargea de le porter à son intendant. Celui-ci,
 après l’avoir ouvert, compta sur-le-champ cinquante
 sequins: “Monsieur, lui dit cette femme, je ne
 “demandois pas tant, & certainement Monsi-
 “gneur.

“gneur s'est trompé.” Il fallut, pour faire cesser la contestation, que l'intendant allât lui-même parler au Cardinal. Son Eminence, en reprenant son mandat, dit aux deux personnes qui étoient présentes : “Vous avez tous raison, je m'étois trompé ; le procédé de Madame le prouve ; &, au lieu de cinquante sequins, il en écrivit cinq cents, qu'il engagea la vertueuse mère d'accepter pour marier sa fille.

XVII. La ville de Bresse s'étant révoltée contre les François, qui en étoient les maîtres depuis la bataille d'Aignadel, fut attaquée, prise & saccagée avec une fureur qui a peu d'exemples. Le Chevalier Baiard, qui fut blessé au commencement de l'action, se fit porter chez des gens de qualité, qu'il rassura par ses discours & par la précaution qu'il prit de placer à leur porte deux soldats, qu'il indemnifia par un don de huit cents écus du sacrifice qu'ils lui faisoient en s'abstenant de piller.

Lorsque l'impatience de joindre l'armée, quoique sa guérison, ne fût encore qu'imparfaite, déterminâ le Chevalier à partir, la maîtresse de la maison se jeta à ses genoux : “Le droit de la guerre, lui dit-elle, vous rend le maître de nos biens & de nos vies ; & vous nous avez sauvé l'honneur. — Nous espérons pourtant de votre générosité, que vous ne nous traiterez pas avec rigueur, & que vous voudrez bien vous contenter d'un présent plus proportionné à notre fortune qu'à notre reconnaissance.” Elle lui présente en même temps un petit coffre rempli de ducats. Baiard lui demande, en souriant, combien il y en a. “Deux mille cinq cents, Monseigneur, répond la Dame, en tremblant ; mais si vous n'êtes pas content, nous ferons nos efforts pour en trouver davantage. — Non, Madame, dit le Chevalier, je ne veux

“veux point d'argent. Les soins que vous avez
 “pris de moi, sont bien au-dessus des services
 “que j'ai pu vous rendre. Je vous demande
 “votre amitié, & vous conjure d'accepter la
 “mienne.”

Une modération si rare cause plus de surprise
 que de joie à la Dame. Elle se jette de nouveau
 aux pieds du Chevalier, & lui dit qu'elle ne se re-
 levera point qu'il n'ait accepté cette marque de sa
 gratitude. “Puisque vous le voulez, reprend
 “Bajard, je ne vous refuserai point : mais ne
 “pourrai-je pas avoir l'honneur de saluer vos
 “filles ?” Dès qu'elles furent arrivés, il les remer-
 cia de leur attention à lui faire compagnie &
 à l'amuser. “Je voudrois bien, ajouta-t-il, vous
 “témoigner ma reconnoissance ; mais les gens de
 “guerre ont rarement des bijoux convenables aux
 “personnes de votre sexe. Madame votre mère
 “m'a fait présent de deux mille cinq cents ducats ;
 “je vous en donne à chacune mille, pour vous
 “aider à vous marier : je destine les cinq cents
 “autres aux Religieuses de cette ville, qui ont été
 “pillées ; & je vous prie d'en faire la distribu-
 “tion.”

B O N T É.

I D É E S.

La Bonté fait le charme de la Société.

M. le Duc de la ROCHEFOUCAULT.

LA Bonté consiste en deux points : le premier,
 ne pas faire de mal à nos semblables ; le second,
 leur faire du bien.

Ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit. voilà la règle qui détermine quelle sorte de traitemens la nature nous interdit à l'égard du reste des hommes. Tout ce qui, fait à nous-mêmes, nous paroitroit dur, barbare, & cruel, est compris dans la prohibition ; mais cette maxime d'un usage si étendu est bien restreinte dans l'application qu'on en fait. La plupart des hommes se conduisent les uns avec les autres, comme s'ils étoient persuadés qu'elle ne dût avoir lieu qu'entre amis.

Lorsque la passion vous porte à quelque violence contre un autre homme, jetez les yeux sur lui, pour y voir l'empreinte de la main divine & votre propre ressemblance ; ce sera de quoi ralentir votre emportement. Ne dites point à Dieu ce que Caïn lui dit : " M'avez-vous donné mon frère en garde ? " Oui, sans doute, il vous l'a donné en garde ; & non-seulement il vous défend de lui faire aucun mauvais traitement, mais il vous ordonne même de le servir de tout votre pouvoir.

Voulez-vous apprendre en deux mots jusqu'où s'étendent les bons offices que vous devez à vos semblables ? En voici la mesure : *Faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fit.*

La vraie Bonté, consiste à aimer les hommes, à excuser leurs défauts, à leur pardonner leurs vices, à interpréter ce qu'ils font de la manière la moins défavorable, & à leur faire du bien, lors même qu'il n'y a aucun retour à attendre.

E X E M P L E S.

1. DES jeunes gens, échauffés par le vin, rencontrèrent la femme de Pisistrate, tyran d'Athènes, & l'insultèrent. Le lendemain, lorsque la raison leur fut revenue, ils allèrent se jeter aux pieds de

ce

ce prince, fondant en larmes, & lui demandant pardon. Pisistrate les releva avec bonté, & leur dit : " Allez, & soyez plus sobres."

II. LE Calife Hégiage, l'horreur & l'effroi des peuples par ses cruautés, parcouroit les vastes campagnes de son empire, sans suite & sans marque de distinction. Il rencontra un Arabe du désert, & lui dit : " Ami, je voudrois savoir de vous quel homme est cet Hégiage dont on parle tant ? — " Hégiage n'est point un homme, répondit l'Arabe ; " c'est un tigre, c'est un monstre. — Que lui reproche-t-on ? — Une foule de crimes ; il s'est abreuvé du sang d'un million de ses sujets. — " Ne l'avez-vous jamais vu ? — Non. — Eh bien ! " lève les yeux, c'est à lui que tu parles." L'Arabe, sans témoigner la moindre surprise, le regarde fixement, & lui dit d'un ton assuré : " Mais vous, savez-vous qui je suis ? — Non. — Je suis de la famille de Zobair, dont chacun des descendans devient fou, un jour de l'année ; c'est aujourd'hui mon jour." Hégiage sourit à une excuse aussi ingénieuse, & pardonna.

III. PIRRHUS, Roi d'Epire, ayant appris que deux jeunes gens, étant à boire ensemble, avoient tenu contre lui des propos téméraires & insolens, les fit venir en sa présence, &, d'un ton menaçant, leur demanda s'il étoit vrai qu'ils eussent osé parler de leur Roi avec tant d'impudence. — " Il est vrai, prince, répondit l'un d'eux ; & nous en eussions bien dit davantage, si le vin ne nous eût manqué." Le Monarque rit beaucoup de cette saillie, & leur pardonna.

IV. PHILOPE'MEN, l'un des plus illustres capitaines de son siècle, étant en marche avec son armée,

armée, prit les devants, & arriva le premier au lieu où il devoit loger. On y avoit été averti de son arrivée, & chacun s'empressoit à préparer un repas magnifique, pour un personnage d'une réputation si brillante. Quand il entra, comme il n'avoit pas une mine fort heureuse, & que rien n'annonçoit sa dignité, personne n'y fit attention. Une femme, le prenant pour un des valets de l'armée qui venoit préparer les gîtes, le pria de lui aider à fendre du bois. Philopémen, souriant en lui-même de la méprise de cette femme, prit gaïement une hache, & se mit à travailler de toutes ses forces. Ses principaux officiers arrivèrent; & le voyant dans cet exercice, ils demeurèrent tout surpris: " Que faites-vous donc là, Seigneur, lui dirent-ils?—Je paye l'intérêt de ma mauvaise mine, répondit en riant le Général Achéen."

V. UN Portier du parc de Versailles, qui avoit été averti que Louis XIV devoit sortir par la porte qu'il gardoit, ne s'y trouva pas, & se fit long-tems chercher. Comme il venoit tout en courant, c'étoit à qui lui diroit des injures. Le Monarque dit: " Pourquoi le grondez-vous? " Croyez-vous qu'il ne soit pas assez affligé de " m'avoir fait attendre?"

VI. HENRI IV, Roi de France, étant à la chasse, entra dans une hôtellerie sur un grand chemin; & comme il avoit grand appétit, il se mit à table avec quelques marchands. Après avoir diné, on parla de sa conversion*; son habit simple l'avoit empêché d'être reconnu. Un marchand de cochons eut la hardiesse de dire: " Oh!

* De Protestant, il s'étoit fait Catholique pour monter sur le trône.

“ ne parlons point de cela ; croyez-moi, la caque
 “ sent toujours le hareng.” Un instant après, le
 Roi, s'étant mis à la fenêtre, vit arriver quelques
 Seigneurs qui le cherchoient, & qui, l'ayant ap-
 perçu, montèrent aussitôt à la chambre. Le
 marchand, voyant qu'ils l'appeloient “ Sire, &
 “ Votre Majesté,” fut extrêmement surpris, & eût
 donné tout son bien pour n'avoir point lâché son
 indifférente parole. Henri IV, en sortant, lui frappa
 sur l'épaule, & lui dit : “ Bon homme, la caque
 “ sent toujours le hareng ; mais c'est à votre
 “ égard, & non au mien. Je suis, Dieu merci,
 “ bon Catholique ; mais vous gardez encore du
 “ vieux levain de la Ligue ?” †

VII. PHILIPPE, prêtre du grand Alexandre, as-
 sistoit, un jour, aux jeux Olympiques. Les habi-
 tans du Péloponnèse, à qui ce Prince avoit rendu
 des services importans, l'insultoient cependant par
 des railleries sanglantes. Les amis du Roi de Ma-
 cédoine l'exhortoient à punir ces insolens : mais
 ce Monarque leur répondit : “ Si ces gens sont
 “ assez méchans pour insulter ceux qui leur font
 “ du bien, que ne feront-ils pas à ceux qui leur
 “ font du mal ?”

VIII. CHARLES II, Roi d'Angleterre, étoit fa-
 milier de son naturel, d'un accès très-facile, &
 aimoit assez à voir & à être vu. Plus d'une fois,
 il dîna avec ses bons sujets de Londres, chez le
 Lord Maire. Lorsque Sir Robert Viner eut été
 élu en cette qualité, il eut l'honneur de donner à
 dîner à Sa Majesté. Sir Robert, encouragé par la
 bonté, & portant des sântés continuelles à la famille

* Parti redoutable aux Protestans sous le regne de Henri
 III : les Guîles en furent les chefs.

royale,

royale, devint à chaque rasade plus passionné pour son Prince, & bientôt sa tendresse dégénéra en familiarité. Charles II, qui s'en lassa, se leva de table, courut à la porte sans bruit, & fit avancer son carrosse. Sir Robert s'aperçut de son évasion ; & , trop satisfait de sa compagnie pour le laisser partir, il courut après lui, le joignit sur l'escalier ; & lui frappant dans la main : " Oh ! parbleu, Sire, lui dit-il, vous resterez, s'il vous plaît ; vous ne me quitterez pas, que nous n'ayons vidé encore une bouteille de vin." Le Roi se mit à rire ; le regarda avec bonté ; & se tournant vers ceux qui étoient présens, il leur dit ce vers d'une vieille chanson : "*Celui qui est ivre est égal aux Rois.*" Il revint avec le Maire, & eut la bonté de rester jusqu'à ce que le bon-homme eut besoin d'un guide pour trouver son lit.

IX. Pour se détasser des fatigues du gouvernement, Auguste s'étoit rendu dans sa maison de campagne ; mais, pendant la nuit, les cris affreux d'un hibou, qui étoit dans le voisinage, l'empêchoient de reposer. Un soldat trouva le secret de l'attraper, & le porta tout vivant à Auguste, espérant une grande récompense. L'Empereur loda beaucoup son zèle, & lui fit donner mille écus. Le soldat, ne trouvant pas la somme assez forte, dit insolemment : " J'aime mieux qu'il vive ; & , en même tems, il lâcha l'animal importun. Auguste, supporta patiemment l'impudence de ce guerrier insolent ; & se contenta de dire : " Le hibou lui appartenoit ; il en a disposé à son gré."

X. En 1611, Henri II, Prince de Condé, père du grand Condé, voulut affermer la recette de sa terre de Muret, en Valois, à deux particuliers. Pour éviter les sollicitations & les importunités à ce

ce sujet, il se proposa de conclure seul, promptement & en secret. Il partit en conséquence incognito, de Muret, pour aller à la Ferté-Milon, chez un notaire nommé Arnoul Cocault. Le Prince, arrivé dans la maison de maître Arnoul, demande à lui parler. Il dînoit : sa femme dit au Prince de l'attendre, & de s'asseoir sur un banc : le Prince insiste ; sa femme lui répète, on se fâchant : " Il faut bien qu'Arnoul dine." Le Prince est obligé de céder. Il attend à la porte, assis sur un banc, que maître Arnoul ait dîné. Le repas fini, on introduit le Prince dans l'étude du tabellion, qui, croyant parler à quelque intendant de maison, ne lui demanda pas ses qualités. Il dressa le bail au net, le notaire pria le Prince de lui dire ses qualités. "Elles ne sont pas longues," dit le Prince ; mettez ; Henri de Bourbon, " Prince de Condé, premier Prince du sang, Seigneur de Muret." A ces mots, le garde-note fut saisi de frayeur. Il se jeta aux pieds du Prince, & lui demanda mille fois pardon de la manière incivile dont on l'avoit reçu. Condé le relève avec bonté, & pour toute punition, se contente de lui dire : " Ne craignez rien, brave homme ; il n'y a point de mal : il faut bien qu'Arnoul dine."

XI. L'EMPEREUR Aurélien, étant arrivé devant la ville de Tyane, & en ayant trouvé les portes fermées, jura dans sa colère, qu'il ne laisseroit pas seulement un chien en vie dans cette cité rebelle. Les soldats se réjouissoient d'avance, dans l'espoir de faire un grand butin. La ville ayant été prise, Aurélien dit à ses troupes qui le conjuroient de tenir son serment : " J'ai juré de ne pas laisser un chien dans cette ville : tuez donc, si

" vous

“ vous voulez, tous les chiens ; mais je défends
“ qu’on fasse aucun mal aux habitans.”

XII. ALPHONSE V, Roi d'Arragon, voyageoit, un jour, à cheval. Un page, qui marchoit devant lui, le blessa par étourderie, en tirant une branche d'arbre, qui vint le frapper à l'œil, & en fit sortir du sang. Cet accident effraya d'abord tous les seigneurs de sa suite, qui accoururent aussitôt, & s'approchèrent autour de lui. Le Roi, malgré la douleur qu'il sentoit, les rassura, & leur dit ensuite, d'un air tranquille ; " Ce qui me fait le plus de peine, c'est le chagrin de ce pauvre page qui est cause de ma blessure." — Une autre fois il rencontra sur son chemin un paysan qui étoit fort embarrassé, parce que son âne, chargé de farine, venoit de s'enfoncer dans la boue. Le Prince aussitôt met pied à terre, & va pour le secourir. Arrivé à l'endroit où étoit l'âne, il se met avec le paysan à le tirer par la tête, afin de le faire sortir du borbier. Un moment après qu'on l'eut retiré, les gens de la suite d'Alphonse arrivent ; & voyant le Roi tout couvert de boue, ils s'empresent de l'essuyer, & lui font changer d'habits. Le paysan, fort étonné de voir que c'étoit le Roi qui l'avoit si bien servi en cette opération, commença à lui faire des excuses, & à lui demander pardon. Alphonse le rassura avec bonté, & lui dit que les hommes étoient faits pour s'aider mutuellement ; maxime bien rare dans la bouche des Rois !

XIII. APRÈS qu'Antigonus, capitaine d'Alexandre, eut été proclamé Roi d'une partie de l'Asie, des soldats, qui ne le croyoient pas si près d'eux, disoient de lui beaucoup de mal : " Eloignez-vous, leur dit il, de peur que le Roi ne vous en-"
F " tende.

“tende.” Une nuit, qu’il conduisoit son armée par un chemin fangeux, dont on avoit peine à se retirer, il entendit quelques soldats embourbés qui murmuroient contre lui. S’en étant approché sans qu’ils le fussent, il leur prêta la main pour sortir du borbier, & leur dit ensuite : “Dites du mal d’Antigonus, pour vous avoir conduits par des routes si difficiles ; mais aussi souhaitez-lui du bien, pour vous en avoir retirés.”

XIV. Un Poète satyrique ayant composé des vers fort injurieux contre le Vizir & contre le Secrétaire des Commandemens du Khalife Aziz-Billah, dans lesquels la malheureuse verve du satyrique n’avoit point épargné le Prince lui-même, les deux officiers lui en portèrent leurs plaintes, & lui demandèrent avec instance le châtimement du téméraire. Aziz, après avoir lu les vers, leur dit : “Comme j’ai part avec vous à l’injure, je desiré que vous preniez part avec moi au mérite du pardon que je lui accorde.”

XV. L’IMMORTEL Maréchal de Turenne vivoit à Paris dans une grande simplicité, semblable aux héros de l’ancienne Rome, qui ne se distinguoient par aucun éclat extérieur. Un jeune homme de condition, arrivé de province, qui ne connoissoit pas le Vicomte, frappa un jour son cocher dans un embarras des rues de Paris. Un artisan sortit de sa boutique, un bâton à la main, en criant : “Comment ! on maltraite ainsi les gens de M. de Turenne !” A ce nom, le jeune homme éperdu vint à la portière du carrosse faire des excuses au Vicomte, qui dit en souriant : “Vous entendez fort bien, Monsieur, à châtier les gens ; quand les miens feront des sottises, trouvez bon que je vous les envoie.” — Il alloit

alloit souvent entendre la Messe à pied, & de-là se promener seul sur le rempart, sans domestiques, & sans aucune marque de distinction. Un jour, dans sa promenade, il passa près d'une troupe d'artisans qui jouoient à la boule, & qui, sans le connoître, le prièrent de juger un coup. Il prit sa canne, &, après avoir mesuré les distances, prononça. Celui qu'il avoit condamné lui dit des injures : le Maréchal sourit ; & comme il alloit mesurer une seconde fois, plusieurs officiers qui l'apperçurent vinrent l'aborder. L'artisan demeura confus, & se jeta à ses genoux pour lui demander pardon. Le Vicomte répondit : " Mon ami, vous aviez tort de croire que je voulusse vous tromper. " — Il alloit quelquefois au spectacle, mais rarement. Un jour il se trouva seul dans une loge, où entrèrent quelques provinciaux en pompeux équipage. Ils ne le connoissoient pas, & voulurent l'obliger à leur céder sa place sur le premier banc. Comme il le refusa, ils eurent l'insolence de jeter son chapeau & ses gants sur le théâtre. Sans s'émouvoir, il pria un jeune seigneur de la première qualité de les lui ramasser. Ceux qui l'avoient insulté rougirent & voulurent se retirer ; mais il les retint avec bonté, & leur dit, que s'ils vouloient s'arranger, il y auroit place pour tous. — Un jour d'été il étoit en petite veste blanche, & en bonnet blanc, appuyé sur le balcon d'une fenêtre : un de ses domestiques venant par derrière, le prit pour un des marmitons de la cuisine, & lui appliqua avec force la main sur le derrière. Turenne surpris se retourne. Le domestique confus se jette à ses pieds ; lui demande pardon de sa méprise l'assurant qu'il l'avoit pris pour George le marmiton : " Eh ! quand c'eût été George, dit tranquillement Turenne, il ne falloit pas frapper si fort. "

CHASTETÉ.

I D É E S.

La Chasteté est dans les Mœurs ce que la Tête est dans une belle Statue.

JULIEN l'Apostat.

LA Chasteté est une vertu morale, par laquelle nous modérons les desirs déréglés de la chair.

Que la Chasteté doit être une vertu délicieuse pour une belle femme qui a quelque élévation dans l'âme ! Tandis qu'elle voit toute la terre à ses pieds, elle triomphe de tout & d'elle-même : elle s'élève dans son propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage ; les sentimens tendres, ou jaloux, mais toujours respectueux des deux sexes, l'estime universelle & la sienne propre, lui payent sans cesse, en tribut de gloire, les combats de quelques instans. Les privations sont passagères, mais le prix en est permanent. Quelle jouissance pour une âme noble, que l'orgueil de la vertu joint à la beauté ! Réalisez une héroïne de Romans, elle goûtera des voluptés plus exquisés que les Laïs & les Cléopâtres ; &, quand sa beauté ne sera plus, sa gloire & ses plaisirs resteront encore : elle seule saura jouir du passé.

On demandoit à une jeune Lacédémonienne, fort pauvre, quelle dot elle apporteroit à son époux ? “ La Chasteté que j'ai héritée de mes ancêtres, répondit-elle.”

E X E M P L E S.

LORSQUE la ville d'Aquilée fut prise par les Huns, une femme, sollicitée au crime par l'un de ces

ces Barbares, se voyant hors d'état de lui résister, le pria de la laisser du moins monter au plus haut étage de sa maison. Le Hun le lui permit ; &, dès qu'elle y fut arrivé, elle se jeta par une fenêtre qui regardoit sur la rivière, en disant au Barbare : " Si vous voulez jouir de moi, suivez-moi."

II. AMALON, Comte de Champagne, ayant fait enlever une jeune personne noble, belle & vertueuse, entreprit de lui faire violence. Cette fille, voyant ses larmes & ses prières inutiles, comme une autre Judith, prend l'épée du Comte, & lui en donne un coup mortel. Amalon appelle ses gens, & meurt entre leurs bras, en disant : " Ne faites point de mal à cette fille courageuse ; c'est moi qui ai péché, en voulant lui ravir l'honneur ; ce qu'elle a fait mérite plutôt qu'on lui conserve la vie. La Demoiselle, qui conservoit toute sa présence d'esprit, s'échappé au milieu de la confusion qu'elle vient de causer, fait quinze lieues à pied, pour aller demander sa grâce au Roi Gontran, qui étoit à Châlons sur Saône. Ce Prince la reçut avec bonte, la prit sous sa protection, & défendit à la famille du Comte de chercher à venger une mort qu'il n'avoit que trop méritée.

III. ANTIGONUS Dozon, Roi de Macédoine, ayant trouvé la prêtresse du temple de Diane parfaitement belle, se hâta de sortir d'Ephèse, dans la crainte que la passion ne lui fît commettre quelque chose qui ne fût pas permis.

L'amour est un ennemi qu'on ne peut vaincre que par la fuite.

IV. ALEXANDRE le Grand, étant, un jour, dans un temple de Jupiter, apperçut une femme extrêmement belle, & la regarda long-tems, de manière à faire croire qu'il en étoit épris. Héphestion lui dit qu'il étoit juste qu'il mît au nombre des captifs une femme qu'il aimoit. "Ne seroit-ce pas une chose indigne, répondit-il, que, devant punir l'incontinence des autres, je ren- disse les étrangers témoins de la mienne?" — Une autre fois, il porta la retenue jusqu'à ne point jeter les yeux sur une jeune captive d'une grande beauté, qu'il savoit être fiancée avec le prince d'une nation voisine. Il la renvoya bientôt après à son époux, & ce bienfait lui gagna l'amitié de tout le pays. Il n'alla que très-rarement faire visite aux filles de Darius, très-belles princesses; &, lorsqu'il étoit chez elles, il baissoit la vue sans les regarder. Comme ses courtisans en étoient étonnés, il leur dit que les femmes Perses étoient le mal des yeux. Comme on le pressoit de les voir plus souvent, il répondit qu'après avoir vaincu des hommes, il ne risqueroit pas d'être vaincu par des femmes.

V. CYRUS refusoit de voir Panthée, Reine de la Susiane, qu'il avoit faite prisonnière. Araspe, un de ses favoris, lui vantoit la beauté de cette Princesse, & lui disoit que c'étoit un spectacle digne d'un Roi: "Et c'est précisément parce qu'elle est belle, répondit Cyrus, que je la fuis. Si je vais la voir, aujourd'hui que mes affaires me le permettent, elle me plaira tant, que j'y retournerai encore, lorsque ma présence sera nécessaire ailleurs; & pour rester auprès d'elle, je négligerai les soins le plus importants, je risquerai mes devoirs & ma vertu."

VI. EN 1578, lorsque Dom Juan d'Autriche commandoit dans les Pays-bas l'armée Espagnole contre les Confédérés, un de ses officiers voulut faire violence à la fille d'un Avocat de Lille, chez lequel il étoit logé. Cette jeune personne, en se défendant, saisit le poignard de l'Espagnol, le lui plonge dans le sein, & s'éloigne. L'officier, sentant que sa blessure est mortelle, se confesse; & pénétré du repentir le plus vif, supplie qu'on lui amène la vertueuse fille. " Je souhaite, lui dit-il, " que vous me pardonniez l'outrage que vous " avez reçu de moi; & pour réparer, autant que " je le puis, mon attentat, d'une manière con- " venable, je déclare que je suis votre mari. " Puisque mon crime & votre vertu m'ont mis " hors d'état de pouvoir vous offrir ma personne, " recevez du moins, avec le nom & les droits de " mon épouse que je vous donne, le présent que " je vous fais de tous mes biens: que ceux qui " sauront l'affront que vous avez été sur le point " de recevoir, apprennent, en même tems, qu'un " mariage honorable a été le prix des efforts que " j'ai faits pour vous déshonorer, & du courage " avec lequel vous avez su vous défendre." Après ce discours, le noble Espagnol, du consentement du père, en présence du prêtre qui étoit venu pour le confesser, épousa la fille, & expira instant après.

COURAGE.

I D E E S.

Le Courage est le don du Sage & des Héros.

ANONYME.

ON distingue deux sortes de Courage ; l'un passif, & l'autre actif.

Le Courage *passif* consiste à supporter patiemment les maux dont la vie humaine est semée. — Voyez *Patience*.

Le Courage *actif* est la vigueur nécessaire à l'âme pour exécuter des actions qui par des obstacles qu'il faut braver seroient impraticables à des cœurs pusillanimes. Cette vigueur rend *ferme* contre les difficultés, *intrépide* dans les périls, & *vaillant* dans les combats.*

Supporter un mal qu'on ne sauroit empêcher, c'est *Patience* : s'exposer volontairement pour le bien qui en reviendra, c'est *Courage*. Ce qu'il y a de plus difficile à déterminer, c'est le point où le *Courage* commence à devenir *Témérité*. Je serois tenté de croire que cela arrive lorsque les lumières manquent.

* Cette définition est fondée sur ces paroles de Cicéron :

Duplex est animi fortitudo. Una in rerum externarum despicientia ponitur : cum persuasum nobis est, hominem nihil, nisi quid honestum decorumque sit, aut admirari aut expetere oportere : nullique neque perturbationi animi, neque fortuna, succumbere. Altera animi fortitudo est, ut res geras magnas illas quidem & maximè utiles, sed vehementer arduas plenafque laborum ac periculorum.

Cic. Offic.

Il y a des gens qui s'imaginent que le mépris de la vie est la marque de courage la plus certaine : cependant la sacrifier pour un sujet léger, c'est pure témérité ; le faire pour un sujet injuste, c'est le comble de la méchanceté : la règle générale est de pourvoir à se la conserver. Le seul cas où il soit permis de se dispenser de cette loi, c'est quand le devoir nous engage à quelque acte de vertu qu'on ne peut exécuter sans l'exposer, ou la perdre. Il est beau de mourir pour la patrie, pour son honneur, ou sa conscience ; mais il est honteux de mourir victime de ses passions, de ses desseins ambitieux, de son avidité, de sa fureur vindicative.

O vous furieux duelliste, que direz-vous au Juge Suprême, lorsque vous paroîtrez devant son tribunal les mains teintes du sang de vos frères, & que la mère vous redemandera un fils, l'orphelin un père, la veuve un mari ? Je vous entends me crier : " Je suis déshonoré, je passe pour un lâche, " si je ne lave l'affront que j'ai reçu dans le sang, " de mon ennemi." Vain préjugé, que ne puis-je t'extirper du cœur de tous les hommes ! Le vrai courage consiste plus à pardonner une injure qu'à s'en venger. Pour pardonner, il faut dompter les transports de son courroux ; pour se venger, il ne faut que s'y laisser aller. Votre ennemi a entrepris de vous ôter la vie ; la sienne est dans vos mains, laissez-le vivre. Par ce procédé généreux, ou vous éteindrez sa haine, ou vous mettrez tout le tort de son côté ; au lieu que vous le partagez, si vous songez à en tirer vengeance. . . . Mais êtes-vous jaloux de donner des exemples de courage, allez combattre les ennemis de votre patrie, & répandez, s'il le faut, jusqu'à la dernière goutte de votre sang pour les intérêts de la vertu.

Je terminerai cet article par recommander au lecteur un moyen propre à redoubler son courage dans toutes les occasions ; c'est d'être homme de bien. Sa conscience alors lui donnant une douce sécurité sur le sort de l'autre vie, il sera plus disposé à faire, s'il est besoin, le sacrifice de celle-ci. " Dans une bataille, dit Xénophon, ceux qui craignent le plus les Dieux, sont ceux qui craignent le moins les hommes."

E X E M P L E S.

I. AU combat de Minorque, en 1756, un canonnier, ayant eu le bras droit emporté dans le moment qu'il alloit faire feu, ramasse la mèche de la main gauche, se reposte à son canon, & dit, en faisant feu : " Ces gens-là croyoient que je n'avois qu'un bras."

II. Un jour que Charles XII, Roi de Suède, dictoit des lettres à son secrétaire, une bombe, partie du camp des ennemis qui l'assiégeoient vivement dans Stralsund, en 1715, tomba sur la maison où il étoit, perça le toit, & vint éclater près du cabinet du Monarque. Au bruit de la bombe, & au fracas de la maison qui sembloit tomber, la plume échappa des mains du secrétaire. " Qu'y a-t-il donc ? lui dit le Roi d'un air tranquille. " Pourquoi n'écrivez-vous pas ? " Le secrétaire ne peut répondre que ces mots : " Eh ! Sire la bombe ! — Eh bien ! reprit le Prince, qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte ? Continuez."

III. CHARLES-QUINT s'étant un jour approché fort près du canon, & un capitaine lui disant de ne pas exposer ainsi sa personne : " Eh quoi ! lui répondit-

“répondit-il, a-t-on jamais vu qu'un Empereur
“ait été atteint d'un boulet?”

IV. JEAN BASILOWITZ, Grand Duc de Moscovie, étoit un Prince cruel & féroce. Il fit clouer un chapeau sur la tête d'un Ambassadeur Italien qui s'étoit couvert devant lui. Cependant Jérôme Bosc, Ambassadeur de la Reine d'Angleterre, osa encore mettre son chapeau en sa présence. Basilowitz lui demanda s'il ignoroit le traitement qui avoit été fait à un autre Ambassadeur, pour une semblable hardiesse? “Non, répondit cet homme intrépide, mais je suis l'Envoyé de la Reine Elizabeth; & si l'on fait un affront à son ministre, elle saura bien en tirer une vengeance éclatante. — O le brave homme! s'écria le Czar. Qui de vous, dit-il à ses courtisans, eût agi & parlé de la sorte, pour soutenir mon honneur & mes intérêts?”

V. Dans la chaleur de la célèbre bataille de Fontenoi, Louis XV fit ramasser les boulets de canon qui tomboient auprès de lui, & dit gaiement à M. Chabrier, officier d'artillerie: “Renvoyez ces boulets aux ennemis; je ne veux rien avoir à eux.”

VI. QUELQUES Seigneurs Hongrois s'étoient révoltés contre l'Empereur Sigismond. Ce Prince l'apprend, & marche fièrement au devant d'eux: “Qui d'entre vous, leur dit-il, mettra le premier la main sur son Roi? S'il y en a un assez hardi, qu'il avance.” Ces mots remplirent de terreur tous les séditieux qui les entendirent. Vaincus par cette mâle assurance, ils rentrèrent aussitôt dans le devoir.

VII. SUR

VII. Sur le point de livrer la fameuse bataille d'Ivry, Henry IV, Roi de France, parcourt tous les rangs de son armée; & montrant son casque surmonté d'un panache blanc, il leur dit, avec cette ardeur qui se communique: "Enfans! si les cornettes vous manquent, voici le signe du ralliement; vous le trouverez toujours au chemin de la victoire & de l'honneur."

VIII. Le Prince Maurice, à la bataille de Nieupoort, fit écarter ses vaisseaux qui auroient pu servir de retraite à ses troupes, & les menant au combat: "Mes amis, leur dit-il, vous avez derrière vous Nieupoort, qui est aux ennemis; la mer à gauche; une rivière à droite; & les ennemis en tête: il ne vous reste qu'un chemin; c'est de passer sur le ventre à l'ennemi." Et, par cette héroïque résolution, il gagna une bataille qui fut la cause du salut de la République pour laquelle il combattoit.

IX. On représentoit à Louis XII, Roi de France, lorsqu'il marchoit aux Vénitiens pour les combattre, que les ennemis s'étoient emparés du seul poste qu'il pouvoit occuper. "Où camperez-vous, Sire, lui demanda un grand de sa cour?— Sur leur ventre, répondit-il."

X. Lorsque les assassins qui, sous la conduite de Besme, poignardèrent l'Amiral de Coligni, le jour de la St. Barthelemi, entrèrent dans la chambre

* Le 24 Août 1572, jour de St. Barthelemi, soixante & dix mille Protestans furent assassinés en France par les ordres secrets de Charles IX, à l'instigation de la Reine Catherine de Médicis, sa mère. Ce massacre est un triste monument des égaremens de l'esprit humain: les François ne peuvent aujourd'hui se rappeler cette scène meurtrière sans frissonner d'horreur;

chambre de de seigneur, ce héros étoit assis tranquillement dans un fauteuil, en bonnet de nuit. Il regarda ses bourreaux d'un air assuré, & avec cette noble gravité qu'il montrait à la tête des troupes, lorsqu'il ordonnoit une bataille. A cette vue, ceux qui devoient lui porter les premiers coups reculèrent. Le respect, dont ils se sentirent tout-à-coup pénétrés, fit sur leur ame l'impression de la terreur. Cependant Besme, qui, dans la cour, attendoit sa victime, voyant que ses satellites tardoient trop à l'immoler, monta, en blasphémant, dans la chambre de Coligni, & en l'apercevant: "N'es-tu pas l'Amiral, lui dit-il?" "C'est moi-même, répondit l'intrepide héros;" puis jettant un regard fier sur l'épée dont il lui tendoit la pointe: "Jeune homme, ajouta-t-il, tu devrois avoir égard à ma vieillesse, & aux infirmités qui l'accompagnent;" mais tu ne feras pourtant pas ma vie plus brève." Besme, pour toute réponse, lui enfonça, en jurant, son épée dans la poitrine; & en la tirent, il lui en donna plusieurs coups sur la tête, & à travers le visage. Les autres assassins, rassurés par cette audace, secondèrent le zèle meurtrier de leur chef; & le grand Coligni tomba mort à leurs pieds.

XI. Des mutins s'étant attroupés à la porte du premier président Molé, cet intrepide magistrat voulut aller se présenter aux séditieux; mais l'Abbé de Chanvallon, qui étoit alors avec lui, essaya de l'arrêter. Ses efforts furent inutiles; & Molé lui dit: "Apprenez, jeune homme, qu'il y a loin d'horreur; & il n'y a pas lieu de craindre qu'elle se renouvelle jamais; tant que nous aurons le bonheur de voir assis sur le trône un Prince dont les principes religieux sont fondés sur la raison & l'amour de l'humanité."

du

“ du poignard d'un scélérat au cœur d'un homme de bien.” A peine se fut-il montré, que la sédition se calma. Un profond silence succéda tout-à-coup aux cris tumultueux de la multitude; & chacun se retira chez soi, le repentin dans le cœur.

XII. CÔME DE MÉDICIS, Grand Duc de Toscane, n'étoit pas trop des amis d'Alphonse V, Roi d'Arragon; cependant, pour ménager ce redoutable Monarque, il lui faisoit quelquefois des présens. Comme il savoit qu'il aimoit beaucoup l'histoire, il fit tirer de sa bibliothèque un très-beau Tite-Live, & le lui envoya. Aussitôt les médecins de la cour d'Alphonse vinrent lui dire, d'une voix unanime, qu'il se gardât bien d'ouvrir ce livre funeste, de peur qu'il ne fût empoisonné; ajoutant que l'on devoit toujours tenir pour suspect ce qui vient de la part d'un ennemi. Alphonse, bien loin de suivre l'avis de ses doctes Esculapes, fit poser le Tite-Live sur sa table, & le feuilleta fort à son aise. Quand il l'eut bien parcouru, il dit à ses médecins, qui avoient toujours leur poison dans l'idée: “Rassurez-vous, Messieurs, rassurez-vous; Dieu veille sur les jours des Rois.”

XIII. SYLLA, voyant ses troupes qui fuyoient dans un combat qu'il donna auprès d'Orchomène, sauta à terre de dessus son cheval, arrache un drap peau des mains d'un soldat qui fuyoit, & marche à l'ennemi, en s'écriant: “C'est ici, c'est ici qu'il m'est glorieux de mourir pour vous: si l'on vous demande jamais en quel lieu vous avez abandonné votre Général, souvenez-vous de répondre que c'est à Orchomène.” Ces paroles font rougir les guerriers qui les entendent. Ils se rallient:

rallient : ils combattent de nouveau ; ils triomphent.

XIV. Le Comte de Guébriant, Maréchal de France, faisoit le siège de Rotwil, petite ville de Souabe. Il y est blessé mortellement ; & , tandis qu'on le portoit de la tranchée dans sa tente, il dit aux soldats alarmés : " Rassurez-vous, camarades, ma blessure est peu de chose ; mais j'apprends qu'elle ne m'empêche de me trouver à l'assaut que vous allez livrer. Je ne doute pas que vous ne fassiez vaillamment, comme je vous ai toujours vu faire : je me ferai rendre compte de ceux qui se seront distingués ; & je reconnaitrai les services qu'ils auront rendus à la patrie dans une occasion si brillante." Son Capitaine des gardes, homme naturellement vif, se donnoit des mouvemens extraordinaires pour trouver un chirurgien. Guébriant l'appelle, & lui dit avec une tranquillité héroïque : " Allez plus doucement, Gauville, il ne faut jamais effrayer le soldat." Les assiégés, ne voulant pas s'exposer à être emportés de vive force, prirent le parti de se rendre. Ce héros, en mourant, se fit porter dans la place, & y expira tranquillement, au milieu des soins qu'il se donnoit pour son salut & pour la conservation de sa conquête.

XV. JULES-CÉSAR attendoit à Dyrrachium un renfort qu'on devoit lui envoyer de Brindes : voyant qu'il tardoit trop à venir, il monte, à l'insçu de son armée, sur une petite barque pour aller le chercher lui-même. La mer étoit agitée, & la barque en danger d'être engloutie. Le pilote, saisi de crainte, n'attendoit plus que la mort. " Rassure-toi, lui dit le Général, tu portes César & sa fortune." Telle étoit l'intrépidité de ce grand

grand homme, qu'il s'imaginoit disposer des Dieux & du Sort. Cependant l'orage croissant toujours, il fut obligé de retourner à Dyrrachium. Ses soldats, instruits de son dessein, accoururent vers lui, & se plaignirent amèrement de ce qu'il alloit chercher de nouvelles troupes, comme s'il se déloit de leur courage.

XVI. GUILLAUME LE ROUX, Roi d'Angleterre, s'embarque pour secourir la ville du Mans, assiégée par le Comte de la Flèche. Il est surpris par la tempête. Le pilote effrayé représente au Monarque le péril évident qu'il court, & la nécessité de rentrer dans le port, pour éviter le naufrage. Guillaume rit de sa frayeur, &, pour le rassurer, il dit d'un ton railleur: "Vas, tu n'as jamais oui dire qu'un Roi se soit noyé." A force de travail on gagne la côte, & la descente se fait heureusement.

XVII. Le grand Condé étant devant une place où il y avoit une palissade à brûler, promet cinquante louis à celui qui feroit assez brave pour entreprendre une si belle action. Le péril étoit si évident, que la récompense ne tentoit personne. Il n'y eut qu'un soldat qui, plus courageux que les autres, dit au Prince, qu'il le quittoit des cinquante louis, s'il vouloit le faire sergent de sa compagnie. Le Prince lui ayant promis l'un & l'autre, il descendit dans le fossé avec des flambeaux, & brûla la palissade, malgré une grêle de mousqueterie, dont il ne fut que légèrement blessé. Toute l'armée, témoin de cette action intrépide, & le voyant revenir, le combloit de louanges; mais s'apercevant qu'il lui manquoit un de ses pistolets: "Il ne me sera pas reproché, dit-il, que ces marauds en aient profité;" & quoiqu'on

promit

promit de lui en donner d'autres, il retourna sur ses pas, effuya encore cent coups de mousquets, & rapporta son pistolet.

XVIII. Le Maréchal Faber, se disposant à faire le siège d'une ville, montrait les dehors de cette place avec un doigt, pour désigner l'endroit par où il faudroit opérer. Un coup de mousquet lui emporte ce doigt; mais ce Capitaine ne sembloit point s'en appercevoir: "Messieurs, continua-t-il, je vous disois donc qu'il seroit bon de placer ici vos retranchemens." Il acheva son discours avec le même sang-froid, & en désignant d'un autre doigt la partie le plus foible de la place.

XIX. Le Parlement d'Angleterre, irrité, contre Cromwell, qui continua d'agir avec trop de hauteur, résolut de le dépouiller de la souveraineté, qu'il avoit envahie sous le nom de *Protecteur*. Cromwell averti de ce qui se passoit, commanda au Major Holms de mettre, le matin suivant, quinze cents soldats de plus qu'à l'ordinaire autour de Westminster, tant dehors que dedans, & de les faire ranger en haie dans les corridors, & sur les degrés par où devoient passer les députés. Le lendemain, Cromwell se rendit au Parlement, &, après avoir pris sa place, parla en ces termes: "J'ai appris, Messieurs, que vous aviez résolu de m'ôter les Lettres de Protecteur. Les voilà," dit-il, en les jetant sur la table: je serai bien aise de voir s'il se trouvera parmi vous quelqu'un d'assez hardi pour les prendre." La frayeur se répandit dans l'assemblée: tous gardoient un profond silence. Cromwell continua son discours sur le même ton; & jetant sur la table une formule de serment qu'il avoit dressée exprès, il finit, en menaçant le Parlement de le casser pour toujours, s'il

s'il refusoit d'y souscrire. Le Secrétaire lut à haute voix cette formule, qui étoit conçue en ces termes: "Moi, N. je promets & m'oblige sincèrement, & de bonne foi, de demeurer toujours "fidelle au Seigneur Protecteur, & au gouvernement libre d'Angleterre, d'Ecosse, & d'Irlande; " & que, suivant les conditions auxquelles j'ai été "appelé, élu & député pour être membre du "Parlement, je ne proposerai chose aucune, ni "ne donnerai mon consentement à aucune proposition qui puisse porter préjudice au présent "gouvernement, établi sur l'autorité du Parlement, & sur celle que le Protecteur a reçue de "lui. Ainsi Dieu m'aide & m'assiste!" Cromwell se retira, pour attendre dans son appartement la résolution de l'assemblée. Le Parlement, après avoir délibéré quelque tems, conclut, à la pluralité des voix, qu'on refuseroit de signer la formule, & envoya des députés à Cromwell, pour lui signifier son intention. Cromwell indigné tira de sa poche une montre de grand prix, la jeta contre terre, avec fureur en présence des députés: "Hé bien! "je le casserai, dit-il, comme je casse cette "montre." Les députés ayant fait au Parlement le rapport de ce qu'ils avoient vu, toute l'assemblée fut si épouvantée, qu'ils approchèrent tous de la table, & s'empresèrent à l'envi de signer la formule.

XX. ALEXANDRE le Grand, étant sur le point de livrer la bataille du Granique, exhorta les Macédoniens à dîner amplement, parce qu'ils souperont, le lendemain, aux dépens des ennemis. Parménion lui conseillant d'attaquer Darius pendant la nuit, parce qu'il étoit dangereux de combattre de jour une armée que le bruit qu'ils entendoient de loin faisoit croire immense: "Oh! "je

XX
que l
premi

“ je ne veux point dérober la victoire, répondit-il.”

XXI. DANS un combat contre les Anglois, le fameux Duc de Guise, surnommé le Balafre, fut frappé entre le nez & l'œil droit d'une lance qui, s'étant rompue par la violence du coup, lui laissa dans la plaie tout le fer avec un tronçon de bois. Un coup si violent ne lui fit cependant pas perdre les arçons ; il eut la force de revenir au camp à cheval. Il y entra dans un état à faire horreur, Ses armes, ses habits, son visage, étoient couverts de sang. La profondeur & la largeur de la plaie effrayèrent les chirurgiens : plusieurs d'entre eux ne voulurent point toucher à la plaie, disant qu'il étoit inutile de faire souffrir un homme qui n'avoit pas deux heures à vivre. Ambroise Paré, premier chirurgien du Roi, arrive, avec ordre de tout risquer pour sauver la vie du Prince. Le chirurgien, voyant que le tronçon de la lance étoit entré de telle sorte dans la tête, qu'on ne pouvoit le saisir avec les mains, prend des tenailles de Maréchal ; & en présence d'une foule d'Officiers, il demande au blessé s'il consentoit qu'il risquât l'opération, & qu'on lui mit le pied sur le visage, pour arracher le tronçon de la lance ? “ Je consens à tout, dit le Prince, travaillez.” Cette manière de panser une blessure fit frémir tous les spectateurs. Guise seul parut tranquille, jusqu'à ce que les tenailles tirant le bois avec force, il s'écria : “ Ah ! mon Dieu ! ” Cette exclamation fut le seul témoignage de douleur qu'il donna pendant toute la durée de cette cruelle opération.

XXII. Ce fut au siège de Royan, en 1622, que Louis XIII, Roi de France, alla, pour la première fois, visiter les tranchées. Il monta, trois.

trois ou quatre fois, sur la banquette pour reconnoître l'état de la place. Il s'y tint si long-tems, que les Officiers frémissaient du péril où il s'exposoit, avec plus de sang froid & d'assurance que n'auroit fait le plus vieux Capitaine. Un boulet lui passa deux pieds au-dessus de la tête. " Mon " Dieu! Sire, s'écria Bassompierre, ce boulet a " failli de vous tuer. — Non pas moi, répondit " le Roi, mais M. d'Epernon; " &, voyant des gens de sa suite qui s'écartoient pour éviter le coup: " Comment! leur dit-il, vous avez peur " que cette pièce ne tire? Ne savez-vous donc " pas qu'il faut qu'on la recharge auparavant."

XXIII. Au siège de Pultawa, que Charles XII entreprit, en 1709, ce Monarque, l'Alexandre du Nord, reçut un coup de carabine qui perça sa botte au talon, & le blessa dangereusement. Mais son courage lui faisant surmonter la douleur, il continua de visiter les travaux, & resta encore à cheval, pendant près de six heures, sans donner aucune marque qui pût faire soupçonner qu'il étoit blessé. Un domestique du Général Sparre, s'étant aperçu qu'il sortoit beaucoup de sang de la botte, du Roi, en avertit son maître. On crut d'abord que c'étoit quelque grand coup d'épée qui avoit piqué son cheval; mais, le domestique ayant assuré que c'étoit de la botte du Roi que le sang sortoit, on fit venir des chirurgiens pour le visiter. Sa jambe s'étoit enflée considérablement; il fallut le descendre de cheval. Les chirurgiens, après avoir examiné sa plaie, craignirent que la gangrène ne s'y mit, & jugèrent qu'il étoit nécessaire de lui couper la jambe; arrêt qui répandit la consternation dans toute l'armée. L'un d'eux, nommé Newman, plus éclairé que les autres, dit qu'il y

avoit

15
pu
pa
de
sur
par
alle
bou
la v
con
d'eu
bless
celle
toye
renv
femr
d'rn
" ré
" la
" ter
" go
mand
plus
propo
qu'ils

avoit un moyen de guérir la jambe du Roi, sans la couper, mais qu'il étoit douloureux, & qu'il n'osoit l'employer. "Comment! dit le Marquis en colère, je ne prétends pas que vous ayez plus d'égard pour moi que pour le dernier de mes soldats: je veux que vous tranchiez de même; je vous l'ordonne: obéissez." Newman, rassuré par ce discours, fit de profondes incisions dans la jambe du Roi, sans que ce Prince donnât le moindre signe de douleur, & le mit, en peu de tems, en état de soutenir le brancard.

XXIV. Au siège d'Agria par les Turcs, en 1566, les femmes, animées d'un beau zèle, disputèrent aux hommes la gloire de défendre la patrie. Elles portoient aux guerriers de l'huile, de la poix, de l'eau bouillante, que l'on versoit sur les Infidèles qui vouloient escalader les remparts. L'une s'avancant avec une pierre qu'elle alloit jeter sur les Turcs, fut atteinte par un boulet de canon qui lui emporta la tête. Sa fille, la voyant tomber à ses côtés, prit la pierre, & la lança contre les ennemis; courut en fureur au milieu d'eux, à travers sa brèche; en tua plusieurs, en blessa d'autres, & sacrifia la vie à la vengeance de celle dont elle l'avoit reçue. Une de ses concitoyennes, combattant sur le parapet, vit son gendre renversé par terre, d'un coup de feu, & dit à sa femme d'emporter le cadavre pour lui rendre les derniers devoirs. "Il en est un autre plus pressant," répondit-elle; c'est de défendre la religion & la patrie. Celles-ci doivent passer devant la tendresse; & je leur donnerai jusqu'à la dernière goutte de mon sang." Les Officiers qui commandoient dans la place n'eurent point de motifs plus puissans pour animer les soldats, que de leur proposer l'exemple de ces femmes courageuses, qu'ils avoient sans cesse devant les yeux.

XXV.

XXV. Les Romains, étant entrés dans la Perse, pour humilier cette nation rivale, formèrent le siège de Béjude, château situé sur un roc escarpé, & défendu par une tour avancée, construite de pierres aussi dures que le diamant. La place paroissoit imprenable. On attaque; on emporte la tour: on donne l'assaut au corps de la citadelle; & la valeur presque miraculeuse d'un soldat appelé Saperius, y fait arborer l'aigle Romaine. Ce brave guerrier s'avance jusqu'au pied de la muraille: brave les traits des assiégés; puis, enfonçant des coins aigus les uns au-dessus les autres, entre les jointures des pierres, & s'accrochant avec les mains aux inégalités du mur, il vient à bout de monter aux créneaux. Il y touchoit, lorsqu'un Perse, roulant sur lui une pierre énorme, le précipite du haut en bas. Il n'étoit qu'étourdi de la chute; il se relève; & courant une seconde fois au rempart, il y remonte avec la même intrépidité. Le Perse le renverse encore, en faisant tomber sur lui un pan de muraille déjà ébranlé par le bélier. Saperius, toujours aussi heureux & aussi magnanime, retourne une troisième fois; parvient enfin au haut du mur; abat d'un coup de sabre, la tête de son ennemi, & la jette aux pieds des assiégeans. Les Romains, étonnés de ces prodiges de hardiesse, s'empressent de suivre le héros. Un frère de Saperius est bientôt à ses côtés, & seconde sa bravoure triomphante. Enfin, une foule de soldats montent à l'escalade, & Béjude est soumis à l'empire Romain.

XXVI. Le célèbre Marius avoit des varices aux jambes: un chirurgien s'offrit de les lui couper. Durant cette cruelle opération, l'intrépide Romain ne souffrit pas qu'on le liât, ni que personne le tint. Il ne poussa pas même un gémissement; & il

& il supporta avec tant de patience ces douloureuses incisions, qu'on eût dit qu'elles se faisoient sur un corps étranger, & qu'il avoit entièrement perdu le sentiment. Cependant, lorsque l'opération fut achevée sur une jambe, & qu'il fallut donner l'autre, Marius dit au chirurgien: " Pour éviter " une légère difformité, ce n'est pas la peine de " souffrir un si cruel tourment;" paroles qui montrent que Marius n'avoit pas été insensible à la douleur, mais qu'il l'avoit surmontée par son courage.

XXVII. APRÈS la prise de Thèbes en Bèotie, par Alexandre le Grand, des Thraces abattirent la maison d'une Dame de qualité & de vertu, nommée Timocléa, pillèrent tous ses meubles, & tous ses trésors; & leur capitaine, l'ayant prise elle-même, lui demanda, après avoir assouvi sa brutale passion, si elle n'avoit point d'or & d'argent caché? Timocléa, animée d'un violent desir de se venger, lui ayant répandu qu'elle en avoit, le mena seul dans son jardin, lui montra un puits, & lui dit que, dès qu'elle avoit vu la ville forcée, elle avoit jeté là elle-même tout ce qu'elle avoit de plus précieux. L'officier ravi s'approcha du puits, se baissa pour regarder dedans, & en examiner la profondeur. Timocléa, qui étoit derrière, le poussa de toute sa force; le précipita dans le puits, & jeta sur lui quantité de pierres, dont elle l'assomma. En même tems elle fut prise par les Thraces, & conduite au Roi, les fers aux mains. A sa contenance & à sa démarche, Alexandre connut d'abord que c'étoit une femme de qualité, & d'un grand courage; car elle suivoit fièrement ces barbares, sans faire paroître le moindre étonnement, sans témoigner la moindre crainte. Le Monarque lui ayant demandé qui elle

elle étoit, elle lui répondit qu'elle étoit sœur de Théagène, qui avoit combattu contre Philippe, pour la liberté de la Grèce, & qui avoit été tué à la bataille de Chéronée, où il commandoit. Alexandre admira la réponse intrépide de cette Dame, & encore plus l'action qu'elle avoit faite, & commanda qu'on la laissât aller où elle voudroit avec ses enfans.

XXVIII. LE premier exploit qui signala la valeur de Charles XII, Roi de Suède, fut une descente qu'il fit à Copenhague, capitale de Danemarck. Les bateaux de débarquement n'étoient encore qu'à trois cents pas du rivage; lorsque ce Prince, impatient de ne pas aborder ni assez près, ni assez tôt, se jeta de la chaloupe dans la mer, l'épée à la main, ayant de l'eau au dessus de la ceinture. Les officiers, les soldats suivent aussi-tôt son exemple, & marchent au rivage, malgré une grêle de mousquetades, que tiroient les Danois. Le Roi, qui n'avoit jamais entendu de sa vie de mousqueterie chargée à balle, demanda au Major Stuart, qui se trouva auprès de lui, ce que c'étoit que ce petit sifflement qu'il entendoit à ses oreilles? "C'est le bruit que font les balles de fusil qu'on vous tire, lui dit le Major. — Bon! reprit le Roi, ce fera désormais ma musique."

XXIX. A LA bataille de Herfan, gagnée sur les Turcs, par les Impériaux, en 1687, le Cornette de la Compagnie Colonelle du régiment de Commercy se laisse prendre son étendard. Le Prince de Commercy demande, à l'instant, au Duc de Lorraine, général de l'armée, la permission d'aller en enlever un autre aux Infidèles. Ses instances réitérées font qu'il obtient ce qu'il désire. Il part; il vole avec une ardeur extrême.

Il

Il apperçoit un Turc qui porte un étendard au bout d'une zagaye. Il court à lui, le pistolet à la main ; tire de fort près ; manque son coup, & jette son pistolet à terre, pour tirer son sabre. Le Musulman profite de cet instant pour lui enfoncer dans le flanc sa zagaye. Le prince la faillit froidement de la main gauche, &, de la droite, assène un si terrible coup de sabre sur la tête de son adversaire, qu'il la fend en deux. Après ce trait heureux & hardi, le jeune Prince arrache lui-même de son corps la zagaye ; porte le fruit de sa victoire, encore tout ensanglanté, à son général ; fait appeler son Cornette, & lui dit sans s'émouvoir : " Voilà, Monsieur, un étendard que je vous " confie : il me coûte un peu cher ; & vous me " ferez plaisir de le mieux conserver que celui " que vous vous êtes laissé enlever." Cette réprimande singulière est presque autant admirée que l'action même. L'Empereur, dans la vue de récompenser ce jeune héros d'une manière digne de lui, fit placer l'étendard, avec des cérémonies extraordinaires, dans le temple principal de sa capitale. L'Impératrice, de son côté, en fit, de sa propre main, un autre qu'elle envoya au Prince de Commercy, pour remplacer celui que sa Compagnie Colonelle avoit perdu.

XXX. Au siège de Namur, en 1692, un soldat du régiment de fusiliers, qui travailloit à la tranchée, y avoit porté un gabion : un coup de canon vint & emporta son gabion. Aussitôt il en alla poser à la même place un autre, qui fut sur le champ enlevé par un autre coup de canon. Le soldat, sans rien dire, en prit un troisième, & l'alla poser. Un troisième coup de canon emporta ce troisième gabion. Alors le soldat rebuté se tint en repos ; mais son officier lui commanda de ne point laisser

cet endroit sans gabion. Le soldat dit : " J'irai ; mais j'y serai tué." Il y alla ; &, en posant son quatrième gabion, il eut le bras fracassé d'un coup de canon. Il revint, soutenant son bras pendant avec l'autre bras, & se contenta de dire à son officier : " Je l'avois bien dit." Il fallut lui couper le bras, qui ne tenoit presque à rien. Il souffrit l'amputation, sans proférer un seul mot ; &, après cette opération cruelle, il dit froidement : " Je suis donc hors d'état de travailler ; c'est maintenant au Roi à me nourrir."

XXXI. APRE'S la mort d'Isdegerdes, Roi de Perse, les Persans, qui avoient beaucoup souffert de ses violences, jugèrent que Baharam-Gur, son fils, seroit aussi cruel que lui : ainsi, loin d'appeler ce Prince à la succession, ils jetèrent les yeux sur un seigneur nommé Kefra, & le placèrent sur le trône. Baharam, qui étoit alors à Hirah, en Arabie, ayant appris ces nouvelles, rassembla une grosse armée d'Arabes, & vint attaquer l'usurpateur. Il avoit encore dans la Perse plusieurs amis, qui s'efforcèrent de ménager un accommodement entre les deux Princes ; mais la chose étoit assez difficile. Il falloit que l'un des deux cédât sa place à l'autre. Baharam proposa un expédient qui fut approuvé des deux partis ; à savoir, que l'on mettroit la couronne royale entre deux lions affamés, & enfermés dans un lieu choisi exprès, & que celui des deux Princes, qui la pourroit enlever de ce lieu-là, seroit jugé le plus digne de la porter, & reconnu pour en être le légitime possesseur. Le jour destiné pour ce fameux combat étant arrivé, les deux Princes concurrens se présentèrent sur le champ de bataille. Alors Baharam dit à Kefra : " Avancez courageusement, & enlevez la couronne — " Je suis en possession du trône, dit Kefra : c'est
" à

“ à vous, qui en êtes le prétendant, de retirer la couronne du lieu où elle est.” Baharam, sans répliquer ni hésiter, se jeta aussitôt sur les lions, avec la furie & l'impétuosité d'un tigre ; &, ne se servant d'autres armes que de ses propres bras, il les tua tous deux, & arracha de leurs griffes la couronne, qu'il mit sur sa tête. Il comparut, en cet état, devant les seigneurs Persans, qui étoient accourus de toutes parts à un spectacle si extraordinaire ; & Kefra fut le premier qui l'embrassa, & le jugea digne de la couronne qu'il venoit d'acquérir par son intrépide valeur.

XXXII. PORSENNA, Roi des Etrusques, voulant rétablir Tarquin le Superbe sur le trône, vint assiéger Rome ; &, après s'être emparé du janicule, il s'avança vers la ville, qu'il croyoit prendre du premier assaut. Quand il fut arrivé au pont, il vit les Romains rangés en bataille devant le Tibre, & disposés à le recevoir. Il donne le signal. On s'approche : on se frappe ; la victoire balance. Les deux Consuls sont blessés : les Romains plient. Tous se sauvent dans la ville par le pont qui auroit donné en même tems passage aux ennemis, si Rome n'eût trouvé dans le courage héroïque d'un de ses citoyens un rempart aussi ferme que les plus fortes murailles. Ce fut P. Horatius, surnommé Coclès, parce qu'il avoit perdu un œil dans le combat. C'étoit l'homme le mieux fait & le plus intrépide qui fût parmi les Romains. Il descendoit de M. Horatius, si fameux par la défaite des trois Curiaces. Digne héritier de la bravoure de ses pères, Horatius, après avoir signalé son bras dans la chaleur de l'action, veut en vain arrêter les fuyards. Mais, voyant que la peur dont ils étoient saisis l'emportoit sur ses exhortations, sur ses prières, il s'arme d'un

généreux désespoir, & entreprend de défendre seul la tête du pont, pendant que, par son ordre, on s'empresse de le rompre par derrière. Deux braves citoyens, jaloux de l'imiter, viennent partager avec lui la gloire de sauver la patrie. Bientôt il les oblige de se retirer ; & seul il ose résister aux efforts d'une armée entière. Il porte même l'audace jusqu'à insulter ce nombre prodigieux d'ennemis ; & lançant des regards terribles sur les principaux d'entr'eux, tantôt il les défie au combat d'homme à homme, tantôt il leur fait les plus sanglans reproches. " Vils esclaves des Rois superbes & orgueilleux, leur dit-il, vous voulez nous faire partager votre honteuse servitude ; mais ce bras, mais cette épée fera trembler vos tyrans, & punira votre hardiesse." En disant ces mots, il frappe, il immole, il massacre. Il oppose son bouclier aux traits dont on l'accable. Cependant on rompt le pont. Les ennemis, qui voient ce redoutable adversaire prêt à leur échapper, redoublent d'ardeur. Ils se disposent à fondre sur lui de concert, à l'envelopper, à le saisir. Coclès se rit de leur dessein. Il les attend. Mais, lorsqu'ils sont sur le point de le toucher, il se précipite dans le fleuve, & regagne ses compatriotes, qui le reçoivent en triomphe, & se piquent à l'envi d'immortaliser sa valeur par des preuves sensibles d'admiration & de reconnaissance.

XXXIII. ATTILA, le fléau de son siècle, sur le point de livrer bataille aux Romains, dit à ses troupes : " Braves & invincibles guerriers, ce seroit vous faire injure que d'entreprendre de vous inspirer du courage & de la confiance en votre Général. Après avoir conquis, sous mes ordres, un grande partie de l'univers, vous devez savoir qui je suis, & je ne puis oublier qui vous êtes.

" Laissons

“ Laissons les encouragemens vulgaires à ces
“ Généraux mal-assurés, qui traînent après eux
“ des âmes timides, accoutumées à dormir dans le
“ sein de la paix. Votre état naturel, c'est la
“ guerre : votre plus douce passion, c'est la ven-
“ geance. Une bataille est pour vous un jour de
“ fête ; célébrons celle-ci avec joie. Voilà vos
“ victimes : immolez-les à votre gloire, aux
“ mânes de vos compagnons qu'ils ont égorgés par
“ surprise. Ici, la bravoure n'a rien à craindre
“ de la ruse & de l'artifice ; car ces vastes cam-
“ pagnes ne peuvent receler aucune embuscade.
“ Tout est ouvert ; tout est assuré à la valeur.
“ Qu'est-ce que cette troupe que vous allez com-
“ battre ? un amas confus de nations foibles, ef-
“ féminées, qui se craignent, qui se détestent les
“ unes les autres, qui souhaitent mutuellement
“ leur perte, & qui se déchiroient par la guerre,
“ avant que la crainte de vos armes les eût réunies
“ & comme resserrées ensemble. Ils tremblent
“ déjà avant la bataille : c'est la terreur qui leur a
“ prêté des ailes pour courir à cette éminence.
“ Ils se repentent de s'être engagés dans ces
“ plaines ; ils cherchent des lieux élevés, pour être
“ hors de la portée de vos traits, & ils voudroient
“ pouvoir se cacher dans les nues. Nous connoissons
“ déjà les Romains ; je ne crains que la prompti-
“ tude de leur fuite. Sans attendre les premiers
“ coups, ils ont coutume de disparaître devant
“ la poussière que font lever les pieds de nos
“ chevaux. Ne leur laissez pas le tems de se met-
“ tre en bataille ; jetez-vous sur leurs bataillons,
“ sur leurs escadrons flottans ; & , sans vous ar-
“ rêter à poursuivre sur eux votre victoire, chargez
“ les Alains, les Francs, les Wisigots : ce sont
“ ceux-là seuls qu'ils ont besoin de vaincre ; ce
“ sont là les nerfs de cette armée ; tout le reste.

“ tombera avec eux. Songez que votre destin ne
 “ dépend pas de l'ennemi : nuls traits ne pour-
 “ ront atteindrecelui que Mars réserve pour chanter
 “ l'Hymne de la Victoire. Celui qui doit mourir
 “ trouvera la mort hors du péril. C'est dans cette
 “ carrière que la fortune a suspendu la couronne
 “ due à vos exploits passés. Elle ne vous a sauvés
 “ de tant de batailles, que pour vous récompenser
 “ ici par un triomphe glorieux. C'étoit pour
 “ vous conduire en ces lieux qu'elle ouvroit à vos
 “ ancêtres la route des Palus Méotides, fermée,
 “ inconnue durant tant de siècles. Ce champ de
 “ bataille étoit le théâtre de gloire que nous pro-
 “ mettoient tant de succès inouis. Armez-vous
 “ d'une noble fureur ; abreuvez-vous de sang ; ras-
 “ saisissez-vous de carnage. Que celui qui se sen-
 “ tira atteint d'une blessure mortelle n'expire
 “ qu'après avoir immolé son ennemi. J'irai le
 “ premier à la charge. Meure quiconque refusera
 “ de suivre Attila ! ”

XXXIV. Popilius, noble Romain, fut envoyé
 vers Antiochus, Roi de Syrie, de la part du Sénat,
 pour lui ordonner de faire sortir son armée de
 l'Égypte, & de ne point opprimer les enfans de
 Ptolomée. Du plus loin que le Monarque apper-
 çut l'ambassadeur Romain, il le salua avec beau-
 coup de politesse. Popilius, sans lui rendre le
 salut, lui exposa les ordres du Sénat. Antiochus
 répondit qu'il y penseroit, & qu'il lui rendroit
 réponse. Alors Popilius traçant avec sa baguette
 un cercle autour du Roi : “ Prince, lui dit-il,
 “ il faut que vous répondiez avant de sortir de
 “ ce cercle.” Le Roi de Syrie, étonné de cette
 hardiesse intrépide, répondit qu'il étoit prêt à faire
 ce que le Sénat exigeoit. Alors Popilius le salua,
 & l'embrassa avec de grandes marques d'amitié.

XXXV.

XXXV. ALEXANDRE le Grand, s'étant baigné dans les eaux du Cydnus, fut tout-à-coup saisi d'un frisson qui le mit aux portes du tombeau. Quand il eut repris connoissance, il fit venir ses confidens & ses médecins. Il les pria de lui faire recouvrer la santé, ou de lui donner une prompte mort. L'impatience du Monarque alarma tout le monde. Les médecins, qui favoient qu'on les rendroit responsables de l'évènement, n'osoient hasarder un remède violent & extraordinaire, d'autant moins que Darius avoit fait publier qu'il donneroit mille talens à quiconque tueroit Alexandre. Philippe, un des médecins du Roi de Macédoine, qui, l'ayant toujours servi dès son bas âge, l'aimoit tendrement, non-seulement comme son Souverain, mais comme son nourrisson, s'élevant, par affection pour son maître, au-dessus de toutes les considérations d'une prudence timide, offrit de lui donner un remède qui, sans être fort violent, opéreroit un prompt effet. Il demanda trois jours pour le préparer. Cependant Alexandre reçut une lettre de Parménion, par laquelle cet officier, en qui il avoit beaucoup de confiance, lui mandoit de se garder de Philippe, parce que Darius l'avoit corrompu par ses promesses. Cette lettre jeta le Prince dans une grande perplexité; mais enfin la confiance en un médecin dont il avoit connu & éprouvé, dès sa première enfance, le tendre & fidele attachement, l'emporta bientôt, & dissipa tous ses doutes. S'armant d'une héroïque fermeté, il referma la lettre, & la mit sous son chevet, sans la communiquer à personne. Le jour venu, Philippe entra avec son remède. Alexandre, tirant la lettre de Parménion, la donne à lire au médecin: en même tems, il prend la coupe; &, les yeux attachés sur lui, il l'avale sans hésiter, & sans témoigner ni le moindre soupçon, ni la

moindre inquiétude. Philippe, en lisant la lettre, avoit montré plus d'indignation que de surprise & de crainte; &, la jetant sur le lit du Roi: "Seigneur, lui dit-il d'un ton ferme & assuré, votre guérison me justifiera bientôt du parricide dont on m'accuse. La seule grâce que je vous demande est que vous mettiez votre esprit en repos, & que vous laissiez opérer le remède sans songer à ces avis que vous ont donnés des serveurs pleins de zèle, à la vérité, mais d'un zèle indiscret & tout-à-fait hors de saison." Ces paroles ne rassurèrent pas seulement le Roi, mais lui remplirent l'âme de joie & d'espérance; & prenant Philippe par la main: "Soyez vous-même en repos, lui dit-il; car je vous crois doublement inquiet, sur ma guérison d'abord, puis sur votre justification." La médecine fut heureuse. Le Monarque recouvra ses forces & sa première vigueur; & bientôt il se fit voir à ses soldats, qui adorèrent presque comme un Dieu l'habile homme qui leur avoit rendu ce prince chéri.

XXXVI. Au fameux passage du Rhin M. de Vivonne étant au milieu du fleuve, son cheval fit un mouvement qui pensa le désarçonner. Il se tint ferme en conservant toute sa tranquillité:—"Au moins, dit-il à son coursier, ne t'avise pas de faire mourir un Amiral dans l'eau douce."

XXXVII. PORSENNA, Roi des Etrusques, résolu de rétablir sur le trône Tarquin le Superbe, qui avoit imploré son assistance, vint assiéger Rome avec une armée aussi nombreuse que redoutable. Bientôt la ville fut réduite à la plus triste extrémité; & cette cité fameuse, qui nourrissoit dans son sein les conquérans à venir de l'univers, alloit tomber sous les coups d'un voisin trop puissant, lorsqu'un

Lorsqu'un jeune Romain, appelé Mutius Scévola, forme le dessein de délivrer sa patrie, par quelque entreprise nouvelle & hardie. Il passe dans le camp des ennemis, après en avoir demandé la permission au Sénat, en faisant entendre qu'il méditoit quelque grand projet, mais sans s'expliquer clairement. Il trompe les gardes, qui le prennent pour un homme de la nation, parce qu'il ne paroïsoit porter aucunes armes, & qu'il parloit la langue du pays qu'il avoit apprise autrefois de la nourrice qui l'avoit élevé. Il pénètre jusque dans la tente du Roi, qui, accompagné d'un Secrétaire, vêtu à-peu-près comme lui, payoit la solde à ses troupes. Mutius ne voulant pas demander lequel étoit le Roi, de peur de se découvrir, & voyant que les soldats s'adrescoient plus souvent au Secrétaire, se détermine enfin, & perce le Ministre d'un coup de poignard. Il est saisi sur-le-champ, malgré toute sa résistance, & traîné devant le tribunal du Monarque irrité. Mais alors même, à la vue de mille affreux supplices qui le menacent, il paroît dans une contenance intrépide, plus capable d'inspirer de la terreur, que d'en recevoir.

" Je suis Romain, dit-il; mon nom est Mutius :
 " j'ai voulu tuer l'ennemi de ma patrie; & je
 " n'ai pas moins de courage pour souffrir la mort,
 " que j'en ai fait paroître en voulant te la donner.
 " Agir avec intrépidité, souffrir avec constance;
 " telles sont les vertus d'un Romain. Je ne suis
 " pas le seul qui aie formé ce dessein contre toi :
 " une foule de guerriers, après moi, aspirent à la
 " même gloire. Prépare-toi donc à de conti-
 " nuelles alarmes; à voir, à chaque instant, le
 " glaive suspendu sur ta tête; à trouver toujours
 " à l'entrée de ta tente un ennemi secret qui épie
 " le moment de t'attaquer : voilà la guerre que
 " te déclare la jeunesse Romaine. Ne crains

“ point de bataille générale : tu seras seul attaqué,
 “ & tu n’auras à te défendre que contre un en-
 “ nemi.” Le Roi, plein de colère, & tout à la
 fois frappé du danger dont Mutius le menaçoit,
 ordonne de l’environner de flammes, pour l’obliger
 à s’expliquer nettement ; mais le Romain sans
 s’étonner : “ Vois, dit-il, en mettant la main
 “ sur un brasier ardent, vois combien méprisent
 “ leurs corps, ceux qui envisagent une gloire im-
 “ mortelle.” Il la laissoit brûler, comme s’il eût
 été insensible ; mais Porfenna, tout hors de lui-
 même à la vue d’un tel prodige, saute à bas de son
 tribunal ; &, ayant fait enlever Mutius loin de ce
 brasier : “ Retire-toi, lui dit-il, jeune homme, en-
 “ core plus ennemi de toi-même que de moi. Je
 “ t’encouragerois à ne point dégénérer d’une telle
 “ vertu, si c’étoit pour ma patrie que tu en fisses
 “ usage : au moins, je te laisse aller en liberté,
 “ sans que tu aies rien à craindre de ce que les lois
 “ de la guerre me donnent droit de te faire souf-
 “ frir.” Alors Mutius, comme pour reconnoître
 sa générosité, lui déclara qu’ils étoient trois cents
 qui avoient conspiré contre lui ; qu’il étoit le pre-
 mier sur qui le sort étoit tombé, & que les autres
 viendroient chacun à leur rang. Le Roi des
 Etrusques, intimidé par le danger qu’il venoit de
 courir, & plus encore par la vue de ceux aux quels
 s’attendoit d’être exposé tous les jours, songea sé-
 rieusement à faire la paix.

XXXVIII. Les Catholiques, commandés par
 le Duc d’Anjou, assiégeoient la Rochelle, en 1573.
 Il y avoit, près de la contrescarpe, un moulin
 nommé la Braude, dont Normand, capitaine, avoit
 obtenu la propriété, sous condition qu’il le seroit
 garder. Il songea d’abord à le fortifier ; mais,
 voyant qu’il ne parviendroit pas à le mettre en état

de défense, il se contenta d'y tenir, durant le jour, quelques soldats qui se retiroient le soir, & n'y laissoient qu'une sentinelle. Strozzi, un des généraux Catholiques, qui crut pouvoir tirer avantage de ce moulin, profita d'un clair de lune pour l'attaquer avec un détachement & deux coulevrines. Un soldat, nommé Barbot, unique défenseur de ce nouveau poste, y tint ferme. Il tiroit avec une incroyable célérité plusieurs coups d'arquebuse sur les assaillans ; &, en variant les inflexions de sa voix, il faisoit croire qu'il avoit un assez grand nombre de camarades. Le capitaine Normand l'encourageoit du haut d'un cavalier ; &, lui parlant comme s'il avoit une compagnie entière dans le moulin, il crioit qu'on soutint bravement l'attaque ; qu'on alloit envoyer du renfort. Barbot, se voyant sur le point d'être forcé, demande quartier pour lui & pour les siens : on le lui accorde. Aussitôt il met bas les armes, & montre toute la garnison dans sa personne.

XXXIX. Le Maréchal de Biron avoit enlevé Fescamp, port & citadelle dans le pays de Caux, aux ennemis de l'autorité royale. Dans la garnison qui en sortit, il y avoit un gentilhomme, nommé Bois-Rosé, homme de cœur & de tête, qui remarqua exactement la place qu'il étoit forcé d'abandonner, &, prenant ses précautions de loin, fit en sorte que deux soldats, qu'il avoit gagnés, fussent reçus dans la nouvelle garnison que les Royalistes établirent dans Fescamp. Le côté du fort qui donne sur la mer, est un rocher de 600 pieds de haut, coupé en précipice, & dont la mer lave continuellement le pied, à la hauteur d'environ trois toises, excepté quatre ou cinq jours de l'année, où, pendant la morte-eau, la mer laisse à sec l'espace de trois ou quatre heures, le pied de

cette falaise, avec quinze ou vingt toises de sable. Bois-Rosé, à qui toute autre voie étoit fermée pour surprendre une garnison attentive à la garde d'une place nouvellement prise, ne douta point que, s'il pouvoit aborder par cet endroit regardé comme inaccessible, il ne vînt à bout de son dessein. Il ne s'agissoit plus que de rendre la chose possible; & voici comme il s'y prit.

Il étoit convenu d'un signal avec les deux soldats gagnés; & l'un d'eux l'attendoit continuellement sur le haut du rocher, où il se tenoit pendant tout le tems de la basse-marée. Bois-Rosé, ayant pris le tems d'une nuit fort noire, vint avec cinquante soldats déterminés & choisis exprès parmi des matelots, & aborda avec deux chaloupes au pied du rocher. Il s'étoit encore muni d'un gros cable, égal en longueur à la hauteur de la falaise; & il y avoit fait, de distance en distance, des nœuds, & passé de courts bâtons, pour pouvoir s'appuyer des mains & des pieds. Le soldat, qui se tenoit en faction, attendant le signal depuis six mois, ne l'eut pas plutôt reçu, qu'il jeta du haut du précipice un cordeau auquel ceux d'en bas lièrent un gros cable qui fut guindé en haut par ce moyen, & attaché à l'entre-deux d'une embrasure, avec un fort levier, passé par une agrafe de fer, faite à ce dessein. Bois-Rosé fit prendre les devants à deux sergens dont il connoissoit la résolution, & ordonna aux cinquante soldats de s'attacher de même à cette espèce d'échelle, leurs armes liées autour de leur corps, & de suivre à la file, se mettant lui-même le dernier de tous, pour ôter aux lâches toute espérance de retour. La chose devint d'ailleurs bientôt impossible; car, avant qu'ils fussent seulement à moitié chemin, la marée, qui avoit monté de plus de six pieds, avoit emporté les chaloupes, & faisoit flotter le cable. La nécessité

cessité de se retirer d'un pas si difficile n'est pas toujours un garant contre la peur, lorsqu'on a tant de raisons de s'y livrer. Qu'on se représente ces cinquante hommes suspendus entre le ciel & la terre, au milieu des ténèbres, ne tenant qu'à une machine si peu sûre ; qu'un léger manque de précaution, la trahison d'un soldat mercenaire, ou la moindre crainte, pouvoit les précipiter dans les abîmes de la mer, ou les écraser sur les rochers ; qu'on y joigne le bruit des vagues, la hauteur du rocher, la lassitude & l'épuisement : il y avoit dans tout cela de quoi faire tourner la tête au plus assuré de la troupe ; comme elle commença, en effet, à tourner à celui-là même qui la conduisoit. Ce sergent dit à ceux qui le suivoient, qu'il ne pouvoit plus monter, & que le cœur lui failloit. Bois-Rosé, à qui ce discours étoit passé de bouche en bouche, & qui s'en appercevoit, parce qu'on n'avançoit plus, prend son parti sans balancer. Il passe par dessus le corps de tous les cinquante qui le précèdent, en les avertissant de se tenir fermes, & arrive jusqu'au premier, qu'il essaie d'abord de ranimer. Voyant que, par la douceur, il ne peut en venir à bout, il l'oblige, le poignard dans les reins, de monter ; & sans doute que, s'il n'eût obéi, il l'auroit poignardé & précipité dans les flots — Avec toute la peine qu'on s'imagine, enfin la troupe se trouva au haut de la salaise, un peu avant la pointe du jour, & fut introduite, par les deux soldats, dans le château, où elle commença par massacrer sans miséricorde le corps-de-garde & les sentinelles. Le sommeil livra presque toute la garnison à la merci de l'ennemi, qui fit main-basse sur tout ce qui résista, & s'empara du fort.

XL. JEAN GUITON, ayant été élu Maire, Capitaine & Gouverneur de la Rochelle, pendant que

que Louis XIII, Roi de France, formoit le siège de cette ville rebelle, assembla les habitans, prit un poignard à la main, & leur dit : “ Je serai
 “ Maire, puisque vous le voulez absolument, mais
 “ à condition qu’il me sera permis d’enfoncer ce
 “ poignard dans le sein du premier qui parlera de
 “ se rendre. Je consens qu’on en use de même envers moi, dès que je proposerai de capituler ;
 “ & je demande que ce poignard demeure tout express sur la table de la chambre où nous nous
 “ assemblons dans la maison de ville.” La famine ayant réduit la Rochelle à la plus affreuse désolation, le Maire vit, un jour, une personne exténuée par la faim : “ Elle n’a plus qu’un souffle de vie,
 “ lui dit quelqu’un. — Qu’y a-t-il d’étonnant ?
 “ répondit-il. Il faudra bien que nous en venions
 “ là, vous & moi, si nous ne sommes secourus. —
 “ Mais, ajouta un autre, la faim emporte tant de
 “ monde, que bientôt nous n’aurons plus d’habitans. — Eh bien ! reprit le Maire, il suffit qu’il
 “ en reste un pour fermer les portes.”

XLI. MARGUERITE DE VALOIS faisoit la guerre à Henri III, son frère, & au Roi de Navarre, son mari. Elle avoit campé sa petite armée devant Ville-neuve d’Agénois. Elle ordonna à trente ou quarante soldats de conduire Charles de Cieuat, officier François, aux pieds des murailles, & de le tuer, si son fils, qui commandoit dans cette place, refusoit d’en ouvrir les portes. Cieuat, après qu’on eut fait cette indigne sommation à son fils, lui cria : “ Songe à la fidélité & au devoir d’un
 “ François, & que si j’étois capable de te dire de
 “ te rendre, ce ne seroit plus ton père qui te parleroit, mais un traître, un lâche, un ennemi de
 “ ton honneur & de ton Roi.” Ses gardes avoient déjà le bras levé, & alloient frapper. Le jeune
 Cieuat

Cieutat leur fit un signe. On ouvrit la porte. Il sortit avec trois ou quatre hommes; feignit de parlementer; &, mettant tout-à-coup l'épée à la main, il fondit avec tant d'impétuosité sur ceux qui tenoient l'épée nue sur son père, & fut si soudainement secondé par plusieurs soldats de sa garnison, qu'il le délivra.

XLII. ALEXANDRE le Grand avoit fait bâtir une ville sur les bords de l'Iaxarte. Le Roi des Scythes, qui habitoit au-delà de ce fleuve, voyant que c'étoit un joug qu'on lui imposoit, envoya de nombreuses troupes pour la démolir, & pour en chasser les Macédoniens. En même tems, il députa vers Alexandre des Ambassadeurs, au nombre de vingt, selon la coutume du pays, qui traversèrent le camp à cheval, demandant à parler au Roi. Alexandre, les ayant fait entrer dans sa tente, les pria de s'asseoir. Ils furent long-tems à le regarder fixement, dans un profond silence, surpris apparemment de ne point trouver que sa taille répondit à la grandeur de sa renommée.— Enfin le plus ancien de la troupe, prenant la parole, adressa ce discours au conquérant de l'Asie :
 “ Si les Dieux t'avoient donné un corps proportionné à ton ambition, tout l'univers seroit
 “ trop petit pour toi. D'une main tu atteindrois à
 “ l'orient, & de l'autre à l'occident : que dis-je ? tu
 “ voudrois suivre le soleil dans sa course rapide ;
 “ tu voudrois savoir où cet astre radieux va cacher
 “ sa lumière. Homme petit & foible ! tu aspires
 “ où tu ne saurois atteindre. De l'Europe tu passes
 “ dans l'Asie ; &, quand tu auras subjugué tout le
 “ genre humain, tu feras la guerre aux rivières,
 “ aux forêts, aux bêtes sauvages. Ne fais-tu pas
 “ que les grands arbres sont long-tems à croître,
 “ & qu'il ne faut qu'une heure pour les arracher ?
 “ que

“ que le lion sert quelquefois de pâture aux petits
“ oiseaux ? que le fer, malgré sa dureté, est con-
“ sumé par la rouille ? qu'enfin il n'est rien de si
“ fort que les choses les plus foibles ne puissent
“ détruire ? Qu'avons-nous à démêler avec toi ?
“ Jamais nous n'avons mis le pied dans ton pays.
“ N'est-il pas permis à ceux qui vivent dans les
“ bois d'ignorer qui tu es, & d'où tu viens ? Nous
“ ne voulons ni commander ni obéir à personne ;
“ &, afin que tu saches quels hommes sont les
“ Scythes, nous avons reçu du Ciel, comme un
“ riche présent, un joug de bœufs, un soc de
“ charrue, une flèche, un javelot, & une coupe :
“ c'est de quoi nous nous servons & avec nos amis
“ & contre nos ennemis. A nos amis nous leur
“ donnons du blé provenu du travail de nos bœufs :
“ avec eux, nous offrons du vin aux Dieux dans
“ la coupe ; &, pour nos ennemis, nous les com-
“ battons de loin à coups de flèches, & de près
“ avec le javelot : c'est avec quoi nous avons
“ dompté autrefois les peuples les plus belliqueux,
“ vaincu les Rois les plus puissans, ravagé toute
“ l'Asie, & pénétré jusque dans l'Egypte. Mais
“ toi, qui te vantes de venir pour exterminer les
“ voleurs, tu es toi-même le plus grand voleur de
“ la terre. Tu as pillé & saccagé toutes les na-
“ tions que tu as vaincues ; tu as pris la Lydie,
“ envahi la Syrie, la Perse, la Bactriane : tu
“ songes à pénétrer jusqu'aux Indes ; & tu viens
“ ici pour nous enlever nos troupeaux. Tout ce
“ que tu as ne sert qu'à te faire desirer plus ardem-
“ ment ce que tu n'as pas. Ne vois-tu pas com-
“ bien il y a de tems que les Bactriens t'arrêtent ?
“ Pendant que tu domptes ceux-ci, les Sogdiens se
“ révoltent ; & la victoire n'est pour toi qu'une
“ semence de guerre. Passe seulement l'Iaxarte,
“ & tu verras l'étendue de nos plaines. Tu as
“ beau

“ beau suivre les Scythes ; je te défie de les attein-
“ dre. Notre pauvreté sera toujours beaucoup
“ plus agile que ton armée chargée des dépouilles
“ de tant de nations ; &, quand tu nous croiras
“ bien loin, tu nous verras tout d'un coup tomber
“ sur ton camp ; car c'est avec la même vitesse que
“ nous poursuivons & que nous fuyons nos enne-
“ mis. J'apprends que les Grecs font passer en
“ proverbe & en raillerie, les solitudes des Scy-
“ thes. Oui, nous aimons mieux nos déserts,
“ que vos grandes villes & vos fertiles campagnes.
“ Crois-moi, la fortune est glissante ; tiens-la bien,
“ de peur qu'elle ne t'échappe. Mets un frein à
“ ton bonheur, si tu veux en demeurer maître.
“ Si tu es un Dieu, tu dois faire du bien aux mor-
“ tels, & non pas leur ravir ce qu'ils ont : si tu
“ n'es qu'un homme, songe toujours à ce que tu
“ es. Ceux que tu laisseras en paix, seront véri-
“ tablement tes amis, parce que les plus fermes
“ amitiés sont entre les personnes égales ; & ceux
“ là sont estimés égaux, qui n'ont point éprouvé
“ leurs forces l'un contre l'autre. Mais ne t'ima-
“ gines pas que ceux que tu auras vaincus puissent
“ t'aimer : il n'y a jamais d'amitié entre le maître
“ & l'esclave ; & une paix forcée est bientôt suivie
“ de la guerre. Au reste, ne pense pas que les
“ Scythes, pour contracter une alliance, fassent
“ aucun serment : ils n'ont point d'autre serment
“ que de garder la foi sans la jurer. De telles
“ précautions conviennent aux Grecs, qui signent
“ les traités & appellent les Dieux à témoins.—
“ Pour nous, nous ne nous croyons religieux,
“ qu'autant que nous avons de bonne foi : qui n'a
“ pas honte de manquer de parole aux hommes,
“ ne craint point de tromper les Dieux. Et de
“ quoi te serviroient des amis à qui tu ne te fierois
“ pas ? Considère que nous veillerons pour toi à la
“ garde

“garde de l’Europe & de l’Asie. Nous nous étendons jusqu’à la Thrace ; & la Thrace, à ce que l’on dit, confine à la Macédoine. Il ne s’en faut que la largeur de l’Iaxarte, que nous ne touchions à la Bactriane : ainsi nous sommes tes voisins des deux côtés. Vois lequel tu aimes le mieux, de nous avoir pour amis ou pour ennemis.”

DÉSINTÉRESSEMENT.

I D É E S.

*Qui foule aux pieds l'orgueil, le luxe & l'abondance ;
Qui vit content de peu, connoît l'indépendance.*

M. L. de LILLE.

LE Désintéressement consiste moins dans le mépris des richesses que dans le bon usage qu'on en fait. L'or & l'argent étant, en conséquence d'une convention générale, l'instrument de nos besoins, il n'est pas plus criminel d'en désirer que de souhaiter les choses même qu'on acquiert avec ces métaux ; mais ce qu'il importe de réprimer, c'est cet amour excessif qui rend les hommes avarés, durs, injustes, &c. en un mot qui tend à dépraver les mœurs. Nous ferons donc consister le désintéressement à être content de sa fortune, à ne chercher à l'augmenter que par des voies honnêtes, & à en user en homme sage & bienfaisant.

On appelle dans le monde *se faire honneur de son bien*, avoir une table splendide, de vastes appartemens, des meubles riches, & des bijoux de prix, un nombreux domestique, & de superbes équipages ; en un mot, vivre dans le luxe, autant qu'on

qu'on le peut, sans déranger sa fortune. Pour moi, qu'il me soit permis de déroger à ce langage abusif. Ce que j'appelle se faire honneur de son bien, c'est retrancher toutes dépenses vaines & superflues pour soulager les infortunés; bien convaincu que si l'on peut trouver quelque avantage dans les richesses, ce n'est qu'en ce qu'elles procurent la douce satisfaction de faire des heureux.

Le Désintéressement est à l'âme ce que la Sobriété est au corps; de l'une dépend la santé, de l'autre la vertu.

Otez l'intérêt de la terre,
 Vous en exilerez la guerre;
 L'Honneur restera dans ses droits:
 Et plus justes que nous ne sommes,
 Nous verrons régner chez les hommes
 Les mœurs à la place des lois.

J. B. ROUSSEAU.

Les Petits s'imaginent que la félicité ne se trouve que dans la grandeur & les richesses; mais s'il pouvoient lire dans le cœur des grands, ils reviendroient bientôt de leur erreur.

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux :

Ces deux divinités n'accordent à nos vœux

Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille;

Des foudres dévorans c'est l'éternel asyle;

Véritable vautour, que le fils de Japhet

Représente enchaîné sur son triste sommet.

L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste;

Le sage y vit en paix, & méprise le reste;

Content de ses douceurs, errant parmi les bois,

Il regarde à ses pieds les favoris des rois;

Il lit au fond de ceux qu'un vain luxe environne,

Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.

Approche-t-il du but? quitte-t-il ce séjour?

Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

LA FONTAINE.

Les

Les peines du monde, dit Madame de Maintenon, sont toujours proportionnées à l'état de la fortune, & les plus grands sont toujours les plus malheureux.

Croit-on que le bonheur habite les palais,
Soit traîné sur un char, ou porté sous le dais ?
Ces biens, ces dignités, & ces superbes tables,
Ne sont que trop souvent d'illustres misérables.
Le germe des douleurs infecte leurs repas,
Et dans des coupes d'or ils boivent le triépas,
Un poison plus flatteur & plus cruel encore
Vient flétrir leurs beaux jours obscurcis dès l'aurore.
Vois ces spectres dorés s'avancer à pas lents,
Traîner d'un corps usé les restes chancelans,
Et sur un front jauni, qu'a ridé la mollesse,
Étaler à trente ans leur précocce vieillesse :
C'est la main du plaisir qui cause leur tombeau ;
Et bienfaiteur du monde, il devient leur bourreau.
Le chagrin les poursuit le démon de l'intrigue
De ses soins éternels les trouble & les fatigue.
Pour eux l'ambition a des feux dévorans,
La haine a des poignards, l'envie a des serpens.
Sous l'or & sous la pourpre ils sont chargés d'entraves ;
On les adore en Dieux, ils souffrent en esclaves.

THOMAS.

Travaillons donc à nous rendre heureux, en modérant notre ambition. N'envions point à l'opulent ses richesses, ni au grand ses dignités. Soyons contens de l'état où la Providence nous a placés ; & concluons avec le sage, que *jouir de la santé & du nécessaire, c'est être véritablement riche.*

EXEMPLES.

I. EPAMINONDAS, l'un des plus grands généraux de la Grèce, ayant appris que le Roi des Perses avoit envoyé des ambassadeurs à Thèbes, pour tâcher de le corrompre par des présens, les invita à dîner. Il leur servit un repas des plus simples.

simples. Tout dans sa maison annonçoit la pauvreté. "Allez, dit-il ensuite, en souriant, aux Ambassadeurs; allez, & apprenez à votre maître quelle est la vie d'Epaminondas: il comprendra qu'un homme qui fait se contenter de si peu de chose, méprise l'or & les richesses."

II. Le Maréchal de Boucicaut ne laissa qu'un fils, âgé de trois ou quatre ans, qui fut depuis Maréchal de France, & Gouverneur de Gènes. Ce grand homme ne s'étoit pas soucié d'accumuler de grands biens sur la tête de cet héritier de son nom & de sa gloire: indifférent pour les richesses, il n'avoit songé qu'à lui laisser de grands modèles de vertu. Ses amis le blâmèrent un jour de n'avoir point profité de la faveur du Roi Jean, son maître. "Je n'ai rien vendu de l'héritage de mes pères," leur répondit-il; &, je n'y ai rien non plus ajouté. Si mon fils est homme de bien, il aura assez: mais, s'il ne vaut rien, il aura trop; & ce sera grand dommage."

III. On rapporte que l'illustre M. d'Argenson refusa, à un renouvellement de bail, cent mille écus qui lui étoient dus par un usage établi. Il les fit porter au trésor royal, pour être employés au paiement des pensions les plus pressées des officiers de guerre. Bel exemple à imiter! Le désintéressement dans les gens en place est presque toujours un sûr garant de la grandeur & de la droiture de leurs vues.

IV. Un homme fort pauvre trouva une bourse qui contenoit cent pièces d'or. "Cet argent n'est point à moi, se dit-il à lui-même; cherchons quel est son maître." Aussitôt il fit publier que, si quelqu'un a perdu une bourse remplie d'or, on

on peut s'adresser à lui. Celui qui l'avoit perdue vient le trouver, & lui désigne la bourse, de manière à prouver qu'elle lui appartenait. "Je vous la rends, lui dit le pauvre; & je me félicite d'avoir pu vous la rendre." Cet homme, plein de joie & de reconnoissance, le pria d'accepter vingt pièces d'or, comme une preuve de sa gratitude. Le pauvre les refuse—Il lui en offre dix; il les refuse encore. Enfin le maître de la bourse la prend & la lui jette: "Gardez-la, lui dit-il; puisque vous ne voulez rien accepter, je n'ai rien perdu." Ce pauvre, pour ne point l'offenser, prit enfin une pièce d'or, qu'il donna sur-le-champ à des malheureux estropiés, qui passaient par-là.

V. APRES avoir abdiqué l'empire, Dioclétien s'étoit retiré dans une maison de campagne, où il menoit une vie douce & tranquille. Quelques personnes l'exhortoient, un jour, à remonter sur le trône: "Si vous aviez vu, leur répondit le Prince; les belles fleurs, & les fruits délicieux que je cultive de ma main, dans mon jardin de Salône, vous ne m'eussiez jamais fait cette proposition."

VI. UN Lacédémonien nommé Timandrides, partant pour un voyage, abandonna le gouvernement de sa maison & de ses biens à son fils. De retour, ayant reconnu que, par son économie, il avoit augmenté son héritage, il lui dit fort en colère: "Malheureux! as-tu pu commettre une pareille injustice contre les Dieux, tes proches, tes amis, tes hôtes, & les pauvres? Et ne devois-tu pas te contenter de prendre sur ces biens, vils objets de ton avarice, ce qu'il te falloit pour vivre, sans priver les misérables du superflu qui leur appartient?"

VII. LES députés d'une ville rebelle, pour calmer la colère du Comte de Ligny, qui se disposoit à les traiter avec la dernière sévérité, lui présentèrent un service de vaisselle d'argent, du poids de trois cents marcs ; mais le Comte ne voulut point le prendre pour lui ; &, se tournant vers le Chevalier Baiard, dont la rare valeur avoit fait prospérer toutes ses entreprises en Italie : "Chevalier, lui dit-il, voilà ce que je vous donne." Baiard remercia très-respectueusement le Général, & le refusa, en ajoutant : "Je craindrois, Monseigneur, que ce riche don ne me communiquât quelque chose de l'infidélité de ceux qui vous l'ont offert ;" &, prenant cette argenterie, il la distribua toute à ceux qui se trouvèrent auprès de lui.

VIII. ALEXANDRE, ayant entendu parler de Diogène, comme d'un homme singulier, eut la curiosité de le voir. Il le trouva assis au soleil sur son tonneau, avec tout l'équipage Cynique. Après avoir causé quelque tems avec lui : "Diogène, lui dit-il, demande-moi ce que tu voudras, je te l'accorderai.—Eh bien ! répondit le Philosophe, je vous demande que vous vous retiriez un peu de côté, afin que je puisse jouir des rayons du soleil." Le même Prince, paroissant avoir pitié de l'extrême pauvreté où il le voyoit réduit, lui offrit de le secourir dans ses besoins ; mais le fier Cynique lui répondit : "Quel est, à votre avis, le plus pauvre ; de vous, qui, non content du royaume de vos pères, vous exposez, tous les jours, à mille dangers pour en conquérir de nouveaux ; ou de moi, qui vis satisfait de ce que je possède, & dont les desirs ne s'étendent pas au-delà de ma besace & de mon manteau ?

IX. JAMAIS peut-être on ne porta le désintéressement plus loin que ne le fit le célèbre M. Annius-Curius-Dentatus. Il venoit de triompher des Sabins ; & pour récompenser les exploits de ce grand homme, le Sénat lui assignoit une portion de terre plus considérable que celle qu'on avoit coutume d'accorder aux anciens soldats. Mais le magnanime Consul refusa cette faveur, & se contenta du partage commun, ajoutant que celui qui vouloit posséder plus de terres que les autres, étoit un mauvais citoyen. Après sa victoire, les députés des Samnites vinrent le trouver, & lui offrirent de riches présens. Curius mangeoit alors des raves auprès de son foyer. Il se tourna vers les ambassadeurs, & leur dit : “ Pour faire de pareils repas, “ je n'ai pas besoin de tant de richesses ; & d'ail- “ leurs n'est-il pas plus beau de commander à ceux “ qui ont de l'or, que d'en avoir soi-même ? ”

X. EN allant dans son gouvernement, le Duc de Montmorency passa par Bourges, pour y voir le jeune Duc d'Enguien, son neveu, qui y faisoit ses études, & lui donna une bourse de cent pistoles, pour ses menus plaisirs. A son retour, il le vit encore, & lui demanda quel usage il avoit fait de cet argent. Le jeune homme lui présenta sa bourse toute pleine. Le Duc de Montmorency la prit, & tout en colère, la jeta par la fenêtre : “ Monsieur, “ lui dit-il, apprenez qu'un aussi grand Prince “ que vous ne doit point garder d'argent ; puisque “ vous ne vouliez pas l'employer à jouer, il fal- “ loit en faire des aumônes & des libéralités. “ L'avarice qui est hideuse dans les particuliers, “ est encore plus horrible dans les Princes. ”

XI. Dès que le célèbre M. Fagon fut premier médecin du Roi Louis XIV, il donna à la cour un spectacle

spectacle rare & singulier, un exemple qui non-seulement n'y a pas été suivi, mais peut-être y a été blâmé. Il diminua beaucoup les revenus de sa charge. Il se retrancha ce que les autres médecins de la cour, ses subalternes, payoient pour leur serment. Il abolit des tributs qu'il trouva établis sur les nominations aux chaires royales de Professeur en Médecine dans les différentes Universités, & sur les intendances des eaux minérales du royaume. Il se frustra lui-même de tout ce que lui avoit préparé, avant qu'il fût en place, une avarice ingénieuse & inventive, dont il pouvoit assez innocemment recueillir le fruit; & il ne voulut point que ce qui appartenoit au mérite lui pût être disputé par l'argent, rival trop dangereux & trop accoutumé à vaincre. Le Roi, en faisant la maison du Duc de Berry, donna à M. Fagon la charge de premier Médecin de ce Prince, pour la vendre à qui il voudroit. Ce n'étoit pas une somme à mépriser; mais M. Fagon ne se démentit pas; il représenta qu'une place aussi importante ne devoit pas être vénale, & la fit tomber à M. de la Carliere, qu'il en jugea le plus digne.

XII. Le Roi de Babylone, voulant témoigner par des effets au philosophe Apollonius de Thyane la grande considération qu'il avoit pour lui, lui envoya un eunuque chargé de lui dire qu'il pouvoit faire dix demandes à son gré, & que toutes lui seroient accordées. Apollonius se rendit donc à la Cour; & tous les seigneurs s'étant assemblés pour le voir & pour l'entendre, il éleva la voix & dit au Monarque: Prince, au lieu de dix grâces, je ne
" vous en demanderai qu'une, qui me tiendra lieu
" de toutes: vous avez, non loin d'ici, une co-
" lonie de Grecs, qui n'ont qu'un petit espace de
" terre qu'ils cultivent avec soin; mais aux ap-
" proches de la récolte, des Barbares, leurs voisins,
H " viennent

viennent tout ravager, & les privent du fruit de leurs travaux. Je vous supplie de les mettre à l'ombre de votre protection. — Le Roi lui répondit: Les Grecs, dont vous me parlez, étoient regardés comme mes ennemis, & les ennemis de mes pères; mais désormais ils seront traités comme mes amis. Au reste, pourquoi refusez-vous neuf dons que je suis disposé à vous faire? — C'est que je n'ai point encore acquis d'amis dans ce pays-ci. — Et vous, n'avez-vous donc besoin de rien? — Il me faut des fruits & du pain: avec ces mets je fais bonne chère.

XIII. UN Officier Général vint, un jour, proposer à M. de Turenne un moyen de gagner quatre cents mille francs dans quinze jours, sans que la Cour pût jamais en avoir aucune connoissance. Il lui répondit, avec autant de simplicité que de noblesse: “ Je vous suis fort obligé; mais, comme j'ai souvent trouvé de semblables occasions, & sans en avoir jamais profité, je ne crois pas devoir changer de conduite à mon âge.” A-peu-près dans le même tems, les habitans d'une grande ville lui offrirent cent mille écus, pourvu qu'il voulût bien se détourner de son chemin, & ne point faire passer ses troupes chez eux. Il leur répondit: “ Comme votre ville n'est pas sur la route par où j'ai résolu de faire marcher l'armée, je ne puis prendre l'argent que vous m'offrez.”

XIV. LES Lacédémoniens résolurent un jour de faire présent à Philopémen, l'un des plus grands hommes de son siècle, d'une somme de cent vingt mille écus, en récompense des services qu'il leur avoit rendus. Il parut, en cette occasion, que la vertu de ce fameux personnage étoit bien pure & bien

bien désintéressée; car il ne se trouva pas un seul
 Spartiate qui osât se charger d'aller lui offrir ce pré-
 sent; de sorte qu'ils prirent le parti de lui en en-
 voyer faire la proposition par un de ses hôtes, nom-
 mé Timolaüs. Cet homme, étant arrivé à Mé-
 galopolis, logea chez Philopémen, qui le reçut avec
 toutes les marques de l'amitié la plus sincère. Là,
 l'envoyé de Sparte eut le tems de considérer la gra-
 vité de sa conversation, la frugalité de sa vie, & la
 sévérité de ses mœurs, qui le rendoient inaccessible
 à l'intérêt, & à la passion des richesses. Il fut si
 étonné de ce qu'il vit, qu'il n'osa jamais lui parler
 du présent qu'il venoit lui offrir, & qu'il s'en re-
 tourna comme il étoit venu. Il fut en voyé une
 seconde fois, & ne fut pas plus hardi. Enfin, au
 troisième voyage, il se hazarda, quoiqu'avec peine,
 à déclarer à Philopémen, la bonne volonté des
 Lacédémoniens. Philopémen, après l'avoir écouté
 tranquillement, partit aussi-tôt pour Lacédémone.
 Dès qu'il y fut arrivé, il y fit assembler le peuple,
 & lui parla de la sorte: " Je vous conseille, Laré-
 démoniens, & de ne pas dépenser votre argent à
 gagner, & à corrompre les gens de bien, qui sont
 vos amis; leurs services vous sont acquis sans
 que vous leur en donniez aucune récompense.
 Gardez plutôt vos trésors pour gagner, & ache-
 ter les méchans, & pour fermer la bouche à
 ceux qui troublent l'état par leurs discours sédi-
 tieux.

XIV Les Lacédémoniens résolurent un jour
 de faire présent à Philopémen l'un des plus grands
 hommes de son siècle, d'une somme de cent vingt
 mille écus, en récompense des services qu'il leur
 avoit rendus. Il parut, en cette occasion, que la
 vertu de ce fameux personnage étoit bien plus

DISCRETION.

La Discretion est la compagne fidelle de la Sagesse.

M. le Duc de la ROCHEFOUCAULT.

LA Discretion est une sage retenue dans nos discours, qui nous fait taire ce que nous ne devons pas dire.

Révéler le secret, ou d'un ami, ou de tout autre, c'est disposer d'un bien dont on n'étoit pas le maître ; c'est abuser d'un dépôt ; & cet abus est d'autant plus criminel, qu'il est toujours irréparable. Si vous dissipez les fonds qu'on vous avoit donnés en garde, peut-être ne sera-t-il pas impossible de les restituer un jour ; mais comment faire rentrer dans les ténèbres du mystère un secret une fois divulgué ?

Une rupture même, survenue entre deux amis, n'est point un titre qui éteigne l'obligation du secret : on n'est pas quitte de ses dettes, en se brouillant avec son créancier. Quelle horrible perfidie que d'employer à son ressentiment des armes qu'on auroit tirées du sein même de l'amitié ! Quoiqu'on ait cessé d'être unis par cette tendre affection, est-on affranchi pour cela de la droiture & de la bonne foi ?

On doit, pour ainsi dire, loger le secret d'autrui dans un recoin de sa mémoire où l'on ne fouille jamais : il faut, s'il est possible, se le cacher à soi-même, dans la crainte d'être tenté d'en tirer quelque avantage. S'en prévaloir au préjudice de celui dont on le tient, ou pour sa propre utilité, ce seroit user d'un bien dont on n'est pas propriétaire ; usurpation que le desir de la vengeance, déjà criminel par lui-même, n'est pas capable d'excuser.

EXEMPLES.

EXEMPLES.

I. UNE Courtisane, appelée Lionne, qui, par les charmes de sa beauté, & par son adresse à toucher de la lyre, s'étoit particulièrement attaché Harmodius & Aristogiton, les vengeurs de la liberté Athénienne, fut arrêtée après leur mort. Le tyran Hippias, qui savoit qu'ils n'avoient rien de caché pour cette femme, la fit mettre à la question, pour tirer d'elle le nom des complices de la conjuration formée contre son injuste puissance. Elle souffrit les plus cruels tourmens avec une constance invincible, & expira au milieu des supplices, montrant que son sexe est plus courageux, & plus capable de secret qu'on ne pense. Les Athéniens ne laissèrent point périr la mémoire d'une action si glorieuse. La qualité de l'héroïne sembloit en ternir l'éclat; ils la dissimulèrent & la couvrirent, en érigeant à son honneur une statue de lionne, qui étoit sans langue.

II. Papirius, surnommé Prætextatus, fut, un jour, mené au Sénat par son père, l'un des plus illustres membres de cette auguste compagnie. L'on y délibéroit sur des affaires de la dernière importance, & qui, par cette raison, demandoient un profond secret. Quand le jeune Sénateur fut de retour, sa mère lui demanda ce qui s'étoit passé au Sénat? Papirius lui répondit qu'il avoit été défendu d'en parler. Cette réponse, rien moins que satisfaisante, ne fit qu'irriter la curiosité de cette femme. Elle employa les moyens les plus pressans pour obtenir ce qu'elle desiroit. Le jeune homme, vivement pressé, crut devoir employer l'artifice, plutôt que de trahir le secret de l'Etat. Il lui dit qu'on avoit délibéré s'il seroit plus utile à la République

H 3

publique de donner deux femmes à un mari, que deux maris à une femme? L'épouse du Sénateur, inquiète sur cette prétendue délibération, court aussitôt communiquer ses craintes aux autres Dames Romaines. Le lendemain, elles se présentèrent à la porte du Sénat, & dirent tout haut, que, sur une affaire de cette importance, il ne falloit rien conclure sans les entendre. Les Sénateurs ne comprenant rien aux demandes de ces femmes attroupées, le discret Papirius les tira de peine, en leur racontant de quelle manière il lui avoit fallu éluder la curiosité de la mère. On loua sa prudence; mais il fut résolu qu'à l'avenir aucun jeune homme, à l'exception de Papirius, n'auroit entrée au Sénat.

EMULATION.

III. FRANÇOIS. Prince du Sang, voyant la paresse des Princes de France sans Emulation tout languiroit dans le monde.

M. le Duc de la Rochefoucault.

L'EMULATION est une passion noble & généreuse, qui admirant le mérite, les belles choses, & les actions d'autrui, tâche de les imiter, ou même de les surpasser, en y travaillant avec courage, par des principes honorables & vertueux.

L'Emulation paroît voisine de l'Envie, & de l'Ambition: mais néanmoins elle ne tient rien ni de l'une ni de l'autre. Loin de s'attrister du mérite d'autrui, elle s'en fait un motif pour tendre à la perfection avec plus d'empressement: c'est l'honneur, l'amour du devoir qui excite, & non pas la soif des grandeurs, qu l'aiguillon de l'envie.

EXEMPLES.

I. **DANS** la jeunesse, Thémistocle n'aimoit que le vin & la débauche; mais, lorsque Miltiade eut remporté la fameuse victoire de Marathen, témoin des applaudissemens qu'on donnoit à ce grand homme, il sentit naître dans son âme une noble emulation. Depuis ce moment, l'amour de la gloire, comme un feu que rien ne peut éteindre, embrasoit son cœur, & le devoroit nuit & jour. Souvent il disoit à ses amis: "Les trophées de Miltiade m'empêchent de dormir."

II. **JULÈS-CÉSAR**, étant Questeur en Espagne, vit à Cadix une statue d'Alexandre le Grand. Il poussa, dans le moment, un profond soupir, songeant qu'à son âge ce héros étoit déjà maître de l'Asie, tandis qu'il n'avoit encore rien fait d'illustre.

III. **FRANÇOIS**, Comte d'Enguien, Prince du Sang, voyant à la bataille de Cérisoles le Maréchal de Saint André qui s'avançoit avec intrépidité jusqu'au milieu des ennemis, voulut imiter un exemple qui flattoit son courage; & par un mouvement de jalousie héroïque, chercha à s'enfoncer dans les bataillons ennemis. On lui représenta que ce n'étoit pas le devoir d'un général de s'exposer ainsi; que de sa vie dépendoit le salut de l'armée: à toutes ces raisons, il répondit d'un ton chagrin: "Qu'on fasse donc retirer Saint André!"

IV. **ALEXANDRE** le Grand annonça, dès son enfance, combien l'amour de la gloire avoit d'empire sur son cœur. Entendant parler des conquêtes continuelles de Philippe, son père, il dit

d'un ton chagrin à ceux de son âge avec lesquels il jouoit: " Mon père ne me laissera rien. — Il
 " vous laissera, lui répondit-on, toutes les conquêtes qu'il a faites. — Que m'importe, répliqua-t-il, de posséder, par succession, de grands états, si je ne puis me montrer un guerrier égal à mon père? " Quand la fortune & ses victoires l'eurent conduit sur les bords de l'océan, Anaxarque lui dit que Démocrite, son maître, lui avoit appris que l'univers renfermoit une infinité de mondes: " Hélas! s'écria le vainqueur de l'Asie, en versant quelques larmes, j'ai bien sujet de pleurer, puisque, de cette multitude de mondes, je n'en ai point subjugué un seul."

V. CHARLES XII, Roi de Suède, encore enfant, traduisoit la vie d'Alexandre, par Quinte-Curce, & puisoit dans ce livre ces idées d'héroïsme, qu'il mit ensuite en pratique. Il témoigna un jour à son précepteur le desir qu'il avoit de ressembler au conquérant de l'Asie; & sur ce qu'on lui objecta que la vie de ce Prince avoit été bien courte, il répliqua, dans une espèce d'enthousiasme: " N'a-t-elle pas été assez longue, puisqu'elle lui a suffi pour conquérir tant de royaumes? "

VI. L'ORATEUR Callistrate devoit plaider en pleine audience une cause célèbre. Sa grande réputation, & l'importance du sujet, excitèrent la curiosité des Athéniens, qui se rendirent en foule dans la salle. Démosthène, âgé pour lors de seize ans, pressa vivement ses maîtres de vouloir le mener avec eux au barreau, afin qu'il pût assister à cette fameuse plaidoirie. Callistrate fut écouté avec une grande attention; &, ayant eu un succès extraordinaire, il fut reconduit chez lui en cérémonie au milieu d'une foule de citoyens illustres, qui

qui s'empressoient à l'envi de lui prodiguer des éloges flatteurs. A ce spectacle, une vive émulation s'empara du cœur de Démonsthène : ces honneurs extraordinaires, accordés au mérite, firent sur son âme une impression profonde : & dès ce moment, enflammé du desir d'imiter & même de surpasser Callistrate, il se livra tout entier à l'étude de l'éloquence, dont les charmes étoient si puissans.

F E M M E S.

I D E E S.

Une belle Femme, qui a les qualités d'un honnête Homme, est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux ; on trouve en elle tout le mérite des deux sexes.

LA BRUYERE.

UNE organisation délicate, une grande sensibilité, une imagination heureuse, des passions vives, donnent au sexe une disposition universelle à tous les talens & à toutes les vertus Si ces heureuses dispositions étoient cultivées avec plus de soin, elles feroient le bonheur des deux sexes & celui de la société. Il faudroit que les femmes connussent peu leurs intérêts, si elles ne vouloient concourir à un changement si avantageux. Le tems de la jeunesse & de la beauté est bien court. Cet âge une fois passé, la femme, qui n'a eu que sa beauté pour mérite, retourne à rien : n'étant plus soutenue par le frêle appui d'une passion, ou de l'encens des hommes, elle sent un vide & un ennui qui la précipitent dans la méditation, ou dans une triste dévotion. Ayant, au contraire,

Un esprit cultivé & du mérite, elle trouve des sources en elle-même; elle se prépare, par ses talens, un empire sur les hommes, plus flatteur que celui de la beauté; & elle sera, dans un âge plus avancé, les délices de ses amis, comme elle l'aïloit celui de ses amans. Déjà dans la jeunesse, ses lumières lui épargneront ces soins humilians, ces attachemens honteux, qui deshonnorent plus que la passion même: elle saura goûter un homme de mérite, dont le commerce promène la curiosité dans des pays nouveaux, & nourrit agréablement la vivacité de son esprit. L'ennui, ce cruel ennemi du sexe, disparaîtra; elle connoîtra les vrais plaisirs, dont les êtres frivoles ne voient que l'ombre. Elle ne sera plus réduite à choisir les hommes sur la foi de leur figure; elle sera à l'abri de ce soupçon avilissant, qu'elle ne soit tirée d'un homme qu'un seul parti.

Ces lumières répandues sur le sexe, développeront le germe caché de toutes les vertus. Qu'on ne se trompe point avec quelques moralistes superficiels, qui nous parlent de la vertu, comme s'il falloit être imbécille pour être vertueux. L'ignorance produit plus de vices que l'abus des lumières & des passions. Pour observer les devoirs, il faut les connoître, & savoir distinguer les véritables des factices; il faut avoir des principes certains, toujours présens à l'esprit. L'habitude peut donner les apparences de la vertu: il n'y a que les connoissances solides qui en puissent donner la réalité.

Les femmes éclairées seront pénétrées de ce sentiment délicieux, qui naît de la vertu, & qui peut uniquement rendre heureux. Elles ne tireront plus une gloire méprisable de leurs faiblesses, de l'inconstance de leurs goûts, de la légèreté de leur conduite; au lieu de s'abandonner aveuglément à leurs passions & à leurs fantaisies, elles sauront les régler & les dominer.

Une femme sensée, dit Madame Lambert, ne doit pas paroître desirer trop ardemment de s'attirer l'attention & les respects de tout le monde : elle doit se contenter qu'on lui rende ce qui lui est dû, & avoir des égards pour les autres, si elle veut qu'ils en aient pour elle : elle n'est pas plus fière, parce que sa robe est plus belle que celle d'une autre, & elle ne se console pas d'avoir moins d'esprit, parce qu'elle a de plus belles dentelles.

La première & la plus importante qualité d'une femme, est la douceur. Faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices, & toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice : ce n'est pas pour lui, c'est pour elle qu'elle doit être douce. L'aigreur & l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux, & les mauvais procédés des maris : ils sentent que ce n'est pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le Ciel ne les fit point injurieuses & persuasives, pour devenir acariâtres ; il ne les fit point faibles, pour être impérieuses ; il ne leur donna point une voix si douce, pour dire des injures ; il ne leur fit point des traits si délicats, pour les défigurer par la colère. Quand elles se fâchent, elles s'oublient : elles ont souvent raison de se plaindre, mais elles ont toujours tort de grogner. Chacun doit garder le ton de son sexe.

— **PORTRAITS de deux FEMMES respectables.**

I. IL est une femme, qui a de l'esprit pour se faire aimer, non pour se faire craindre ; de la vertu pour se faire estimer, non pour mépriser les autres ; assez de beauté pour donner du prix à la vertu. Également éloignée de la honte d'aimer sans retenue, du tourment de n'oser aimer, & de

l'ennui de vivre sans amour ; elle a tant d'indulgence pour les foiblesses de son sexe, que la femme la plus galante lui pardonne d'être fidelle ; elle a tant de respect pour les bienséances, que la plus prude lui pardonne d'être tendre. Laisant aux folles, dont elle est entourée, la coquetterie, la frivolité, les caprices, les jalousies, toutes ces petites passions, toutes ces bagatelles qui rendent leur vie nulle ou contentieuse ; au milieu de ces commerces contagieux, elle consulte toujours son cœur qui est pur, & sa raison qui est saine, préféralement à l'opinion, cette reine du monde, qui gouverne si despotiquement les insensés & les fols. Heureuse la femme qui possède ces avantages ! Plus heureux celui qui possède le cœur d'une telle femme !

II. Il en est une autre plus solidement heureuse encore. Son bonheur est d'ignorer ce que tout le monde appelle les *Plaisirs* ; sa gloire est de vivre dans les devoirs de femme & de mère, elle consacre ses jours à la pratique de vertus obscures. — Occupée du gouvernement de sa famille, elle règne sur son mari par la complaisance ; sur ses enfans, par la douceur ; sur ses domestiques, par la bonté. Sa maison est la demeure des sentimens religieux, de la piété filiale, de l'amour conjugal, de la tendresse maternelle, de l'ordre, de la paix intérieure, du doux sommeil & de la santé. Econome & sédentaire, elle en écarte les passions & les besoins ; l'indigent qui se présente à sa porte n'en est jamais repoussé ; l'homme licentieux ne s'y présente point. Elle a un caractère de réserve & de dignité, qui la fait respecter ; d'indulgence & de sensibilité, qui la fait aimer ; de prudence & de fermeté, qui la fait craindre : elle repand autour d'elle une douce chaleur, une lumière pure qui éclaire & vivifie tout ce qui l'environne.

FIDÉLITÉ.

I D E E S.

La parole donnée, y manquer est un crime.

VOLTAIRE.

LA Fidélité est une constante observation de nos devoirs, & particulièrement de nos engagements. Un homme, qui s'est chargé d'une commission & qui ne la remplit pas volontairement, manque de Fidélité. Un ami qui trahit le secret de son ami, un domestique celui de son maître, manquent également de Fidélité.

La Fidélité est la source de presque tout commerce entre les êtres raisonnables : c'est un noeud sacré, qui fait l'unique lien de la confiance dans la société de particulier à particulier ; car dès l'instant qu'on auroit posé pour maxime qu'on peut manquer à la Fidélité, sous quelque prétexte que ce soit, par exemple, pour un grand intérêt, il n'est pas possible de se fier à un autre, lorsque cet autre pourra trouver un grand avantage à violer la foi qu'il a donnée. Mais, si cette foi est inviolable dans les particuliers, elle l'est encore plus pour les souverains, soit vis-à-vis les uns des autres, soit vis-à-vis de leurs sujets. Quand même elle seroit bannie du reste du monde, disoit l'infortuné Roi Jean, elle devroit toujours demeurer inébranlable dans la bouche des princes.

Une personne qui manque à la Fidélité, est exposée à passer pour n'avoir point de probité ; ainsi on doit autant qu'on le peut, si l'on ne veut passer pour vicieux, & quelquefois pour malhonnête homme, ne manquer jamais à ses engagements.

D X I M.

E X E M P L E.

I. AGRIPPA D'AUBIGNY, l'un des plus grands hommes de France, faisant la guerre en Saintonge, tomba dans une embuscade, & fut fait prisonnier. Il obtint de Saint-Leu, qui commandoit les troupes Catholiques dans cette province, la permission d'aller passer quelques jours à la Rochelle, sur sa parole. A peine étoit-il sorti, que Saint-Leu reçut ordre de le transférer à Bordeaux, bien lié & bien gardé. Saint-Leu, qui l'avoit fait avertir secrètement de ne pas revenir, fut très-étonné & très-fâché de le voir arriver. Monsieur, lui dit d'Aubigné, je viens me remettre entre vos mains, conformément à la parole que je vous en avois donnée; & parce que d'ailleurs, si je ne l'avois pas tenue, je vous aurois compromis avec une Cour soupçonneuse & cruelle. Je sais que ma mort y est résolue. Mes ennemis satisferont leur haine: j'aurai satisfait à ce que je devois à l'honneur & à la reconnaissance.

II. Les Hollandois avoient formé un établissement considérable dans l'Isle Formose. Les Chinois Cpinga arme, en 1662, pour les en chasser, & prendy à la descente, Hambroëck, levo Ministre, qui est choisi entre les prisonniers pour aller au fort de Zélande, déterminer les assiégés à capituler. Incapable de déguiser ses sentimens, il les exhorte, au contraire, à tenir ferme; & leur prouve qu'avec beaucoup de constance, ils forceront l'ennemi à se retirer. La garnison, qui avoit douté par quel cet homme généreux, de retour au camp, ne fût massacré, fait les plus grands efforts pour le retenir. Ces instances sont rendues inutiles, appuyées par deux de ses filles qui étoient dans la place. Je suis promis, dit-il, d'aller rejoindre mes

“ mes fers ; il faut dégager ma parole. Jamais
 “ on ne reprochera à ma mémoire, que, pour
 “ mettre mes jours à couvert, j'aie appesanti le
 “ joug & peut-être causé la mort des compagnons
 “ de mon infortune.” Après ces mots, il reprend,
 accompagné de la seule vertu, le chemin du camp
 Chinois.

III. A LA surprise de Cremona, en 1702, un
 Capitaine des troupes Impériales, nommé Macdo-
 nel, tira le Maréchal de Villeroi d'entre les mains
 de plusieurs soldats qui venoient de l'arrêter, &
 qui se disputoient ses dépouilles. Le Maréchal
 se courba, pour parler à l'oreille de Macdonel.
 “ Ecoutez, lui dit-il, je suis le Maréchal de
 “ Villeroi, je puis faire votre fortune. Si vous me
 “ menez à la citadelle, & que vous vouliez vous
 “ sauver avec moi ; je vous offre un régiment de
 “ cavalerie, & une pension de mille écus.” Mac-
 donel lui répondit : “ Il y a long-temps que je sors
 “ l'Empereur avec fidélité, & il ne m'est pas en-
 “ core arrivé de commettre une infidélité contre
 “ son service : je ne suis pas d'avis de commencer
 “ aujourd'hui. Je préfère mon honneur à la for-
 “ tune : c'est en vain que vous me tentez par l'es-
 “ pérance d'un emploi un peu plus relevé que ce-
 “ lui que j'exerce. Je suis assuré d'obtenir par mes
 “ services, dans les troupes de l'Empereur, ce que
 “ vous ne sauriez acheter, dans les troupes de
 “ France, par une trahison.”

IV. M. Le R. de Laurière, Français Portugais, ayant été pris par les Indiens, avec plusieurs
 officiers, demanda qu'on le laissât partir, pour aller
 traiter lui-même de l'échange des prisonniers. Le
 Roi de Cambaie paroissant inquiet du retour, de
 Religieux détacha son cordon, & le lui mit en sautoir,
 comme

comme le gage le plus assuré de sa foi. Sur cette unique assurance, on le laissa partir. Sa négociation fut infructueuse ; & il revint dans les fers. Le Roi fut si frappé de cette fidélité, & il conçut une si haute opinion d'un peuple qui produisoit des hommes capables de cet acte de vertu, qu'il renvoya tous les prisonniers sans rançon.

V. LE Vice-Roi, qui commandoit dans Barcelone pour Philippe V, obligé de se rendre, en 1750, à Milord Péterborough, régloit avec ce Général les articles de la capitulation. Ils n'étoient pas encore signés, lorsque tout-à-coup des hurlemens & des cris affreux se font entendre : " Vous nous trahissez, Milord, s'écrie le Vice-Roi : nous capitulons de bonne-foi ; & voilà les Anglois qui sont entrés dans la ville par les remparts. Ils égorgent, ils pillent, ils violent. — Vous vous méprenez, répondit Péterborough : ce sont sans doute, les troupes du Prince de Darmstadt. Laissez-moi entrer sur-le-champ dans la place avec mes Anglois : j'apaiserais tout ; & je reviendrai à la porte de la ville achever la capitulation." Il persuade. On le laisse entrer. Il court avec ses officiers. Il trouve des Allemands & des Catalans qui saccageoient les maisons des principaux citoyens. Il les chasse : il leur fait quitter le butin qu'ils enlevoient. Il rencontre la Duchesse de Popoli entre les mains des soldats, près d'être déshonorée. Il la rend à son époux. Enfin, ayant tout apaisé, il retourne à cette porte, & signe la capitulation.

VI. M. DE TURENNE passant, une nuit, sur les remparts de Paris, tomba entre les mains d'une troupe de voleurs qui arrêtèrent son carrosse. Sur la promesse qu'il leur fit de cent louis d'or, pour conserver

conserver une bague d'un prix beaucoup moindre, ils la lui laissèrent; & l'un d'eux osa bien aller, le lendemain, chez lui, au milieu d'une grande compagnie, lui demander à l'oreille l'exécution de sa parole. Le Vicomte fit donner l'argent, & avant de raconter l'aventure, laissa le tems au voleur de s'éloigner, en ajoutant qu'il falloit être inviolable dans ses promesses, & qu'un honnête homme ne devoit jamais manquer à sa parole, quoique donnée à des fripons même.

VII. DANS le tems de la révolte du Parlement d'Angleterre contre le Roi Charles I, Fairfax, Général de l'armée Parlementaire, ayant mis le siège devant Gloucester, place qui tenoit pour le Roi, se servit d'un cruel stratagème pour obliger le Baron d'Arthur Capel, qui en étoit Gouverneur, à se rendre à discrétion. Capel avoit un fils unique, âgé de 17 ans, bien fait & plein d'esprit, qui étudioit à Londres. Fairfax le fit amener dans son camp. Il proposa ensuite une entrevue au Gouverneur. Capel l'accepta, & se rendit au lieu dont on étoit convenu. Mais il fut bien étonné de voir son fils nud jusqu'à la ceinture, les mains liées derrière le dos, au milieu de quatre soldats, deux qui avoient le poignard contre lui, & deux qui lui tenoient le pistolet appuyé sur l'estomac. Pendant qu'il regardoit ce triste spectacle, il entendit un des officiers de Fairfax, qui lui dit: "Préparez-vous à vous rendre, ou à voir répandre le sang de votre fils."—Capel, pour toute réponse, cria à son fils, avec fermeté: "Mon fils, souvenez-vous de ce que vous devez à Dieu & au Roi;" paroles qu'il répéta trois fois. Ensuite il rentra dans la place, & exhorta les officiers à périr plutôt que de capituler. Fairfax ne poussa pas plus loin la tragédie. Dès que Capel

se

se fut retiré, il fit habiller son fils, & le renvoya à Londres.

VIII. EN 1477, Louis XI fit investir St. Omer, mais cette place importante fut vaillamment défendue par Philippe, fils d'Antoine, grand Bâtard de Bourgogne. Le Monarque François irrité de l'opiniâtre résistance de ce jeune guerrier, le fit menacer, s'il ne rendoit la ville, de faire égorguer son père à ses yeux. Philippe, sans se laisser épouvanter, répondit qu'il connoissoit assez le Roi pour ne pas appréhender qu'il se déshonorât par une lâcheté pareille. "J'aime rendre ma mort à mon père," ajouta-t-il; mais je ferai mon devoir, & je ne livrerai jamais une place qui m'a été confiée." On fut obligé de lever le siège. St. Omer, Roi, loin de punir Antoine de la vertu de son fils, continua de le combler d'honneurs & de biens.

IX. EN 1590, le parti de la Ligue en Langue doc demanda des troupes au Roi d'Espagne. Sur la nouvelle de leur débarquement, Du Barri de Saint-Aunez, Gouverneur, pour Henri le Grand, à Leucate, en partit pour aller communiquer un projet au Duc de Montmorency, commandant dans cette province. Il fut pris en chemin par les Ligueurs, qui marchèrent aussitôt, avec les Espagnols, vers Leucate, persuadés qu'ayant le Gouverneur entre leurs mains, cette place ouvrirait incontinent ses portes, ou du moins ne tiendrait pas long-tems. Mais Constante de Cézell, sa femme, après avoir assemblé la garnison & les habitants, & leur avoir représenté leurs devoirs & leur honneur, se mit si fièrement à leur tête, une pique à la main, qu'elle inspira du courage aux plus foibles. Les assiégeans furent repoussés par-tout où ils se présentèrent. Desespérés de

de leur honte, & du monde qu'ils avoient perdu, ils envoyèrent dire à cette vaillante femme, que si elle continuoit à se défendre, ils alloient faire pendre son mari. J'ai des biens considérables, répondit-elle, les larmes aux yeux. Je les ai offerts, & je les offre encore pour la raison, mais je ne rachèterai point par une lâcheté une vie qu'il me reprocherait, & dont il aurait honte de jouir. Je ne le déshonorerai point par une trahison envers ma Patrie & mon Roi. Les assiégers, après avoir tenté une nouvelle attaque, qui ne leur réussit pas mieux que les autres, firent mourir Du Barri, & levèrent le siège. La garnison vouloit user de représailles sur le Seigneur de Loupran, qui étoit du parti de la Ligue, & qui avoit été fait prisonnier. La généreuse Constance s'y opposa. Henri, qui savoit récompenser les belles actions, parce qu'il en faisoit lui-même, envoya à cette héroïne le Brevet de Gouvernante de Leucate, avec la survivance pour son fils.

H O N N E U R.

I D E E S.

Le véritable Honneur est inséparable de la Vertu.

ANONYME.

ON a de l'Honneur une idée bien courte. Les Militaires le placent dans le courage; les Juges dans l'intégrité; les Femmes, dans la chasteté. Mais il ne consiste véritablement qu'à être irréprochable aux yeux des hommes, à ses propres yeux, & à ceux de Dieu, qui seul fait apprécier le véritable Honneur.

Les

Les anciens Romains avoient fait construire deux temples joints l'un à l'autre : l'un étoit dédié à la Vertu, & l'autre à l'Honneur ; de telle sorte néanmoins que l'on ne pouvoit entrer dans celui de l'Honneur, qu'en passant par le temple de la Vertu. Lorsque le point d'Honneur consiste à soutenir la Vertu, & qu'il s'accorde avec les lois divines & humaines, on ne sauroit trop l'encourager ; mais lorsque les principes de l'Honneur combattent ceux de la Religion & de l'Équité, c'est la plus funeste dépravation où puisse tomber la Nature humaine, en ce qu'ils donnent de fausses idées sur tout ce qui est bon & digne de louanges ; d'où il s'ensuit qu'on devoit les bannir de tout gouvernement civil, & les regarder comme une peste publique.

E X E M P L E S.

I. UN Officier étoit commandé pour aller dans une occasion très-périlleuse. On lui donnoit des prétextes pour se défendre d'exécuter l'ordre qui lui étoit prescrit. " Je puis bien sauver ma vie, " répondit-il ; mais mon honneur ! qui le sauvera ? "

II. UN Roi de Lacédémone, près de livrer bataille, voulut sauver du danger un vieillard de quatre-vingts ans : il le renvoie à Sparte. " Prince, " lui répondit le généreux vieillard, vous me renvoyez bien loin chercher un lit pour mourir : " où pourrai-je en trouver un plus honorable que " ce champ de bataille ? " On lui permit de rester ; & , recueillant ses forces, il mourut en combattant pour sa patrie, auprès & sous les ordres de son Roi.

III. APRÈS la S. Barthélemy, Charles IX, Roi de France, ayant écrit à tous les Gouverneurs de

de faire massacrer les Huguenots, le Vicomte d'Ortez, qui commandoit dans Baïonne, écrivit au Roi: "Sire, je n'ai trouvé, parmi les habitans & les gens de guerre, que de bons citoyens, de braves soldats, & pas un bourreau. Ainsi, eux & moi, supplions votre Majesté d'employer nos bras & nos jours à choses faisables."

IV. LES François assiégeoient une place. L'officier qui les commandoit fit proposer aux grenadiers une somme considérable pour celui qui, le premier, planteroit une fascine dans le fossé exposé à tout le feu des ennemis. Aucun des grenadiers ne se présente. Le Général étonné leur en fait des reproches. "Nous nous serions tous offerts," lui dit un de ces braves soldats, si l'on n'avoit pas mis cette action à prix d'argent."

V. UN soldat envoyé par M. Vauban, pour examiner un poste, y resta long-tems, malgré le feu des ennemis, & reçut même une balle dans le corps. Il retourna rendre compte de ce qu'il avoit observé, & le fit avec toute la tranquillité possible, quoique le sang coulât en abondance de sa plaie. M. de Vauban voulut lui donner un louis. "Non, Monseigneur, lui dit le soldat en le refusant, cela gâteroit mon action."

HUMANITÉ

Tendent une main bienfaisante
À cet infortuné que la Ciel n'a que présenté
Il suffit qu'il soit homme, & qu'il soit malheureux

VOLTAIRE

J'ENTENDS par Humanité, l'intérêt que tous les hommes prennent au sort de leurs semblables en général, par la seule raison que ce sont des hommes comme eux, & sans leur être unis par les liens du sang ou de l'amitié.

Il est juste d'avoir pour son père, pour son ami, une tendresse de préférence; mais il n'est point de sorte d'affection que nous devons à tous les hommes, comme étant tous membres d'une même famille dont Dieu est le Créateur & le Père.

L'Humanité est la source de toutes les vertus sociales. Quiconque n'est pas humain, sera mauvais père, mauvais fils, mauvais époux, mauvais ami.

Saladin laissa par son testament des distributions égales d'aumônes aux pauvres Mahométans, Juifs & Chrétiens; voulant faire entendre par cette disposition, que tous les hommes sont frères, & que, pour les secourir, il ne faut pas s'informer de ce qu'ils croient, mais de ce qu'ils souffrent.

Un homme véritablement humain peut n'être pas l'ami d'un autre homme; mais il n'est jamais son ennemi. L'Humanité ne connaît jamais la vengeance.

Ce n'est pas d'argent seulement qu'ont besoin les infortunés; & il n'y a que les paresseux de bien faire

faire qui ne sachent faire du bien que la bourse à la main. Les consolations, les conseils, les soins, les amis, la protection, sont autant de ressources que la commisération laisse, au défaut des richesses, pour le soulagement de l'indigent. Souvent les opprimés ne le sont, que parce qu'ils manquent d'organe pour faire entendre leurs plaintes; il ne s'agit quelquefois que d'un mot, qu'ils ne peuvent dire; d'une raison, qu'ils ne savent point exposer; de la porte d'un grand, qu'ils ne peuvent franchir. L'intrepide appui de la vertu déintéressée, suffit pour lever une infinité d'obstacles, & l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer la Tyrannie au milieu de toute la puissance. Si vous voulez donc être hommes en effet, apprenez à redescendre. L'humanité coule comme une eau pure & salubre, & va fertiliser les lieux bas; elle cherche toujours le niveau; elle laisse à sec ces rochers arides qui menacent la campagne, & ne donnent qu'une ombre nuisible, ou des éclats pour égarer leurs voisins.

Dans nos jours passagers de peine, & de misères, solitaires
Enfants du même Dieu, vivons du moins en frères;
Aidons-nous l'un & l'autre à porter nos fardeaux.

Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux:

Mille ennemis cruels affligent notre vie,

Il nous parait par nous maudite, & par nous si chérie:

Notre cœur égaré, sans guide & sans appui,

Est brûlé de desir, ou glacé par l'ennui.

Nul de nous n'a vécu sans connoître les larmes.

De la société les secourables charmes,

Consolent nos douleurs, au moins quelques instans;

Remède encore trop faible à des maux si constants.

Ah! si l'empoisonnement par la douceur qui nous retient,

Ne croit voir des forçats dans leurs cachots funestes

Se pouvant secourir, d'un sur l'autre acharnés,

Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés,

VOUS SAURIEZ

EXEMPLES.

EXEMPLES.

I. ON reprochoit, un jour, au célèbre Aristote d'avoir donné l'aumône à un vagabond qui n'étoit dans la misère que par sa paresse & son libertinage : " Ce n'est pas l'homme que j'ai secouru," répondit ce philosophe, c'est l'humanité souffrante."

II. STANISLAS I, Roi de Pologne, persécuté par des sujets rebelles, proscrit de ses propres Etats, errant dans une terre étrangère, avoit cherché un asyle dans le duché de Deux-Ponts. Il s'y croyoit en sureté, lorsque des malheureux résolurent de l'arrêter, pour le livrer à ceux qui avoient juré sa perte, & mis sa tête à prix. Mais ces scélérats furent arrêtés par sa présence. " Que vous ai-je fait, mes amis, leur dit-il, pour vouloir me livrer à mes ennemis? De quel pays êtes-vous?" Trois de ces misérables répondirent qu'ils étoient François. " Eh bien! dit-il, ressemblez à vos compatriotes que j'estime, & soyez incapables d'une mauvaise action." En disant ces mots, il leur donna tout ce qu'il avoit sur lui, son argent, sa montre, sa boîte d'or; & ils partirent en l'admirant, & en versant des larmes.

III. DURANT les attaques de Menin, en 1745, on dit à Louis XV, Roi de France, qui commandoit le siège en personne, qu'en brusquant un peu, en perdant quelques hommes, on seroit quatre jours plutôt dans la ville. " Eh bien! répondit le Monarque, prenons-la quatre jours plus tard. J'aime mieux perdre quatre jours devant une place, qu'un seul de mes sujets."

IV. UN

IV. UN Chymiste Romain, nommé Poli, avoit découvert une composition terrible, dix fois plus destructive que la poudre à canon. Il vint en France, en 1702, & offrit son secret à Louis XIV. Ce Prince, qui aimoit les découvertes chymiques, eut la curiosité de voir la composition & l'effet de celle-ci. Il en fit faire l'expérience sous ses yeux. Poli ne manqua pas de lui faire remarquer les avantages qu'on en pouvoit tirer, pendant une guerre. "Votre procédé est ingénieux, lui dit le Roi; l'expérience en est terrible & surprenante; mais les moyens de destruction, employés à la guerre, sont suffisans. Je vous défends de publier celui-là: contribuez plutôt à en faire perdre la mémoire: c'est un service à rendre à l'Humanité." Ce fut sous cette condition, que ce Monarque accorda une récompense digne de lui au Chymiste.

V. UN militaire, l'ami & le bienfaiteur des soldats de sa compagnie, & des malheureux qu'il pouvoit secourir, avoit cautionné pour un emploi, un homme qui, s'y étant mal comporté, fut renvoyé, en laissant dans sa recette un vide de deux mille écus. Le généreux militaire fut obligé de les payer. Cet acte de bienfaisance étoit resté inconnu à sa famille & à ses amis, lorsqu'un jour, cet homme vint se présenter dans la maison de son protecteur. L'épouse de l'officier y étoit seule, avec un fils âgé de douze ans. Elle fit à ce malheureux une vive leçon sur son inconduite. Cette sévère remontrance l'affecta beaucoup; & l'enfant, témoin de son chagrin, crut le consoler & contenter sa mère, en s'écriant, par un sentiment d'humanité: "Maman, vous m'avez dit qu'une pension m'avoit laissé, l'année dernière, un legs de quatre mille livres; cette somme peut remplacer en partie celle que cet infortuné doit à mon

I

"papa: q

“papa: rendez-lui vos bontés; il seroit trop à plaindre de les perdre sans retour.” Ce cri d’un cœur bienfaisant, dans un âge si foible, tira des larmes de joie des père & mère, & de l’assemblée.

VI. Le Czar Alexis, qui régnoit sur la Moscovie en 1646, fut un prince rempli de bonté & de bienveillance. Lorsqu’on l’obligeoit de signer la sentence des criminels: “Hélas! disoit-il, suis-je donc Souverain plutôt pour faire périr mes sujets, que pour les conserver?” Un jour, voyant qu’un de ces arrêts, qu’on lui présentoit à signer, n’étoit rendu que contre un déserteur, il mit au bas, “J’accorde grâce,” & signa son nom.

VII. Les Scythes ayant fait une irruption sur les terres de l’Empire, Alexis Commène leur présenta la bataille, les mit en fuite, & fit un très-grand nombre de prisonniers. Quelque tems après, Sinésius, favori de l’Empereur, le sollicita de les faire tous mourir, de peur que la vengeance ne les portât à commettre quelque infidélité. Alexis le regarda d’un œil sévère, & lui dit: “Les Scythes, pour être Scythes, cessent-ils d’être des hommes? Et, pour avoir été nos ennemis, sont-ils indignes de notre compassion? Je ne sais comment vous avez pu concevoir une pensée aussi cruelle, & me la proposer!” Il ordonna seulement qu’on les désarmât. Cependant, vers le milieu de la nuit, les soldats Grecs se jetèrent sur les captifs, & les passèrent tous au fil de l’épée. Alexis, l’ayant appris, manda Sinésius, & lui dit avec aigreur: “Ce massacre capable de me déshonorer parmi les nations étrangères, est l’ouvrage de votre cruauté.” Il le fit charger de chaînes: il l’auroit puni avec la dernière rigueur, si ses parens & ses amis n’eussent arraché sa grâce par leurs instantes prières.

VIII. MARC-AURÈLE pleuroit amèrement la mort de l'esclave qui l'avoit élevé durant son enfance ; & les courtisans, espèce d'hommes, pour l'ordinaire, impitoyables, railloient ce Prince de sa trop grande sensibilité. " Permettez du moins, leur dit l'Empereur Antonin, son père, permettez qu'il soit homme. Croyez-vous que le philosophe & l'Empereur aient renoncé à l'humanité ? "

IX. LES meurtriers du grand Pompée, après lui avoir coupé la tête, jetèrent hors de la barque le corps tout nud, & le laissèrent en spectacle à tous ceux qui eurent la barbare curiosité de le voir. Philippe, son affranchi, demeura toujours auprès de lui. Lorsqu'il ne vit plus personne, il lava le corps de son maître dans l'eau de la mer ; & , l'ayant enseveli avec sa propre chemise, parce qu'il n'avoit point d'autre linge, il jeta les yeux partout sur la côte, & aperçut quelques vieux restes d'un petit bateau de pêcheur, qui, quoique d'insignifiance, suffisoient pourtant pour lui composer un bûcher. Pendant qu'il rassembloit toutes ces pièces, un Romain déjà vieux, & qui dans sa jeunesse avoit fait ses premières campagnes sous Pompée, s'étant approché, lui demanda : " Qui es-tu, mon ami, toi qui te prépares à faire les funérailles du grand Pompee ? " Philippe lui ayant répondu qu'il étoit son affranchi : " Ah ! lui repartit le Romain, tu n'auras pas seul cet honneur ! je te prie de me recevoir pour compagnon, & de m'associer à cette œuvre pieuse & sainte, afin que je n'aie pas sujet de me plaindre en tout de ma mauvaise fortune, qui m'a confiné depuis tant d'années dans ces pays étrangers, puisqu'après tous les malheurs qui me sont arrivés, j'ai enfin la consolation de toucher de mes "

“ mains, & d'enterrer le corps du plus grand capitaine que les Romains aient jamais eu.”

X. A LA journée de Dettingue, en 1743, un Mousquetaire, nommé Girardeau, blessé dangereusement, fut porté près de la tente du Duc de Cumberland. On manquoit de chirurgiens, ils étoient assez occupés ailleurs. On alloit panser le Duc, à qui une balle avoit percé les chairs de la jambe: “ Commencez, dit ce généreux Prince, “ commencez par soulager cet officier François. “ Il est plus blessé que moi. Il manqueroit de “ secours, & je n'en manquerai pas.”

XI. Le feu venoit de prendre à un village de la Fionie. Un paysan courut aussitôt porter des secours aux lieux où ils étoient nécessaires. Tous ses soins furent vains; l'incendie fit des progrès rapides. On vint l'avertir qu'il avoit gagné sa maison. Il demanda, si celle de son voisin étoit endommagée. On lui dit qu'elle brûloit, & qu'il n'avoit pas un moment à perdre, s'il vouloit conserver ses meubles. “ J'ai des choses plus précieuses à conserver, répliqua-t-il sur-le-champ; “ mon malheureux voisin est malade, & hors “ d'état de s'aider lui-même. Sa perte est inévitable, s'il n'est pas secouru; & je suis sûr qu'il “ compte sur moi.” Dans le même instant, il vole à la maison de cet infortuné; & sans songer à la sienne qui faisoit toute sa fortune, il se précipite à travers les flammes qui gagnoient déjà le lit du malade. Il voit une poutre embrasée, prête à s'écrouler sur lui. Il tente d'aller jusque-là: il espère que sa promptitude lui fera éviter ce danger qui, sans doute, eût arrêté tout autre. Il s'élance auprès de son voisin, le charge sur ses épaules, & le conduit heureusement en lieu de sûreté. Pour récompenser

compenser cette action généreuse, la Chambre économique de Coppenhague donna à ce paysan un goblet d'argent, rempli d'écus Danois: la pomme du couvercle étoit surmontée d'une couronne civique, aux côtés de laquelle pendoient deux petits médaillons sur lesquels cette action étoit gravée en peu de mots.

XII. POMPEE, après avoir fait une grande provision de grains pour transporter à Rome, dont les citoyens étoient en proie aux horreurs de la famine, étant sur le point de s'embarquer, fut surpris d'une si grande tempête, que les matelots n'osoient lever l'ancre. Mais Pompée intrépide, & sachant le besoin de Rome, leur commanda de mettre les voiles au vent. " Il n'est pas nécessaire que je vive, leur dit-il; mais il est nécessaire au peuple Romain que je parte pour le secourir."

XIII. ALPHONSE V, Roi de Sicile & d'Aragon, assiégeoit la ville de Gaëtte. Cette place commençant à manquer de vivres, les habitans furent obligés d'en faire sortir les femmes, les enfans, & les vieillards, qui étoient autant de bouches inutiles. Ces pauvres gens se trouvèrent réduits à la plus affreuse extrémité. S'ils approchoient de la ville, les assiégés tiroient sur eux; s'ils avançaient vers le camp des ennemis, ils y rencontroient le même danger. Dans cette triste situation, ces malheureux imploroient tantôt la clémence du Roi, tantôt la compassion de leurs compatriotes, pour qu'on ne les laissât pas mourir de faim. Alphonse à ce spectacle fut ému de pitié, & défendit à ses soldats de les maltraiter. Il assembla ensuite son conseil, & demanda à ses principaux officiers leur avis sur la manière dont il falloit en

agir avec ces infortunés. Tous opinèrent qu'il ne falloit point les recevoir, & dirent que, s'ils périssent par la faim ou par le fer, on ne pourroit accuser que les habitans qui les avoient mis hors de la ville. Alphonse fut indigné de leur dureté: il protesta qu'il renonceroit plutôt à prendre Gaïette, que de se résoudre à laisser mourir de faim tant de malheureux. Il ajouta qu'une victoire, achetée à ce prix, seroit moins digne d'un Roi magnanime, que d'un barbare & d'un tyran. " Je ne suis pas
" venu, dit-il, pour faire la guerre à des femmes,
" à des enfans, à de foibles vieillards, mais à des
" ennemis capables de se défendre." Aussitôt il ordonna qu'on reçût dans son camp tous ces infortunés, & il leur fit distribuer des vivres & tout ce qui leur étoit nécessaire.

XIV. UN Seigneur, qui occupoit des charges à la cour de Henri IV, Roi de France, & qui avoit de plus un des meilleurs gouvernemens du royaume, étant devenu fou, par le moyen d'un breuvage, il se présenta aussitôt des gens tout prêts à le remplacer dans ces emplois. Ils les demandèrent au Roi, avec empressement, parce que, disoient-ils, il sembloit ridicule qu'un homme qui avoit perdu l'esprit continuât de les remplir. " Vous me pa-
" roissez bien plus ridicules, leur répondit Henri,
" quand vous espérez que, pour vos intérêts, j'aïlle
" priver des biens de la fortune un homme qui est
" déjà assez malheureux d'avoir perdu le sens & la
" raison."

XV. M. DE VENDÔME étoit le meilleur Prince qui fût jamais; il étoit le père des soldats comme de ses domestiques: en voici un trait. Un jour, voyant chez lui un jeune homme qu'il reconnut pour un garçon qui avoit porté sa livrée, & qu'il croyoit

crovoit même encore à son service, il lui dit :—
“ Comment, La Roche, est-ce que tu n'es plus à
“ moi ?—Non, mon Prince, lui répondit le laquais
“ tristement ; j'ai eu le malheur de déplaire à M.
“ votre Intendant, qui m'a donné mon congé, Hé !
“ pourquoi t'a-t-il chassé, répliqua le Duc ?—
“ Je n'en fais rien, répondit le garçon ; il m'a
“ congédié sans m'en dire le sujet.——Tu ne dis
“ pas la vérité, s'écria le Prince, & tu n'oses me
“ la dire ; il faut bien que tu aies commis quelque
“ faute grave, puisqu'il t'a mis dehors. J'en suis
“ fâché, mon enfant ; mais tiens, ajouta-t-il, en
“ tirant de ses poches huit à dix louis, voilà ce
“ que je te donne pour t'aider à vivre jusqu'à ce
“ que tu sois placé.”

Quinze jours après, La Roche reparut devant
le Prince, qui lui demanda s'il n'avoit pas en-
core trouvé de condition ? “ Non, Monseigneur,
“ lui répondit ce laquais la larme à l'œil ; &
“ quel maître voulez-vous que je serve après
“ vous ? En est-il quelqu'un qui puisse me conso-
“ ler de n'être plus au service de Votre Altesse ?”
Ces paroles attendrirent M. de Vendôme, qui al-
loit encore donner de l'argent au laquais, lorsque
l'Intendant arriva : “ Pourquoi, dit le Prince à ce
“ dernier, vous êtes-vous défait de ce garçon ?
“ quelle faute a-t-il commise ?” Là-dessus, l'In-
tendant prenant la parole, se mit à faire l'éloge de
M. de la Roche d'une manière qui ne justifioit
que trop son expulsion ; mais le Duc, plus touché
de l'affliction que ce laquais faisoit paroître, qu'at-
tentif au mal qu'on lui en disoit, interrompit son
Intendant : “ N'en parlons pas davantage. Je ne
“ doute pas que vous n'ayez eu raison de le chasser ;
“ cependant j'ai une chose à vous dire, c'est que,
“ si vous ne le reprenez pas, je vous avertis qu'il
“ me ruinera ; car, toutes les fois qu'il viendra se

“ présenter devant moi, je lui donnerai tout ce que
 “ j’aurai dans mes poches.”

XVI. M. FOURCROI, Avocat, plaidoit pour un
 jeune homme qui s’étoit marié sans le consentement
 de son père, lequel demandoit la cassation de cet
 hymen turtif. L’avocat, voyant que sa partie
 perdrait infailliblement sa cause, essaya de toucher
 les cœurs. Il fit venir, pour cet effet, à l’audience,
 le jour qu’il devoit plaider, deux enfans nés de ce
 mariage. Il tâcha d’intéresser les juges en leur fa-
 veur ; &, sachant que le grand-père étoit présent,
 il se tourna pathétiquement vers lui, &, lui mon-
 trant de la main ces deux innocens, il l’atten-
 drit si fort, que celui qui demandoit la cassation
 du mariage, déclara hautement qu’il l’approu-
 voit.

XVII. Un pauvre cultivateur laissoit, par sa
 mort, une femme dans la misère, & quatre enfans
 en bas âge. La femme tombe malade, peu de tems
 après, & suit son époux au tombeau. La famille
 s’assemble, & se partage les trois enfans les plus
 âgés ; mais personne ne veut se charger du qua-
 trième, âgé de quatre mois. On députe un des
 parens pour aller consulter un Ecclésiastique ver-
 tueux, qui, dans un château voisin, élevoit deux
 jeunes Seigneurs. L’Ecclésiastique ne voit d’autre
 ressource que d’envoyer le malheureux orphelin
 aux Enfans trouvés. Mais l’un de ses élèves, âgé
 d’environ douze ans, témoin de la consultation &
 de la réponse, s’écria : “ Je me charge de l’enfant ;
 “ allons le voir.” Son gouverneur lui représente,
 pour l’éprouver, que ses moyens ne pourront suf-
 fire à la dépense, & que d’ailleurs M. son père est
 déjà accablé d’une multitude de pauvres. “ Quoi !
 “ mon bon maître, répondit-il avec vivacité, ce
 “ laboureur,

" laboureur, qui vient vous consulter avec la plus
 " grande confiance, & qui peut à-peine faire vivre
 " une mère infirme, trouve dans sa misère des res-
 " sources pour se charger d'un de ces malheureux
 " orphelins ; & moi, fils d'un père riche, je n'en
 " trouverois pas pour secourir ce petit enfant en-
 " core plus infortuné ? Je sacrifierai, avec la plus
 " grande satisfaction, tous mes menus-plaisirs, &
 " je demanderai à mon bon papa une culture pour
 " fournir aux besoins du petit innocent. Partons
 " pour rassurer au plus vite sa famille." On court
 " aussitôt ; on arrive à la cabane ; on trouve l'en-
 " fant. Il tend ses petits bras vers son bienfaiteur ;
 " il le caresse ; on eût dit que le Ciel le lui dis-
 " gnoit. Le jeune homme l'embrasse avec transport,
 " & dit aux plus proches parens : " N'ayez plus
 " d'inquiétude sur cet enfant : je m'en charge ;
 " il est à moi. Cherchez une bonne nourrice, le
 " plus près que vous pourrez du château ; je veux
 " être à portée de veiller à ses besoins." Depuis
 " ce tems, il ne fut plus occupé, dans ses momens
 " de loisir, que de son charmant enfant qu'il ap-
 " peloit son fils. Il entroit dans le détail de tout ce
 " qui lui étoit nécessaire, & le lui fournissoit avec
 " cette joie pure & douce, qui accompagne toujours
 " la bienfaisance.

XVIII. Sous le règne de Henri III, Roi de
 France, un Juif très-riche étant mort sans laisser
 d'héritiers, ce Prince fit présent de vingt-mille
 écus de cette aubaine à Geoffroi Camus de Pont-
 carré. Ce généreux citoyen les distribua aussitôt
 à trois négocians associés, qu'un incendie venoit
 de ruiner.

XIX. A LA prise de Nerva, en 1704, Pierre le
 Grand, Empereur & Législateur de Russie, contra,

l'épée, à la main, sur ses sujets, pour arrêter le pillage & le massacre. Il arracha les femmes des mains de ses soldats. Il tua deux de ces emportés qui refusoient d'obéir à ses ordres. Enfin ce vainqueur généreux entra dans l'Hôtel-de-ville, où les citoyens tremblans se réfugioient en foule. Là, posant son épée sanglante sur la table : " Ce n'est point, leur dit-il, du sang des habitans que cette épée est teinte, mais de celui de mes soldats, que j'ai versé pour vous sauver la vie." Ce Prince fit enfermer le Général Horn, lui reprochant d'avoir été la cause de la mort d'un grand nombre de citoyens, par sa trop grande résistance.

XX. EN 1662, il y eut une longue & cruelle famine à Paris. Un soir des grands jours d'été, que M. de Salo, Conseiller au Parlement, venoit de se promener, suivi seulement d'un laquais, un homme l'aborda, lui présenta un pistolet, & lui demanda la bourse, mais en tremblant, & en homme qui n'étoit pas expert dans le métier qu'il faisoit. " Vous vous adressez mal, lui dit le Magistrat ; je ne vous ferai guères riche : je n'ai que trois pistoles que je vous donne très-volontiers." Il les prit, & s'en alla, sans lui rien demander d'avantage. " Suis adroitement cet homme-là, dit M. de Salo à son laquais ; observe, le mieux que tu pourras, où il se retirera, & ne manque pas de me le dire." Le domestique fit ce que son maître lui commanda, suivit le voleur dans trois ou quatre petites ruer, & le vit entrer chez un boulanger où il acheta un pain de sept ou huit livres, & changea une des pistoles qu'il avoit. A dix ou douze maisons de-là, il entra dans une allée, monta à un quatrième étage ; &, en arrivant chez lui, où l'on ne voyoit clair qu'à la faveur de la lune, il jeta son pain au milieu de la chambre, & dit, en pleurant,

rant, à sa femme & à ses enfans : “ Mangez ;
 “ voilà un pain qui me coûte cher : rassasiez-vous-
 “ en, & ne me tourmentez plus comme vous faites.
 “ Malheureux que je suis ! hélas ! un de ces jours,
 “ je serai pendu ; & vous en serez la cause.” La
 femme, qui pleuroit, l'ayant apaisé le mieux
 “ qu'elle put, ramassa le pain, & le distribua à
 quatre pauvres enfans qui mouroient de faim.—
 Quand le laquais fut tout ce qu'il vouloit savoir,
 il descendit aussi doucement qu'il étoit monté, &
 rendit un compte fidelle à son maître de tout ce
 qu'il avoit vu & entendu. “ As-tu bien remarqué
 “ où il demeure, & pourras-tu m'y conduire de-
 “ main matin ?—Oui, Monsieur, fort aisément.”
 Le lendemain, dès cinq heures du matin, le Con-
 seiller alla où son laquais le conduisit, & trouva
 deux servantes qui balayoient la rue. Il demanda
 à l'une, qui étoit un homme qui demuroit dans la
 maison que le laquais lui montra, & qui occupoit
 une chambre au quatrième ? “ C'est, Monsieur,
 “ lui répondit-elle, un cordonnier, bon homme
 “ & bien serviable, mais chargé d'une grosse fa-
 “ milie, & si pauvre, qu'on ne peut l'être davan-
 “ tage.” Il fit la même demande à l'autre, qui
 fit à-peu-près la même réponse ; puis il monta chez
 l'homme qu'il cherchoit, & heurta à la porte. Ce
 malheureux, après avoir mis de méchantes chausses,
 la lui ouvrit lui-même, & le reconnut d'abord pour
 celui qu'il avoit volé le soir précédent. On con-
 çoit quelle fut sa surprise. Il se jeta à ses pieds,
 lui demanda pardon, & le supplia de ne le point
 perdre. “ Ne faites pas de bruit, lui dit M. de
 “ Salo ; je ne viens point ici dans ce dessein-là.
 “ Vous faites, mon ami, un méchant métier ; &
 “ pour peu que vous le fassiez encore, il suffira
 “ pour vous perdre, sans que personne s'en mêle.
 “ Je sais que vous êtes cordonnier : tenez, voilà

“ présente pistoles que je vous donne, achetez du
 “ cuir, & travaillez à gagner la vie à vos enfans.”

de l'empereur si à l'égard de son fils, comme il est dit
 & insensiblement est venu à la fin, comme on le voit
 dans l'histoire de l'empereur, comme on le voit

J U S T I C E.

I D E E S.

Jamais on n'est grand qu'autant que l'on est juste.

DESPREAUX.

LA Justice est un sentiment d'équité qui nous
 fait agir avec droiture, & rendre à nos semblables
 ce que nous leur devons.

Les juriconsultes distinguent deux sortes de
 justice: ils appellent l'une *communicative*; c'est
 celle qui met de la droiture dans le commerce de
 la société: & l'autre *distributive*; c'est celle qui
 règle sur l'équité & sur les lois les différends que
 les hommes ont entr'eux. La première est celle
 des particuliers: l'autre est celle des souverains &
 des magistrats. Nous ne parlerons ici que de la
 justice distributive; quant à la justice communi-
 cative, voyez *Fidélité & Vérité*.

La droiture n'est pas la seule qualité qu'on exige
 dans un magistrat. Avec un grands fonds d'équité,
 il peut faire beaucoup de mal, s'il n'est fort in-
 struit. Il doit avoir une profonde connoissance
 des lois, & une grande étude des hommes, pour
 n'être point exposé à être trompé ni à se tromper
 lui-même.

M. Daguesseau dit qu'il n'y a point de diffé-
 rence entre un juge méchant & un juge ignorant.
 En effet, si l'un est plus inexcusable, l'autre est
 plus incorrigible. D'ailleurs il importe fort peu à
 ceux qui sont déshonorés, ou ruinés, que ce soit
 par

par un homme qui les trompe, ou par un homme qui s'est trompé.

Une circonstance essentielle à la justice que l'on doit aux autres, c'est de la faire promptement & sans différer: la faire attendre, c'est injustice.

Dans le monde il n'est rien de beau que l'équité :
Sans elle la valeur, la force, la beauté,
Et toutes les vertus dont s'éblouit la terre,
Ne font que faux-brillans & que morceaux de verre.

DESFAUX.

E X E M P L E S.

I. LE Philosophe Bias, forcé de condamner à mort un criminel, versa des larmes sur le triste sort de cet infortuné. " Pourquoi pleurez-vous, lui dit quelqu'un ? Ne dépend-il pas de vous de condamner ou d'absoudre cet homme ?—Non," répondit Bias : La justice & les lois exigent que je le condamne ; mais la nature demande à son tour que je m'attendrisse sur les malheurs de la foible humanité.

II. CANUT, Roi de Danemarck, ayant tué un de ses gardes dans l'ivresse, descendit du trône, & demanda d'être jugé comme un particulier, puisqu'il avoit violé les lois qu'il avoit portées lui-même. Mais, personne n'osant prononcer contre lui, il se condamna à payer le quadruple de la taxe réglée pour un homicide, sans réserve du quart que la loi lui attribuoit.

III. Le Comte d'Anjou, frère du Roi Louis IX, avoit un procès contre un simple gentilhomme son vassal, pour la possession d'un château. Les officiers du Prince jugèrent en sa faveur: le Chevalier en appela à la Cour du Roi. Le Comte, pliqué

qué de sa hardiesse, le fit mettre en prison. Le Roi en fut averti, & manda sur-le-champ au Comte de le venir trouver; "Croyez-vous, lui dit-il, " avec un visage sévère, croyez-vous qu'il doive y " avoir plus d'un souverain en France, ou que " vous serez au-dessus des lois, parce que vous êtes " mon frère?" En même tems il lui ordonne de rendre la liberté à ce malheureux vassal, pour pouvoir défendre son droit au Parlement. Le Comte obéit. Il ne restoit plus qu'à instruire l'affaire; mais le gentilhomme ne trouvoit ni procureurs, ni avocats; tant on redoutoit le caractère violent du Prince Angevin. Louis eut encore la bonté de lui en donner d'office, après leur avoir fait jurer, qu'ils le conseilleroient fidèlement. La question fut scrupuleusement discutée; le Chevalier réintégré dans ses biens; & Charles, Comte d'Anjou, frère du Roi, condamné.

◊ **IV. L'EMPEREUR CONRAD II** allant à Maïence pour s'y faire sacrer, trois particuliers se jetèrent à ses pieds, & le supplièrent de leur faire raison de quelques dommages qu'ils avoient essuyés de la part de leurs ennemis. Conrad s'arrêta pour écouter leurs plaintes; mais ce retardement paroissant fâcher ceux qui l'accompagnoient, il se retourne vers eux. " Si je suis chargé de gouverner l'Empire, leur dit-il, c'est à moi de rendre la justice, & de ne point la différer: par où puis-je mieux commencer mon règne que par un acte d'équité?"

V. UN Voyageur Espagnol avoit rencontré un Indien au milieu d'un désert. Ils étoient tous deux à cheval. L'Espagnol, qui craignoit que le sien ne pût faire sa route, parce qu'il étoit très-mauvais, demanda à l'Indien, qui en avoit un jeune &

& vigoureux, de faire un échange: celui-ci le refusa. L'Espagnol lui cherche une mauvaise querelle: ils en viennent aux mains; & l'agresseur, bien armé, se saisit facilement du cheval qu'il désiroit, & continue sa route. L'Indien le suit jusque dans la ville la plus prochaine, & va porter ses plaintes au Juge. L'Espagnol est obligé de comparoître & d'amener le cheval. Il traite l'Indien de fourbe, assurant que le cheval lui appartient, & qu'il l'a élevé tout jeune. Il n'y avoit point de preuves du contraire; & le Juge indécis alloit renvoyer les plaideurs hors de cour & de procès, lorsque l'Indien s'écria: "Le cheval est à moi! & je le prouve!" Il ôte aussi-tôt son manteau, & en couvre subitement la tête de l'animal; & s'adressant au Juge: "Puisque cet homme, dit-il, assure avoir élevé ce cheval, commandez-lui de dire duquel des deux yeux il est borgne." L'Espagnol ne veut point paroître hésiter, & répond à l'instant: "De l'œil droit." Alors l'Indien découvrant la tête du cheval: "Il n'est borgne, dit-il, ni de l'œil droit, ni de l'œil gauche." Le Juge, convaincu par une preuve si ingénieuse & si forte, lui adjugea le cheval, & l'affaire fut terminée.

VI. UN Courtisan pressoit Henri IV, Roi de France, de pardonner à son neveu qui venoit de tuer un homme dans une querelle. "Il vous sied bien de faire l'oncle, lui dit-il; à moi, de faire le Roi: j'excuse votre demande, excusez mon refus."

VII. UN marchand Chrétien ayant confié à un chamelier Turc un certain nombre de balles de soie, pour les voiturier d'Alep à Constantinople, se mit en chemin avec lui; mais, au milieu de la route, il tomba malade, & ne put suivre la caravane, qui arriva long-tems avant lui. Le chamelier,
ne

ne voyant pas venir son homme, au bout de quelques semaines, s'imagina qu'il étoit mort; vendit les soies, & changea de profession. Le marchand Chrétien arriva enfin; le trouva, après avoir perdu bien du tems à le chercher, & lui demanda les marchandises. Le fourbe feignit de ne le pas connoître, & nia d'avoir jamais été chamelier. Le Cadi, devant lequel cette affaire fut portée, dit au Chrétien: "Que demandes-tu?—Vingt balles de soies, répondit-il, que j'ai remises à cet homme.—" "Que réponds-tu à cela? dit le Cadi au chamelier. —" "Je ne fais ce qu'il veut dire avec ses balles de soie & ses chameaux; je ne l'ai jamais ni vu ni connu." Alors le Cadi, se tournant vers le Chrétien, lui demanda quelle preuve il pourroit donner de ce qu'il avançoit. Le marchand n'en put donner d'autre si non que la maladie l'avoit empêché de suivre le chamelier. Le Cadi leur dit à tous deux qu'ils étoient des bêtes, & qu'ils se retirassent de sa présence. Il leur tourna le dos; &, pendant qu'ils sortoient ensemble, il se mit à une fenêtre, & cria assez haut: "Chamelier, un mot!" Le Turc aussitôt tourna la tête, sans songer qu'il venoit d'abjurer cette profession. Alors le Cadi, l'obligeant de revenir sur ses pas, lui fit donner la bastonnade, & avouer sa friponnerie. Il le condamna à payer au Chrétien sa soie, & de plus, une amende considérable pour le faux serment qu'il avoit fait.

VIII. UN Turc prêta cent écus à un Chrétien, à condition que, s'il ne lui rendoit pas cette somme dans un tems qu'il fixa, il lui pourroit couper deux onces de chair. Le Chrétien, au terme expiré, ne put pas payer. Le Turc, plein de colère, vouloit exécuter la peine convenue: & le Chrétien s'efforçoit de s'en affranchir. Ils furent traduits

tous

tous deux devant Amurat I, qui essaya d'abord de concilier le débiteur avec le créancier ; mais l'inflexible Turc ne voulut rien accorder. Alors le Grand Seigneur, pour le punir de son inhumaine obstination, lui permit de couper les deux onces de chair ; mais à la charge, s'il excédoit ce poids, de subir la même peine. Ce jugement effraya l'implacable Musulman : aussitôt il se désista de ses poursuites, & remit la dette au malheureux Chrétien.

IX. HUMAIN à l'égard de ses ennemis, Totila punissoit sévèrement le crime dans ses propres soldats. Un Romain de la Calabre vint lui demander justice contre un de ses gardes, l'accusant d'avoir fait violence à sa fille. Le coupable, sur son propre aveu, fut condamné à mort. Comme c'étoit un guerrier renommé par sa valeur, les principaux officiers se réunirent pour demander sa grâce. Le Roi, après les avoir écoutés avec bonté, leur répondit en ces termes : “ Ne me soupçonnez pas
 “ de cruauté ; rien ne me touche plus sensiblement
 “ que les malheurs de mes compatriotes ; mais le
 “ plus grand mal que je leur pourrois faire, seroit
 “ de laisser les crimes impunis. Je sais que le vul-
 “ gaire nomme clémence une indulgence meur-
 “ trière, qui nourrit les forfaits, & les multiplie ;
 “ au contraire, celui qui, par une sévérité salu-
 “ taire, maintient l'autorité des lois, est regardé
 “ comme dur & impitoyable. C'est la licence qui
 “ renverse ainsi les vrais noms des choses pour se
 “ procurer l'impunité. Vous n'avez point de part
 “ au crime : songez qu'en le défendant, vous vous
 “ rendriez complices. Je tiens également coupables
 “ l'auteur du forfait, & celui qui en empêche la pu-
 “ nition. Choisissez de sauver un criminel, ou la na-
 “ tion entière. Au commencement de la guerre,
 “ nous

" nous étions puissans & fortunés : le nombre & la
 " bravoure de nos soldats, nos richesses, nos victoires
 " passées, nous rendoient formidables. Toutes les
 " forteresses de l'Italie étoient en nos mains. L'in-
 " justice de Théodat a détruit notre empire : Dieu
 " s'est armé contre nous : il a marché à la tête
 " d'un petit nombre de Romains, & nos armées
 " innombrables ont disparu devant de foibles en-
 " nemis. Rassasié de vengeance, il se tourne main-
 " tenant vers nous ; son bras puissant relève ceux
 " que son bras avoit abattus : nous n'attendions
 " que la mort ; il nous a donné la victoire. Con-
 " servons-la par notre justice ; n'attirons pas sur
 " nos têtes le châtimement que le coupable a mérité."
 Ces sages réflexions pénétrèrent le cœur des Goths :
 ils abandonnèrent le criminel ; il fut exécuté, &
 ses biens furent donnés à la fille qu'il avoit ou-
 tragée.

X. Un marchand avoit perdu une bourse rem-
 plie d'une somme considérable, & d'un bon nombre
 de pierreries ; & pour la retrouver plus facile-
 ment, il fit publier qu'il en donneroit la moitié à
 celui qui la lui rapporteroit. Un Mahométan,
 qui l'avoit trouvée, la lui porta ; mais il ne vou-
 lut lui rien donner, disant que le tout n'y étoit
 pas. L'affaire alla jusqu'à Otaï Khan, Empe-
 reur des Tartares, qui voulut en prendre con-
 noissance. Le Mahométan jura que la bourse
 étoit en son entier, & qu'il n'en avoit rien pris ;
 & le marchand soutint, par serment, qu'il y avoit
 plus d'argent & de pierreries. Otaï-Khan pro-
 nonça, & dit au Mahométan : " Emportez la
 " bourse, & gardez-la jusqu'à ce que celui à qui
 " elle appartient vienne vous la demander. Pour
 " le marchand, qu'il aille chercher ailleurs ce qu'il

" a perdu.

"a perdu ; car, de son propre aveu, la bourse n'est
"pas à lui."

XI. JUSTIN voulant rétablir la justice, nomma Préfet de Constantinople un magistrat intègre, plein de fermeté & de vigueur, qu'il revêtit de toute son autorité, pour punir les coupables sans distinction d'état ni de rang : il déclara que les sentences du Préfet seroient exécutées sans appel, & que le souverain ne feroit grâce à personne. Cette déclaration si terrible effraya tous ceux que l'iniquité soutenoit, hormis un seul qui se mit au-dessus de toutes les lois. Une pauvre veuve vint se jeter aux pieds du Préfet, se plaignant d'un officier général, qui l'avoit dépouillée de tous ses biens. Le magistrat, par ménagement pour ce seigneur, qui étoit parent du Prince, lui écrivit pour le prier de rendre justice, & lui fit présenter sa lettre par la personne offensée. Pour toute satisfaction, elle ne reçut que des outrages & de mauvais traitemens. Indigné de cette insulte, le Préfet cite l'accusé devant son tribunal : celui-ci ne répond que par des railleries & des injures contre le juge & le jugement. Au lieu de comparoître, il va dîner au palais, où il étoit invité avec un grand nombre de courtisans. Le Préfet, ayant appris qu'il étoit à table avec l'Empereur, entre dans la salle du festin, & adressant la parole au Prince : "Seigneur, lui dit-il, si vous per-
"sistez dans la résolution que vous avez annoncée,
"de châtier les violences, je continuerai d'exé-
"cutter vos ordres : mais, si vous renoncez à ce
"dessein si digne de vous, s'il faut que les plus
"méchans des hommes soient honorés de votre fa-
"veur & reçus à votre table, acceptez la démission
"d'une charge inutile à vos sujets, & qui ne peut
"que vous déplaire." Justin, frappé d'une re-
montrance

montrance si hardie: " Je n'ai point changé; je
 " pondit-il: poursuivez par-tout l'injustice; je
 " vous l'abandonne; fût-elle assise avec moi sur
 " le trône, j'en descendrois pour la livrer au
 " châtimement." Armé de cette réponse, le Ma-
 gistrat fait saisir le coupable au milieu des con-
 vives; le traîne au tribunal, écoute la plainte de
 la veuve; &, comme cet homme, auparavant si
 superbe, alors interdit & tremblant, ne pouvoit
 alléguer aucun moyen de défense, il le fait dé-
 pouiller, battre de verges, & promener sur un âne,
 la face tournée en arrière, par toutes les places de
 la ville. Ses biens furent saisis au profit de la veuve,
 & cet exemple arrêta pour quelque tems l'usur-
 pation & la violence. L'Empereur récompensa la
 fermeté du Préfet, en la créant Patrice, & en lui
 assurant sa charge pour tout le tems de sa vie.

XII. Un des valets-de-chambre de Louis XIV
 le prioit, comme il se mettoit au lit, de faire re-
 commander à M. le premier Président un procès
 qu'il avoit contre son beau-père, & lui disoit, en
 le pressant: " Hélas! Sire, vous n'avez qu'à dire
 " un mot.—Eh! lui dit le Monarque, ce n'est
 " pas de quoi je suis en peine; mais, dis-moi, si
 " tu étois à la place de ton beau-père, & que ton
 " beau-père fût à la tienne, serois-tu bien-aise
 " que je disse ce mot?"

XIII. Un fermier de Southams, dans le comté
 de Warwick, en Angleterre, fut assassiné en re-
 venant chez lui. Le lendemain, un homme vint
 trouver la femme de ce fermier, & lui demanda si
 son mari étoit rentré le soir précédent? Elle ré-
 pondit que non, & qu'elle en étoit fort inquiète:
 " Vos inquiétudes, répliqua cet homme, ne peu-
 " vent égaler les miennes; car, comme j'étois
 " couché

" couché cette nuit, sans être encore endormi,
 " votre mari m'est apparu : il m'a montré plusieurs
 " blessures qu'il avoit reçues sur son corps, & m'a
 " dit qu'il avoit été assassiné par un tel, & que son
 " cadavre avoit été jeté dans une marnière. " La
 fermière alarmée fit des perquisitions. On découvrit
 la marnière, & l'on y trouva le corps blessé
 aux endroits que cet homme avoit désignés. Ce-
 lui que le prétendu revenant avoit accusé, fut
 saisi & mis entre les mains des Juges, comme
 violemment soupçonné du meurtre. Son procès fut
 instruit à Warwick ; & les Jurés l'auroient con-
 damné aussi témérairement que le Juge de paix
 l'avoit arrêté, si Lord Raimond, le principal Juge,
 n'avoit suspendu l'arrêt. Voici ce qu'il dit aux
 Jurés : " Je crois, Messieurs, que vous paroîtrez
 " donner au témoignage d'un revenant, plus de
 " poids qu'il n'en mérite. Je ne peux pas dire
 " que je fasse beaucoup de cas de ces sortes d'his-
 " toire ; mais, quoi qu'il en soit, nous n'avons
 " aucun droit de suivre nos inclinations particu-
 " lières sur ce point. Nous formons un tribunal
 " de justice, & nous devons nous régler sur la Loi.
 " Or je ne connois aucune loi existante qui
 " admette le témoignage d'un revenant ; &, quand
 " il y en auroit une qui l'admettroit, le revenant
 " ne paroît pas pour faire sa déposition. Huissier,
 " ajouta le Juge, appelez le revenant ; " ce que
 " l'Huissier fit par trois fois, sans que le revenant
 parût, comme on le pense bien. " Messieurs les
 Jurés, continua le Juge, le prisonnier, qui est à
 la barre, est, suivant le témoignage de gens ir-
 reprochables, d'une réputation sans tache ; & il
 n'a point paru, dans le cours des informations,
 qu'il y ait eu aucune espèce de querelle entre lui
 & le mort. Je le crois absolument innocent ;
 &, comme il n'y a contre lui aucune preuve ni
 directe

“ directe ni indirecte, il doit être renvoyé ; mais,
 “ par plusieurs circonstances, qui m'ont frappé
 “ dans le procès, je soupçonne fortement la per-
 “ sonne qui a vu le revenant, d'être le meurtrier ;
 “ auquel cas, il n'est pas difficile de concevoir
 “ qu'il ait pu désigner la place des blessures, la
 “ marnière, & le reste, sans aucun secours naturel :
 “ en conséquence de ces soupçons, je me crois
 “ en droit de le faire arrêter, jusqu'à ce qu'on fasse
 “ de plus amples informations.” Cet homme fut
 effectivement arrêté : on donna un ordre pour
 faire des perquisitions dans sa maison. On trouva
 des preuves de son crime, qu'il avoua lui-même à
 la fin ; & il fut exécuté aux assises suivantes.

XI. Un Seigneur très-riche donna tout son
 bien, par testament, à des Religieux Bénédictins.
 Il avoit marqué expressément qu'ils ne donne-
 roient à ses enfans que ce qu'il leur plairoit. Dès
 qu'il fut mort, le couvent s'empara de tout le
 bien. Les pauvres enfans du défunt s'adressèrent
 au Duc d'Osune, Viceroi de Naples, & le priè-
 rent de leur faire accorder quelque chose. Ce
 Seigneur, touché de leur infortune, fit venir les
 Bénédictins, & leur demanda ce qu'ils vouloient
 donner à ces enfans ? Les bons pères lui répon-
 dirent : “ Huit mille livres. — Et que vaut le
 “ bien que vous retenez ? ” répliqua le Duc. Les
 Bénédictins répondirent qu'il pouvoit valoir en-
 viron cent mille francs. “ Mes pères, dit alors le
 “ Duc, il faut suivre l'intention du testateur, qui a
 “ été, que ses enfans auroient ce qu'il vous plairait,
 “ & par conséquent, il faut leur remettre ces cent
 “ mille francs ; car je vois qu'ils vous plaisent
 “ beaucoup.” Les Moines voulurent répliquer ;
 mais le Duc, sans les écouter, fit exécuter sur-le-
 champ sa sentence.

XV. CHARLES LE HARDI, Duc de Bourgogne, avoit donné le gouvernement de la capitale de la Gueldre à Claude Rhynsault, Allemand, qui l'avoit bien servi dans ses guerres. A peine fut-il pourvu de cet emploi, qu'il jeta les yeux sur Saphira, femme d'une rare beauté, & qui étoit mariée à un riche marchand de la ville, nommé Paul Dauvelt. Il mit tout en usage pour s'introduire chez elle ; mais, instruite de ses vues, elle n'oublia rien pour éviter le piège qu'il lui tendoit. — Le Gouverneur, convaincu qu'il ne réussiroit jamais par les voies ordinaires, fit emprisonner le mari, sous prétexte qu'il avoit des correspondances avec les ennemis du Prince. On lui fit son procès ; mais, la veille du jour qu'il devoit être exécuté, Saphira courut implorer la clémence du Gouverneur, qui lui dit qu'elle ne pouvoit espérer de sauver la vie à son mari qu'en se rendant à ses desirs. Cette vertueuse femme, accablée de douleur, se transporta à la prison, où elle découvrit à son mari tout ce qui venoit de se passer, & le rude combat qui s'étoit livré dans son âme, entre sa tendresse pour lui, & la fidélité qu'elle lui devoit. L'époux, honteux d'avouer ce que la crainte de la mort lui suggéroit, laissa échapper quelques mots qui lui firent entendre qu'il ne la croyoit pas déshonorée par une action où il étoit bien persuadé que sa volonté n'auroit aucune part. Avec cette prière indirecte de lui sauver la vie, elle prit congé du triste prisonnier, qu'elle embrassa mille fois. Le lendemain matin elle alla trouver le Gouverneur, & se mit à sa discrétion. Rhynsault loua ses charmes ; se flatta d'avoir avec elle un commerce libre dans la suite, & lui dit, d'un air cruellement gai, d'aller retirer son mari de la prison : “ Mais, ajouta-t-il, vous ne devez pas
 “ être fâchée si j'ai pris des mesures, afin qu'il ne
 “ soit

“ soit pas à l’avenir un obstacle à nos rendez-
 “ vous.” Ces derniers mots lui présagèrent le
 malheureux sort de son époux, qu’elle trouva exé-
 cuté, lorsqu’elle arriva à la prison. Outre de
 douleur, elle alla trouver en secret le Duc de Bour-
 gogne, à qui elle remit un placet qui contenoit
 le récit de sa funeste aventure. Le Duc le lut
 avec des mouvemens d’indignation & de pitié.—
 Rhynsault fut mandé à la Cour, & confronté avec
 Saphira. Dès qu’il put revenir de sa surprise, le
 Prince lui demanda s’il connoissoit cette Dame? Il
 répondit que oui, & qu’il l’épouserait, si son Al-
 tesse vouloit bien regarder cette démarche comme
 une juste réparation de son crime. Le Duc en pa-
 rut content, & fit d’abord célébrer le mariage. Il
 dit ensuite au Gouverneur : “ Vous en êtes venu
 “ là, forcé par mon autorité ; mais je ne croirai
 “ jamais que vous ayez de la tendresse pour votre
 “ femme, à moins que vous ne lui fassiez une do-
 “ nation de tout votre bien, pour en jouir après
 “ votre mort.” Quand l’acte fut expédié, le
 Duc dit à la Dame : “ Il ne me reste plus qu’à
 “ vous mettre en possession du bien que votre mari
 “ vous a donné : ” & là-dessus il commanda que
 Rhynsault fût mis à mort.

XVI. Un des favoris d’Artaxerxès lui avoit
 rendu suspecte la fidélité d’un de ses meilleurs of-
 ficiers dont il ambitionnoit la place, & avoit en-
 voyé contre lui des mémoires pleins de calomnie,
 espérant, de son crédit auprès du Prince, qu’il l’en
 croiroit sur sa simple parole, & qu’il n’entreroit
 dans aucun examen. L’officier fut mis en prison.
 Il demanda au Roi qu’on lui donnât des juges, &
 qu’on produisît les preuves. Il n’y en avoit point
 d’autre que la lettre que son ennemi même avoit
 écrite contre lui. Son innocence fut donc reconnue,

nue, & pleinement justifiée par les trois commissaires nommés pour l'examen de sa cause; & le Roi fit tomber tout le poids de son indignation sur le perfide calomniateur, qui avoit entrepris d'abuser ainsi de la confiance de son maître.

XVII. UN des domestiques du Prince Henri, fils aîné de Henri IV, Roi d'Angleterre, avoit été accusé au Banc du Roi, & saisi par ordre de ce tribunal. Le jeune Prince, qui aimoit beaucoup cet homme, regarda cette entreprise comme un manque de respect pour sa personne; & n'ayant que trop de flatteurs autour de lui, qui enflammoient encore son ressentiment par leurs conseils, il se rendit lui-même au siège de la Justice, où, se présentant d'un air furieux, il donne ordre aux officiers de rendre sur-le-champ la liberté à son domestique. La crainte fit baisser les yeux à tous ceux qui l'entendirent, & leur ôta l'envie de répondre. Il n'y eut que le Lord, Chef de la Justice, nommé Sir William Gascoigne, qui se leva sans aucune marque d'étonnement, & qui exhorta le Prince à se soumettre aux anciennes lois du royaume. "Ou du moins, lui dit-il, si vous êtes résolu de sauver votre domestique des rigueurs de la Loi, adressez-vous au Roi votre père, & demandez-lui grâce pour le coupable." Ce sage discours fit si peu d'impression sur le jeune Prince, qu'ayant renouvelé ses ordres avec la même chaleur, il protesta que, si l'on différoit un moment à les suivre, il alloit employer la violence. Le Lord, Chef de la Justice, qui le vit disposé sérieusement à l'exécution de cette menace, leva la voix avec beaucoup de fermeté & de présence d'esprit, & lui commanda, en vertu de l'obéissance qu'il devoit à l'autorité royale, de se retirer à l'instant de la Cour, dont il troubloit les exercices par des procédés si violens. C'étoit attiser le feu,

& souffler sur la flamme. La colère du Prince éclata d'une manière terrible: il s'approcha du Juge avec un air furieux, il crut peut-être l'épouvanter par ce mouvement hardi. Mais Sir William, se rendant maître de lui-même, soutint parfaitement la majesté d'un siège sur lequel il représentoit le Roi. "Prince, s'écria-t-il d'une voix ferme, je tiens ici la place de votre souverain seigneur, de votre roi, de votre père: vous lui devez une double obéissance à ces deux titres. Je vous ordonne, en son nom, de renoncer à votre dessein, & de donner désormais un meilleur exemple à ceux qui doivent être vos sujets; & si vous êtes sage, afin de réparer la désobéissance & le mépris que vous venez de marquer pour la Loi, vous vous rendrez vous-même à ce moment dans la prison, où je vous enjoins de demeurer, jusqu'à ce que le Roi, votre père, vous fasse déclarer sa volonté." La gravité du Juge, & la force de l'autorité, produisirent l'effet d'un coup de foudre. Le Prince en fut si frappé, que, remettant aussi-tôt son épée à ceux qui l'accompagnoient, il fit une profonde révérence au Lord, Chef de la Justice; & sans répliquer un seul mot, il se rendit droit à la prison du même tribunal. Les gens de sa suite allèrent aussitôt faire ce rapport au Roi, & ne manquèrent pas d'y joindre toutes les plaintes qui pouvoient le prévenir & l'indisposer contre Sir William. Ce sage Monarque se fit expliquer jusqu'aux moindres circonstances: ensuite il parut rêver un moment; mais, levant tout d'un coup les yeux & les mains au Ciel, il s'écria, dans une espèce de transport: "O Dieu! quelle reconnoissance ne dois-je pas à ta bonté! tu m'as fait présent d'un Juge qui ne craint pas d'exercer la justice, & d'un fils, qui non-seulement suit obéir, mais qui a la force de sacrifier sa colère à l'obéissance."

XVIII. UN Arabe étoit venu se jeter aux genoux d'un Sultan pour se plaindre des violences que deux inconnus exerçoient dans sa maison. Le Sultan s'y transporta aussitôt, & après avoir fait éteindre les lumières, saisir les criminels & envelopper leurs têtes d'un manteau, il commande qu'on les poignarde. L'exécution faite, le Sultan fait rallumer les flambeaux, considère les corps de ces criminels, lève les mains, & rend grâces à Dieu. "Quelle faveur, lui dit son Visir, avez-vous donc reçue du Ciel?—Visir, répond le Sultan, j'ai cru mes fils auteurs de ces violences; c'est pour quoi j'ai voulu qu'on éteignît les flambeaux, qu'on couvrît d'un manteau le visage de ces malheureux: j'ai craint que la tendresse paternelle ne me fît manquer à la justice que je dois à mes sujets. Juge si je dois remercier le Ciel, maintenant que je me trouve juste sans être parricide."

XIX. FRANÇOIS I étoit à la chasse aux environs de Blois. Il rencontra une femme assez bien mise, accompagnée d'un homme, qui pouvoit passer pour son écuyer, & d'un autre domestique. Le Roi lui demanda où elle alloit dans un tems froid & assez mauvais? On étoit en hiver. Cette femme, qui ne le connoissoit pas, mais qui vit bien à l'air & au maintien de François, l'un des plus beaux hommes de son royaume, qu'il ne pouvoit être que d'un rang très-distingué, le salua, & ne fit aucune difficulté de lui rendre compte de son voyage. "Monsieur, lui dit-elle, je vais à Blois, à dessein d'y chercher quelque protection qui puisse me procurer une entrée au château, & l'occasion de me jeter aux pieds du Roi, pour me plaindre à sa Majesté d'une injustice qu'on m'a faite au Parlement de Rouen, d'où je viens.

" On m'a assuré que le Roi est plein de bonté,
 " qu'il a celle d'écouter facilement ses sujets, &
 " qu'il aime la justice: peut-être aura-t-il
 " quelque égard à ma triste situation, & à la
 " bonté de ma cause. — Exposez-moi votre af-
 " faire, Mademoiselle, lui dit François sans se
 " faire connoître; j'ai quelque crédit à la Cour,
 " & j'ose même me flatter de vous y rendre quel-
 " ques services auprès du Roi, si vos plaintes sont
 " fondées. — Voici, Monsieur, répliqua la Dame,
 " l'affaire dont il s'agit. Je suis veuve d'un gen-
 " tilhomme qui étoit homme d'armes d'une des
 " compagnies de sa Majesté. Pour être en état de
 " faire son service, il emprunta d'un homme de
 " robe; & pour sureté du prêt & des intérêts, il
 " m'engagea sa terre qui faisoit tout son bien.
 " Mon mari fut tué dans une bataille. Le cré-
 "ancier, qui s'est emparé de cette terre, a tou-
 " jours joui des fruits, & il m'a été impossible de
 " payer les intérêts, & encore moins le principal.
 " Je l'ai traduit en justice; & quoiqu'il soit cer-
 " tain que les jouissances égalent le principal &
 " les intérêts de sa créance, je demandois qu'il
 " s'en fit au moins une compensation; mais on
 " n'a eu aucun égard à ma demande, & je viens
 " d'être condamné avec dépens. Mon conseil
 " m'a de plus assurée qu'il n'y avoit aucun remède
 " à mon affaire, si le Roi ne daigne y en apporter
 " lui-même. Si j'ai le malheur de n'être pas
 " écoutée, c'en est fait de ma fortune & de celle
 " de mes enfans qui sont en grand nombre; nous
 " sommes, eux & moi, réduits à la mendicité. Je
 " vous prie, Monsieur, puisque vous avez daigné
 " m'écouter, de vouloir bien me servir de protec-
 " teur." Le Roi, touché du récit de la veuve, lui
 " dit: " Mademoiselle, continuez votre route,
 " venez demain matin au château, & demandez le
 " nom

« nom d'un tel, (il lui indiqua un nom qu'il
« imagina) & ce gentilhomme vous fera parler
« au Roi sur-le-champ. » Elle remercia, alla
à Blois ; & le Roi rejoignit les courtisans qui
l'accompagnoient. Il n'oublia pas ce qu'il avoit
promis, & commanda en arrivant au château,
qu'on l'avertît, s'il se présentoit une Demoiselle
qui demandât à parler à tel gentilhomme. La
veuve ne manqua pas de paroître le lendemain.
Le Roi, qui en fut aussitôt averti, la fait intro-
duire dans l'appartement où il étoit ; & se faisant
connoître : « Je suis, lui dit-il, celui que vous
« demandez ; allez bien avec le Roi, comme vous
« voyez, pour en obtenir tout ce que je veux.
« Qu'on aille chercher mon Chancelier, continua-
« t-il, & qu'on examine les plaintes de cette De-
« moiselle. Allez, lui dit-il encore, on vous fera
« justice. » La veuve, frappée du dernier étonne-
ment, ne put que se jeter aux genoux du Mo-
narque, qui la fit relever avec bonté, & voulut
qu'on examinât, en sa présence, l'affaire dont il
s'agissoit. Le résultat fut un ordre précis au cré-
ancier de remettre la terre, en recevant ce qui lui
étoit raisonnablement dû ; & quant au paiement
de la dette, le Roi le fit faire de ses propres de-
niers.

MAGNANIMITÉ.

IDEES.

*Il est des Cœurs si grands, si généreux,
Que tout le reste est bien vil auprès d'eux.*

VOLTAIRE.

LA Magnanimité est l'amour des grandes choses ;
c'est un attachement inviolable pour le beau ; le

grand, le difficile, & l'honnête. On pourroit ajouter à cette définition, que c'est le bon sens de l'orgueil, & la voie la plus noble pour recevoir des louanges.

La source de la véritable grandeur d'âme, consiste à ne désirer rien de ce qui est à autrui, & à être bien persuadé qu'on ne peut, ni sur le trône, ni dans aucune autre condition, conserver ni courage ni honneur, si on se laisse séduire par des désirs que la justice condamne, & qu'on ne peut faire réussir que par des voies obscures & artificieuses.

C'est une marque certaine de grandeur d'âme, lorsqu'on ne connoît point la jalousie ; lorsqu'on se sacrifie pour la patrie, ou pour le bien public ; lorsqu'on avoue ses fautes, & qu'on cherche à les réparer ; lorsqu'on souffre, sans se déconcerter, les revers de la fortune ; lorsque les honneurs rendent meilleurs ; lorsqu'on méprise les injures, & qu'on pardonne, en pouvant se venger impunément ; lorsqu'on avoue ses torts par amour de la justice, & que par ce même amour on cède un honneur qui nous étoit réservé, à celui qui nous en paroît plus digne. En un mot, on n'est grand qu'en faisant de grandes choses.

La Magnanimité est le véritable appanage d'un Souverain. C'est elle qui lui donne de grandes vues & de nobles sentimens ; c'est elle qui l'élève au-dessus des passions, qui le rend supérieur à la haine, & le fait triompher du cruel plaisir de la vengeance. Un prince magnanimé n'a pas de joie plus pure que celle de pardonner ; & c'est principalement à cette joie qu'on reconnoît sa magnanimité. Ce n'est pas sur la reconnaissance du peuple qu'il mesure ses soins & sa bonté : il agit par des vues plus désintéressées & plus nobles. Il pense que c'est à la bonté à surmonter l'ingratitude, & non à l'ingratitude à étouffer la bonté. Il aime à faire valoir les services qu'on lui rend, & à les

les récompenser. Il n'a garde d'imiter ces princes dont parle l'histoire, dont l'âme étoit si rétrécie & si bornée par la jalousie, qu'ils croyoient se déshonorer en avouant qu'on les avoit bien servis. Il met sa grandeur à être sincère & reconnoissant; à estimer un bienfait selon son véritable prix; à déclarer qu'il a reçu un signalé service d'un grand général, si la chose est vraie, & à suppléer par les témoignages d'estime & d'amitié, ce qui manque nécessairement à toute récompense d'un autre genre.

Les gens qui ont l'âme grande, se laissent plutôt vaincre par la faveur, que par la force & par la cruauté.

E X E M P L E S.

I. EN présence de tout le peuple, l'Empereur Trajan donna une épée au Préfet de Rome, & lui dit: " Prends cette épée; si je gouverne selon les loix de la justice, tu t'en serviras pour moi; si je deviens un tyran, tu t'en serviras contre moi."

II. LA Princesse Lubomirska, qui étoit dans les intérêts & les bonnes grâces du Roi Auguste, ennemi de la Suède, avoit pris la route d'Allemagne pour fuir les horreurs de la guerre cruelle qui désoleoit la Pologne en 1705. Hagen, Lieutenant-Colonel Suédois, averti de ce voyage, se mit en embuscade, & se rendit maître de la Princesse, de ses équipages, de ses pierreries, de sa vaisselle, de son argent comptant, objets très-considérables. Charles XII, instruit de cette aventure, écrivit de sa propre main à M. Hagen: " Comme je ne fais point la guerre aux Dames, le Lieutenant-Colonel ne mettra, aussitôt ma présente reçue, sa prisonnière

nière en liberté, & lui rendra tout ce qui lui appartient; & si pour le reste du chemin elle ne se croit pas assez en sûreté, le Lieutenant-Colonel l'escortera jusque sur la frontière de Saxe."

III. ON parloit, en présence de Milord Bolingbroke, de l'avarice dont le Duc de Marlborough avoit été accusé, & on citoit des traits sur lesquels on appelloit au témoignage même de Bolingbroke, qui avoit été l'ennemi déclaré du Duc. "C'étoit un si grand homme, répondit Bolingbroke, que j'ai oublié ses vices."

IV. UN jour, Thémistocle déclara, en pleine assemblée, qu'il avoit conçu un dessein important, mais qu'il ne pouvoit le communiquer au peuple, parce que, pour le faire réussir, il avoit besoin d'un profond secret; & il demanda qu'on lui nommât quelqu'un avec qui il pût s'en expliquer. Le choix tomba sur Aristide, & tous les citoyens s'en rapportèrent entièrement à son avis, tant ils comptoient, sur sa prudence & sur sa probité. Thémistocle, l'ayant tiré à part, lui dit qu'il songeoit à brûler la flotte des Grecs, qui étoit dans un port voisin, & que par-là Athènes deviendrait certainement maîtresse de toute la Grèce. Aristide, sans proférer un seul mot, revint à l'assemblée, & déclara simplement que rien ne pouvoit être plus utile que le projet de Thémistocle, mais qu'en même tems, rien n'étoit plus injuste. Alors tout le peuple, d'une commune voix, défendit à Thémistocle de passer outre.

V. SUR le point de livrer bataille au Roi Artaxerxès, Cyrus le jeune, son frère, fut conseillé par Cléarque, capitaine Grec, qui étoit venu pour seconder la révolte de ce Prince, de ne point s'en-

gager

gager dans la mêlée, & de mettre sa personne en sûreté derrière les bataillons Grecs qu'il commandoit. Que me dis-tu là ? lui répondit Cyrus. Quoi ! tu veux que, dans le tems même que je cherche à me faire Roi, je me montre indigne de l'être !

VI. Le Chevalier Baiard, ayant enlevé un trésorier Espagnol chargé d'une somme de quinze mille ducats, étala tout cet argent sur une table à son retour au camp. Un de ses amis, nommé Tardieu, arriva ; & comme il l'avoit accompagné dans cette entreprise, il prétendit avoir la moitié de la somme. Baiard, piqué de ce que Tardieu s'appliquoit la moitié de la prise sans attendre ce que son amitié décideroit en sa faveur, lui dit qu'il n'auroit rien que ce qu'il voudroit lui donner. Tardieu, que l'intérêt dominoit, quitta Baiard, en menaçant, & alla se plaindre au Général d'armée ; mais, ayant exposé la cause de son démêlé, il fut exclus de tout droit sur la prise. Il s'en revint fort triste ; & Baiard, pour s'égayer, étala une seconde fois devant lui les ducats. Le gentilhomme ne fut pas maître de son transport : " Ah ! la belle dragée, s'écria-t-il ; mais je n'y ai rien ! " " Encore si j'en avois la moitié, je serois à mon aise pour toute ma vie. — A Dieu ne plaise, répondit Baiard, que je chagrine pour si peu un brave gentilhomme comme vous ! prenez la moitié de la somme, que je vous donne volontairement & avec joie : ce que jamais vous n'aurez eu par force. " Ensuite il distribua l'autre à ses soldats, & aux officiers qui servoient sous lui, sans rien réserver pour lui-même, suivant son usage.

VII. LE Comte de Mansfield, l'un des plus grands capitaines du siècle dernier, eut des preuves certaines qu'un apothicaire avoit reçu une somme considérable pour l'empoisonner. Il l'envoya chercher ; & , lorsqu'il parut devant lui : " Mon ami, " lui dit-il, je ne puis croire qu'une personne à " qui je n'ai jamais fait de mal, veuille m'ôter la " vie. Si la nécessité vous réduit à commettre " un tel crime, voilà de l'argent : soyez honnête " homme."

VIII. LYCURGUE, après la mort de son frère, qui ne laissoit point d'enfant mâle, pouvoit aisément monter sur le trône ; & il fut Roi, en effet, pendant quelques jours. Mais, dès que la grossesse de sa belle-sœur fut connue, il déclara que la royauté appartenoit à l'enfant qui en naîtroit, si c'étoit un fils ; & dès ce moment il administra le royaume comme son tuteur. Cependant la veuve lui envoya dire, sous main, que, s'il vouloit lui promettre de l'épouser, quand il seroit Roi, elle seroit périr son fruit. Une proposition si détestable fit horreur à Lyourgue : il dissimula néanmoins ; & amusant cette femme par différens prétextes, il la mena jusqu'à son terme. Quand l'enfant fut venu au monde, il le prit entre ses bras ; & , adressant la parole à ceux qui étoient présens : " Voici, dit-il, le Roi qui nous vient de naître, " Seigneurs Spartiates !" En même tems, il le mit dans la place du Roi, & le nomma Charilaus, à cause de la joie que tout le peuple témoigna de sa naissance.

IX. SYLLA avoit assemblé le Sénat, pour le contraindre de déclarer Marius ennemi de la République. Il trouva, dans un vieux Sénateur nommé Scévola, une résistance à laquelle il ne s'atten-

doit

doit pas : " Je ne crains point, lui dit ce géné-
 " reux vieillard, ces satellites armés qui assiègent
 " le Sénat ; & pour conserver un reste de sang, que
 " l'âge a glacé dans mes veines, je ne déclarerai
 " jamais ennemi de la République Marius qui a
 " conservé Rome, & toute l'Italie."

X. LES Portugais, voulant faire des conquêtes dans les Indes, s'attachèrent, en 1508, au siège de la ville d'Oia, qu'ils attaquèrent avec fureur. Les habitans se défendirent avec le courage qu'inspire le désespoir ; mais, trop foibles pour résister à des Européens armés de la foudre, ils prirent la fuite, & cherchèrent dans les bois & dans les montagnes voisines des asyles contre la cruauté des vainqueurs. Un officier Portugais, nommé *Sylveira*, découvrant un Maure de fort bonne mine, qui se déroboit par un sentier, avec une jeune femme d'une beauté extraordinaire, courut vers eux pour les arrêter. Le Maure ne parut point alarmé pour lui-même ; mais, après avoir tourné le visage pour se défendre, il fit signe à sa compagne de fuir, tandis qu'il alloit combattre. Elle s'obstina, au contraire, à demeurer près de lui, en l'assurant qu'elle aimeroit mieux mourir, ou rester prisonnière que de s'échapper seule. *Sylveira*, touché de ce spectacle, leur laissa la liberté de se retirer, en disant à ceux qui le suivoient : " A Dieu ne plaise
 " que mon épée coupe des liens si tendres !"

XI. On parloit à Henri IV, Roi de France, d'un officier qui avoit été de la Ligue, & qui étoit fort brave ; & on lui disoit que, quoique sa Majesté lui eût pardonné, il ne l'aimoit pourtant pas. " Je
 " veux, dit-il, lui faire tant de bien, que je le
 " forcerai de m'aimer malgré lui."

XII. DANS un débordement de l'Adige, le pont de Veronne venoit d'être emporté, à l'exception de l'arcade du milieu, sur laquelle étoit une maison, où toute une famille étoit enfermée. On voyoit, du rivage, tendre les mains & implorer du secours. Cependant la violence du torrent détruisoit à vue d'œil les piliers de l'arcade. Dans ce danger extrême, le Comte de Spolvérini propose une bourse de cent louis à celui qui aura le courage d'aller, sur un bateau, délivrer ces malheureux. On risquoit d'être emporté par la rapidité du fleuve, ou d'être écrasé par les ruines de l'arcade, en abordant dessous. Le concours du peuple étoit innombrable, & personne n'osoit s'offrir. Dans cet intervalle passe un villageois ; on l'instruit de l'entreprise proposée, & de la récompense qui y est attachée. Il monte aussitôt sur un bateau, gagne, à force de rames, le milieu du fleuve, aborde, attend au bas de la pile que toute la famille, père, mère, enfans & vieillards, se glissant le long d'une corde, soient descendus dans le bateau. "Courage !"
 "s'écria-t-il, vous voilà sauvés !" Il rame, il surmonte l'effort des eaux, & regagne enfin le rivage. Le Comte de Spolvérini veut lui donner la récompense promise : "Je ne vends point ma vie," lui dit le magnanime villageois ; mon travail suffit pour me nourrir, moi, ma femme, & mes enfans : donnez cela à cette pauvre famille qui en a plus besoin que moi."

XIII. ALPHONSE V, Roi d'Aragon, étant, un jour, à table, donna la coupe à Perreti, son échançon, lui disant de la porter à un seigneur qu'il estimoit beaucoup. L'échançon, brouillé mortellement avec cette personne, refusa de la lui présenter : & , quoique le Roi le lui eût commandé jusqu'à trois fois, jamais il ne voulut obéir. Alphonse perd
 enfin

enfin patience : enflammé de colère, il se lève de table, poursuit cet officier, l'épée à la main ; mais, au moment qu'il est prêt à le frapper, il se jette tout-à-coup son épée, en disant : " Il vaut mieux te pardonner, que d'écouter mon ressentiment & le plaisir de la vengeance."

XIV. LUCHINO Vivaldo, l'un des plus considérables citoyens de Gènes, étoit épris d'amour depuis plusieurs années, pour une jeune personne extrêmement belle. Elle étoit mariée ; & quelques soins que lui eût rendus le passionné Vivaldo, quelques moyens qu'il eût mis en usage pour l'engager à répondre à son amour, il n'avoit pu réussir à la séduire. La résistance n'avoit servi qu'à enflammer davantage ses desirs criminels, lorsque d'affreux malheurs lui mirent sa maîtresse entre les bras. — Le mari de cette femme venoit d'être fait prisonnier, & les services que son époux rendoit à l'état étoient la seule ressource qui faisoit subsister sa famille. Gènes étoit alors dans une prodigieuse disette, & la maîtresse de Vivaldo se vit en peu de tems réduite à mourir de faim. Dans cette terrible extrémité, elle alla se jeter aux pieds de son amant, lui représenta sa misère, & se livrant à sa discrétion elle le conjura de sauver la vie à ses petits enfans, qui étoient sur le point de périr. Vivaldo étoit aussi généreux que sensible. Il releva la belle Génoise, la consola, & lui donna tous les secours possibles ; mais il lui déclara en même tems qu'il étoit incapable d'abuser de son infortune. Il la renvoya chez elle ; &, gardant toutes sortes de ménagemens avec une femme que ses disgraces lui rendoient infiniment respectable, il ne voulut plus la voir, & chargea sa propre épouse de lui fournir toutes les choses dont elle pourroit avoir besoin.

XV. On disoit, un jour, au Tasse, d'un des plus grands poëtes d'Italie, qu'il avoit une belle occasion de se venger d'un homme qui, par haine & par jalousie, lui avoit rendu mille mauvais services. "Ce n'est pas le bien, répondit cet homme immortel, ce n'est pas la vie ou l'honneur que je désire. "ôter à cet envieux, mais uniquement sa mauvaise volonté."

XVI. Le Marquis de Brézé, Amiral de France, reçut un jour la visite d'une Dame de province accompagnée de sa fille, qui étoit d'une extrême beauté. La mère commença par dire son nom, qui étoit celui d'une des meilleurs familles d'Anjou, & lui témoigna qu'on lui avoit suscité un mauvais procès, où il s'agissoit de tout son bien; elle ajouta que, pour se défendre, elle avoit emprunté de tous ses amis, & qu'un chicaneur de profession s'étoit entêté de la réduire à l'indigence. L'Amiral la pria d'agréer trois cents louis d'or, qu'elle accepta pour mettre son procès en état: il devint lui-même son solliciteur, & fit si bien qu'elle gagna son procès avec dépens. La Dame, allant remercier le jeune Amiral, lui fit entendre combien sa reconnoissance étoit vive; qu'elle étoit hors d'état de lui en prouver toute la grandeur, & qu'elle n'avoit que sa fille, qui étoit présente, qui fut capable de payer pour elle. Surpris d'une offre si peu attendue, le Marquis tira, en présence de la mère, la demoiselle dans un coin de la chambre, lui remontra que son honneur & son salut étoient en danger auprès de sa mère, lui conseilla de ne se point donner à d'autres qu'à Dieu; & comme elle en avoit déjà la pensée, il prit dans son carrosse la mère & la fille, & les conduisit dans un convent, où il laissa la demoiselle. Quand il eût payé une année de la pension, un jour qu'il étoit

avant

avant la profession, il fit toucher huit cents pistoles à la supérieure du monastère, & en fit passer un acte au nom de la fille, sans que le sien y parût.

XVII. Un Gentilhomme, ayant essuyé le coup de pistolet d'un autre gentilhomme, tira le sien en l'air, & puis dit à son adversaire : " Monsieur, voyons maintenant si vous réussirez mieux à l'épée.—C'est trop, Monsieur, répondit l'autre ; je vous rends volontiers la mienne, que je ne puis plus tirer contre vous, sans être aussi ingrat que vous êtes généreux." Aussitôt ils s'embrasèrent, & furent depuis amis inséparables.

XVIII. Le Vicomte de Turenne s'étoit laissé surprendre par les charmes d'une jeune Marquise qu'il avoit vue chez la Duchesse d'Orléans. Bientôt il poussa la foiblesse pour elle, jusqu'à lui découvrir un secret important que Louis XIV. lui avoit confié. La Marquise, aussi indiscrette que le Vicomte, en fit confidence à une autre personne, & le secret fut ainsi divulgué. Le Roi, qui ne s'étoit ouvert qu'au Maréchal de Turenne, & au Marquis de Louvois, assuré de la discrétion du Vicomte, tourna ses soupçons sur Louvois, & l'accusa d'avoir révélé son secret. Turenne, toujours généreux, même au milieu de ses foiblesses, justifia Louvois, en avouant sa faute. Cette noble candeur charma le Monarque, & redoubla sa confiance pour un homme qui n'avoit pas voulu cacher sa honte, en perdant un ministre qu'il lui étoit permis de ne pas aimer. Turenne renonça à tout commerce avec la Marquise, & tout le reste de sa vie, rougit de cette aventure. On rapporte que le Chevalier de Lorraine ayant voulu lui en parler, quelques années après : " Commençons donc, lui répliqua le Vicomte, par éteindre les bougies."

XIX. POM-

XIX. POMPEE avoit résolu d'exterminer tous les habitans de Messine, pour s'être rangés du parti de Marius. Sthénus, chef de la ville, l'alla trouver, & lui dit : " Pourquoi, Seigneur, faire périr tant d'innocens pour un seul coupable ? " " C'est moi qui ai persuadé, & même forcé les Messinois à prendre ce parti ; & c'est moi seul qu'il faut punir. " Pompée admira la générosité de cet homme, & en sa faveur, fit grâce à toute la ville.

XX. UN Officier Espagnol, nommé le Capitaine Michau, vint offrir ses services à Henri IV, sous prétexte des mécontentemens qu'il avoit reçus de la Cour d'Espagne, mais, en effet, à dessein de prendre son tems pour arracher la vie au Roi, & sacrifier cette grande victime à l'ambition de Philippe II. Henri en fut averti, & se tint sur ses gardes. Il chassoit, un jour, dans les forêts d'Aillas : il s'aperçut que le traître le suivoit, bien monté, avec deux pistolets aux arçons de la selle, bandés & amorcés. Le Monarque étoit mal accompagné ; il se tourna du côté du perfide Capitaine, & lui dit, avec une voix assurée, & de ce ton d'autorité si naturel aux grands Rois : " Capitaine Michau, mets pied à terre ; je veux essayer si ton cheval est aussi bon que tu le dis. " Le Capitaine étonné obéit, & descend de cheval. Le Roi saute en selle ; & prenant les deux pistolets : " Veux-tu, lui dit-il, tuer quelqu'un ? On m'a dit que tu en voulois à ma vie ; mais je suis maître de la tienné, & puis te l'ôter. " En disant ces mots, il lâche les deux pistolets en l'air, & lui commande de le suivre. Le Capitaine, s'étant excusé, prit congé deux jours après, & ne parut plus.

XXI. LE

XXI. Le célèbre Aristide avoit à juger un différend entre deux particuliers. L'un d'eux rapportoit au long les injures que son adversaire avoit vomies contre Aristide, afin d'irriter le Juge ; mais cet homme intègre l'interrompit : " Mon ami, lui dit-il, laissons là, je vous prie, les outrages que votre ennemi m'a faits ; parlons de ceux que vous en avez reçus : je suis ici pour juger votre cause, & non la mienne."

XXII. APRES un repas que Cyrus venoit de donner au Roi d'Arménie, qu'il avoit vaincu & fait prisonnier, ce Prince demanda à Tigrane son ami, fils du Monarque captif, ce qu'étoit devenu un gouverneur qu'il avoit vu plusieurs fois avec lui à la chasse, & dont il faisoit un cas particulier. " Hélas ! dit-il, il n'est plus ! & je n'ose vous avouer par quel accident je l'ai perdu." Cyrus le pressant de le lui apprendre : Mon père, continuait Tigrane, voyant que j'aimois tendrement ce gouverneur, & que je lui étois fort attaché, en conçut quelque jalousie, & le fit mourir. Mais c'étoit un si honnête homme, qu'étant près d'expirer il me fit venir, & me dit ces propres paroles : " Que maintenant, mort, Tigrane, ne vous indispose point contre le Roi votre père. Il n'a point agi à mon égard par méchanceté, mais sur une fausse prévention qui l'a malheureusement aveuglé. — Ah ! l'excellent personnage, s'écria Cyrus ; mais n'oubliez jamais le dernier avis qu'il vous a donné."

XXIII. Henry IV, ce monarque dont tous les bons François ne se rappellent le souvenir qu'avec des larmes de reconnaissance, ne faisoit point consister la grandeur & la gloire dans l'étendue de la puissance d'un Souverain, mais dans le bon usage qu'il en fait faire. On lui reprochoit, un jour, le peu

peu de pouvoir qu'il avoit dans la Rochelle.
 "Vous avez tort, répondit-il; je fais dans cette
 "ville tout ce que je veux, parce que je n'y fais
 "que ce que je dois."

XXIV. FRANÇOIS I. l'emportoit sur Charles-
 Quint du côté de l'intrépidité; mais Charles-
 Quint étoit plus heureux que lui. François ne
 faisoit pas difficulté de l'avouer lui-même. Un
 parti François, s'étant déguisé sous des habits de
 payfans, pour passer plus aisément en Piémont, au
 commencement de la guerre de 1535, fut décou-
 vert, & enlevé par les troupes de l'Empereur; &
 sous prétexte que ce parti n'avoit point été pris en
 habit militaire, ceux qui le composoient, au lieu
 d'être traités en prisonniers de guerre, furent con-
 damnés à servir sur les galères d'Espagne. C'étoit
 donner au Roi un exemple dangereux; & la loi du
 talion pouvoit paroître raisonnable à un Prince
 moins généreux que lui. Trois cents Allemands
 furent surpris presqu'en même tems aux Isles
 d'Hières, où la tempête avoit jeté leur vaisseau.
 Ils avoient fait voile de Gènes, pour rejoindre l'ar-
 mée de Catalogne, que l'Empereur assembloit pour
 le secours de Perpignan, assiégé par le Dauphin.
 Ces soldats furent traités en prisonniers de guerre;
 & le Roi, à qui l'on remontoit qu'il ne tenoit qu'à
 lui de s'en venger, répondit: "Je n'ai garde de
 "le faire; je perdrais une occasion de vaincre en
 "vertu Charles, à qui je suis obligé de céder en
 "fortune."

XXV. HATEMTAÏ étoit le plus libéral & le
 plus généreux des Arabes de son tems. On lui
 demanda s'il avoit jamais connu quelqu'un qui
 eût le cœur plus noble que lui? Il répondit:
 "Un jour, après avoir fait un sacrifice de
 "quarante

« quarante chameaux, je sortis dans la campagne, avec des seigneurs Arabes, & je vis un homme qui avoit ramassé une charge d'épines sèches pour brûler. Je lui demandai pourquoi il n'alloit pas chez Hatemtaï, où il y avoit un grand concours de peuple, pour avoir part au régal qu'il faisoit?—Qui peut manger son pain du travail de ses mains, me répondit-il, ne veut pas avoir obligation à Hatemtaï.—Cet homme, ajouta Hatemtaï, a le cœur plus noble que moi.”

XXVI. L'ATTACHEMENT inviolable d'Aristide pour la justice, l'obligeoit souvent à s'opposer à Thémistocle, qui, sur ce point ne se piquoit pas de délicatesse, & qui mit en usage toutes sortes d'intrigues & de cabales pour écarter, par les suffrages du peuple, un rival qu'il trouvoit toujours contraire à ses desseins ambitieux. Il parut bien, dans cette occasion, qu'on peut être supérieur en mérite & en vertu, sans l'être en crédit. L'éloquence impétueuse de Thémistocle l'emporta sur la justice d'Aristide. Il vint à bout de le faire bannir. Dans cette sorte de jugement, les citoyens donnoient leur suffrage, en écrivant le nom de l'accusé sur une coquille. Un paysan, qui ne savoit pas écrire, & qui ne connoissoit point Aristide, s'adressa à lui-même, pour le prier de mettre le nom d'Aristide sur la coquille. “Cet homme vous a-t-il fait quelque mal, lui dit Aristide, pour le condamner ainsi?—Non: je ne le connois pas même; mais je suis fatigué, je suis blessé, de l'entendre par-tout appeler le Juste.” Aristide, sans répondre une seule parole, prit tranquillement la coquille, y écrivit son nom, & la lui rendit. Il partit pour son exil, en priant les Dieux de ne pas permettre qu'il arrivât à sa patrie aucun accident qui le fît regretter. Pendant qu'on le conduisoit
hor

hors d'Athènes, un de ses ennemis lui cracha au visage. Il s'essuya sans se plaindre; & se tournant vers le magistrat qui l'accompagnait: "C'est à vous, lui dit-il, d'avertir cet homme, de peur qu'il n'en agisse ainsi envers quelque autre citoyen."

XXVII. LA ville de Naples avoit résolu d'ériger un arc de triomphe magnifique, afin de conserver à la postérité la mémoire du grand Alphonse V, son souverain, & le souvenir de ses actions héroïques. Déjà la place étoit marquée, & l'on se dispoit à renverser, pour l'aggrandir, la maison d'un vieil officier qui avoit servi avec distinction, pendant toute la guerre d'Italie. Alphonse, l'ayant appris, défendit absolument qu'on touchât à cette maison: "J'aime mieux, dit-il, me passer d'une masse de pierre & d'un vain monument, que de souffrir qu'on détruise l'hôtel d'un guerrier qui, pour la gloire & le salut de son prince, & de sa patrie, a prodigué son sang & sa fortune."

XXVIII. LE Maréchal de Luxembourg, n'étant encore que Comte de Boutteville, servoit dans l'armée de Flandres, en 1675, sous le commandement du Prince de Condé. Il apperçoit, dans une marche, quelques soldats qui s'étoient écartés du gros de l'armée. Il envoya un de ses aides-de-camp pour les ramener au drapeau. Tous obéirent, excepté un seul, qui continua son chemin. Le Comte, vivement offensé d'une telle désobéissance, court à lui, la canne à la main, & menace de l'en frapper. Le soldat lui répond avec sang-froid que, s'il exécutoit sa menace, il sauroit bien l'en faire repentir. Outré de cette réponse, Boutteville lui décharge quelques coups, & le force de rejoindre son corps. Quinze jours après, l'armée

l'armée assiégea Furnes. Bouteville chargea le colonel de francher de lui trouver dans le régiment un homme ferme & intrépide, pour un coup-de-main, dont il avoit besoin, avec cent pistoles de récompense. Le soldat en question, qui passoit pour le plus brave du régiment, se présente; & menant avec lui trente de ses camarades, dont on lui avoit laissé le choix, il s'acquitte de sa commission qui étoit des plus hasardeuses, avec un courage & un bonheur incroyables. A son retour, Bouteville, après l'avoir beaucoup loué, lui fit compter les cent pistoles qu'il lui avoit promises. Le soldat sur-le-champ les distribua à ses camarades, disant qu'il ne servoit point pour de l'argent, & demanda seulement, que, si l'action qu'il venoit de faire méritoit quelque récompense, on le fît officier. Adressant ensuite la parole au Comte, il lui demanda s'il le reconnoissoit? Sur la réponse de Bouteville, qui ne se rappeloit pas de l'avoir jamais vu: " Hé bien! lui dit-il, je suis le soldat que vous mal-traitâtes si fort, il y a quinze jours; je vous avois bien dit que je vous en ferois repentir." Le Comte de Bouteville, plein d'admiration, & attendri jusqu'aux larmes, l'embrassa, lui fit des excuses, & le nomma officier le même jour. Il se l'attacha bientôt après, en qualité d'un de ses aides-de-camp.

XXIX. Un Président à mortier songeoit à se démettre de sa charge, dans l'espérance de la faire tomber à son fils. Louis XIV, qui avoit promis à M. le Pelletier, alors Contrôleur-Général, de lui donner la première qui viendrait à vaquer, lui offrit celle ci. M. le Pelletier, après avoir fait ses très-humbles remerciemens, ajouta que le Président qui se demettoit, avoit un fils, & que sa Majesté avoit toujours été contente de sa famille.

“mille.” “On n’a pas coutume de m’ parler ainsi,
 “reprit le Monarque étonné d’une conduite si
 “généreuse : ce sera donc pour la première occa-
 “sion.” Elle ne tarda pas long-tems ; &, bien-
 tôt après, ce noble désintéressement fut récom-
 pensé comme il le méritoit.

XXX. APRÈS la célèbre bataille de Platée, un
 des premiers citoyens d’Egine, ville de la Grèce,
 vint exhorter Pausanias, roi de Lacédémone, à
 venger l’affront que Mardonius & Xerxès avoient
 fait à Léonidas, dont le corps mort avoit été at-
 taché par leur ordre à une potence, & le pressa de
 traiter de la même sorte le corps du général Persan.
 Pour l’y porter plus fortement, il ajoutoit que, satis-
 faire ainsi aux manes de ceux qui avoient été tués
 aux Thermopyles, c’étoit un moyen sûr d’immor-
 taliser son nom parmi tous les Grecs, & pendant
 la durée de tous les siècles. “Portez ailleurs vos
 “lâches conseils, lui répliqua Pausanias. Il faut
 “que vous vous entendiez bien mal en vraie gloire
 “de penser que j’en doive acquérir beaucoup, en
 “me rendant semblable aux Barbares. S’il faut
 “agir ainsi pour plaire à ceux d’Egine, j’aime
 “mieux me conserver l’estime des Lacédémoniens
 “chez qui l’on ne met point en comparaison le
 “bas & indigne plaisir de la vengeance, avec
 “celui de montrer de la clémence & de la modé-
 “ration à l’égard de nos ennemis, & sur-tout
 “après leur mort. Pour ce qui regarde les manes
 “des Spartiates, ils sont suffisamment vengés par la
 “mort de tant de milliers de Perses qui sont de-
 “meurés sur la place dans le dernier combat.

XXXI. UNE vieille femme, injustement con-
 damnée, alla trouver Philippe, Roi de Macédoine
 & le pria de prendre connoissance de sa cause.

“ n’ai pas le tems, ma bonne, lui dit le Monarque.
 “ — Pourquoi donc êtes-vous Roi, lui repartit la
 “ suppliante, si vous n’avez pas le tems de rendre la
 “ justice à vos sujets ? ” Philippe admira la géné-
 reuse liberté de cette vieille, & l’écouta.

XXXII. LES Reîtres, soldats mutins, mais intrépides, obligèrent, la veille de la bataille d’Ivry, le Colonel Thifche, ou Théodoric Schomberg, d’aller demander au Roi Henri IV, les payes qui leur étoient dues. Henri, plein de colère, répondit à cet officier : “ Comment ! Colonel Thifche, “ est-ce le fait d’un homme d’honneur de deman- “ der de l’argent, quand il faut prendre les ordres “ pour combattre ? ” Schomberg se retira tout confus pour dévorer en silence dans sa tente cette mortifiante disgrâce. Le lendemain, lorsqu’on fut sur le point de s’ébranler, le Monarque se ressouvint de la réponse trop dure qu’il avoit faite au Colonel ; &, voulant s’excuser auprès de ce brave guerrier, il courut à lui, & lui dit : “ Colonel, nous voici dans l’occasion : il peut se “ faire que j’y demeurerai. Il n’est pas juste que “ j’emporte l’honneur d’un brave gentilhomme “ comme vous. Je déclare donc que je vous re- “ connois pour homme de bien, & incapable de “ faire une lâcheté. ” En disant ces mots, il l’embrasse avec bonté, & le serre entre ses bras. “ Ah ! Sire, s’écrie le Colonel, les larmes aux “ yeux, me rendant l’honneur que vous m’aviez “ ôté, vous m’ôtez la vie ; car j’en serois indigne, “ si je ne la mettois aujourd’hui pour votre service. “ Si j’en avois mille, je les voudrois toutes répan- “ dre à vos pieds. ” Dans ce moment, on sonne la charge. Schomberg part comme un trait, fond sur l’ennemi, comme un lion furieux, & meurt, les armes à la main.

XXXIII. LE Duc de Lauzun, favori de Louis XIV, manqua, un jour, de respect à ce Prince, à un point qui n'étoit point excusable. Le Marquis, qui sentoit venir sa colère, jeta brusquement par la fenêtre une canne qu'il tenoit à la main, & dit, en se tournant vers M. le Tellier qui étoit présent : " Je serois au désespoir, si j'avois frappé un gentilhomme !" Dans une autre occasion, le même Lauzun ayant abusé de l'amitié que le Roi avoit pour lui, ce Prince se contenta de dire : " Ah ! si je n'étois pas Roi, je me mettrois en colère."

XXXIV. BELISAIRE ayant vaincu les Goths, ces peuples, sincères admirateurs des qualités héroïques de ce grand homme, vinrent en corps le supplier de vouloir bien régner sur eux, & d'accepter la couronne, qu'ils lui offroient de concert avec leur Roi. Le Général Romain les remercia, & leur dit qu'il n'oublieroit jamais cette preuve de leur bienveillance ; mais qu'il ne pouvoit répondre à leurs desirs. Les Goths, surpris d'un refus si magnanime, renouvelèrent leurs instances avec plus de vivacité. " Quoi ! lui dirent-ils, vous êtes le défenseur de Justinien, & vous voulez en être l'esclave ! Honteuse modestie, qui préfère la servitude à la royauté ! Celui qui a vaincu les Goths, est-il donc incapable de les gouverner ? Ildibad est notre Roi ; mais il vous reconnoît pour le sien ; il est prêt à vous rendre hommage, & à mettre sa couronne à vos pieds," Bélisaire, qui savoit faire de grandes choses sans appareil, parce qu'il les faisoit sans effort, repartit en deux mots : " Je suis sujet de Justinien, & je ne l'oublierai jamais." Ensuite il partit pour Constantinople, où l'Empereur, qui suspectoit sa fidélité, l'avoit rappelé.

XXXV.

MAGNANIMITE

XXXV. On présente à Alexandre un pirate qu'on avoit arrêté, mais qui, au milieu des fers, à la vue des supplices, conservoit encore cette fierté d'âme qui distingue les cœurs intrépides. " De quel droit, lui demanda le Monarque, oses-tu infester les mers? — Et toi, répondit le capitif, de quel droit ravages-tu l'univers? Parce que je cours les mers avec un seul petit vaisseau, on me traite de pirate; & toi, qui fais la même chose avec une flotte nombreuse, on t'appelle Roi." Cette réponse hardie & pleine de grandeur d'âme valut la vie au prisonnier. Alexandre le renvoya sur-le-champ.

XXXVI. ALPHONSE V, Roi de Sicile & d'Aragon, ne se piquoit pas de montrer beaucoup de magnificence dans ses habits; son extérieur assez simple le distinguoit peu d'un particulier ou d'un homme ordinaire; & comme on lui représentoit qu'il falloit soutenir la majesté royale: " Ce n'est pas la pourpre, répondit-il, ni l'éclat des diamans, qui doivent distinguer un Roi, mais la sagesse & la vertu." Il alloit souvent dans les rues à pied, sans être accompagné. Ses courtisans lui exposèrent que sa sûreté exigeoit qu'il fût suivi de gardes & de gens armés, ainsi qu'en usent tous les princes, quand ils sortent: " C'est aux tyrans, répondit-il, à marcher environnés de satellites; mes gardes sont ma propre conscience & l'amour de mes sujets." Comme il alloit, un jour, à sa bibliothèque, prendre quelques livres dont il avoit besoin, il la trouva fermée, & celui qui avoit la clef étoit sorti. L'expédient qu'il prit fut de rompre la serrure, & d'enfoncer la porte. Un Prélat très-consideré à la Cour vint à passer dans ce moment. Etonné de le voir occupé à cette opération, il lui dit: " Quoi! un Roi
L " comme

“ comme vous daigne faire le métier d'un garçon
 “ ferrurier.” Alphonse, riant de la surprise de l'E-
 vêque, lui répondit : “ Je pense que la nature a
 “ donné aux Rois des mains comme aux autres
 “ hommes, & je ne pense pas qu'elle leur ait ja-
 “ mais défendu de s'en servir dans les occasions
 “ où elles peuvent leur être utiles.

XXXVII. UN Cavalier du régiment de S. Aignan venoit de recevoir un coup de sabre sur la nuque, dans les plaines de Stadeck, en 1735. Il apperçut, en même tems, le commandant du détachement, qui étoit démonté, & exposé à être pris. Il met pied à terre, & force cet officier de prendre son cheval: des Hussards arrivent; le soldat se défend de son mousqueton & de son sabre, jusqu'à ce que le commandant soit sauvé. “ Il
 “ vaud mieux, dit-il, qu'un cavalier périsse, ou
 “ soit fait prisonnier, que celui qui peut rétablir
 “ le combat.” Il fut, en effet, prisonnier lui-même.

XXXVIII. M. DE MOLE', Premier Président, alla, pendant les troubles de Paris, au palais royal, demander à la Reine régnante la liberté de M. Broussel, Conseiller au Parlement, que cette Princesse avoit fait arrêter. Le peuple, qui aimoit M. Broussel, avoit pris les armes pour le délivrer. M. de Molé représenta à la Reine qu'il falloit accorder cette grâce à ce peuple animé, capable de tout entreprendre, si on le refusoit. La Reine fut ferme; elle ne voulut point relâcher le prisonnier. M. de Molé, en revenant, fut arrêté à la croix du Trahoir par une troupe de séditieux, qui lui demandèrent si M. Broussel avoit sa liberté? Le magistrat ayant répondu que la Reine n'avoit pas voulu le rendre, un des plus mutins prit Molé

par
 jour
 “ te
 “ q
 obli
 forc
 Con
 un p
 lui
 tant
 M. d
 pauv
 se vi
 gistra
 fait v
 “ vo
 “ plo
 relev
 “ qu
 tous
 “ vo
 Ce fu

XX
 Dame
 tère,
 & qu
 quelq
 eut la
 même
 gère,
 l'oblig

XL
 jour av
 son arg
 la disp
 tète.

par un petit roupet de barbe qu'il conservoit toujours au menton, & lui dit insolemment : " Ré-
 " tournez donc au palais royal, & ne revenez point
 " que Broussel n'ait sa liberté." M. de Molé fut
 obligé de rebrousser chemin : il parla avec tant de
 force à la Reine, qu'enfin il la persuada ; & le
 Conseiller fut relâché. Quand l'orage fut passé,
 un particulier demanda audience à M. de Molé, &
 lui révéla que le mutin, qui l'avoit traité avec
 tant d'insolence, étoit un apothicaire, son voisin.
 M. de Molé l'envoya quérir avec main-forte. Le
 pauvre pharmacopole fut fort embarrassé, quand il
 se vit en présence du Premier Président. Ce ma-
 gistrat lui demanda s'il savoit pourquoi on l'avoit
 fait venir ? " Ah ! Monseigneur, répondit-il, je
 " vois bien que vous êtes informé de tout, & j'im-
 " plore votre miséricorde ! " M. de Molé le fit
 relever, en lui disant : " Je ne vous ai pas envoyé
 " quérir pour cela, mais pour vous avertir que
 " vous avez un méchant voisin. Ainsi méfiez-
 " vous en ; il pourroit vous perdre. Adieu."
 Ce fut ainsi que se vengea ce grand homme.

XXXIX. UN Chirurgien, en saignant une
 Dame de qualité, eut le malheur de lui piquer l'ar-
 tère, de sorte qu'il fut impossible d'y remédier,
 & que la Dame en mourut, après avoir languie
 quelques jours. En faisant son testament, elle
 eut la générosité de laisser à ce chirurgien, extrê-
 mement affligé, huit cents livres de pension via-
 gère, tant pour le consoler, disoit-elle, que pour
 l'obliger à ne plus saigner de sa vie.

XL. CASIMIR II, Roi de Pologne, jouant un
 jour avec un de ses gentilhommes, qui perdoit tout
 son argent, en reçut un soufflet dans la chaleur de
 la dispute : ce téméraire fut condamné à perdre la
 tête. Mais Casimir révoqua la sentence, & dit :

“ Je ne suis point étonné de la conduite d’un
 “ gentilhomme ; ne pouvant se venger de la For-
 “ tune, il n’est pas surprenant qu’il ait maltraité
 “ son favori. Je me déclare d’ailleurs le seul
 “ coupable dans cette affaire ; car je ne dois point
 “ encourager, par mon exemple, une pratique
 “ pernicieuse qui peut causer la ruine de la no-
 “ blesse.”

XLI. Le Chevalier Baiard avoit remarqué dans Grenoble une jeune fille d’une grande beauté. Il s’informe de son nom & de son état ; & l’obscurité de sa naissance, ainsi que la misère de ses parons, laissant plus de liberté à ses desirs, il les confia à son valet-de-chambre. Ce domestique, ayant trouvé moyen de s’introduire chez la mère de la jeune fille, reconnut dans la première plus de préjugés que de véritables sentimens d’honneur, & sur-tout un grand amour du gain ; mais la jeune fille, retenue par l’exemple & les leçons de quelques personnes considérables qui la recevoient chez elle, & fière comme le sont toutes les belles, laissoit moins d’espérance au confident du Chevalier, qui la savoit d’ailleurs prévenue d’une forte passion pour un jeune homme de son état. Ce domestique, voulant satisfaire son maître, parla ouvertement à la mère, offrit de l’argent, & obtint sa fille. La réputation de générosité que s’étoit acquise le Chevalier Baiard fut en partie la cause de son peu de résistance : elle vint dans la chambre du héros, où, le voyant seul, elle se jeta à ses genoux : “ Mon-
 “ seigneur, lui dit-elle, toute en pleurs, vous qui
 “ avez sauvé tant de villes, & conservé l’honneur
 “ à tant de familles, voudriez-vous ravir celui
 “ d’une malheureuse qu’on vous livre malgré elle,
 “ & dont votre vertu devroit vous rendre le pré-
 “ mier défenseur ?” Ces mots touchèrent la grande
 âme

âme du Chevalier. Il ne vit plus dans son action que ce qu'elle avoit de criminel. " Levez-vous, ma fille, lui dit-il ; vous sortirez de chez le Chevalier Baiard aussi sage & plus heureuse que vous n'y êtes entrée." En même tems, il la conduisit chez une Dame de ses parentes, à qui il recommanda le secret. Le Chevalier envoya, le lendemain, de bonne heure, chercher la mère de cette fille, qui fut consternée, quand, au lieu de la récompense qu'on lui avoit promise, elle se vit exposée aux reproches de Baiard. Cette femme alléguait la misère & l'impuissance où elle s'étoit trouvée de marier sa fille. " Combien vous demande-t-on pour cela, dit Baiard ? — Six cents francs," répondit-elle. Le généreux Chevalier les donna sur-le-champ, & ajouta deux cents autres livres pour les habits de la fille ; puis il la congédia, satisfait de s'être épargné un crime, en domptant sa passion, & d'avoir contribué au bonheur d'une infortunée.

XLII. RIEN n'est plus admirable, ni plus au-dessus de nos mœurs & de notre manière d'agir & de penser, que ce que fit Aristide avant la bataille de Marathon. Le commandement de l'armée roulant par jour entre dix Généraux Athéniens, Aristide fut le premier à céder le commandement à Miltiade, comme au plus habile, & engagea ses collègues à faire de même en leur montrant qu'il n'est point honteux, mais grand & salutaire, de céder & de se soumettre à ceux qui ont un mérite supérieur. Et, par cette réunion de toute l'autorité en un seul chef, il mit Miltiade en état de remporter une grande victoire sur les Perses.

XLIII. THÉODOSE II avoit vingt ans accomplis ; & l'illustre Pulchérie, sa sœur, lui cherchoit

une épouse dans les plus nobles maisons de l'Empire. Paulin, qu'une tendre amitié attachoit à l'Empereur depuis l'enfance, partageoit ce soin avec l'auguste tutrice ; & ils éprouvoient tous deux combien il est difficile de rencontrer ensemble toutes les grâces & toutes les vertus. Pendant qu'ils s'occupoient de cette recherche, une jeune Athénienne, conduite par l'infortune, vint à Constantinople. Elle étoit fille de Léonce, célèbre sophiste d'Athènes ; & son père trouvant déjà en elle tous les dons de la nature, avoit pris le plus grand soin de cultiver son esprit. Il y avoit beaucoup mieux réussi que dans l'éducation de ses deux fils, qui n'eurent d'autre mérite que d'être frères d'Athénaïs (c'étoit le nom de cette fille). Léonce étoit riche. Il mourut, & fit en mourant un testament bizarre. " Je laisse, disoit-il, tous mes biens à mes deux fils Valère & Gènesius, à condition qu'ils donneront à leur sœur cent pièces d'or. Pour elle, son mérite, qui l'élève au-dessus de son sexe, lui sera d'une assez grande ressource." Athénaïs, déshéritée pour la raison même qui rend les autres pères plus favorables, conjura d'abord ses deux frères de réparer cette injustice, & de lui accorder sa légitime ; les prenant à témoins qu'elle n'avoit pas mérité cette disgrâce, & leur représentant que l'indigence de leur sœur seroit pour eux, sinon un sujet d'affliction, du moins un reproche continu. Ces âmes vulgaires n'écoutèrent que l'intérêt ; & pour oublier leur sœur, ils la chassèrent de la maison paternelle. Elle se réfugia chez une tante qui la conduisit à Constantinople, pour y solliciter la cassation du testament. Elles s'adressèrent à Pulchérie. Athénaïs étoit d'une beauté éblouissante. Elle exposa le sujet de ses plaintes avec des grâces si touchantes, que la Princesse fut aussi charmée de son esprit que

de sa beauté. Pulchérie s'informa de ses mœurs ; & , ayant appris qu'elles étoient irréprochables, elle crut avoir trouvé dans cette jeune fille ce qu'elle cherchoit vainement à la Cour. Elle fit aussitôt part à son frère de cette heureuse découverte.

Ce récit excita dans le jeune Prince une vive impatience de voir Athénaïs. Pulchérie, sous prétexte de s'instruire plus en détail de l'objet de sa requête, la fit entrer dans son appartement où Théodose, sans être aperçu d'elle, eut le tems de la considérer, d'un lieu où il étoit avec Paulin. Tous deux furent frappés de l'éclat de sa personne, tandis que Pulchérie admiroit la justesse, les grâces & la modestie de ses discours. Théodose en devint passionnément amoureux, & n'eut point de repos que le mariage ne fût conclu. Léonce étoit Païen. Athénaïs, élevée dans la religion de son père, fut instruite du Christianisme, & baptisée sous le nom d'Eudocie. Les frères de l'Impératrice avoient mérité son ressentiment. Ils prirent la fuite & se cachèrent, dès qu'ils apprirent qu'elle étoit devenue épouse de leur Souverain. La Princesse, plus généreuse & plus habile qu'ils n'étoient en fait de vengeance, ne voulut les punir que par des bienfaits. Elle les fit chercher, & conduire à Constantinople. Lorsqu'ils parurent devant elle, tremblans & déconcertés : " Ne craignez rien, leur dit-elle ; loin de vous savoir mauvais gré, je vous regarde comme les auteurs de mon élévation. Ce n'est pas votre dureté qui m'a bannie de la maison paternelle ; c'est la Providence Divine qui m'a prise par la main, pour me conduire sur le trône." Elle procura à Valère la dignité de Maître des Offices, & à Gènesius celle de Préfet du Prétorie d'Illyrie.

XLIV. **LORSQUE** Soliman, Souverain des Turcs, marchoit à la conquête de Belgrade en 1521, une femme du commun s'approcha de lui, & se plaignit amèrement de ce que, pendant qu'elle dormoit, des soldats lui avoient enlevé des bestiaux qui faisoient toute sa richesse. " Il falloit que vous fussiez ensevelie dans un sommeil bien profond, lui dit en riant le Sultan, puisque vous n'avez pas entendu venir les voleurs. — Oui, je dormois, Seigneur, répondit-elle ; c'étoit dans la confiance que votre Hauteffe veilloit pour la sûreté publique." Soliman, assez magnanime pour approuver ce mot tout hardi qu'il étoit, répara convenablement un dommage qu'il auroit dû empêcher.

XLV. **CYRUS** ayant attiré le Roi d'Arménie dans une embuscade, le fit prisonnier ; & par son ordre, on le conduisit au milieu de l'armée, pour lui faire son procès. Il fit aussitôt assembler les capitaines Perses & Mèdes, & manda aussi les grands d'Arménie, le fils du Monarque captif, & ne voulut pas même qu'on écartât les Dames prisonnières qui étoient là dans leurs chariots. Quand tout fut prêt, & qu'on eut imposé silence : " Roi d'Arménie, dit Cyrus, j'exige, avant tout, que vous me répondiez avec cette sincérité qui convient aux Princes. N'avez-vous pas été vaincu par Astiage, mon aïeul ? Ne vous êtes-vous pas engagé à lui payer un certain tribut ; à lui fournir un certain nombre de troupes ? — J'en conviens. — Pourquoi donc avez-vous violé le traité dans tous ses articles ? — Par amour pour la liberté. — Mais, si quelqu'un, après avoir été réduit en servitude, tâchoit de se dérober à son maître, que lui feriez-vous ? — Je le punirois. — Et si vous aviez donné un gouvernement à quel-

" qu'un

“qu'un de vos sujets, & qu'il eût prévariqué, le
 “laisseriez-vous en place?—Non certes, je le dé-
 “poserois.—Et s'il avoit amassé de grandes ri-
 “chesses par ses malversations?—Je l'en dépouil-
 “leroïs.—S'il avoit eu quelque intelligence avec
 “vos ennemis?—Dussé-je me condamner moi-
 “même, je le ferois mourir.” A ces mots tous
 les Arméniens jetèrent des cris horribles, & déchirèrent leurs vêtemens, comme s'il eût prononcé lui-même son arrêt. Alors Tigrane, fils du Monarque, se jetant aux pieds de Cyrus: “Ah!
 “Seigneur, lui dit-il d'une voix entre-coupée de
 “sanglots, ayez pitié de mon père, que ses mal-
 “heurs ont rendu sage; & par ce bienfait, at-
 “tachez pour jamais à votre service un infortuné
 “Prince qui vous devra ses biens, sa liberté, sa
 “vie, son sceptre, ses femmes, ses enfans.” Cyrus ne put entendre ces mots, sans verser des larmes.
 “Je me laisse fléchir, dit-il au Roi d'Arménie,
 “par les prières de votre fils. Que cette disgrâce
 “vous apprenne à respecter les traités. Il le
 conduisit ensuite dans sa tente, avec toute sa famille, & leur fit un festin magnifique, après lequel il les embrassa tous, pour marque d'une parfaite réconciliation, & les renvoya pénétrés d'admiration & de reconnoissance.

XLVI. A LACE'DÉMONÉ, celui qui avoit remporté le prix dans le jeux publics marchoit toujours devant le Roi, portant une couronne sur la tête. Un Lacédémonien combattant aux jeux Olympiques, son adversaire lui offrit une somme d'argent, s'il vouloit lui céder la victoire: le généreux Spartiate rejeta cette offre avec indignation; & redoublant ses efforts, il terrassa son antagoniste.
 “Quel fruit te reviendra-t-il de ta victoire, si tu
 “le vaincu?—Malheureux, lui répondit le La-

"cédémonien, ne fais-tu pas que, dans les combats, je marcherai devant notre Roi, la tête couronnée."

XLVII. PENDANT la guerre des Romains contre Pyrrhus, Roi d'Epire, un inconnu vint trouver Fabricius, Général de l'armée, dans son camp, & lui rendit une lettre du médecin du Roi, qui lui offroit d'empoisonner Pyrrhus, si les Romains lui promettoient une récompense proportionnée au grand service qu'il leur rendroit, en terminant une guerre si importante, sans aucun danger pour eux. Fabricius, sachant qu'il y a des droits inviolables, à l'égard même des ennemis, fut frappé d'une juste horreur à cette proposition. Comme il ne s'étoit point laissé vaincre par l'or que le Monarque lui avoit offert dans une autre circonstance, il crut qu'il seroit honteux de vaincre ce Prince par le poison. Après en avoir conféré avec son collègue Emilius, il écrivit promptement à Pyrrhus, pour l'avertir de se précautionner contre cette noire perfidie. Sa lettre étoit conçue en ces termes :

CAIUS FABRICIUS & QUINTUS EMILIUS, Consuls,

Au Roi PYRRHUS: Salut.

"Il paroît que vous vous connoissez mal en amis & en ennemis, & vous en tomberez d'accord, quand vous aurez lu la lettre qu'on nous a écrite; car vous verrez que vous faites la guerre à des gens de bien & d'honneur, & que vous donnez toute votre confiance à des méchants, à des perfides. Ce n'est pas seulement pour l'amour de vous que nous vous donnons cet avis, mais pour l'amour de nous-mêmes, afin que votre mort ne donne point une occasion de nous calomnier, &

leup "

0 3

" qu'on

"qu'on ne croie pas que nous avons eu recours à
 "la trahison, parce que nous désespérions de termi-
 "ner heureusement cette guerre par notre courage."
 Pyrrhus, ayant reçu cette lettre, s'écria, plein
 d'admiration: "A ce trait, je reconnois Fabri-
 "cius; il seroit plus facile de détourner le soleil
 "de sa route ordinaire, que de détourner ce Romain
 "du sentier de la justice & de la probité." Quand
 il eut bien avéré le fait énoncé dans la lettre, il
 fit punir du dernier supplice son infâme médecin;
 & pour témoigner au Général ennemi sa vive re-
 connoissance, il lui renvoya tous les prisonniers
 sans rançon. Le magnanime Consul, ne voulant
 pas accepter ni une grâce de son ennemi, ni une
 récompense pour n'avoir pas commis la plus abo-
 minable de toutes les injustices, ne refusa point les
 prisonniers; mais il lui renvoya un pareil nombre
 de Tarentins & de Samnites.

XLVIII. Lorsque Louis XII fut monté sur
 le trône, quelques courtisans essayèrent d'animer
 son ressentiment contre ceux qui lui avoient été
 contraires, quand il n'étoit que Duc d'Orléans.
 "Ce n'est pas au Roi de France, répondit-il, à
 "venger les injures du Duc d'Orléans." Un
 Seigneur lui demanda la confiscation des biens d'un
 bourgeois d'Orléans, qui avoit autrefois montré
 une haine ouverte contre lui. "Je n'étois pas son
 "Roi, répondit-il, lorsqu'il m'a offensé; en le
 "devenant, je suis devenu son père; je suis obligé
 "de lui pardonner."

XLIX. DÉMETRIUS POLIORCÈTES avoit
 fait beaucoup de bien au peuple d'Athènes. Ce
 Prince, en partant pour la guerre, laissa sa femme
 & ses enfans dans cette ville. Il perdit la bataille,
 & fut obligé de prendre la fuite. Il crut d'abord

qu'il n'avoit qu'à se retirer chez ses bons amis les Athéniens ; mais ces ingrats refusèrent de le recevoir : ils lui renvoyèrent même sa femme & ses enfans, sous prétexte qu'ils ne feroient peut-être pas en sûreté dans Athènes, où les ennemis pourroient les venir prendre. Cette conduite perça le cœur de Démétrius ; car il n'y a rien de si cruel pour un honnête homme, que l'ingratitude de ceux qu'il aime, & auxquels il a fait du bien. Quelque tems après, ce Prince raccommoda ses affaires, & vint avec une grande armée mettre le siège devant la ville d'Athènes. Les Athéniens, persuadés qu'ils n'avoient aucun pardon à espérer de Démétrius, résolurent de mourir les armes à la main, & donnèrent un avertissement qui condamnoit à mort ceux qui parleroient de se rendre à ce Prince ; mais ils ne faisoient pas réflexion qu'il n'y avoit presque point de blé dans la ville, & que bientôt ils manqueroient de pain. En effet, après avoir souffert la faim très-long-tems, les plus raisonnables dirent : " Il vaut mieux que Démétrius nous fasse tuer tout-d'un-coup, que de mourir par la faim ; peut-être aura-t-il pitié de nos femmes & de nos enfans." Ils lui ouvrirent donc les portes de la ville. Démétrius commanda que tous les hommes mariés se rendissent dans une grande place qu'il avoit fait environner de soldats qui avoient tous l'épée nue : alors on n'entendit dans la ville que des cris & des gémissemens. Les femmes embrassoient leurs maris, les enfans leurs pères, & leur disoient le dernier adieu. Quand ils furent tous dans cette place, Démétrius monta sur un lieu élevé, & leur reprocha leur ingratitude, dans les termes les plus touchans : il étoit si pénétré, qu'il versoit des larmes en leur parlant. Ils gardoient un morne silence, & s'attendoient, à tout moment, que le Prince alloit commander à ses soldats de

les tuer. Ils furent bien surpris, lorsque ce bon Prince leur dit : " Je veux vous montrer combien
 " vous êtes coupables à mon égard ; car enfin ce
 " n'est pas à un ennemi que vous avez refusé du se-
 " cours ; c'est à un Prince qui vous aimoit, qui vous
 " aime encore, & qui ne veut se venger qu'en
 " vous pardonnant, & en vous faisant du bien. —
 " Retournez chez vous : pendant que vous avez
 " resté ici, mes soldats, par mon ordre, ont porté
 " du blé & du pain dans vos maisons."

L. Le célèbre Eschine, le rival, & presque l'égal
 de Démosthène, ayant accusé ce grand orateur de
 trahison, & n'ayant pu prouver ses calomnies, fut
 banni d'Athènes par les suffrages de tout le peuple.
 Le vainqueur usa de sa victoire en héros ; car, au
 moment qu'Eschine sortoit d'Athènes, pour aller à
 Rhodes, son rival, la bourse à la main, courut
 après lui, & l'obligea d'accepter une somme con-
 sidérable, pour le dédommager, en quelque sorte,
 des biens qu'il venoit de perdre par son imprudence.
 Eschine, étonné d'une générosité si héroïque, s'é-
 cria : " Comment ne regretterois-je pas une patrie,
 " où je laisse un ennemi si magnanime, que je dé-
 " sespère de rencontrer ailleurs des amis qui lui
 " ressemblent !"

LI. La Reine Elisabeth avoit octroyé plusieurs
 privilèges exclusifs à différens particuliers. Mais
 ayant su qu'on en étoit mécontent, & que la
 Chambre basse se préparoit à lui présenter une
 adresse, elle retira de son propre mouvement les
 privilèges qui causoient le plus de murmures, &
 abandonna le reste à la merci des lois. La Reine
 pensa généreuse qu'elle fit aux membres de la
 Chambre basse qui lui furent députés à cette occa-
 sion, pour lui porter des remerciemens publics,
 fait

fait seule son éloge, & peut servir de leçon à tous
 les Princes : " Messieurs, dit-elle aux députés,
 " je suis bien touchée, & vous remercie très-
 " sincèrement de l'attachement que vous me por-
 " tez, & de l'attention que vous avez de m'en
 " donner un témoignage authentique. Cet attache-
 " ment pour ma personne vous avoit déterminés à
 " m'avertir d'une faute qui m'avoit échappé par
 " ignorance, mais où ma volonté n'avoit aucune
 " part. Si vos soins vigilans ne m'avoient fait
 " découvrir les maux que mon erreur pouvoit pro-
 " duire, quelle douleur n'aurois je pas ressentie,
 " moi qui n'ai rien de plus cher que l'amour & la
 " conservation de mon peuple ! Que ma main se
 " sèche, que mon cœur reçoive un coup mortel,
 " plutôt que mon cœur ni ma main n'accordent
 " des privilèges particuliers dont mes sujets aient
 " droit de se plaindre. La splendeur de la Majesté
 " Royale ne m'a point éblouie au point de me faire
 " préférer l'abus d'une autorité sans bornes, à
 " l'exercice d'un pouvoir réglé par la justice.
 " L'éclat du nom de Roi n'aveugle que les Princes
 " qui ne connoissent point les devoirs qu'impose
 " la Couronne. J'ose penser qu'on ne me comp-
 " tera pas au nombre de ces monarques. Je fais
 " que je ne tiens pas le sceptre pour mon avantage
 " propre, & que je me dois toute entière à la société
 " qui a mis en moi sa confiance. Mon plus doux
 " bonheur est de voir que par l'assistance du Ciel,
 " l'état a jusqu'ici prospéré par mon gouvernement,
 " & que j'ai pour sujets des hommes dignes que je
 " renonce pour eux au trône & à la vie. Je
 " vous conjure de ne pas m'imputer les fautes
 " mesurées où l'on peut m'engager, ni les irrégu-
 " larités qui peuvent se commettre sous mon nom.
 " J'attends de vous cette justice, d'après le témoi-
 " gnage de ma conscience, qui ne me reproche rien.

" de

“ de ce côté. Vous n'ignorez pas que les Ministres
 “ des Princes sont trop souvent guidés par des vues
 “ d'intérêts particuliers; que la vérité parvient
 “ rarement jusqu'aux Rois; & que dans la foule
 “ d'affaires qui les accablent, étant obligés de
 “ s'arrêter sur les plus importantes, ils ne sauroient
 “ tout voir eux-mêmes.”

LII. Un Capitaine Hollandois, nommé Jean Schaffelaar, occupoit la tour de Barnevelt, en 1432. On vint l'y assiéger, & d'abord on le somma de se rendre. Il ne voulut capituler que lorsqu'on l'attaqueroit avec du canon. On fit la brèche; il consentit à se rendre. Pour préliminaire, les assiégeans demandèrent qu'on leur jetât le capitaine du haut du donjon. Les assiégés jurèrent de se faire tous tuer plutôt que d'écouter une telle proposition. Mais le généreux Schaffelaar, embrassant un des créneaux: “ Mes amis, leur dit-il, comme il faut que je meure un jour, jamais il ne se présentera un plus beau moment, puisque je vous salue par ma mort.” Il se précipita du haut de la tour.

LIII. Le célèbre Camille assiégeoit la ville de Faléries, dont les habitans, par les secours qu'ils avoient donnés aux Vêiens, avoient provoqué le courroux de la République Romaine. Pendant que ce grand homme hâtoit ses travaux, la fortune lui offrit l'occasion de prendre la place, qu'une si mémoins belle, moins généreuse que la sienne, auroit sans doute saisie. Le maître, qui instruisoit les enfans des principaux citoyens, sous prétexte de les mener promener, les fit sortir de la ville, & les conduisit au camp du Général Romain. Ces “ enfans que je vous livre, lui dit-il, vous assurent “ la prise de Faléries.” Camille, plein d'agré-
 pour

pour cette noire perfidie, jeta sur le traître un regard menaçant : “ Scélérat, lui dit-il, va faire
 “ ton infâme présent à un peuple, à un Général,
 “ qui te ressemblent; tu t’es trompé, en t’adressant
 “ aux Romains. Nous n’avons, il est vrai, avec
 “ les Falisques aucune union politique; mais la
 “ nature a mis entr’eux & nous un commun in-
 “ térêt que nous respecterons toujours. La guerre
 “ a ses droits, ainsi que la paix; & nous savons
 “ les observer avec autant de justice que de courage.
 “ Nous sommes armés, non point contre cet âge,
 “ que l’on épargne dans le saccagement même des
 “ villes, mais contre des hommes armés eux-mê-
 “ mes, qui, sans être offensés, sans être provoqués
 “ par nous, ont osé nous bloquer dans notre camp
 “ devant Veies. Aujourd’hui ton crime a surpassé
 “ le leur : tu triomphes de tes concitoyens en
 “ scélérateffe. J’en triompherai, moi, par les ver-
 “ tus Romaines, la prudence, l’activité, le cou-
 “ rage; & bientôt Faléries aura le sort de Veies.
 Après ce terrible discours, Camille fait arrêter le
 perfide, ordonne qu’on le dépouille; puis, armant
 les mains de ses jeunes élèves de fouets & de verges,
 il leur commande de reconduire, à grands coups,
 dans la ville, leur digne pédagogue. Les enfans
 obéirent avec joie, & leur retour frappa singulière-
 ment tous les citoyens. Quand ils eurent appris
 le sujet de cette espèce de comédie, pleins d’admi-
 ration pour la vertu Romaine, ils envoyèrent au
 Sénat des ambassadeurs qui s’exprimèrent de la
 sorte : “ Auguste compagnie, vaincus par vos
 “ soldats & votre général, nous venons mettre le
 “ comble à votre glorieux triomphe, en nous sou-
 “ mettant à vous; persuadés que nous vivrons plus
 “ heureusement sous votre empire, qu’en continu-
 “ ant d’obéir à nos lois. L’issue de cette guerre
 “ offre un bel exemple au genre humain : vous
 “ l’instruisez,

"l'instruisez, vous, en préférant, dans la guerre,
 "la bonne-foi à la victoire; nous, en nous aban-
 "donnant sans réserve à des vainqueurs si géné-
 "reux. Maintenant nous sommes à vous, illus-
 "tres Sénateurs: envoyez à Faléries des guerriers
 "qui prennent possession de la ville: les portes
 "sont ouvertes, les otages préparés. Nous vous
 "serons toujours fidèles; nous vous obéirons tou-
 "jours avec reconnoissance."

LIV. Sous le règne du Grand Constantin, un
 esprit de rebellion s'empara des habitans d'Alexan-
 drie; &, dans sa fureur aveugle, la populace s'étoit
 portée jusqu'à outrager les statues de l'Empereur.
 Il en fut informé. Le zélé courtisan, toujours ar-
 dent à la punition d'autrui, l'excitoit à la vengeance.
 On se récrioit sur l'énormité de l'attentat: on
 ne trouvoit pas de supplice assez rigoureux pour
 punir des forcenés qui avoient insulté, à coups de
 pierres, la face du Prince. Dans la rumeur de
 cette indignation universelle, Constantin, portant
 la main à son visage, dit, en souriant: "Pour
 "moi, je ne me sens pas blessé." Cette parole ferma
 la bouche aux courtisans, & ne sera jamais oubliée
 de la postérité.

LV. Les soldats de Scipion l'Africain lui amè-
 nèrent une jeune personne d'une beauté si rare,
 qu'elle attiroit sur elle les regards de tout le monde.
 Le Général Romain voulut savoir à qui elle ap-
 partenoit, & quelle étoit sa naissance. Ayant ap-
 pris, entre autres choses, qu'elle étoit sur le point
 d'être mariée à Allucius, Prince des Celtibériens, il
 envoya chez lui pour le faire venir avec les parens
 de la jeune prisonnière; & comme on lui dit qu'Al-
 lucius l'aimoit éperdument, ce seigneur Espa-
 gnol ne parut pas plutôt en sa présence, qu'avant
 même

même de parler au père & à la mère; il le prit en particulier; & pour calmer les inquiétudes qu'il pouvoit avoir au sujet de la jeune Espagnole, il lui parla en ces termes: " Nous sommes jeunes, vous
 " & moi; ce qui fait que je puis vous parler avec
 " plus de liberté. Ceux des miens qui m'ont
 " amené votre épouse future, m'ont en même tems
 " assuré que vous l'aimiez avec une extrême ten-
 " dresse; & sa beauté ne m'a laissé aucun lieu d'en
 " douter. Là-dessus faisant réflexion que si, comme
 " vous, je songeois à prendre un engagement, &
 " que je ne fusse pas uniquement occupé des affaires
 " de ma patrie, je ferois qu'on favorisât une
 " passion si honnête & si légitime, je me trouve
 " heureux de pouvoir, dans la conjoncture pré-
 " sente, vous rendre un pareil service. Celle que
 " vous devez épouser, a été parmi nous, comme
 " elle auroit été dans la maison de son père & de sa
 " mère. Je vous l'ai réservée, pour vous en faire
 " un présent digne de vous & de moi: la seule re-
 " connoissance que j'exige de vous pour ce don,
 " c'est que vous soyez ami du peuple Romain. Si
 " vous me jugez homme de bien, si j'ai paru tel
 " aux peuples de cette province, sachez qu'il y en
 " a dans Rome qui valent mieux que moi; & qu'il
 " n'est point de peuple dans l'univers que vous
 " deviez plus craindre d'avoir pour ennemi, ni sou-
 " haïter davantage d'avoir pour ami." Allucius,
 pénétré de joie & de reconnoissance, battoit les
 mains de Scipion, & prioit les Dieux de le ré-
 compenser en sa place d'un si grand bienfait, puis-
 que lui-même il n'étoit pas en état d'en faire autant
 qu'il l'auroit souhaité, & que le méritoit son bien-
 faiteur.

Scipion fit venir ensuite le père, la mère, & les
 autres parens de la jeune Princesse. Ils avoient
 apporté une grande somme d'argent pour la rache-

ter. Mais, quand ils virent qu'il la leur rendoit sans rançon, ils le conjurèrent, avec de grandes instances, de recevoir d'eux cette somme comme un présent, & témoignèrent que, par cette complaisance & cette nouvelle grâce, il mettroit le comble à leur joie & à leur reconnaissance. Scipion ne put résister à des prières si vives & si pressantes; il leur dit qu'il acceptoit ce don, & le fit mettre à ses pieds. Alors s'adressant à Allucius: " J'ajoute, dit-il, à la dot que vous devez recevoir de votre beau-père cette somme que je vous prie d'accepter, comme un présent de nocce." Ce jeune Prince, charmé de la libéralité & de la politesse de Scipion, alla publier dans son pays les louanges d'un si généreux vainqueur. Il s'écrioit, dans les transports de sa reconnaissance, qu'il étoit venu dans l'Espagne un jeune héros semblable aux Dieux, qui se soumettoit tout, moins encore par la force de ses armes, que par les charmes de ses vertus & la grandeur de ses bienfaits. C'est pourquoi, ayant fait des levées dans tout le pays qui lui étoit soumis, il revint quelques jours après, trouver Scipion avec un corps de quatorze cents cavaliers. Allucius, pour rendre plus durables les marques de sa reconnaissance, fit graver, dans la suite, l'action que nous venons de rapporter, sur un bouclier d'argent dont il fit présent à Scipion; présent infiniment estimable, & plus glorieux que tous les triomphes.

Ce bouclier, que Scipion emporta avec lui, en retournant à Rome, périt, au passage du Rhône, avec une partie du bagage. Il étoit demeuré dans ce fleuve, jusqu'en 1665, que quelques pêcheurs le trouvèrent; & c'est aujourd'hui l'une de ces pièces précieuses qui embellissent le Cabinet du Louvre à Paris.

LVI. DANS le tems que Louis XIV. Roi de France, étoit indisposé contre M. de Catinat, ce Monarque demanda au Duc de la Feuillade, qu'il favoit n'être pas des amis du Maréchal, ce qu'il en pensoit. La Feuillade, avec une sincérité bien admirable, parce qu'elle est bien rare à la Cour, répondit: "Sire, c'est un homme à tout, & qui seroit "aussi bon Chancelier que Maréchal de France." Le Roi ne dit rien, & changea de conversation.

LVII. THÉMISTOCLE, exilé, & poursuivi par les Athéniens, qui vouloient sa mort, prit, par un coup de désespoir, un parti fort hasardeux, en se réfugiant chez Admète, roi des Molosses. Ce Prince ayant autrefois demandé quelques secours aux Athéniens, & ayant été honteusement refusé par Thémistocle, qui avoit alors la principale autorité, en avoit conservé un vif ressentiment, & avoit témoigné qu'il s'en vengeroit, s'il en trouvoit une occasion favorable. Quand il arriva dans le palais du Monarque, ayant appris qu'il étoit absent, il s'adressa à la Reine, qui le reçut avec bonté, & lui enseigna la manière dont il devoit faire sa supplique. Au retour d'Admète, Thémistocle prend entre ses bras le fils du Roi, s'assied au milieu de son foyer entre ses deux domestiques; & là, déclarant qu'il étoit, & pour quel sujet il s'étoit réfugié chez lui, il implore sa clémence, reconnoît que sa vie & sa mort sont entre ses mains, l'exhorte à oublier le passé, & lui représente que rien n'est plus digne d'un grand Roi que d'user de clémence. Admète, surpris & touché de voir à ses pieds, dans une posture si humiliante, le plus grand homme de la Grèce, & le vainqueur de l'Asie, le releva aussitôt, & lui promit toute sa protection. En effet, les Athéniens & les Lacédémoniens étant venus le redemander,

redes
supp
palai
& in

La M
fig
&

LA
nous
nous
c'est l
Un
ne ch
les ap
des ch
medio
injuste
une ha
plaisir
pugna
able,
donne
capabl
Ce
fection
démir
dit, ni
entrevo
autres,

redemander, il refusa absolument de leur livrer un suppliant & un hôte, qui s'étoit réfugié dans son palais, dans l'espérance d'y trouver un asyle sacré & inviolable.

MODESTIE.

IDEES.

La Modestie est au mérite ce que les ombres sont aux figures dans un tableau; elle lui donne de la force & du relief.

LA BRUYERE.

LA Modestie est un sentiment d'humilité, qui nous éclaire sur nos défauts, & nous empêche de nous enorgueillir de nos vertus ou de nos talens; c'est la vertu des âmes bien-nées.

Une personne modeste agit uniment & sans façon, ne cherche point à se faire valoir, ne mendie point les applaudissemens. Quand on lui en donne pour des choses qui ne le méritent pas, elle n'en est que médiocrement touchée; quand on les lui refuse injustement, elle ne s'en sâche pas. Elle n'a point une haute idée de son mérite, & rend justice avec plaisir au mérite des autres; elle les loue sans répugnance, quand ils ont fait quelque chose de louable, & entend, sans envie, les éloges qu'on leur donne. Il n'y a qu'une âme bien faite qui soit capable de ces sentimens.

Ce n'est pas assez, pour acquérir l'estime & l'affection des hommes, que d'avoir de rares talens & d'éminentes qualités; il ne faut point s'en applaudir, ni les étaler pompeusement. Si vous laissez entrevoir le peu d'estime que vous avez pour les autres, & la haute opinion que vous avez de vous-même;

même; si vous voulez prendre un trop grand ascendant, vous révolterez tout le monde contre vous, parce que l'on sent un secret dépit contre ceux qui nous effacent; & l'on n'épargne rien pour se dédommager d'une supériorité si gênante.

C'est un manège que de savoir déguiser quelquefois les bonnes qualités qu'on a: il y a plus d'esprit qu'on ne pense à cacher son esprit; c'est le moyen de n'être jamais la dupe des autres.

La Modestie est une espèce de vernis qui relève nos talens naturels, & qui leur donne du lustre. Il est certain qu'un grand mérite touche bien davantage, quand il est accompagné de sentimens modestes.

Dans les femmes la Modestie a de grands avantages; elle augmente la beauté, elle en est même le supplément.

E X E M P L E S.

AGE'SILAS, le plus grand Roi peut-être qui ait honoré Lacédémone, près de mourir, chargea ceux qui l'environnoient d'avoir soin qu'on ne lui fit nulle part aucune statue, & qu'on ne placât son portrait dans aucun endroit: "Si j'ai fait," leur dit-il, quelques belles actions, ce seront "les monumens de ma gloire; mais, si je n'ai rien "fait qui mérite l'estime des hommes, les portraits " & les statues, ouvrages de vils ouvriers, ne rendront point ma mémoire illustre."

II. UN flatteur ennuyeux, croyant qu'Alphonse V étoit fort avide de louanges, le complimentait, un jour, sur sa noblesse, & lui dit avec emphase: "Sire, vous n'êtes pas simplement Roi, comme les "autres; vous êtes encore frère, neveu & fils de "Roi. — Eh! mon Dieu! que prouvent tous

" ces

“ ces titres ? lui répondit le sage Monarque. Que
“ je tiens la couronne de mes ancêtres, & que je
“ l’ai eue par succession, sans avoir rien fait de
“ grand qui me l’ait méritée.”

III. APRE'S la bataille de Chéronée, Philippe,
Roi de Macédoine, se laissa quelque tems enivrer
par sa prospérité ; mais bientôt il fit réflexion sur
l’état de son âme ; &, pour arrêter les progrès de
l’orgueil, il chargea lui-même un de ses esclaves de
venir, tous les matins, lui répéter ces paroles, en
l’éveillant : “ Roi, lève-toi, & songe que tu es
“ homme.”

IV. ON faisoit, un jour, au célèbre Docteur
Abou-Joseph, l’un des plus savans Musulmans de
son siècle, une question extraordinaire & difficile.
Il avoua ingénument son ignorance ; & sur cet
aveu, on lui reprocha de recevoir de fort grosses
pensions du trésor royal, sans cependant être capa-
ble de décider les points de droit sur lesquels on le
consultoit. “ Ce n’est point une merveille, répon-
“ dit-il : je reçois du trésor, à proportion de ce
“ que je fais ; mais, si je recevois à proportion de
“ ce que je ne fais pas, toutes les richesses du Ca-
“ lifat ne suffiroient pas pour me payer.”

V. APRE'S la fameuse bataille des Dunes, dans
laquelle M. de Turenne acquit tant de gloire, ce
grand homme écrivit de sa propre main le billet
suivant à la Vicomtesse de Turenne : “ Les enne-
“ mis sont venus à nous ; ils ont été battus. Dieu
“ en soit loué ! J’ai été un peu fatigué toute la
“ journée ; je vous donne le bon soir, & je vais
“ me coucher.”

VI. LE célèbre Boileau présenta, un jour, à Louis XIV son Epître sur le passage du Rhin.—Après en avoir écouté la lecture : “ Cela est beau, lui dit le modeste Monarque ; & je vous louerois davantage, si vous m’aviez moins loué.” L’Académie Françoisse rendoit régulièrement compte à ce Prince des sujets qu’elle proposoit pour les prix. Il y eut une année où elle donna pour sujet : Laquelle de toutes les vertus du Roi méritoit la préférence ? Dans cette occasion, on auroit pu la donner à sa modestie ; car ce Prince sage défendit qu’un pareil sujet fût traité.

VII. UN étranger, curieux de s’instruire de l’ancienne histoire de France, alla consulter le fameux M. Du Cange. Cet écrivain l’envoya au Dom Mabillon : “ On vous trompe, quand on vous adresse à moi, dit le modeste religieux ; allez voir M. Du Cange.—C’est lui-même qui m’envoie à vous, dit l’étranger.—Il est mon maître, répliqua Dom Mabillon. Si cependant vous m’honorez de vos visites, je vous communiquerai le peu que je fais.”

VIII. QUAND le Prêtre du Temple de Jupiter-Ammon déclara le grand Alexandre, fils de ce Dieu : “ Cela n’est pas étonnant, dit-il ; tous les hommes sont par nature fils de Jupiter, & les bons le sont d’une manière plus particulière par adoption.” Comme depuis l’adulation publioit partout qu’il étoit Dieu : “ Le sommeil, dit-il, m’apprend bien que je suis homme.” Au sortir d’une grande maladie, il dit à ceux qui lui prodiguoient ce titre : “ Cessez, mes amis ; cessez de vous moquer ; la foiblesse de ma santé m’avertit que je suis mortel, & que je ne dois pas porter mes pensées trop haut.”

IX. QUEL-

IX. QUELQU'UN des amis du Cardinal Le Camus le félicitant sur la nouvelle élévation lorsqu'il reçut le chapeau, & lui disant que la dignité étoit le fruit & le tribut de son mérite, il répondit fort modestement : " Il faut que la Sainteté aime bien la vertu, puisqu'elle en récompense jusqu'à l'ombre."

X. QUELQUES pêcheurs de l'île de Co ayant jeté leurs filets dans la mer, des étrangers, qui passaient, achetèrent le poisson qui se trouveroit pris, avant même que les filets fussent tirés : mais, au lieu de poisson, il s'y trouva un trépied d'or. Il y eut entre les pêcheurs & les étrangers une grande contestation : l'oracle les mit d'accord, en déclarant qu'il falloit le donner au plus sage de la Grèce. On l'envoya à Thalès de Milet, qui étoit alors en grande réputation : Thalès, aussi modeste que sage, le renvoya à Bias : Bias à un autre ; & ainsi, de main à main, il revint à Thalès, qui le consacra à Thèbes, dans le temple d'Apollon : grand & rare exemple de la modestie des Sages du Paganisme !

PATIENCE.

I D É E S.

Le mal se multiplie pour l'homme pusillanime ; il n'y en a qu'un pour celui qui sait souffrir.

SADI.

LA Patience est une vertu qui nous fait supporter sans murmure les maux dont la vie est semée.

La Patience est non-seulement nécessaire, mais utile. Elle est nécessaire, parce que la loi naturelle

M

relle

relle nous en fait un devoir, & que murmurer des événemens, c'est outrager la Providence. Elle est utile, parce qu'elle rend les souffrances plus légères, moins dangereuses, & plus courtes.

Sénèque dit que le don de souffrir constamment les malheurs qui nous arrivent, est préférable à la faveur d'être toujours heureux; c'est une espèce d'hyperbole, pour nous faire sentir combien est précieuse la constance dans les adversités. La fermeté dans les malheurs montre une très-grande force d'esprit, de même que la modération dans une grande fortune. Par la force du corps, nous résistons à la force des hommes, & à nos ennemis étrangers; par la force de l'âme, nous résistons aux accidens, & à nos ennemis domestiques.

Solon, voyant un de ses amis plongé dans la douleur, & ne pouvant le consoler, le conduisit au haut de la citadelle d'Athènes. Quand ils y furent arrivés, il lui dit de jeter les yeux sur toutes les maisons qu'on découvroit à l'entour. — "Songez, ajouta-t-il ensuite, quels soucis dévorans, quelles peines cruelles, quels chagrins, quels maux habitent sous ces toits, & supportez des malheurs que vous partagez avec tant d'autres."

Quoi qu'on ait pu dire du droit prétendu qu'à chaque homme de se donner la mort, lorsque la vie lui est à charge; quelques exemples que les Grecs & les Romains nous aient donnés à cet égard, le suicide est un crime; la vie étant un dépôt sacré qui nous est confié, jusqu'à ce qu'il plaise au Créateur de le reprendre; c'est encore une faiblesse, le fruit du désespoir, & non la marque distinctive d'une grande âme. Celui qui se tue, ne le fait que parce qu'il succombe lâchement à la douleur ou à ses chagrins.

En grandeur de courage on ne se connoît guère,
Quand on élève au rang des hommes généreux
Ces Grecs & ces Romains dont la mort volontaire

A rendu le nom si fameux.

Qu'ont-ils fait de si grand ? Ils fortoient de la vie,

Lorsque, de disgraces suivie,

Elle n'avoit plus rien d'agréable pour eux ;

Par une seule mort ils s'en épargnoient mille.

Il est plus grand, plus difficile

De souffrir le malheur, que de s'en délivrer.

Mad. DESHOULIERES.

O toi, insensé partisan de suicide, s'il te reste
au fond du cœur le moindre sentiment de vertu,
viens ; que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque
fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même :
Que je fasse encore une bonne action avant de
mourir ; puis va chercher quelque indigent à
secourir, quelque infortuné à consoler, quelque
opprimé à défendre. Si cette considération te re-
tient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain,
après demain, toute la vie. Autrement meurs ;
tu n'es qu'un lâche, indigne de vivre.

EXEMPLES.

I. LE Philosophe Anaxagore, exilé d'Athènes,
pour avoir enseigné que le soleil étoit une masse de
feu ardent, avoit choisi pour retraite la ville de
Lampsaque. Il y parloit en public sur quelque
matière philosophique, lorsqu'on vint lui annoncer
la mort de ses deux fils. Il interrompit son dis-
cours ; garda quelque tems le silence ; puis, re-
prenant tout-à-coup la parole, il dit d'un air ferme :
" Né mortel, je savois que je les avois engen-
drés mortels." Il continua avec la même tran-
quillité, renfermant sa douleur au dedans de lui-
même.

M 2

II. LORSQUE

II. **LORSQUE** le Maréchal de Marillac se vit condamné à mort, par la haine cruelle du Cardinal de Richelieu, il témoigna une résignation parfaite aux ordres de la Providence. En passant devant le palais du tout-puissant Ministre, pour aller au lieu de son supplice : "Voilà, dit-il, une maison où l'on m'a promis bien des choses que l'on ne me tient pas aujourd'hui." Après qu'on lui eut lié les mains, il dit avec un sourire d'indignation : "Quand je me considère en cet état, je me fais presque pitié à moi-même. Je ne fais si je ne fais point aussi un peu pitié aux autres. M. le Chevalier du Guet, n'êtes-vous pas touché de quelque sentiment de compassion ?" Le Chevalier du Guet lui répondit qu'il avoit un extrême regret de le voir en cet état. "Ayez-en regret pour le Roi, & non pour moi," reprit le Maréchal ; & il présenta sa tête au bourreau avec un courage héroïque.

III. **DENYS** le Jeune, ayant été chassé de Syracuse, chercha une retraite dans Corinthe, où il menoit une vie pauvre & précaire. Dans les momens où les incommodités de sa nouvelle condition se faisoient le plus vivement sentir : "Heureux, s'écrioit-il, ceux qui, dès l'enfance, ont fait l'apprentissage du malheur !" On lui demandoit à quoi lui avoient servi les leçons de Platon, & l'étude de la philosophie ? "A supporter avec courage le changement de ma fortune," répondit-il.

IV. **LE** Chancelier More ayant refusé de reconnoître Henri VIII, Roi d'Angleterre, pour chef de l'église, fut dépouillé de sa dignité, & jeté dans une prison. On lui enleva ses livres, son unique consolation, au milieu des horreurs qui l'environ-

vin
qu
Ses
qu
le
" t
" f
d'o
lati
" i
" H
" f
" c
con
dire
cont
" J
" a
mor
froic

V
nier
me,
le ca
décel
vant
visite
s'il é
il jeta
ensen
" à l
" dev
" son

VI
damm

vironnoient ; mais on ne put lui enlever la tranquillité d'âme, qui le soutenoit dans ses disgraces. Ses amis tâchèrent de le gagner, en lui représentant qu'il ne devoit point être d'une autre opinion que le Grand Conseil d'Angleterre : " J'ai pour moi toute l'église, répondit-il, qui est le Grand Conseil des Chrétiens." Sa femme le conjurant d'obéir au Roi, & de conserver sa vie pour la consolation de ses enfans : " Combien d'années, lui dit-il, pensez-vous que je puisse encore vivre ?" — " Plus de vingt ans, répondit-elle. — Ah ! ma femme," répliqua More, veux-tu donc que je change l'éternité avec vingt ans ?" Ayant été condamné à périr du dernier supplice, on vint lui dire que le Roi avoit modéré l'arrêt de mort, rendu contre lui, à la peine d'être seulement décapité. " Je prie Dieu, répondit-il, de préserver tous mes amis d'une semblable clémence !" Il reçut la mort avec la tranquillité d'un Chrétien. & le sang froid d'un philosophe.

V. Le Maréchal de Saxe vit approcher le dernier moment de sa brillante carrière avec ce slegme, cette tranquillité, cette présence d'esprit, qui le caractérisoient au milieu des combats, & qui déceloient la fermeté de sa grande âme. Appercevant M. de Senac, médecin du Roi, qui venoit le visiter souvent de la part du Monarque, pour sauver s'il étoit possible des jours si précieux à la France, il jeta sur lui un regard tranquille & tendre tout ensemble, & lui dit : " Mon ami, me voilà donc à la fin d'un beau rêve ; tel est le cours des grandeurs humaines : ce ne sont que de beaux songes."

VI. Le Maréchal de Cinq-Mars, ayant été condamné à mort par le Cardinal de Richelieu, son

implacable ennemi, monta sur l'échafaud avec une fermeté, un courage, un sang froid, qui manifestolent une âme grande & intrépide. Un garde, lui voyant son chapeau sur la tête, osa le lui ôter; mais Cinq-Mars, se tournant brusquement sur cet archer, lui arrache son chapeau, & le remet fièrement sur sa tête. Le bourreau étoit malade; un vieux crocheteur de la ville tenoit sa place. Cinq-Mars ne voulut pas souffrir qu'il le touchât: il se coupa lui-même la moustache, & son confesseur lui coupa les cheveux. Il se promenoit sur l'échafaud, la main gauche sur le côté, avec la même grâce & la même assurance que s'il n'eût point touché au dernier moment de sa vie: il venoit de se mettre à genoux auprès du billot, pour essayer la posture qu'il devoit tenir, le demandant au bourreau d'une voix ferme, & sans paroître ému. Après avoir encore parlé quelques momens à son confesseur, sans vouloir permettre qu'on lui bandât les yeux, il se remit à genoux devant le billot qu'il tint étroitement embrassé: "Suis-je bien, dit-il à l'exécuteur? — Oui, Monsieur, lui répondit celui-ci. — Frappe donc," reprit Cinq-Mars. D'un seul coup de hache, le bourreau lui sépara la tête du corps.

VII. LA Reine Elisabeth, ayant fait arrêter Marie Stuart, Reine d'Ecosse, sa cousine, soupçonnée d'avoir trempé dans une conjuration contre l'Angleterre, on lui fit son procès; & les juges, qu'on lui avoit donnés, prononcèrent l'arrêt de mort. Marie, qui étoit renfermée au château de Fotheringay, en reçut la nouvelle avec une héroïque fermeté. Le soir, après avoir partagé le peu qu'elle avoit à ses domestiques, elle se mit à souper. Elle but à la santé de ses amis, qui, fondant en larmes, la remercièrent à genoux. Après souper, elle

elle les fit tous approcher ; baïsa les filles & les femmes, & permit aux hommes de lui baiser la main. Ensuite elle se confessa, & se mit à prier, les genoux en terre. S'étant levée, elle se coucha & dormit un peu toute habillée ; & , après un léger & court sommeil, elle se remit à prier avec son confesseur. Le lendemain matin, les Comtes de Salisbury & de Kent, exécuteurs de la sentence, entrèrent dans sa chambre. Si-tôt qu'elle entendit ouvrir la porte, elle alla au devant de ces Seigneurs, & leur dit : “ Milords, foyez les bienvenus ! J’ai été, cette nuit, plus vigilante que vous.” Ensuite elle mit la main sur l’épaule du Lord qui la gardoit, parce que sa longue prison lui avoit donné une goutte sciatique qui l’empêchoit de marcher ; & , s’appuyant ainsi sur lui, elle alla au lieu du supplice. Elle avoit la tête couverte d’un voile : elle tenoit un crucifix à la main ; & sa couronne pendoit à sa ceinture. On la conduisit dans une grande salle du palais, qui étoit tapissée de noir ; & , s’étant assise sur une chaise, le greffier lut la sentence : après quoi, la Reine s’étant tournée du côté du peuple qui assistoit à son exécution, elle lui dit : “ Vous voyez ici un spectacle nouveau ; une Reine qui meurt sur un échafaud. “ Je n’avois pas coutume de me déshabiller en “ présence de tant de gens, encore moins d’avoir “ des bourreaux pour valets-de-chambre ; mais il “ faut vouloir ce que Dieu veut.” Elle se mit à genoux ; tendit la tête, que l’exécuteur lui abattit en deux coups. Un autre bourreau la prit ; & , la montrant aux spectateurs : “ Ainsi puissent périr, “ s’écria-t-il, “ les ennemis de Dieu & ceux de la “ Reine !”

VIII. Les médecins ayant décidé qu’il ne restoit plus que deux heures de vie au Chancelier Brulart

de Sillery, & pas un d'eux n'osant lui annoncer cette triste nouvelle, un vieux valet-de-chambre, qui avoit entendu leur consultation, se chargea de cette commission délicate. Il s'approche du moribond. " Monsieur, lui dit-il, votre procès vient d'être jugé ; préparez-vous à la mort : " vous n'avez plus que quelques quarts d'heure à " vivre. " " Mon ami," répondit tranquillement le Chancelier, " employons-les donc bien. "

IX. LA ville de Melsène s'étoit détachée de la ligue des Achéens ; & Dinocrate, chef des Messéniens, s'avança, à main armée, sur les terres de Mégalopolis, patrie du célèbre Philopémen. Ce grand homme étoit alors malade de la fièvre à Argos. Dès qu'il apprit cette nouvelle, il se rendit promptement à Mégalopolis. Il prit avec lui une troupe de jeunes cavaliers des plus distingués de la ville, & marcha à leur tête contre Melsène. Il trouva Dinocrate qui venoit à sa rencontre : il le chargea & le mit en fuite : mais cinq cents chevaux qui gardoient le plat-pays de Melsène, étant survenus, & les troupes de Dinocrate s'étant ralliées, Philopémen craignit d'être enveloppé. Voulant sauver les jeunes cavaliers qui étoient avec lui, il prit le parti de la retraite, se tenant toujours à la queue, & tournant souvent tête aux ennemis, lorsqu'il en étoit trop près. Ils n'osoient l'approcher : mais ils caracoloient tout autour avec de grands cris. Après s'être avancé plusieurs fois contr'eux, pour donner le temps à ces jeunes gens de se retirer, il se trouva, sans y avoir pris garde, seul, au milieu de cette foule d'ennemis. Aucun n'eut pourtant l'audace d'en venir aux mains avec lui ; mais, en l'accablant de traits, ils le poussèrent dans des lieux pleins de rochers & de précipices, où il ne pouvoit faire passer son cheval, quoiqu'à grands coups d'épe-

rons il lui déchirât les flancs. Philopémen, affoibli par la maladie, fatigué du chemin qu'il avoit fait, étoit pesant, & pouvoit à peine se remuer. Son cheval, venant à broncher, le jeta par terre. Sa chute fut rude: il se fit une si grande plaie à la tête, qu'il demeura long-temps étendu sur la place, sans voix & sans mouvement. Les ennemis, le croyant mort, s'approchèrent, & commencèrent à le tourner pour le dépouiller. Dans ce moment, il leva la tête & ouvrit les yeux. Les ennemis voyant qu'il respiroit encore, se jetèrent en foule sur lui, lui lièrent les mains derrière le dos; & l'accablant de chaînes, ils le menèrent en cet état à Messène, en lui faisant mille outrages. On l'enferma dans un sombre cachot, qui ne recevoit aucun air, ni aucun jour de dehors, & qui n'avoit point d'autre porte qu'une grosse pierre qu'on rouloit à l'entrée; & l'on mit tout autour des soldats pour le garder. Dès que la nuit fut venue, & que le peuple se fut retiré, Dinocrate fit ouvrir l'affreuse prison de l'infortuné Philopémen, & y fit descendre l'exécuteur pour porter le poison à ce grand homme, avec ordre de ne le quitter, que quand il l'auroit avalé. Quand l'exécuteur entra, il étoit couché sur son manteau, sans dormir, occupé des malheurs de sa patrie, indifférent sur ses propres disgrâces: dès qu'il vit de la lumière, & cet homme près de lui, tenant sa lampe d'une main, & la coupe empoisonnée de l'autre, il se releva avec peine, à cause de sa grande foiblesse; & prenant la liqueur mortelle, il demanda à l'exécuteur des nouvelles de ces jeunes cavaliers qui étoient avec lui. L'exécuteur lui répondit qu'il avoit oui dire qu'ils s'étoient tous sauvés. Philopémen le remercia d'un signe de tête; & le regardant avec douceur: "Mon ami, lui dit-il, tu me donnes là une bonne nouvelle; nous ne sommes donc pas malheureux."

“ en tout ? ” Ce furent ses dernières paroles. Il avala ensuite tranquillement le funeste breuvage, & se recoucha sur son manteau, sans pousser le moindre soupir. Il étoit si abattu & si foible, que le poison lui donna la mort, presque dans le même instant.

X. AGIS IV, Roi de Sparte, s'étoit attiré la haine des principaux citoyens de Lacédémone, en les obligeant de réformer leurs mœurs ; & bientôt il devint la triste victime de son trop grand amour pour sa patrie. Il fut arrêté par surprise, mis en prison, & condamné par les Ephores à être étranglé. Il entendit sa sentence avec une indifférence héroïque ; & , l'un de ses juges lui demandant s'il ne se repentoit point de ce qu'il avoit fait ? “ Pourquoi m'en repentirois-je, répondit-il avec “ courage, puisque je fais que j'ai toujours uni la “ prudence à l'honnêteté ? C'est pour cela seul “ qu'on me condamne à mort. ” Lorsqu'on le menoit au supplice, il vit un de ses gardes pleurer de ce qu'il étoit obligé de prêter son ministère à l'injustice : “ Que mon sort, lui dit-il, ne fasse “ pas couler tes larmes ; c'est contre la justice, “ contre l'équité que je vais subir une mort infâme. Ne vaux-je pas mieux, ne suis-je pas “ plus heureux que ceux qui me font mourir ? ” En achevant ces paroles, il presenta le cou au funeste cordon, & termina ses jours avec cette constance plus qu'humaine, connue des seules grandes âmes.

XI. LE Prince Eugène, malgré les ordres exprès de l'Empereur, avoit livré la fameuse bataille de Zenta contre les Turcs. Il avoit remporté une victoire complète, & fait une immense butin, sans avoir perdu plus de 430 hommes. Cette action, si glorieuse

glorieuse pour lui, fut presque la cause de sa perte. Ses ennemis représentèrent à l'Empereur que le succès du Prince Eugène n'excusoit pas sa témérité & sa désobéissance aux ordres de son maître. L'Empereur n'étoit pas fâché de la victoire qu'Eugène avoit remportée; mais il ne pouvoit souffrir qu'on crût qu'il n'avoit pas assez respecté ses ordres. Il auroit voulu qu'Eugène eût pu vaincre & ne pas désobéir; ou plutôt il auroit voulu n'avoir pas donné lui-même un ordre si contraire à ses intérêts. Les envieux du Prince, qui connoissoient le foible de l'Empereur, parvinrent à l'irriter contre un héros qui venoit de lui rendre un service si important. Eugène, ignorant ce qui se tramoit contre lui, s'avançoit vers Vienne, au milieu des acclamations des peuples. Lorsqu'il arriva, les habitans accoururent en foule pour le voir. Ils le nommoient " l'Ange tutélaire, le Libérateur de l'Empire. Il demanda & obtint audience de l'Empereur: mais il en fut reçu si froidement, qu'il en fut tout déconcerté. Il se remit cependant bientôt du trouble où l'avoit jeté un accueil si peu attendu. Il déposa entre les mains de Sa Majesté Impériale le sceau de l'Empire Ottoman, que le Grand Visir avoit laissé avec la vie à la bataille de Zenta; & avec une fermeté digne de son innocence, il rendit compte à l'Empereur de tout ce qu'il avoit fait, & de l'état où il avoit laissé les affaires en Hongrie. Le Monarque l'écouta, sans l'interrompre, ni pour le louer, ni pour le blâmer. Si Eugène fut étonné de cette conduite, il eut sujet de l'être bien davantage, lorsqu'un seigneur de ses amis lui donna avis qu'on pensoit à l'arrêter, & que l'on parloit de lui faire son procès dans le Conseil Aulique de Guerre. Quelques momens après, le Comte de Schilck, Capitaine des Trabans de la Garde Impériale, vint lui demander son épée, & lui d fendre, de la part

M 6 de

de l'Empereur, de sortir de Vienne. Eugène reçut avec respect cet ordre, quelque peu équitable qu'il lui parût. "Voilà, dit-il à cet officier, cette épée que l'Empereur demande: elle est encore fumante du sang de ses ennemis; & je consens à ne la plus reprendre, si je ne puis continuer à l'employer pour son service." Quelque soin qu'on prit pour cacher cette affaire, toute la ville en fut bientôt informée. Les bourgeois s'assembloient & complottoient comment ils feroient pour délivrer le Prince Eugène, si l'on vouloit attenter quelque chose contre sa vie, ou contre sa liberté. "Quoi! disoient-ils, voilà donc la reconnoissance qu'on a pour un héros qui a sauvé Vienne & l'Empire de la fureur des Infidèles!" Leur affection pour ce Prince alla si loin, qu'ils lui députèrent les principaux d'entr'eux pour l'assurer qu'ils le défendroient contre quiconque oseroit attenter sur sa personne: ils lui offrirent même de vailler à la garde de son palais. "Je vous remercie, Messieurs, leur répondit le Prince, de votre zèle & de votre affection pour moi; je ne veux point d'autre garant de ma sûreté, que la droiture de ma conduite, le bon témoignage de ma conscience, & le peu que j'ai fait pour le service de sa Majesté Impériale. Ce Monarque est trop éclairé, pour ne pas discerner la vérité d'avec la calomnie, & trop équitable pour ne pas me rendre bientôt justice." Les députés se retirèrent, en l'assurant que tous les bourgeois étoient résolus de sacrifier leurs biens & leurs vies, plutôt que de souffrir qu'on lui causât le moindre déplaisir. Soit que cette démarche des habitans de Vienne eût fait craindre quelque émeute à l'Empereur, soit qu'elle eût réveillé sa bonté naturelle, & qu'il ne voulût pas céder au peuple en reconnoissance, le cœur de ce Monarque changea, dès ce jour même, en faveur d'Eugène.

d'Eugène. Il lui rendit toute sa confiance, & n'oublia rien pour effacer de son esprit toute idée du chagrin qu'il lui avoit causé. Il le nomma encore pour commander son armée de Hongrie; & pour ôter à ses ennemis tout prétexte de blâmer ses actions, il lui donna par écrit une permission secrète & signée de sa propre main, de faire tout ce qu'il jugeroit de plus à propos pour son service, sans qu'il pût être recherché ni pour les bons ni pour les mauvais succès, sous quelque prétexte que ce pût être. Ce ne fut qu'à cette condition qu'Eugène voulut commander désormais les armées de l'Empereur.

XII. PHILIPPE II, Roi d'Espagne, ayant armé, à dessein de conquérir l'Angleterre, une flotte qu'on nomma l'*Invincible*, parce qu'elle couvroit tout l'Océan, il n'en put revoir que quelques débris; la tempête l'ayant ruinée entièrement à la vue des côtes de la Grande-Bretagne. Lorsqu'on lui apprit ce désastre, il étoit à écrire. Il répondit seulement: "Je ne l'avois pas envoyée combattre les vents;" & il reprit la plume, comme si cette nouvelle lui eût été absolument étrangère.—Une autre fois, ayant passé toute une nuit à faire des dépêches, sur le matin il les donna à son secrétaire, qui les étala toutes sur une table pour y mettre les adresses. Pour qu'elles ne s'effaçassent point, il voulut y mettre du sable; mais comme il étoit à moitié endormi, au lieu de la sablière, il prit l'encre, & la répandit tellement, que tout l'ouvrage de la nuit fut perdu. Philippe lui dit tranquillement: "Voilà le cornet à l'encre, & voilà la sablière;" & sans aucun autre mouvement d'impatience, il se mit à écrire sur nouveaux frais,

XIII. LOUIS

XIII. Louis XIV ne fut pas toujours heureux ; mais la patience héroïque avec laquelle il soutint ses disgraces, prouva qu'il avoit mérité de l'être. Il perdit son fils unique en 1711 ; & quoique très-sensible à cette perte, il fut la supporter en Roi. Voyant une Princesse qui pouffoit des soupirs & des cris, & marquoit une douleur extraordinaire, il lui dit : " Eh ! Madame, modérez-vous : j'y perds encore plus vous : à quoi servent ces cris ? " L'année suivante, il vit périr, dans l'espace de moins d'un mois, le Duc de Bourgogne, son petit-fils, la Duchesse de Bourgogne, & le Duc de Bretagne, l'aîné de ses arrière-petits-fils. Ce Monarque vit passer, comme l'ombre, sa nombreuse postérité. Seul dans ses immenses palais, il sembloit se survivre à lui-même. A la place de tant de fleurs moissonnées dans leur printemps, ses yeux, prêts à se fermer pour toujours n'appercevoient plus qu'une fleur à peine éclose, foible, chancelante, presque dévorée par le souffle qui avoit séché, consumé tant de tiges florissantes. A la vue de ce nouveau Joas, unique reste du sang de David, arraché aux débris de son auguste maison, ayant peine à se faire jour à travers les ruines sous lesquelles il avoit paru enseveli, tout ce que Louis XIV dit, pour exprimer tant de pertes accumulées, furent ces paroles remplies tout à-la-fois de sensibilité & de constance : " Voilà donc M. le Dauphin ! " Cette magnanime constance, il la fit briller, avec plus d'éclat encore, dans les maladies cruelles qui consumèrent sa vieillesse. On lui fit, en 1686, l'opération de la fistule. Tout le monde trembloit pour ses jours. Ses amis, ses ministres, sa famille, fondonnent en larmes. Le médecin, le chirurgien, étoient saisis de frayeur, lors même qu'ils arrachoient, d'une main impitoyable, jusqu'aux dernières racines du mal. Louis seul étoit tranquille.

tranquille. Le calme de son âme fut sans usage : il ne poussa pas la moindre plainte. Le lendemain, il donna audience aux ambassadeurs, & tint conseil avec ses ministres. L'homme souffroit, le Roi se portoit bien. Madame de Maintenon lui dit : "Avouez, Sire, que vous avez bien souffert.—Où, répondit le Prince, de vous voir souffrir." Malgré les douleurs vives dont il fut attaqué, le 24 d'Août 1715, & la foiblesse extrême qui leur avoit succédé, il ne laissa pas de se préparer, le lendemain, à dîner en public ; mais on fut obligé de faire sortir tous ceux qui étoient entrés dans sa chambre ; & il ne retint que le Maréchal de Villeroy, avec lequel il resta seul plus de deux heures. "Je vois, lui dit-il, que mon heure approche : il faut penser sérieusement à mourir." Pendant qu'on lui faisoit les incisions qu'on avoit jugé à propos de lui faire à la jambe, pour retarder, s'il se pouvoit, les effets de la gangrène dont elle étoit attaquée, son premier médecin lui tenoit le bras, & n'y remarqua aucune émotion considérable. Ces incisions furent inutiles. On délibéra si on lui couperoit la cuisse ; & il parut que c'étoit l'exposer à des douleurs qui ne pouvoient rien produire d'avantageux. Il se résolut alors à la mort ; &, comme quelqu'un vouloit le consoler : "Il y a plus de dix ans, dit-il, que je pense à mourir en Roi Très-Chrétien." Le 25 d'Août, jour de S. Louis, auquel on lui avoit fait des incisions à la jambe, il demanda pourquoi ses musiciens ne lui avoient pas donné le bouquet ordinaire ? On lui répondit qu'on les en avoit empêchés. "Eh ! non, dit-il ; l'état où je suis ne doit rien empêcher." Ils vinrent : & ils lui donnèrent le concert préparé ; & il témoigna même y prendre quelque plaisir. Il fit appeler, le lendemain, les Princes & les Princesses de son sang. Tous fondoient en larmes.

Il parla sans trouble, sans émotion, avec une constance qu'on ne pouvoit trop admirer dans un Prince qu'un instant va dépouiller de tout ce que le monde offre de plus brillant. Après avoir dit à chacun de ceux qui étoient présens ce qui convenoit, il tint à son successeur un discours proportionné à l'âge de ce Prince encore enfant, & le finit par ces paroles qui ne devoient jamais s'effacer du souvenir des Monarques: "J'ai chargé mon peuple; les longues guerres m'y ont forcé. Aimez la paix, & ne vous engagez jamais dans aucune guerre, qu'autant que l'intérêt de l'Etat & le bien des peuples l'exigeront." Puis, adressant la parole aux Princes & à ses premiers officiers: "Vous avez pu voir, leur dit-il, quelques personnes qui, pendant mon règne, se sont écartées de leur devoir pour un tems, & s'en sont repenties toute leur vie; profitez de leur exemple, & ne le suivez pas."

P O L I T E S S E .

I D E E S .

Les Manières polies sont de perpétuelles lettres de recommandation pour celui qui les a.

LA REINE ISABELLE de CASTILLE.

LA Politesse est l'attention continuelle, qu'inspire l'humanité, à complaire à tout le monde, & à n'offenser personne. Le misanthrope se récrie beaucoup contre cette vertu: il lui préfère ses brusqueries choquantes & sa franchise Gothique. L'homme de cour au contraire, & l'adulateur rampant, lui substituent de fades complimens, de basses complaisances, des mots, du jargon & des révérences. Celui-là blâme la politesse, parce qu'il la prend

prend pour un vice : celui-ci en est cause, parce que celle qu'il pratique en est véritablement un.

Pour plaire dans la conversation, il faut parler avec beaucoup de simplicité, ne parler de rien avec chaleur ; mais prendre toujours le parti de la justice & de la raison, y rappeler les autres par un air de douceur & de condescendance, &, s'ils nous disent quelque chose de rebutant, croire qu'ils songent moins à offenser notre personne, qu'à contenter leur amour-propre. Ce qu'il faut encore observer, c'est de ne point parler de nous-mêmes, parce que les autres sont portés à croire que nous leur en voulons autant ôter que nous nous en attribuons ; c'est de ne point s'ériger en critique ; personne n'aime la censure & les corrections. Celui qui en fait sans autorité, se rend toujours méprisable. Avoir soin de prévoir les choses desquelles on pourra s'entretenir avec telles ou telles personnes, non pas pour se préparer à bien dire, car l'entretien familier est ennemi de la préparation, mais pour éviter tout ce qui peut choquer les autres, & pour s'accommoder au caractère de chacun.

Il ne faut pas se faire une affaire de fournir la conversation ; c'est le métier des parasites. Les grands parleurs n'imposent qu'aux petits esprits ; & on ne leur confie point des affaires d'importance. Il ne faut dire que ce que l'on sait bien ; & il vaut mieux se retirer de quelque lieu que ce soit, lorsqu'on n'a pas des raisons pour y demeurer, que d'y débiter des choses inutiles.

Gardez-vous bien de vouloir briller en conversation, sur-tout dans des cercles où il y a des personnes au-dessus de vous. Les hommes sont aussi jaloux sur le chapitre de l'esprit, que les femmes sur celui de la beauté. Tous les éloges qu'un bel-esprit, ou qu'un homme qui se donne pour tel, entend faire d'un autre homme d'esprit, sont, de part & d'autre,

& d'autre, comme autant de larcins qu'ils s'imaginent qu'on leur fait.

L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup, qu'à en trouver aux autres. Celui qui sort de votre entretien, content de soi & de son esprit, l'est de vous parfaitement : les hommes n'aiment point à vous admirer, ils veulent plaire : ils cherchent moins à être instruits & même réjouis, qu'à être goûtés & applaudis.

Souvent, pour vouloir être poli, on donne dans l'affectation & dans les façons ; ce qui est plus ridicule & plus désagréable que la grossièreté. Ainsi on peut pécher contre la vraie politesse, par excès & par défaut.

EXEMPLES D'HOMMES IMPOLIS.

I. JABORDE Arnolphe : Il me laisse avancer, & m'attend assis ; je m'incline ; il me parcourt des yeux, & tranche le cérémonial en me criant de loin :
 " Qu'y a-t-il ? Que me demandez-vous ? — Un
 " conseil sur une affaire, lui dis-je, — Voyons,
 " dit Arnolphe, venons au fait. — Je commence
 " donc : Vous connoissez, je crois, Euphémon.
 " — Non : d'où le connoitrois-je ?
 " C'est un gentilhomme de la branche cadette
 " des ... — Qu'importe à votre affaire de quelle
 " famille & de quelle branche il soit ? Qu'avez-
 " vous à démêler avec lui ? — Je possède une
 " terre contiguë à la sienne.... — Hé bien, cette
 " terre ? — Il prétend se l'approprier. — Veut-
 " il l'acheter ou l'échanger ? — Il ne veut ni l'un
 " ni l'autre. — En deux mots, que veut-il donc ?
 " — Il la veut confisquer à son profit. — Il pré-
 " tend, je ne sais sur quel fondement, que je suis
 " son vassal, & qu'ayant manqué à lui faire hom-
 " mage en cette qualité, mon fief lui est dévolu.
 " — Est-ce

" Est-ce ma faute, dit Arnolphe, si vous y avez
 " manqué? — Mais il est faux que je sois son
 " vassal. — Cela peut être: mais ne vous imagi-
 " nez pas qu'on vous en croie sur votre parole.
 " — J'ai des titres justificatifs. — Tant mieux
 " pour vous: produisez-les. — Les voici. — Je
 " n'ai pas le tems de les voir à présent. — Ce
 " sera, Monsieur, quand vous en aurez le loisir.
 " Hé bien, à la bonne heure. — Quand vous
 " plaît-il, Monsieur, que je vienne recevoir votre
 " avis? — Je n'en sais rien. — Mais, Monsieur,
 " Euphémon va me poursuivre avec vivacité.
 " — Oh !... Hé bien, qu'il attende, & vous aussi. "

Arnolphe est un homme droit, un jurisconsulte
 éclairé: mais de quoi servent à ses concitoyens &
 sa droiture & sa capacité, s'il est farouche & ina-
 bordable?

II. BIBLON est homme sage & studieux: il a le
 bonheur de connoître tous les auteurs anciens, &
 les aime tendrement. Il arrive chez la belle Lu-
 cinde, qui est entourée d'un cercle d'adorateurs & de
 beaux esprits. Il entre, un large feutre à la main,
 salut de mauvaise grâce, s'approche de Lucinde,
 marche lourdement sur sa mule, chiffonne sa robe,
 & s'élance à reculons sur un large canapé. On
 sourit: il s'en formalise, & l'on n'y prend pas
 garde. On reprend la conversation où elle étoit
 restée: on en étoit à une question galante, dont
 l'arrivée de Biblon avoit suspendu l'examen. Cha-
 cun la débat & la décide suivant son génie; &
 l'on demande enfin à Biblon lui-même ce qu'il en
 pense. " Je n'ai pas coutume, à la vérité, dit-il
 " ingénument, de m'occuper l'esprit de pareilles
 " sottises: mais enfin, puisque je suis forcé de
 " parler, je vous avouerai, Messieurs, qu'aucune
 " de vos décisions n'est de mon goût. " On voit
 " bien

“ bien que vous n’avez guères lu Aristote ; c’étoit
 “ pourtant le plus beau génie de l’antiquité : je ne
 “ veux, pour vous refuter d’après lui, qu’un sim-
 “ ple syllogisme. — Eh : non, Monsieur Biblon,
 “ pour l’amour de Lucinde, dit le jeune Clitandre,
 “ faites-nous grâce de votre syllogisme ; parlez-
 “ nous François.” Biblon suit sa pointe, enfle
 l’argument, pousse du Grec & du Latin, cite
 Homère, Euripide, Cicéron, Sénèque, & Lambin ;
 prend à partie chacun des assistans, déplore leur
 ignorance & la leur reproche. Un éclat de rire
 parti, comme de concert, de tous les coins de la
 salle, interrompt l’orateur essoufflé. Alors il perd
 patience, dit des injures, montre le poing, & court
 enfin, en branlant la tête, se replonger au fond de
 son collège.

Mais Arnolphe & Biblon ne sont peut-être im-
 civils que faute d’éducation : l’un n’a vu que des
 sacs, des conseillers, des coutumes & des ordon-
 nances ; l’autre n’a vu que des classes & des gri-
 mauds, des maîtres-ès-arts & des grammairès.

III. ÉCOUTONS Crésiphon ; ennemi par prin-
 cipes de tous les égards usités dans la société, il va
 nous faire naïvement l’apologie de la grossièreté, &
 nous étaler les inconvéniens de la politesse. “ Vous
 “ pouvez, dit-il, penser tout ce qu’il vous plaira
 “ de l’air dont je me présente, de ma contenance,
 “ de mon attitude, & de tout ce manège concerté
 “ qu’on appelle civilité : je ne m’en mets point en
 “ peine ; je laisse de pareils soucis à nos jeunes sé-
 “ nateurs & à nos abbés de cour. C’est par mes
 “ mœurs que je veux qu’on juge de moi, & non
 “ point par ma démarche. Je n’entre point chez
 “ mes amis, pour faire honneur à mon maître à
 “ danser. Pour ce qui est de ma manière de vivre
 “ avec

“ avec les hommes, voici à quoi je la réduis : dire
“ la vérité, rendre service à mes semblables, & ne
“ leur jamais nuire. Monté sur ce ton, je fais me
“ gêner & me contraindre s’il le faut, pour rendre
“ des services utiles ; je donne des conseils à qui
“ m’en demande, & sur les matières dont je suis
“ instruit ; j’emploie volontiers pour mes amis, ou
“ pour quiconque en a besoin, mon autorité, mon
“ crédit, & quelquefois ma bourse même ; mais
“ pour des complaisances frivoles, qui ne procure-
“ roient aucun bien solide à ceux qui les exigent,
“ je m’en crois dispensé. On m’invite à un dîner,
“ une promenade, ou un concert : je suis dans ce
“ quart d’heure en humeur de rester chez moi ; j’y
“ reste. On me propose de jouer : le jeu me dé-
“ plaît ; je refuse. Un poëte me lit ses vers : ils
“ m’ennuient ; je baille sans façon. On me pro-
“ pose un bal ; je me trouve en goût de dormir ;
“ je cours au lit. Je hais ces égards & ces ména-
“ gemens recherchés, qui, s’ils ne blessent la sin-
“ cérité, sont au moins incompatibles avec la fran-
“ chise. Je loue rarement, & ne veux jamais qu’on
“ me loue, parce que la louange est un poison. Je
“ contredis quiconque avance ou un fait, ou un
“ principe faux, parce que c’est mentir ou trom-
“ per, que de ne pas confondre un mensonge ou
“ une erreur ; je le fais avec vivacité, pour donner
“ plus de poids à ma réfutation. Le rang de la
“ personne que j’ai à combattre, m’encourage au
“ lieu de m’effrayer, parce que plus l’ennemi est
“ considérable, plus il importe de l’abattre. Da-
“ mon est vain : je l’humilie. Laure est coquette :
“ je lui reproche ses intrigues. Léandre est faux :
“ je le démasque. Bertholde est sott & précieuse :
“ je la raille & la contrefais. Gorgias aime à
“ boire : je lui en fais honte en public. Cydalise
“ est médisante : je dévoile ses autres défauts,
“ pour

“ pour la guérir de celui-là. Lyssimon fait le
 “ docte : je le questionne & le déconcerte. Il y
 “ a long-tems que tous ces gens-là seroient corri-
 “ gés, si chacun tenoit avec eux la même conduite
 “ que moi : on les endort sur leurs vices, en les leur
 “ dissimulant ; on les empêche de devenir vertueux,
 “ en leur laissant croire qu'ils le sont.”

Ctésiphon dans ce portrait ne porte-t-il pas la franchise jusqu'à la grossièreté ? Tout autre qu'un misanthrope, ou un flatteur, fait concilier la franchise avec la politesse, & sans abandonner celle-là compte celle-ci pour un devoir, comme en effet c'en est un. Pour le prouver avec ordre, suivons le plan de distribution que Ctésiphon nous a lui-même indiqué, & divisons, comme il l'a fait, la Politesse en trois branches ; la *Civilité*, la *Complaisance*, & les *Egards*.

CIVILITE.

I D E E S.

LA Civilité est un cérémonial de convention établi parmi les hommes dans la vue de se donner les uns aux autres, des démonstrations extérieures d'amitié, d'estime, & de considération. Ce cérémonial est différent chez les différens peuples policés : mais tous en ont un, quel qu'il soit. Or, on peut raisonnablement présumer de toute pratique universelle, qu'elle a son principe dans la nature même ; d'où je conclus que la Civilité est un devoir que la droite raison prescrit.

La Civilité est un témoignage public de nos sentimens intérieurs. La forme en est indifférente en soi : la manière d'aborder les personnes de différens

(tats,

à l'ats, de les saluer, & de leur faire honneur, les termes dont on doit user en leur portant la parole, le style auquel il faut s'assujettir, en leur adressant ou des lettres ou des suppliques, sont toutes formalités arbitraires dans l'origine, qui n'ont pu être fixées que par l'usage.

Voilà donc deux choses constantes : l'une, qu'il est conforme au bon sens & à la droite raison, de s'assujettir à quelque sorte de civilité; l'autre, que ni le bon sens ni la droite raison ne décident dans quels actes on doit la faire consister.

Chaque nation a choisi les plus conformes à son idée & à son goût; tous étant indifférens dans l'origine, on ne peut être déterminé sur le choix, que par les usages du pays qu'on habite. Le François, le Turc, & le Persan, doivent être civils; mais l'un à la Françoisse, l'autre à la Turque, l'autre à la Persanne.

E X E M P L E.

BOUCICAUT, Maréchal de France. se promenant un jour à cheval, par la ville de Gènes, rencontra deux courtisanes vêtues à la mode du pays, qui lui firent la révérence: il la leur rendit avec la plus respectueuse civilité. Un gentilhomme, qui étoit devant lui, s'arrêta, & lui dit: "Monseigneur, savez-vous quelles sont ces deux Dames qui vous ont salué? — Non, répondit le Maréchal. — Ce sont des filles de mauvaise vie, reprit le gentilhomme. — Je ne les connois pas, repartit Boucicaut; mais j'aime mieux avoir fait la révérence à ces filles perdues, que d'avoir manqué à saluer une femme de bien."

COMPLAISANCE.

I D E E S.

LA Complaisance est une condescendance honnête par laquelle nous plions notre volonté pour la rendre conforme à celle des autres. Je dis une condescendance honnête ; car déferer lâchement à la volonté d'autrui, quoique criminelle, ce seroit être plutôt complice que complaisant.

La Complaisance dont je parle ici, consiste donc uniquement à ne contrarier le goût de qui que ce soit, dans tout ce qui est indifférent pour les mœurs, à s'y prêter même autant qu'on le peut, & à le prévenir lorsqu'on l'a su deviner. Ce n'est peut-être pas la plus excellente de toutes les vertus ; mais c'en est une du moins bien utile & bien agréable dans la société.

On peut plaire dans le monde par des manières caressantes, par une humeur enjouée, par des faillies ingénieuses : mais aucun de ces moyens de plaire n'est d'un usage si universel que la Complaisance. Vous ne pouvez caresser que vos égaux ou vos inférieurs ; il est mille occasions où l'enjouement seroit déplacé ; les pointes ou les bons mots ne se présentent pas à souhait, & ne sont pas toujours goûtées : mais ayez un caractère flexible & prévenant ; sachez vous faire un plaisir de contribuer à celui des autres ; je vous réponds de l'amitié de tous ceux qui vous environnent ; c'est une perfection de mise dans tous les tems, dans tous les lieux, & dans toutes les circonstances.

C A R A C T E R E S.

I. RHODOLPHE est homme de mérite, il est poète & philosophe, & ne laisseroit pas d'être sup-
porté

porté dans les compagnies, malgré ces deux qualités, s'il pouvoit s'abaisser jusqu'à être complaisant : mais le moyen qu'il le soit ? La Complaisance suppose de l'estime : or, quiconque ne fait pas des vers, ou n'a pas lu Descartes ou Newton, n'est à ses yeux qu'un automate, un idiot, dont on ne peut faire tout au plus qu'un manœuvre, un financier ou un moine. Il se croit d'une espèce supérieure à celle des autres hommes, & fait gloire de s'en discerner par des maximes, des sentimens & des goûts particuliers. Descendre jusqu'à leur complaire, ce seroit entrer en société, ce seroit communiquer avec eux : & il les regarde comme des profanes.

II. AGLAURE est d'une figure aimable ; elle a de l'esprit, des talens & des grâces naturelles : cependant on la fuit, on la déteste. Eh ! pourquoi ? Elle n'a d'elle-même ni sentiment, ni volonté ; elle attend, pour se décider, que quelqu'un ait déclaré ce qu'il pense ou ce qu'il souhaite : aussitôt son parti est pris, elle pense tout autrement, & veut autre chose.

III. VOYEZ comme Alcidas est aimé, chéri, caressé. Est-ce à cause de sa probité ? Cette qualité ne concilie que l'estime, & ne prend point les cœurs. Serait-ce parce qu'il est bienfaisant & officieux ? Tous ceux qui lui sont fâchés, n'ont pas été dans le cas d'avoir besoin de ses bons offices. Serait-ce parce qu'il a l'humeur gaie, comique, amusante ? Il ne plairait par cet endroit, que dans les momens où la gaieté est de saison. On l'aime, parce qu'il est d'un caractère facile & liant. Sa volonté n'est point à lui : il la plie, la tourne & la façonne au gré de tous les amis. A-t-il pénétré ce qui vous flatte : il court au devant de vos desirs, & le

fait avec autant de grâce & d'aisance, qu'au moment qu'il n'a d'autre objet que de vous complaire, vous croiriez que c'est son choix & son inclination qu'il suit.

EGARDS.

I D E E S.

Les Egards sont des ménagemens & des considérations fondées sur les circonstances, ou sur le génie ou la qualité des personnes. N'allez point, par exemple, faire en présence d'un homme de robe, la satire des gens de Loi ; sur-tout si la probité le met à couvert de reproches. Et quand il en mériteroit, il ne suffit pas toujours qu'un reproche soit fondé, pour justifier celui qui le fait, s'il le fait à contre-temps & avec une aigreur maligne. Quoiqu'on peigne communément la vérité sans voile, elle a néanmoins des nudités choquantes, qu'il est quelquefois à propos de tenir couvertes.

Vous êtes devant un grand, à qui chacun s'empresse de faire honneur : conformez-vous à l'usage, honorez-le comme les autres ; n'allez pas, comme un Quaker, le tutoyer, & lui parler la tête couverte. Vous ne voulez le considérer qu'à proportion de sa vertu, de ses talens & de son mérite personnel, tout l'éclat dont il est environné, n'est pour vous que de la fumée & du vent : à la bonne heure : mais ces honneurs que je vous conseille de lui rendre, ne sont non plus que du vent, & de la fumée. Je ne vous prie pas de louer, s'il est méprisable ; de lui trouver de l'esprit, s'il est imbécille ; de flatter son goût, s'il en manque ; de vanter ses lumières, s'il est ignorant : vous ne risquerez

risquez pas de compromettre votre sincérité, en ne lui rendant que des hommages muets. La subordination, si nécessaire pour la police d'un état, seroit bientôt détruite, si le peuple, au moins en public, n'honoroit jamais les grands, qu'à proportion de ce qu'ils valent.

N'affectez point un air content devant un affligé qui pleure ses désastres ou ses pertes. Gémissez-vous vous-même de quelques revers affreux, n'allez point fatiguer de vos tristes lamentations, des favoris de la fortune, qui n'en peuvent tarir la source.

Ce seroit insulter à la douleur d'une veuve éplorée, qui regrette un époux tendrement chéri, que de venir lui annoncer d'un air satisfait, que votre amour est près d'être couronné ; qu'incessamment vous serez le plus heureux des époux.

Il faut quelque sorte d'esprit, ou du moins du jugement, pour être capable d'Egards. L'usage du monde peut rendre un homme civil ; la bonté de son cœur peut le rendre complaisant ; mais un sot sera toujours neuf dans la science des Egards.

EXEMPLES.

HIPPIAS est, dites-vous, un homme épais, sans génie, sans goût & sans discernement. Vêtu autrefois d'un vil froc, il rampoit dans un cloître obscur, justement confondu dans la foule des reclus. Le gouvernement de son monastère devenu vacant par la mort du chef, une béate mal-avisée, dont il dirigeoit la conscience, entreprit de le faire décorer de cette mince prééminence : sa brigue échoua ; on ne jugea pas même Hippias capable d'être à la tête d'une troupe de moines. L'humble pénitente, piquée de cet affront, fut s'en venger d'un façon singulière : ce fut en procurant au di-

recteur un évêché. Otez à Hippias, dites-vous, la croix & son rochet: c'est un sot achevé, qui ne mérite pas d'arrêter les regards d'un homme pensant. J'en conviendrai, s'il le faut: mais enfin il est actuellement en possession de cette croix & de ce rochet: or, tout cela mérite au moins de votre part un salut respectueux. Ne contestez point pour si peu de chose: je vous mets allez à votre aise, en vous dispensant de l'estimer.

II. Vous courez annoncer à Ménalque la faveur que le Roi vous a faite de vous décorer du cordon de ses Ordres: revenez sur vos pas; la même grâce vient de lui être refusée; il ne seroit pas d'humeur à partager votre joie.

III. LA mort vient d'arracher des bras de Fanny, un enfant aimable, gage précieux de l'amour d'un époux qui n'est plus. Une foule d'amis s'efforce de la consoler, ou de faire au moins, s'il est possible, quelque diversion à sa douleur. Alix, à son tour vient visiter son amie. Mère plus fortunée, elle amène avec elle les fruits vivans de son heureuse fécondité, précieux objets de la tendresse & de ses complaisances, & par malheur pour Fanny, l'unique sujet de son entretien. Elle entame, en arrivant, le récit ennuyeux de leurs prétendues perfections, des faillies de leur imagination, de la pénétration de leur esprit, de la bonté de leur caractère, & de la régularité de leurs traits. Elle ne paroissoit pas prête de finir, lorsque Fanny, toute entière à ses regrets, l'interrompt par ces mots, prononcés avec quelque émotion: "Vous seriez adorable, chère Alix, si vous aviez pour vos amis autant d'égards, que vous marquez de tendresse pour vos enfans. Vous êtes une bonne mère; mais vous êtes une mauvaise consolatrice."

RECON-

RÉCONNOISSANCE.

I D E' E S.

Un ingrat est haï de tout le monde : & comme son injustice tend à refroidir la générosité, chacun s'y enoie intéressé personnellement.

CICÉRON.

LA Reconnoissance est le souvenir d'un bienfait reçu, joint au désir de témoigner l'obligation qu'on a.

Si la bienfaisance est une marque assurée d'étendue dans l'âme, la reconnoissance est une preuve certaine de son élévation ; l'une & l'autre de ces vertus est fondée sur la grandeur & la noblesse dans les sentimens.

Ne soyons donc point surpris que les plus grands hommes, que ceux dont les pas se dirigèrent toujours vers l'héroïsme, aient aussi été les plus sensibles aux services qu'on leur rendoit.

Pyrrhus, Alexandre, Alphonse Roi d'Aragon & de Sicile, se faisoient gloire de n'oublier jamais un bienfait.

Les animaux même, qui portent le plus de grandeur dans leur instinct, ne sont-ils pas aussi les plus reconnoissans ? La terre prodigue les trésors en faveur de ceux qui lui ont prêté quelques semences ; les fleuves rapportent à grands flots dans la mer les eaux qu'ils en ont reçues en vapeurs légères ; ainsi les cœurs vraiment reconnoissans, ne se laissent-ils jamais vaincre en générosité ; ils sacrifioient tout ce qu'ils ont de plus cher, leur vie même, pour ceux qui les ont obligés. Mais ne recevez rien de l'orgueil ni de l'avarice ; la vanité de l'un vous

Omnes namque morem beneficii oderunt, & cum communi ratione non consentiant, non liberaliter deest.

RECON

N 3

livre

livre à l'humiliation, & la rapacité de l'autre n'est jamais contente du retour quel qu'il puisse être.

Les lois de la reconnoissance sont de recevoir un bienfait avec un visage riant : si vous êtes embarrassé, si vous rougissez, vous apprenez à celui qui vous donne, que votre orgueil est blessé de la supériorité qu'il a sur vous dans ce moment.

Ne l'oubliez jamais, votre bienfaiteur devint-il votre ennemi ; & si la mort le raie du nombre des vivans, étendez votre reconnoissance sur sa postérité.

Le dernier devoir est de le publier : c'est la façon la plus glorieuse & la plus sûre de vous acquitter. Qui est capable de s'en faire une peine, étoit indigne de le recevoir.

EXEMPLES.

I. EN 1549, le Maréchal d'Aumont prit Grodon, en Bretagne, sur les ligueurs. Il avoit ordonné de passer au fil de l'épée tous les Espagnols qui composoient la garnison de la place. Malgré la peine de mort décernée contre ceux qui n'exécuteroient pas les ordres du général, un soldat Anglois sauva un des Espagnols. L'Anglois, déféré pour ce sujet au conseil de guerre, convint du fait, & ajouta qu'il étoit disposé à souffrir la mort, pourvu qu'on accordât la vie à l'Espagnol. Le Maréchal surpris, lui demanda pourquoi il prenoit un si grand intérêt à la conservation de cet homme ? " C'est, répondit-il, Monsieur, qu'en pareille " rencontre, il m'a sauvé une fois la vie à moi- " même ; & la reconnoissance exige de moi, que " je la lui sauve aux dépens de la mienne. " Le Maréchal charmé du bon cœur du soldat Anglois, lui accorda la vie, de même qu'à l'Espagnol, & les combla tous deux d'éloges.

II. Le Cardinal Wolfey, ministre & favori de Henri VIII, Roi d'Angleterre, étant tombé dans la disgrâce de son maître, se vit tout-à-coup méprisé des grands & haï du peuple. Fitz-Williams, un de ses protégés, fut le seul qui osa défendre sa cause, & faire l'éloge des talens & des grandes qualités du ministre disgracié. Il fit plus ; il offrit sa maison de campagne à Wolfey, & le conjura d'y venir au moins passer un jour. Le Cardinal, sensible à ce zèle, alla chez Fitz-Williams, qui reçut son Eminence avec les marques de la plus vive reconnaissance & du plus profond respect. Le Roi instruit de l'accueil que ce particulier avoit osé faire à un homme tel que Wolfey, fit venir Williams : & demandant d'un air & d'un ton irrités, par quel motif il avoit eu l'audace de recevoir chez lui le Cardinal accusé & déclaré coupable de haute trahison ? "Sire, répondit Williams, je suis pé-

"nétre, pour votre Majesté, de la soumission la

"plus respectueuse ; je ne suis ni mauvais citoyen, ob

"ni sujet infidèle. Ce n'est ni le ministre disgracié, ni le criminel d'état que j'ai reçu chez moi ; c'est mon bienfaiteur, c'est mon protecteur, celui

"qui m'a donné du pain, & de qui je tiens la

"fortune & la tranquillité dont je jouis. Ah !

"Sire, si je l'avois abandonné dans son malheur, q

"j'eusse été le plus ingrat des hommes." Sur-

pris, & plein d'admiration, le Roi conçut dès cet instant la plus haute estime pour le généreux Fitz-Williams. Il le fit chevalier sur-le-champ ; & peu de temps après, il le nomma son conseiller privé.

III. Louis XIV avoit, en 1683, chargé Duple-quesne de bombarder Alger, pour la punir de ses infidélités & de son insolence. Le désespoir où étoient les Corsaires, de ne pouvoir éloigner de leurs côtes la flotte qui les foudroyoit, les porta à se

attacher à la bouche de leurs canons des esclaves

François, dont les membres sont portés sur les vaisseaux. Un Capitaine Algérien qui avoit été pris dans ses courses, & très-bien traité par les François, tout le temps qu'il avoit été leur prisonnier, reconnoît, parmi ceux qui vont subir le sort affreux que la rage a imaginé, un Officier, nommé Choiseul, dont il a éprouvé les attentions les plus marquées. A l'instant, il prie, il supplie, il presse pour obtenir la conservation de cet homme généreux. Tout est inutile; on va mettre le feu au canon où Choiseul est attaché. L'Algérien se jette aussitôt sur lui, l'embrasse étroitement, & adressant la parole au canonnier, lui dit: "Tirez; puisque je ne puis sauver mon bienfaiteur, j'aurai du moins la consolation de mourir avec lui." Le Dey, sous les yeux duquel la scène se passoit, en fut si frappé, qu'il accorda, les larmes aux yeux, ce qu'il avoit refusé avec tant de férocité.

IV. DANS un spectacle qui se donnoit à Rome, on faisoit combattre des criminels contre des bêtes féroces. Parmi les plus terribles de ces animaux, on remarquoit sur-tout un lion, dont la grandeur énorme, les rugissemens affreux, la crière siot-tante, les yeux flamboyans inspiroient en même temps l'admiration & la terreur. Un malheureux s'avance dans la carrière; l'animal furieux court au devant de sa victime. Tout-à-coup il s'arrête; & qu'au lieu de sa fierté naturelle, il s'approche de lui avec un air de douceur, remuant la queue, comme les chiens qui flattent leurs maîtres; il le joint de lui touche affectueusement les mains & les jambois. L'homme, caressé par cette bête farouche, arien't peu à peu de sa frayeur; il reprend ses esprits, & considère attentivement le lion; & le reconnoissant, il le caresse à son tour avec des transports de joie auxquels l'animal répondoit à sa manière. Un événement si merveilleux remplit toute l'assemblée

de surprise & d'admiration on applaudit, on battit
des mains : & l'Empereur Caligula lui-même, qui
étoit présent, se fit amener l'homme épargné par le
lion; lui demanda qui il étoit, & par quel charme
il avoit désarmé ce terrible animal ? Je suis ef-
clave, répondit-il, mon nom est Androclès.
Dans le tems que mon maître étoit Proconsul
d'Afrique, me voyant traité par lui avec toute
sorte de rigueur & d'inhumanité, je pris la fuite;
& comme tout le pays lui obéissoit, pour me dé-
rober à ses recherches, je m'enfonçai dans les dé-
serts de la Lybie, résolu, si je n'y trouvois pas ma
subsistance, de chercher la mort par la voie la plus
prompte. Au milieu des sables, dans la plus
grande chaleur du midi, j'aperçus un antre, où
j'allai me mettre à l'abri des ardeurs du soleil.
A peine m'y étois-je réfugié, que je vis entrer ce
même lion, dont la douceur à mon égard vous
étonne; poussant des cris plaintifs, qui me firent
juger qu'il étoit blessé. Cet antre étoit la de-
meure; je m'y cachai dans l'endroit le plus ob-
scure, tremblant, & croyant être au dernier mo-
ment de ma vie; il me découvrit, & vint à moi,
non pas menaçant, mais comme implorant mon
aide, & levant son pied malade pour me le montrer.
Il lui étoit entré sous le pied une très-grosse épine,
que j'arrachai; & m'enhardissant par la patience
avec laquelle il souffroit l'opération, je pressai
les chairs pour en faire sortir le pus; j'essuyai la
plaie; je la nettoyai le mieux qu'il me fut pos-
sible, & la mis en état de se cicatriser. Le lion
soulagé se coucha, laissant son pied entre mes
mains, & dormit paisiblement. Depuis ce jour
pendant trois ans, j'ai vécu avec lui dans le mê-
me antre & des mêmes nourritures. Il alloit à
la chasse, & m'apportoît régulièrement quelques
quartiers des bêtes qu'il avoit prises ou tuées.
J'exposois cette viande au soleil, n'ayant point

de feu pour la faire cuire. Enfin, je m'e lassai
d'une vie si sauvage; & pendant que le lion étoit
sorti pour la chasse, je m'éloignai de l'autre.
Mais à peine avois je fait trois journées de che-
min, que je fus reconnu par des soldats qui m'ar-
rêterent; & l'on m'a transporté d'Afrique à
Rome, pour être livré à mon maître: condamné
par lui à périr, j'attendois la mort sur l'arène.
Je comprends que le lion a été pris peu de tems
après notre séparation, & que, me retrouvant, il
m'a payé le salaire de l'utile opération par laquelle
je l'avois autrefois guéri." Ce récit courut en
un instant toute l'assemblée, qui demanda à grands
cris la vie & la liberté pour l'heureux Androclus.
On lui donna l'une & l'autre; de plus, on lui fit
présent du lion; il alloit dans les rues de Rome,
menant cet animal en laisse; on lui jetoit de pe-
tites pièces de monnoie; on couvroit le lion de
fleurs, & l'on se disoit les uns aux autres: Voici le
lion qui a exercé l'hospitalité envers un homme;
voici l'homme qui a été le médecin du lion.

RELIGION.

I. D. E. S.

*Heureux celui qui, plein de crainte**Pour la divine Majesté,**Marche sans détour & sans feinte**Dans le sentier de l'équité.**Rien ne trouble sa paix profonde;**Il voit dans sa maison féconde**Croître les fils de ses enfans;**Et leur jeunesse florissante,**Dans la vertu toujours constante,**Sera l'appui de ses vieux ans.*

Racine, Acad. 1735

LA Religion consiste dans l'accomplissement des
devoirs qui nous lient à la Divinité. Je les réduis
à trois:

à trois : à l'amour, à la reconnaissance, & aux hommages. Pour la bonté je lui dois de l'amour ; pour ses bienfaits, de la reconnaissance : & pour sa majesté, des hommages.

Les hommages dus à Dieu sont ce qu'on appelle autrement *culte*, ou *Religion*. On en distingue de deux sortes, l'un intérieur, l'autre extérieur. Tous deux sont d'obligation. L'intérieur est invariable ; l'extérieur dépend des mœurs, des tems, de la religion.

Le *culte intérieur* réside dans l'âme, & c'est le seul qui honore Dieu. Il est fondé sur l'admiration qu'excite en nous l'idée de sa grandeur infinie, sur le ressentiment de ses bienfaits, & l'aveu de sa souveraineté. Le cœur pénétré de ces sentiments, les lui exprime par des extases d'admiration, des saillies d'amour, & des protestations de reconnaissance & de soumission. Voilà le langage du cœur, voilà ses hymnes, ses prières, ses sacrifices ; Voilà le culte dont il est capable, & le seul digne de la Divine Majesté.

Le *culte extérieur* naît inévitablement de l'autre. Les devoirs du culte intérieur sont la louange, l'amour, l'action de grâces, la confiance, la prière. Si tôt que chacun de nous est dans l'obligation de remplir ces devoirs, ne deviennent-ils pas des lois pour la société entière ? Les hommes, convaincus séparément de ce qu'ils doivent à l'Être infini, se réuniront dès-lors pour lui donner des marques publiques de leurs sentiments. Tous ensemble, ainsi qu'une grande famille, ils aimeront le père commun ; ils chanteront ses merveilles ; ils béniront ses bienfaits ; ils publieront ses louanges ; ils l'annonceront à tous les peuples, & brûleront de le faire connaître aux nations égarees qui ne connoissent pas encore ; ou qui ont oublié ses miséricordes & sa grandeur. Le concert d'amour, de vœux & d'hommages dans

l'union des cœurs, n'est-il pas évidemment ce culte extérieur?

Parmi les choses que la religion nous prescrit de croire, il en est trois principales, savoir: qu'il existe un être suprême, créateur de l'univers; que l'âme est immortelle; & qu'il y a dans l'autre monde des récompenses à espérer pour les bons, & des châtimens à craindre pour les méchans.

S'il n'existoit pas, ce Dieu créateur, ce seroit donc le hasard qui, à la naissance des tems, auroit balancé dans le vide du firmament, ces masses énormes, ces globes de feu qui parcourent l'espace immense? ce seroit donc le hasard qui les dirigeroit dans leur course majestueusement rapide? ce seroit donc le hasard qui fixeroit le cercle de leurs révolutions, & qui empêcheroit que se heurtant & s'entre-choquant les uns les autres, ils ne se réduisissent eux-mêmes en parties élémentaires, aussi imperceptibles que les atomes dont ils auroient été formés?

Vains systèmes d'une raison en délire, cherchez qui vous adopte. Il est une intelligence suprême; il est un Dieu qui d'un souffle créateur anima le néant; il est un Dieu qui posa sur l'antique vidé les fondemens inébranlables de l'univers, chef-d'œuvre visible de sa puissance: c'est lui qui veille sur toute la nature, & qui y entretient l'ordre & l'harmonie qui nous enchantent; c'est lui qui suspendit à la voute des cieux ces flambeaux qui éclairent l'immensité de l'étendue; c'est lui qui lança notre globe à cette juste distance qui le met à l'abri & des feux dévorans de l'astre embrasé, & des rigueurs pénétrantes d'une glace éternelle; c'est lui. . . mais qu'entreprends-je? & quel est l'esprit cré, qui pourroit faire la simple énumération de ses œuvres?

Il existe donc ce Dieu; & comment l'orgueil humain peut-il révoquer en doute cette vérité?

elle est confiée dans les faits de l'universelle existence.

Rivaux d'Épique & de Lucrèce, modernes héros de l'Athéisme, faites taire pour un instant les passions corruptrices du cœur; jetez ensuite un coup d'œil sur les grands objets que le spectacle de l'univers vous présente: bientôt vos doutes iront se perdre dans le sein de l'évidence, & vos hommages s'élèveront au trône du Créateur.

Ils cieux instruisent la terre

A révéler leur auteur:

Tout ce que leur globe enferme

Célèbre un Dieu créateur.

Quel plus sublime cantique,

Que ce concert magnifique

De tous les célestes corps!

Quelle grandeur infinie!

Quelle divine harmonie

Résulte de leurs accords!

De sa puissance immortelle

Tout parle, tout nous instruit:

Le jour au jour la révèle,

La nuit l'annonce à la nuit.

Ce grand & superbe ouvrage

N'est point pour l'homme un langage.

Obscur & mystérieux:

Son adorable structure

Est la voix de la nature

Qui se fait entendre aux yeux.

J. B. Rousseau.

Ce qui m'intéresse, moi & tous mes semblables, c'est que chacun sache qu'il existe un arbitre du sort des humains, duquel nous sommes tous les enfants, qui nous prescrit à tous d'être justes, de nous aimer les uns les autres, d'être bienfaisans & misericordieux, de tenir nos engagements envers tout le monde, même envers nos ennemis & les siens; que l'apparent bonheur de cette vie n'est rien; qu'il en est une autre après elle, dans laquelle cet être suprême

suprême sera le rémunérateur des bons, & le juge des méchans.

L'espérance d'une vie à venir, dit le Spectateur Anglois, est ce qui console & réjouit mon âme; c'est ce qui rend toute la nature riante autour de moi; c'est ce qui redouble tous mes plaisirs, & qui me soutient au milieu de mes afflictions: l'espérance d'être récompensé dans une autre vie, est seule capable de consoler l'homme juste des misères de cette vie, du mépris des grands, des crimes des méchans, des injustices de la fortune, de la perte de ses amis, &c.

Quand je n'aurois d'autre preuve de l'immortalité de l'âme, que le triomphe du méchant, & l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcheroit d'en douter. Une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle, me feroit chercher à la résoudre. Je me dirois: "Tout ne finit pas pour nous avec la vie; tout rentre dans l'ordre à la mort."

Il y a deux écueils en fait de religion, contre lesquels nous devons être sur nos gardes; je veux dire l'intolérance & la superstition.

Qu'est-ce donc que la Superstition? C'est l'effet d'une fausse conscience qui abuse des choses sacrées, & qui asservit la religion aux dérèglemens des passions. Un de ses plus terribles effets, c'est qu'elle ôte les remords du crime, & met l'homme hors d'état de recourir à la raison & au repentir. "C'est elle,

"dit

"The prospect of a future life is the secret comfort and refreshment of my soul; it is that which makes nature look gay about me; it doubles all my pleasures, and supports me under all my afflictions. I can look at disappointments and misfortunes, pain and sickness, death itself, and what is worse than death, the loss of those that are dearest to me, with indifference, so long as I keep in view the pleasures of eternity, and the state of being in which there will be no fear, nor apprehensions, pains nor sorrows, sickness nor separation.

"dit Bacon, qui a forgé ces idoles du vulgaire, les
 "génies nuisibles, les jours de bonheur ou de malheur,
 "heures les traits invincibles de l'amour & de la
 "haine. Elle accable l'esprit principalement dans
 "la maladie ou dans l'adversité; elle change la
 "bonne discipline & les coutumes vénérables en
 "momerias & en cérémonies superficielles. Dès
 "qu'elle a jeté de profondes racines dans quelque
 "religion que ce soit, bonne ou mauvaise, elle est
 "capable d'éteindre les lumières naturelles, & de
 "troubler les têtes les plus saines. Enfin, c'est le
 "plus terrible fléau de l'humanité. L'Athéisme
 "même (c'est tout dire) ne détruit point cepen-
 "dant les sentimens naturels, ne porte aucune at-
 "teinte aux lois ni aux mœurs du peuple; mais la
 "Superstition est un tyran despotique, qui fait tout
 "céder à ses chimères. Ses préjugés sont supé-
 "rieurs à tous les autres préjugés. Un athée est
 "intéressé à la tranquillité publique, par amour
 "de son propre repos; mais la superstition fanati-
 "que, née du trouble de l'imagination, renverse les
 "empires."

Lorsque un mortel a trahi la cause,
 Nourri de superstition,
 A, par cette affreuse chimère,
 Corrompu sa religion,
 Son âme alors est endurcie;
 Rien n'a plus sur lui de pouvoir;
 Sa justice est folle & cruelle:
 Il est dénaturé par zèle,
 Et sacrilège par devoir.

VOLTAIRE.

Quant aux persécutions, un homme vraiment
 religieux est humain & modéré. Si l'on rencontre
 un homme d'une religion différente de la sienne,
 "c'est, dit-il, un homme qui sur ces matières
 "a d'autres opinions que moi; pourquoi le persé-
 "cuterai-je?"

“cutterai-je ? L’Evangile n’a nulle part ordonné
 “qu’on employât les tortures & les prisons à la
 “conversion des hommes. La vraie religion n’a
 “jamais dressé d’échafauds ; ce sont quelques-uns
 “ses ministres qui, pour venger leur orgueil blessé
 “par des opinions différentes des leurs, ont armé
 “en leur faveur la stupide crédulité des peuples &
 “des princes.”

J’aime à voir, dit l’immortel Addison, un
 homme zélé pour l’avancement des bonnes mœurs,
 & l’intérêt commun du genre humain. Mais lorsqu’il
 emploie les roues & les gibets ; qu’il emprisonne
 ceux qu’il lui plaît de nommer *Hétérodoxes* ;
 confisque leurs biens ; ruine leurs familles, & les
 condamne au feu, pour sauver leurs âmes, je ne
 saurois m’empêcher de dire à haute voix, quelque
 bonne opinion qu’il ait de sa créance & de sa piété,
 qu’il l’une est vaine, & l’autre frivole, ou plutôt cri-
 minelle.

Pour instruire la race humaine
 Faut-il perdre l’humanité ?
 Faut-il le flambeau de la haine
 Pour nous montrer la vérité ?
 Un ignorant, qui de son frère
 Soulage en secret la misère,
 Est mon exemple & mon docteur ;
 Et l’esprit humain qui dispute,
 Qui condamne, qui persécute,
 N’est qu’un détestable imposteur. **VOLTAIRE.**

E X E M P L E S.

I. LE Grand Constantin étant à l’article de la
 mort, les principaux officiers de ses troupes virent,
 fondant

“I love to see a man zealous in a good matter, and especially
 when his zeal shews itself for advancing morality and promot-
 ing the happiness of mankind: but when I find the instru-
 ments he works with are racks and gibbets, galleys and dun-
 geons ; when he imprisons men’s persons, confiscates their
 estates, ruins their families, and burns the body to save the
 soul, I cannot stick to pronounce of such a one, that (whatever
 he may think of his faith and religion) his faith is vain, and
 his religion unprofitable.

fondant en larmes, lui témoigner leur douleur de ce qu'il les faisoit orphelins, & qu'ils prioient le Ciel de prolonger ses jours: "Mes amis, leur dit-il, la vie où je vais entrer est la véritable vie. Je connois les biens qui m'attendent dans l'autre monde. Je me hâte d'aller à Dieu."

II. FRUCTUEUX, évêque de Tarragone en Espagne, fut arrêté par Emilien, gouverneur de cette ville, avec deux de ses diacres, Augure & Euloge. Emilien dit au saint prélat: "Savez-vous ce que les Empereurs ont ordonné? — Non, répondit Fructueux; mais ce que je sais, c'est que je suis Chrétien. — Ils ont ordonné qu'on adorât les Dieux. — J'adore un seul Dieu créateur de l'univers: il mérite seul mes hommages. — Vous ignorez donc qu'il y ait des Dieux? — Je vous l'ai déjà dit, je n'en connois qu'un seul. — Tantôt jôt je vous prouverai le contraire." Fructueux regarda ces dernières paroles comme son arrêt de mort. Il leva les yeux vers le Tout-Puissant, pour le supplier d'agréer son sacrifice. Emilien, plein de colère, s'écria: "Qui écoute-t-on? qui craint-on? qui adore-t-on, si l'on ne sert pas les Dieux, si l'on n'adore point le visage des Empereurs?" Puis il dit au diacre Augure: "N'imites pas les discours de Fructueux. — J'adore un Dieu tout-puissant, répondit Augure." Le Gouverneur dit enfin à Euloge: "Et toi, jeune homme, adores-tu aussi Fructueux? — Je n'adore point Fructueux, répondit le diacre; mais j'adore celui qu'il adore lui-même." Emilien, fatigué de cette résistance, revint à Fructueux: "Es-tu Chrétien, lui demanda-t-il? — Oui, je le suis. — Hé bien, dis que tu l'as été, & que tu ne l'es plus." Aussi-tôt il commanda que ces trois illustres confesseurs fussent brûlés vifs.

III. Le brave Crillon, l'un des plus grands capitaines de Henry IV, entendoit prêcher la Passion, & le prédicateur faisant une description pathétique de la flagellation du Sauveur le guerrier, attendri jusqu'aux larmes, se lève, en portant la main sur son épée, & s'écrie: "Où étois-tu, Crillon? où étois-tu?"

IV. Locke prédit en quelque sorte le moment de sa mort, & son pronostic étoit fondé sur ce qu'il sentit au commencement d'un été un nouveau degré de vigueur dans son tempérament. Il lui prenoit ordinairement dans cette saison des faiblesses, & il jugea de cette contrariété que sa constitution étoit totalement changée, & il ne se trompa point. Quelques mois après les forces lui manquèrent tout d'un coup, & on le crut à l'extrémité. On lui demanda s'il croyoit toucher à sa dernière heure: il répondit que non; mais que cela ne tarderoit pas. Il eut tout de suite une sueur froide qui se dissipa. Le lendemain il ayant pu s'endormir, il se fit porter dans son cabinet, & on le plaça dans un fauteuil où il dormit assez longtemps à plusieurs reprises. Paroissant un peu remis, il voulut qu'on l'habillât comme il avoit coutume de l'être. Il demanda quelque liqueur, & but à la santé de ceux qui se trouvoient auprès de lui, leur disant: "Je vous souhaite à tous du bonheur." Il les exhorta à regarder ce monde seulement comme un état de préparation à un meilleur. Il ajouta qu'il avoit vécu assez long-tems, & qu'il remercioit Dieu de lui avoir fait passer des jours tranquilles, mais que cette vie ne lui paroissoit qu'une pure vanité. Pendant qu'on achevoit de l'habiller, il pria la personne qui le gouvernoit, & qui lui étoit tout bas dans un pfeautier, de lire haut. Elle le fit, & il parut très-attentif jusqu'à ce que les approches

de

de la
même
après

V.
d'arré
majesté
pour
infort
1533.
les pa
"fidèle
"ma
"dan
"don

VI.
mouru
Terre
du inq
noisoi
peçab
de lui
se fait
trouve
ticuliè
de son
du pré
à lui a
le pon
avait à
avoir d
pieuser
avec ta
"ajou
"n'est
"vous

de la mort l'en empêchèrent ; il pria alors cette même personne de ne plus lire, & quelques minutes après il expira.

V. Le Duc de Northumberland ayant eu ordre d'arrêter le Cardinal de Wolsey pour crime de lèse-majesté, on conduisit ce prélat à la Tour de Londres pour lui faire son procès ; mais il succomba à ses infortunes, & mourut en chemin, à Leicester, en 1533, à 60 ans. Il dit, un peu avant sa mort, ces belles paroles : " Hélas ! si j'avois servi avec la même fidélité le Roi du Ciel, que j'ai servi le Roi mon maître sur la terre, il ne m'abandonneroit pas dans ma vieillesse, comme mon Prince m'a abandonné aujourd'hui."

VI. La reine Blanche, mère de Louis IX, mourut, lorsque ce Prince étoit encore dans la Terre-sainte. Le Légat du Pape, qui étoit auprès du monarque, en fut le premier instruit. Il connoissoit la tendresse du Roi pour une mère si respectable : il crut devoir prendre des mesures, avant de lui annoncer une si affligeante nouvelle. Il se fit accompagner de l'archevêque de Tyr ; vint trouver le Prince ; lui demanda une audience particulière, en présence de son Garde des sceaux, & de son Confesseur. Le saint Roi connut au visage du prélat qu'il avoit quelque chose de fâcheux à lui apprendre, & le mena dans sa chapelle. Alors le pontife lui exposa les grandes obligations qu'il avoit à Dieu, depuis son enfance, sur-tout de lui avoir donné une si bonne mère, qui l'avoit élevé si pieusement, & qui avoit gouverné son royaume avec tant de zèle & de prudence. " Hélas ! Sire, ajouta-t-il avec des sanglots & des larmes, elle n'est plus, cette illustre Reine : la mort vient de vous l'enlever. " On ne put exprimer la douleur

ment de tristesse dont le cœur de ce tendre fils fut pénétré. Le premier mouvement de sa douleur lui fit jeter un grand cri, & verser un torrent de pleurs; mais, revenu à lui dans le même instant, il se jette à genoux devant l'autel, & dit, en joignant les mains: "O mon Dieu! je vous rends
 "grâces de m'avoir conservé jusqu'ici une mère si
 "digne de toute mon affection. C'étoit un pré-
 "sent de votre miséricorde: vous le reprenez com-
 "me votre bien; je n'ai point à m'en plaindre.
 "Il est vrai que je l'aimois tendrement; mais,
 "puisque'il vous plaît de me l'ôter, que votre saint
 "nom soit béni dans tous les siècles!"

VII. BERTRAND Du-Guesclin, près de mourir, prit dans ses mains victorieuses l'épée de Comteable; & l'avant considérée quelques moments avec beaucoup d'attention: "Elle m'a aidé, dit-il,
 "à verser les larmes aux yeux, à vaincre les ennemis de mon
 "Roi; mais elle m'en a donné de cruels auprès de
 "lui. Je vous la remets, ajouta-t-il à Olier
 "Clisson, protestant que je n'ai jamais trahi
 "l'honneur que le Roi m'avoit fait, en me la
 "confiant." En même tems, saisi d'un pieux res-
 "pect, il ôte son bonnet, baise cette épée, embrasse
 "tous les assistants, & expire, en recommandant à
 "Dieu son âme, son roi, & sa patrie."

VIII. LORSQU'ON menoit Symphorien au sup-
 "plice, sa mère lui cria de dessus les murailles de la
 "ville: "Mon fils, souvenez-vous du Dieu vivant!
 "gardez-vous de constance & de force; élevez
 "votre cœur vers le ciel, & regardez celui qui
 "régne dans ce séjour de gloire. On ne vous ôte
 "point la vie; on ne fait que vous la changer en
 "une meilleure: on vous conduit au bonheur
 "éternel. Le chemin est étroit & difficile; mais
 "il

“ il est court. ” Le courage de cette pieuse mère passa dans l'âme de son fils. Plein d'une sainte ardeur de consommer son sacrifice, & de donner sa vie pour son Dieu, il rit sous le glaive du bourreau ; il expire avec la gaieté d'un héros qui triomphe.

IX. DURANT une violente persécution que le Paganisme avoit excitée contre les Chrétiens, Arcade, pour mettre sa foi en sûreté, abandonna sa maison, & s'alla cacher dans une solitude où il servoit Dieu dans les veilles, les jeûnes & la prière. Les persécuteurs, étant entrés dans sa maison, y trouvèrent un de ses parens, que le gouverneur fit resserrer dans une étroite prison, jusqu'à ce qu'il eût déclaré le lieu qu'Arcade avoit choisi pour retraite. Le saint, l'ayant appris, sortit aussitôt de son asyle, & vint se présenter au gouverneur. “ Si c'est à cause de moi, lui dit-il, que vous retenez mon parent prisonnier, je viens me remettre moi-même entre vos mains, pour vous déclarer ce que vous voulez savoir, & qu'il ne pouvoit vous apprendre. Relâchez-le maintenant ; car je vous rendrai compte de tout. ” Le gouverneur dit à Arcade qu'il pardonnoit à son parent, & qu'il lui pardonneroit à lui-même, s'il vouloit sacrifier aux Dieux. “ Savez-vous, répartit Arcade, ce que c'est qu'un serviteur de Dieu ? C'est un homme qui ne se laisse ni affoiblir par l'amour de la vie, ni ébranler par la crainte de la mort. C'est Jésus-Christ qui est sa vie ; & la mort est un gain pour lui. Imaginez contre nous les supplices les plus horribles, & vous verrez que rien ne peut nous séparer de notre Dieu. ” Le gouverneur, piqué de ce discours, mit la constance d'Arcade à l'épreuve des plus affreux tourmens. Il lui fit couper, l'un après

Après l'autre, & à plusieurs reprises, les doigts, les mains, les bras, les jambes. Le saint martyr, au milieu de ces supplices qui faisoient frémir les spectateurs & les bourreaux même, conservoit une tranquille toujours égale, ne cessant de louer Dieu, & de le prier pour la conversion de ceux qui le faisoient souffrir. Enfin, réduit à n'être plus qu'un tronc sans membres, & baigné dans son sang, il rendit son esprit à Dieu, avec la gloire d'être tout ensemble le martyr de la foi chrétienne & de la charité fraternelle.

X. Le fameux Baïard reçoit un coup de mousquet, à la journée de Rêbec, qui le blesse mortellement. Il se fait asseoir contre un arbre, le visage tourné contre l'ennemi, tenant la garde de son épée faite en forme de croix, & priant Dieu, en attendant la mort dont il sentoît les approches. — Sur le point de rendre sa grande âme, il fit cette belle prière : “ O mon Dieu ! qui avez promis un asyle, dans votre miséricorde, aux plus grands pécheurs, qui retourneroient à vous sincèrement, & de tout leur cœur, je mets en vous toute ma confiance, & toute mon espérance dans vos promesses. Vous êtes mon Dieu, mon créateur, mon rédempteur. Je confesse vous avoir mortellement offensé, & que mille ans de jeûne au pain & à l'eau, dans le désert, ne pourroient acquitter mes fautes ; mais, mon Dieu ! vous savez que j'étois résolu d'en faire pénitence, si vous m'eussiez conservé la vie : je sens toute ma faiblesse, & que, par moi-même, je n'aurois jamais pu mériter l'entrée en votre paradis, & que nulle créature ne peut l'obtenir que de votre infinie miséricorde. — Mon Dieu ! — Mon père oubliez mes fautes, & n'écoutez que votre clemence, — que votre justice se laisse fléchir

“ par les mérites du sang de Jésus-Christ ! ” La mort lui coupa la parole. Son premier cri, quand il se sentit blessé, avoit été : “ Jésus ! ah ! mon Dieu ! je suis mort ! ” Et ce fut en invoquant ce nom adorable que ce héros termina sa glorieuse carrière, le 30 d’Avril 1524, à l’âge de quarante-huit ans.

XI. CHARLES I, étant condamné, par ses propres sujets, à perdre la tête sur un échafaud, eut la consolation d’embrasser sa triste famille avant de mourir. Le matin du jour de l’exécution il se leva de bonne heure, & faisant appeler un de ses domestiques, il lui recommanda d’apporter plus de soin à sa parure qu’il n’en souffroit ordinairement. “ Je veux me préparer, lui dit-il, pour une si grande & si joyeuse solennité. ” Juxon, évêque de Londres, assista son ami & son souverain dans ses derniers momens. La rue qui borde le palais de Whitehall avoit été choisie pour l’exécution ; & le motif de ce choix étoit de faire éclater plus fortement, à la vue du propre palais du Roi, le triomphe de la justice populaire sur la Majesté Royale. Charles, après avoir adressé au peuple un discours très-pathétique, finit par dire qu’il pardonnoit à tous ses ennemis, & même aux principaux instrumens de sa mort. Il les exhorta, eux & toute la nation, à rentrer dans les voies de la paix, en rendant à son fils & à son successeur l’obéissance qu’ils devoient à leur légitime souverain. Lorsqu’il se disposoit à placer sa tête sur le billot, Juxon lui dit : “ Sire, il ne vous reste qu’un pas sâcheux, mais très-court. Songez que dans un instant il va vous conduire bien loin. Il vous fera passer de la terre au ciel ; & là vous trouverez avec une joie extrême le prix auquel vous courez & la vraie couronne de gloire. — Je passe, répondit le

“ Roi,

« Roi, d'une coutume corrompue à celle dont
 « nulle corruption ne peut approcher. Quoique
 « Muis certain de posséder sans trouble un bon seul
 « coup, sa tête fut séparée du corps. Un homme
 « anathématisé fit l'office d'exécuteur. Un autre, sous le
 « même déguisement, prit la tête rouillante de sang,
 « la tint levée aux yeux des spectateurs, & cria d'une
 « voix forte : « Cette tête est celle d'un traître.

S O B R I E T É.

I D E E S.

*Ne mange pas pour le plaisir de manger ; mais mange
 pour réparer tes forces, & pour conserver la vie que
 tu as reçue du ciel.*

CONFUCIUS.

LA Sobriété est la modération dans le boire & le
 manger. L'intempérance dans le manger n'est
 pas, à beaucoup près, aussi criminelle que l'ivro-
 gnerie, qui non-seulement ruine la santé, & abaisse
 l'esprit, mais qui trouble notre raison, & nous
 prive, pendant un certain tems, du glorieux carac-
 tère de créatures raisonnables. Par cette dange-
 reuse volupté, l'homme met sa raison en engage-
 ment, & se rend responsable de toutes les fautes
 que cette perte peut lui faire commettre ; de sorte
 que, comme il n'en est point, dont cette perte ne
 pût être suivie, il n'y a point de vice aussi qui ne
 soit, en quelque sorte, compris dans l'ivrognerie.

Si j'avois des règles de Sobriété à prescrire à mes
 lecteurs, je leur dirois de faire leurs repas les plus
 minces qu'il seroit possible, & d'éviter les ragoûts
 propres à leur donner un faux appétit, ou à rani-
 mer lorsqu'il est presque éteint. Pour ce qui re-

garde

garde la boisson, j'en ferois assez de l'avis du Chevalier Temple. Le premier verre de vin, dit-il, est pour moi, le second pour mes amis, le troisième pour la joie, & le quatrième pour mes ennemis.

I. **SOCRATE** devoit recevoir chez lui des étrangers ; & cependant il n'avoit apprêté qu'un repas très-frugal. Un de ses amis lui représentant qu'il falloit mieux traiter ses hôtes : “ Si mes hôtes sont gens de bien, répondit-il, il y en aura assez pour eux ; s'ils sont méchants, il y en aura tous jours trop.”

II. **Le Maréchal de la Ferté** pensoit qu'on devoit accoutumer la jeunesse à une vie sobre & dure. Son maître-d'hôtel ayant fait, par ordre de son fils, qui partoient pour l'armée, une ample provision de truffes, de morilles, & de toutes ces autres superfluités que l'amour des bons ragoûts a rendues si nécessaires, lui en apporta le mémoire. Le Maréchal n'eût pas plutôt lu cet article, qu'il jeta le mémoire avec indignation : “ Ce n'est pas ainsi, dit-il, que nous avons fait la guerre ; de la grosse viande apprêtée simplement, c'étoient-là tous nos ragoûts. Il faut à mon fils des truffes, des morilles, mille bagatelles pour flatter délicieusement le palais de Monsieur le délicat ? Hé bien ! dites-lui, que je ne veux entrer pour rien dans une dépense aussi folle que celle-là, aussi indigne d'un homme de guerre ; & vous, cherchez quelqu'un qui vous en tienne compte.”

III. **Le Ministre Walpole** vouloit détacher du parti du Parlement un Seigneur Anglois, distingué

The first glass for myself, the second for my friends, the third for good-humour, and the fourth for mine enemies.

par son mérite. Il va le troiser. Il lui dit qu'il vient, de la part du Roi, pour l'assurer de sa protection, & lui marquer le déplaisir qu'a Sa Majesté de n'avoir encore rien fait pour lui. Il lui offre, en même temps, un emploi considérable. Milord, lui répliqua le Seigneur Anglois, avant de répondre à vos offres, permettez-moi de faire apporter mon souper devant vous. On lui sert, au même instant, un hachis fait du reste d'un gigot dont il avoit diné. Se tournant alors vers M. Walpole : Milord, ajouta-t-il, pensez-vous qu'un homme qui se contente d'un pareil repas soit un homme que la Cour puisse aisément gagner ? Dites au Roi ce que vous avez vu ; c'est la seule réponse que j'aie à lui faire."

TRAVAIL.

I D É E S.

Travailler est le lot & l'honneur d'un mortel.

VOLTAIRE.

ON ne sauroit trop estimer le Travail. C'est un devoir commun à tous les hommes; il est l'ennemi des vices, & le mobile, ainsi que le maintien de la société. Chacun doit travailler au bien de la patrie; le laboureur, par ses sueurs; l'artisan, par son industrie; le savant, par ses veilles; le ministre, par sa prévoyance; le Souverain, par ses bienfaits. Tout nous annonce que cette vie n'est pas le séjour de l'oisiveté. Le ciel, dans un mouvement qui ne s'interrompt jamais, produit les saisons; la terre, dans un enfantement continu, engendre des plantes & des fleurs; la mer, dans un flux & reflux toujours également régulier, se prête au transport de nos vaisseaux, & nous renvoie une partie des richesses qui

liqui sont dans son sein. Notre corps même, par la circulation de son sang ; & notre âme, par le renouvellement assidu de ses desirs & de ses pensées, nous instruisent que tout être naît pour travailler.

L'abeille compose son miel ; le ver, sa soie ; l'araignée, sa toile ; le bœuf trace des sillons ; le cheval porte des fardeaux ; le castor se bâtit des maisons ; le renard vit de son industrie ; & il n'y a pas jusqu'à la fourmi qui ne condamne le paresseux.

Le Travail est un spécifique universel pour tous les maux auxquels notre âme est nécessairement assujettie ; la crainte, le chagrin, & l'ennui. Le plaisir nous distrait ; mais s'il nous occupe, ce n'est que pour des instans. Replongés bientôt dans l'abyme de nos ennuis, & souvent même au milieu des divertissemens les plus actifs, nous sentons le besoin d'une occupation plus sérieuse, qui puisse remplir le vide de notre âme, & nous aider à supporter la vie. Les malheurs attachés à la condition humaine exigent de nous un remède journalier, qui puisse du moins pallier nos maux, & nous empêcher d'en être accablés : ce remède c'est le travail. Un autre avantage qu'on retire du travail, c'est qu'il affermit & fortifie la santé : trésor inestimable que nous ne pouvons conserver trop soigneusement.

Peuple, les passions ne brûlent pas ton cœur ;

Le travail entretient ta robuste vigueur.

Hélas ! sans la santé, que m'importe un royaume ?

On veille dans les Cours, & tu dors sous le chaume.

Tu conserves tes sens : chez toi le doux plaisir

S'aiguise par la peine, & vit par le désir.

Si l'oisiveté est la mère de tous les vices, on peut dire que la paresse est l'ennemie de toutes les vertus.

Un homme paresseux sacrifie tout à son indolence.

Fuyons ce vice, ennemi des talens & de la gloire ; la religion & notre propre intérêt nous y engagent.

Que je méprise un grand, qui, fier de sa noblesse,
Dort inutile au monde, au sein de la mollesse ;
Un stupide *Cassus* énérvé de langueur,
Qui fatigue mes yeux d'un luxe sans pudeur !
Nous admirons l'éclat, vains juges que nous sommes !
Le véritable honneur est d'être utile aux hommes.

THOMAS
Platon dit que le travail est autant préférable à la paresse, que le poli d'un métal l'est à la rouille.

L'homme laborieux enchaîne le hasard,
Arrête la Fortune, & monte sur son char ;
Le Plaisir est l'enfant du Besoin qui l'appelle ;
Amour du désir son feu se renouvelle ;
Le travail nous prépare à sentir ses douceurs,
Et c'est pour le travail qu'il prodigue des fleurs.
De l'oisive mollesse il ne fond point la glace ;
Et lorsqu'elle jout, c'est l'ennui qu'elle embrasse.

SABATIER.

E X E M P L E S.

I. CONTINUELLEMENT livré au travail. Aristote mangeoit peu, & dormoit encore moins. A On rapporte qu'afin de ne pas succomber à l'adablement du sommeil, il étendoit hors du lit une main dans laquelle il tenoit une boule d'airain, pour laquelle bruit qu'elle feroit en tombant dans un bassin, le réveillât.

II. QUELQU'UN représentant à Henri Arnaud, Evêque de Toul, qu'il devoit prendre un jour de la semaine pour se délasser : On, je le veux bien, répondit le prélat, pourvu que vous me donniez un jour où je ne sois pas Evêque.

III. Quoique tourmenté par des coliques très-aigües, l'Empereur Vespasien vauoit cependant aux affaires du gouvernement. Ses amis lui conseilloyent de se ménager davantage, & de prendre du repos : Non, non, leur répondit-il, il faut qu'un Empereur mente debout.

VERA-

VÉRACITÉ.

D E S.

*Je veux que l'on soit homme, & qu'en toute rencontre
Le fidèle ne se cache dans nos discours se montre.*

LA Vérité est la conformité de nos discours avec nos pensées. Cette vertu consiste à faire en sorte que nos paroles représentent fidèlement nos pensées à ceux qui ont droit de les découvrir.

Les hommes sages sont toujours vrais dans leur conduite & dans leurs discours. Ils ne disent pas tout ce qu'ils pensent ; mais ils pensent tout ce qu'ils disent. Rien n'est plus honteux & plus humiliant pour l'homme, que d'être en contradiction avec lui-même.

Le Roi Alphonse disoit : " Un Prince doit se
" moment aimer la vérité, que chacune de ses pa-
" roles puisse avoir autant de crédit & de force,
" que les sermens des particuliers.

La sincérité est d'une grande utilité dans les af-
faires ; elle en aide l'expédition, & attire une
grande confiance à ceux qui la possèdent ; elle res-
semble à un grand chemin uni & battu, qui con-
duit plutôt & plus sûrement au gîte, que des sen-
tiers détournés où l'on risque de s'égarer.

Les hommes sont d'autant plus intéressés à ne
point dire de mensonges, que quand une fois on les
a surpris à mentir, on a beaucoup de peine à les
croire quand ils disent la vérité.

E X E M P L E S.

I. **EPAMINONDAS**, l'un des plus grands person-
nages de la Grèce, avoit tant d'amour pour la vé-

rite, qu'il se faisoit un scrupule de mentir, même par jeu & par divertissement.

II. UN jeune homme indiscret demanda, un jour, à M. de Turenne, comment il avoit perdu les batailles de Mariendal & de Rhétel? "Par ma propre faute," répondit ce grand Général. Quelques officiers prétendoient qu'il n'avoit jamais mieux agi que dans ces deux combats: "Je fus," leur dit-il, dans ces deux occasions, trop facile & trop crédule; mais, quand un homme n'a point fait de faute à la guerre, il ne l'a pas faite long-temps."

III. L'HISTORIEN Aristobule avoit écrit les belles actions d'Alexandre; &, par un excès insupportable de flatterie, il les avoit chargées d'une foule de brillans mensonges, tristes fruits d'une imagination intéressée. Le conquérant, écoutant la lecture de cet ouvrage, pendant sa navigation sur l'Hydaspe, arracha des mains de l'auteur ces fades impertinences, & les jeta dans le fleuve, en lui disant: "Tu mériterois encore mieux que je t'y précipitasse, toi, vil imposteur, qui, contre toute vraisemblance, me fais combattre seul, & tuer un éléphant d'un seul trait."

IV. LE Duc d'Osune, Viceroy de Naples, alla sur les galères d'Espagne, le jour d'une grande fête, afin d'user du droit qu'il avoit d'en délivrer quelque forçat. Il en interrogea plusieurs, & leur demanda ce qui les avoit réduits au triste état où ils se trouvoient? Tous lui répondirent que l'injustice avoit prévalu, & qu'on les avoit condamnés, sans avoir bien examiné leur affaire. Il n'y en eut qu'un qui lui dit naïvement tous les crimes qu'il avoit commis; & il avoua qu'il avoit mérité une plus grande punition que celle qu'il souffroit: "Qu'on chasse ce méchant homme," dit

“ le Duc, charmé de cette sincérité, de peur que
 “ la compagnie ne gâte tous les gens de bien que
 “ voilà.” Il lui fit donner la liberté.

V. PHILIPPE, Roi de Macedoine, aimoit qu'on
 lui dît la vérité. Il souffroit que le philosophe
 Aristote lui fit des leçons sur l'art de régner. Il
 disoit qu'il avoit obligation aux orateurs d'Athènes
 de l'avoir corrigé de ses défauts, à force de les lui
 reprocher. Il gageoit un homme pour lui dire
 tous les jours, avant qu'il donnât audience, cette
 grande & terrible vérité, peu agréable aux Monar-
 ques: “ Philippe, souviens-toi que tu es mortel.”

VI. DENIS le tyran avoit la manie de faire des
 vers, & comme tous les mauvais poètes, la fureur
 de les reciter. Ses courtisans entretenoient sa folie
 poétique, par les louanges excessives dont ils l'acca-
 bloient. Le seul Philoxene, poète habile & grand
 musicien, osa lui dire son sentiment, & lui avouer
 qu'il trouvoit ses vers mauvais. Denis, irrité de
 cette hardiesse, le fit conduire aux Latomies, fa-
 meuse prison de Syracuse, creusée dans la roche.
 Quelques jours après, s'imaginant que Philoxene,
 instruit par sa disgrâce, seroit d'un goût moins dif-
 ficile, il le fit venir, & après lui avoir fait plu-
 sieurs caresses, l'invita à se mettre à table avec lui.
 Sur la fin du repas, Denis commença à lire un de ses
 ouvrages favoris, comptant sur le suffrage de son con-
 vive, dont il ambitionnoit les applaudissemens.
 Mais Philoxene, se levant tranquillement au milieu
 de la lecture, prit le chemin de la porte. “ Eh!
 “ où allez-vous donc, lui dit le tyran ?” Aux
 Latomies, répondit Philoxene. Denis fut charmé
 de cette plaisanterie: il en rit beaucoup, & par-
 donna au critique, en faveur de son amour pour
 la vérité.

VII. LOUIS XIV. Roi de France ayant montré
 des vers de sa façon à M. le Duc de la Feuillade,

sans lui dire qu'il en étoit l'auteur. Le Duc le trouva mauvais. "Hé bien, lui dit le Monarque, "c'est moi qui les ai forgés." Alors le Duc, fâché d'avoir été sincère, dit au Roi: "Sire, que "je les relâche. Non, non, lui répondit le Roi, vous "joueriez le rôle de flatteur, après avoir joué celui "d'un homme sincère, que je préfère à l'autre."

VIII. Il existe à la Chine un tribunal historique, charge, par une loi fondamentale, de consigner dans les fastes de l'Empire les vertus & les vices du monarque régnant. L'empereur Tait-Song ordonna, un jour, à ce tribunal de lui montrer l'histoire de son règne. "Tu fais, lui dit le Président, que "nous donnons un récit exact des vertus & des "vices de nos Souverains; & nous ne serions plus "libres de dire la vérité, si tu jetois les yeux sur "ce dépôt sacré.—Quoi! reprit l'Empereur, tu "veux transmettre à la postérité l'histoire de ma "vie, & tu prétends aussi l'informer de mes défauts, "l'instruire de mes fautes?—Mon caractère, "lui répondit le Président, & la dignité de ma "place, ne me permettent pas d'altérer la vérité. "Je dirai tout. Si tu fais quelque injustice, j'en "serai pénétré de douleur; si tu déshonores ton "rang par quelques faiblesses honteuses, je te plain- "drai; mais je ne tairai rien. La conversation "que nous avons ensemble ne sera pas même palliée "sous silence: telle est mon exactitude & ma sévé- "rité. Tait-Song avoit l'âme noble & grande. "Continue, dit-il au Président, écris, & dis sans "crainte la vérité. Puissent mes vertus, ou mes "vices, contribuer à l'utilité publique & à l'instruc- "tion de mes successeurs! Ton tribunal est libre; "je le protège, & lui permets d'écrire mon histoire "avec la plus grande impartialité." II

IX. Mon palais & mes oreilles, disoit Hiéron, Roi de Syracuse, seront toujours ouverts à quiconque voudra

voudra me dire la vérité, sans ménagement & avec franchise.

X. **ANTIOCHUS** le Grand, Roi de Syrie, étant à la chasse, & poursuivant une bête fauve, s'écarta de ses amis & de sa suite, & se retira dans la demeure de quelques pauvres ouvriers qui ne le connoissoient pas. En soupant, il fit tomber la conversation sur le Roi. Ses hôtes dirent que le Monarque actuel étoit un honnête homme, un bon prince, mais qu'il se reposoit de presque tous les soins du gouvernement sur ses amis qui ne lui ressembloient pas, & qui lui faisoient agréer tout ce qu'ils vouloient; que d'ailleurs, sa passion excessive pour la chasse, lui prenant presque tout son temps, il négligeoit les affaires les plus importantes. Antiochus écoute, sans rien dire, la leçon qu'on ne croyoit pas lui donner. Le lendemain, quand sa suite l'eut rejoint, il dit, en prenant son diadème & ses habits royaux, qu'on lui présentait: "Depuis que je vous porte, ornemens plus dangereux qu'honorables, j'eus hier, pour la première fois, le bonheur d'entendre dire la vérité sur ce qui me touche."

XI. Le philosophe Zénon étoit très-familier avec Antigone, Roi de Macédoine, & reprenoit avec beaucoup de liberté la passion de ce Prince pour le vin. Un jour, le Monarque, étant ivre, s'approcha du sage, l'embrassa avec cet épanchement de cœur que donne quelquefois l'ivresse, & lui dit: "Mon cher Zénon, demande-moi tout ce que tu voudras, je te l'accorderai. — Hé bien! répondit Zénon, je demande que vous vous en alliez avec votre vin."

XII. **HENRY IV.** avant d'être élevé sur le trône de France, vouloit épouser la Comtesse de Guiche sa maîtresse. Il demanda à Théodore Agrippa d'Aubigné, son avis sur ce mariage. Il répondit:

Roi de France, Théodore Agrippa d'Aubigné, son avis sur ce mariage.

en lui marquant la grande envie qu'il avoit de prendre
 ce parti. Il lui alléqua l'exemple de plusieurs Princes
 qui avoient fait leur bonheur en épousant des femmes
 qu'ils aimoient; quoiqu'au-dessous d'eux par leur
 condition; il nomma, au contraire, plusieurs Sou-
 verains, qui, s'étant mariés par politique, avoient fait
 des alliances ruineuses à leurs Etats; enfin il en dit
 assez pour déterminer d'Aubigné à lui donner un
 conseil conforme à son inclination. Mais d'Aubigné
 prit hardiment le contre-pied. " Rien, dit-il à
 " ce Prince, n'est plus méprisable que ces courtisans
 " qui s'appuient des histoires que Votre Majesté
 " a rapportées, afin d'autoriser la passion condam-
 " nable de leur maître. Ces exemples ne peuvent
 " point vous convenir, Sire. Ces Princes jouissoient
 " tranquillement de leurs Etats: ils n'avoient point
 " d'ennemis sur les bras; ils n'étoient point, Sire,
 " errans comme vous, qui ne conservez votre vie,
 " & ne soutenez votre fortune, que par votre
 " vertu & votre renommée. Vous devez aux
 " François de grandes actions, de beaux exemples.
 " Je ne vous impute point la lecture de ceux que
 " vous avez cités: ils vous ont été fournis par des
 " conseillers infidèles, qui ont voulu nourrir votre
 " passion. Je ne prétends point que vous y renon-
 " ciez tout-à-coup. Je fais, par mon expérience,
 " combien coûtent de pareils sacrifices. Mais
 " enfin, conduisez-vous en Roi: soyez Roi, ou rien.
 " Rendez-vous assidu dans votre conseil que vous
 " abhorrez; consacrez plus de temps aux affaires
 " nécessaires, & préférez-les à vos plaisirs. Le
 " Duc d'Alençon est mort: vous n'avez plus qu'un
 " pas à faire pour monter sur le trône. Si vous
 " devenez l'époux de votre maîtresse, le mépris
 " que vous ferez rejaillir sur votre personne vous
 " en fermera le chemin sans ressource. Quand vous
 " aurez subjugué le cœur des François par vos
 " grandes

“ grandes actions, & que vous aurez mis votre vie
 “ & votre fortune à l’abri, vous pourriez alors imiter,
 “ si vous le voulez, les exemples que vous alléguez.
 Quelles libertés! quelle dure sincérité! Henri re-
 mercia cependant d’Anbigné de son conseil, & lui
 donna de grandes démonstrations d’affection. Quelle
 générosité dans le sujet! quelle grandeur d’âme
 dans le Monarque!

V E R T U

La Vertu, d’un cœur noble est la marque certaine.

Bordeau.

LA Vertu est une fidélité constante à remplir
 les obligations que nous imposent les lois divines
 & humaines. Chaque état, chaque âge, chaque
 condition a ses devoirs.

Nous devons à Dieu, pour sa bonté, de l’amour;
 pour ses bienfaits, de la reconnoissance; & pour sa
 majesté, des hommages.

L’humanité est le second de nos devoirs:

“ Qui ne vit que pour soi, n’est pas digne de vivre.”

Nous devons à tous les hommes de l’amour, de la
 compassion, & des services. Nous devons à l’Etat,
 qui veille à notre sûreté, le soin de sa conservation,
 l’emploi de nos talens, & l’obéissance aux lois; &
 de-là les devoirs des supérieurs & des inférieurs.
 Nous devons aux particuliers à proportion des biens
 que nous en recevons; de-là des devoirs des pères,
 des enfans, des parens, des amis, des compatriotes,
 des concitoyens. Tous ces devoirs sont subordonnés;
 les uns aux autres; nous devons plus à Dieu qu’aux
 hommes, plus au genre humain qu’à notre patrie,
 plus à la patrie qu’à l’amour paternel, & plus à ce
 dernier sentiment qu’à l’amitié.

C'est la religion qui règle nos devoirs envers Dieu; ce sont les lois civiles qui règlent nos devoirs envers l'Etat & le Souverain; & c'est la loi naturelle qui établit nos devoirs envers les particuliers.

... De la Vertu les lois sont éternelles; Les peuples ni les Rois ne peuvent rien contre elles. Les Dieux que révéra notre stupidité, N'obscurcissent jamais sa constante beauté; Et les Romains, enfans d'une impure déesse, En dépit de Vénus, admirèrent Lucrèce: Je l'apporte en naissant, elle est écrite en moi. Cette loi qui m'instruit de tout ce que je dois A mon père, à mon fils, à ma femme, à moi-même: A toute heure je lis dans ce code suprême La loi qui me défend le vol, la trahison, Cette loi qui précède & Lycurgue & Solon. Avait même que Rome eût gravé douze tables; Métius & Tarquin n'étoient pas moins coupables. Je veux perdre un rival; qui me retient le bras? Je le veux, je le puis, & je n'achève pas: Je crains plus de mon cœur le sanglant témoignage, Que la sévérité de tout l'Arcéopage. La vertu, qui n'admet que de sages plaisirs, Semble d'un ton trop dur gourmander nos desirs; Mais, quoique pour la suivre il coûte quelques larmes,

Hanc igitur video sapientissimorum fuisse sententiam, Legem neque hominum ingeniis excogitatam, neque factum aliquod esse populorum; sed, æternum quiddam quod universum mundum reget; Imperandi prohibendique sapientia. Nec si regnante Sexto nulla erat Romæ scripta lex de stupris, idcirco non contra illam legem sempiternam Sextus Tarquinus cum Lucretiæ Tricipitini filiæ intulit: erat enim ratio protecta rerum natura; quæ non tum denique incipit lex esse, cum scripta est, sed tum, cum orta est: orta autem est simul et mente divinâ: quamobrem lex vera acque princeps, lapsa ad iudicandum, & ad vetandum, ratio est recta summi Jovis.

Crc. de Leg.

Et dans un autre endroit: Est quidem vera lex recta ratio, natura congruens, diffusa in omnes, constans, sempiterna: nec erit alia lex Romæ, alia Athenis, alia nunc, alia posthac; Sed & omnes gentes, & omni tempore, una lex, & sempiterna & immortalis continebit; uniusque erit communis quasi magister, & imperator omnium. Deus ille, legis Mijus inventor, disceptator, lator. Id.

Tout ce qu'elle est, nous admirons ses charmes. Je suis jaloux de ses appas, dont il est le témoin. Le vice, son rival, la respecte de loin : sous ses nobles couleurs souvent il se déguise, Pour consoler au moins l'âme qu'il a surprise.

Adorable Vertu, que tes divins attraits Dans un cœur qui te perd laissent de longs regrets ! De celui qui te hait ta vue est le supplice. Parois : que le méchant te regarde, & se frémisse ! La richesse, il est vrai, la fortune te fuit ; Mais la paix t'accompagne, & la gloire te suit. Et perdant tout pour toi, l'heureux mortel qui t'aime, Sans biens, sans dignités, se suffit à lui-même. Mais lorsque nous voulons sans toi nous contenter, Importune vertu, pourquoi nous tourmenter ? Pourquoi par des remords nous rendre misérables ? Qui t'a donné ce droit de punir les coupables ? Laisse-nous en repos, cesse de nous charmer. Et qu'il nous soit permis de ne te point aimer. Non ; tu seras toujours, par ta seule présence, Ou notre désespoir, ou notre récompense.

La Raison.

En X. E. M. P. L. E. S. M. O. N. T. A. N. T. E. L. A. R. A. I. O. N.

I. **LORSQUE** le philosophe Platon voyoit quelqu'un commettre une mauvaise action, il ne s'arrêtait point à le blâmer ; il renfrognait en lui-même, & se disoit intérieurement : " N'ai-je jamais rien fait de semblable ? "

II. **DANS** une conférence qui se tenoit entre des philosophes Grecs & Indiens devant le Roi de Perse Chusroës, on proposa quelle chose étoit la plus fâcheuse en ce monde ? Un philosophe Grec dit que c'étoit une vieilleste imbecille, jointe à une extrême pauvreté. Un Indien avança que c'étoit la maladie du corps, accompagnée d'une grande peine d'esprit. Pour moi, dit le Vizir Buzur, " gemir, je pense que le plus grand des maux que l'homme puisse éprouver en ce monde, c'est de se voir proche du terme de sa vie, sans avoir pratiqué la vertu. " Une acclamation générale prouva la vérité de cette opinion.

III. L'IMPERA-

III. L'IMPERATRICE Livie, femme d'Auguste, rencontra, un jour, dans son chemin, des hommes nus; ceux qui l'accompagnoient furent indignés d'une telle indécence: "Pour des femmes honnêtes & vertueuses, dit la Princesse, des hommes nus ne sont que des statues."

IV. Louis, Dauphin de France, fils de Louis XV, & père de Louis XVI, montra, dès son enfance, tant de goût pour la vertu, que la Reine sa mère disoit: "Le Ciel ne m'a accordé qu'un fils, mais il me l'a donné tel que j'aurois pu le souhaiter." Un trait qui mérite d'être transmis à la postérité, c'est la sublime leçon qu'il donna aux jeunes princes ses fils, lorsqu'on leur suppléa les cérémonies du baptême. On apporta les registres sur lesquels l'église inscrit, sans distinction, ses enfans: "Voyez, leur dit-il, votre nom placé à la suite de celui du pauvre & de l'indigent; la religion & la nation mettent tous les hommes de niveau; la vertu seule met entre eux quelque différence; & peut-être que celui qui vous précède sera plus grand aux yeux de Dieu, que vous ne le serez jamais, mais aux yeux des peuples."

V. Le célèbre M. Domat, au milieu de ses plus grandes douleurs, disoit: "Dieu me fait la grâce de souffrir sans me plaindre; mais il me semble qu'un Chrétien doit aller jusqu'à souffrir avec joie."

VI. Un pauvre Vigneron, âgé de cinquante-huit ans, & père de huit enfans, reçut chez lui, le 10 de Mars, un beau-frère infirme & à charge à sa famille, qu'il s'étoit engagé de nourrir & loger le reste de sa vie, moyennant une donation d'un bien modique, évalué quatre cents livres. Le pensionnaire tombe malade le lendemain, & meurt le 12; est enterré le 13. Après l'office célébré, on le

se rend à la cabane du défunt; alors le Vigneron remet les titres du bien qui lui avoit été donné; & malgré les remontrances du curé & du notaire, il renonce à la donation, disant: "que pour deux jours qu'il a gardé son pensionnaire, il ne veut pas avoir, au préjudice de ses parens, la conscience chargée d'un bien acquis à si bon marché."

VII. Au combat d'Exiles, en 1747, le Marquis de Brienne, Colonel d'Artois, ayant eu un bras emporté, retourna aux palissades, en disant: "Il m'en reste un autre pour le service du Roi!" & il fut blessé à mort.

VIII. ALAMONDARE, ou Monder, roi des Sarasins, vouloit détruire le Christianisme dans ses Etats. Mais le grand nombre de Chrétiens qu'il avoit dans son armée lui faisoit craindre que ce projet ne fût de difficile exécution; &, ce qui l'affrâ tout-à-fait, ce fut l'intrepide résolution d'un de ses principaux officiers. Comme Monder exhortoit ses soldats à renoncer à la Religion Chrétienne, ce guerrier, plein d'un zèle qui se ressentoit beaucoup de la férocité Sarasine, prit la parole pour tous les autres: "Songe, lui dit-il, que nous étions Chrétiens, avant d'être tes sujets. Je ne fais ce que pensent mes camarades; pour moi, je n'ai appris à craindre qui que ce soit. Je ne connois personne assez puissant sur la terre, pour me forcer à croire ce que je ne crois point, ni à déguiser ce que je crois; & s'il faut en venir aux effets, je ne pense pas qu'il y ait d'épée plus longue que la mienne." Monder ne jugea pas à propos d'entrer en dispute avec un si ferme adversaire. Il laissa la liberté de religion.

IX. ALBERNOS, Archevêque de Tolède, donna sa démission de ce riche archevêché, aussitôt qu'il fut cardinal. Il dit à ceux qui paroissent surpris de

de sa conduite: " Je serois très-blâmable de garder
" une épouse que je ne pourrois servir.

X. M. de FAUVRE, Premier Président du
Parlement de Bretagne, n'étant encore que conseiller,
avoit été nommé rapporteur d'une affaire. Il en
laissa l'examen à des personnes qu'il croyoit d'au-
bonne foi que lui; & sur l'extraît qui lui en fut
remis, il rapporta le procès. Quelques mois après
le jugement, il reconnut que la trop grande
confiance & la précipitation avoient dépouillé une
famille honnête & pauvre, des seuls biens qui lui
restoient. Il ne se dissimula point sa faute; mais
ne pouvant faire rétracter l'arrêt qui avoit été si-
gnifié & exécuté, il se donna les plus grands mouve-
mens pour retrouver les malheureuses victimes de sa
négligence. Il y réussit, & ne craignit pas de leur
avouer le fait dont il se sentoit coupable. Il les força
en suite d'accepter, de ses propres deniers, la somme
qu'il leur avoit fait perdre involontairement.

XI. GUSTAVE, Roi de Danemark, avoit un fa-
vorit, qui lui demanda une place pour un homme in-
capable de la remplir. Ce Monarque se fit infor-
mer du présent que l'on vouloit faire au courtisan.
Il le fit venir, & lui dit, en lui montrant une somme
égale à celle qu'on lui offroit: " Prends cet argent,
" qui ne peut me rendre pauvre, mais ne me de-
" mande pas une grâce qui me rendroit injuste.

XII. LOUIS IX, prisonnier des Sarasins, étoit
convenu avec ces infidèles de leur payer deux cens
mille livres pour sa rançon. Philippe de Montfort
fut chargé de compter cette somme aux vainqueurs.
Mais il eut l'adresse de les tromper, en leur restant
dix mille livres; & charmé d'une fourberie qui
pouvoit être fort avantageuse dans l'état de disette
où se trouvoit l'armée, il vint en instruire le Roi.
Le religieux Monarque, pénétré d'indignation

aux paroles du Comte, lui fit une, juste & sévère réprimande de cette action qu'il appeloit *perfidie*, & lui commanda de la réparer à l'instant. "Non," dit-il, malgré le danger où sont exposés mes jours à tout heure, je ne partirai point que les deux cent mille livres ne soient payées. Quel triomphe pour les Infidèles de voir un Roi Chrétien perfide & parjure!"

XIII. Les Athéniens vouloient forcer Démofthène à accuser un citoyen. Jamais ce grand orateur n'y voulut consentir; & voyant que le peuple murmuroit contre lui, il se leva, & dit: "Athéniens, je serai toujours prêt à vous donner des conseils utiles, au risque même de vous déplaire; mais jamais, pour gagner vos bonnes grâces, on ne me verra calomnier personne."

XIV. Le Sultan Mahmoud étoit fort laid. Un jour, son premier Visir, ayant remarqué que ce Prince avoit l'air fort mélancolique, prit la liberté de lui en demander le sujet. "J'ai toujours entendu dire," répondit le Monarque, que le visage du Prince doit réjouir ses sujets; je suis surpris que le mien, qui est si difforme, ne leur blesse pas les yeux. — Seigneur, repartit le Ministre, l'excellence de l'homme ne consiste pas dans sa bonne mine; la vertu & les qualités de l'esprit sont la véritable source de la beauté. Parmi vos sujets, à peine en est-il sur de mille, qui voient les traits de votre visage; mais vos mœurs & vos vertus sont regardées de tous: c'est par elles que vous devez gagner leurs cœurs, & devenir l'objet de leur amour."

XV. Jacques Evillon, chanoine & grand-Vicaire d'Angers, avoit une si grande charité pour les pauvres, qu'il se privoit en leur faveur de la plupart des commodités de la vie. Comme on lui reprochoit,

un jour, qu'il n'avoit point de tapisseries : " Quand
 " en hiver, j'entre dans ma maison, répondit-il
 " les murs ne me disent pas qu'ils ont froid ; mais
 " les pauvres qui se trouvent à ma porte, tout trem-
 " blans, me disent qu'ils ont besoin de vêtemens."

XVI. Les Boulangers de Lyon, voulant renche-
 rir leur pain, vinrent trouver M. Dugas, Prévôt des
 Marchands de cette ville, &, après luy avoir expli-
 qué leurs raisons, laissèrent sur la table une bourse
 de deux cents louis, ne doutant pas que cette somme
 ne plaidât efficacement leur cause. Quelques jours
 après, ils vinrent recevoir la réponse du Magistrat.
 " Messieurs, leur dit M. Dugas, j'ai pesé vos
 " raisons dans la balance de la justice ; & je ne les
 " ai pas trouvées de poids. Je n'ai pas jugé qu'il
 " fallût, par une cherté mal-fondée, faire souffrir
 " le peuple : au reste, j'ai distribué votre argent
 " aux hôpitaux de cette ville, n'ayant pas cru que
 " vous en ayez voulu faire un autre usage : j'ai
 " compris aussi que, puisque vous êtes en état de
 " faire de telles aumônes, vous ne perdiez pas,
 " comme vous le dites, dans votre métier." Ils s'en
 retournèrent fort surpris, & pleins de confusion.

XVII. Le Libraire Bertier, mettant au jour des
 Mémoires pour l'Histoire du Cardinal de Richelieu,
 témoigna à la Reine-mère la crainte qu'il avoit
 que certaines personnes de la Cour, dont l'historien
 ne parloit pas avantageusement, ne lui fissent de la
 peine. " Allez, lui dit cette Princesse ; travaillez
 " en paix, & faites tant de honte aux vices, qu'il ne
 " reste que de la vertu en France."

XVIII. Les cruautés de Néron, l'ayant rendu
 odieux à tous les ordres de l'Etat, plusieurs sénateurs
 conjurèrent contre lui, & résolurent de donner
 l'empire à Pison, le citoyen le plus illustre de son

temps, par sa noblesse & par l'intégrité de ses mœurs ; mais la sublime vertu de ce grand homme fut cause de sa perte & de celle de tous les conjurés. Il avoit une maison de campagne, où Néron alloit souvent se divertir, sans garde, & presque sans suite. Les conjurés avoient résolu de le tuer dans cette maison, ce qui n'étoit pas difficile. Mais Pison n'y voulut jamais consentir ; & l'espérance d'une couronne ne put jamais le faire écarter des principes de la vertu sévère. Il dit que ce seroit violer l'hospitalité, que de laisser assassiner, dans sa maison, un homme qui y venoit avec confiance. Quelque temps après, la conjuration fut découverte, le vertueux, le généreux Pison fut mis à mort, avec tous ceux qui avoient voulu couronner son grand mérite.

XIX. UN célèbre Romain, nommé Rutilius, ayant été injustement exilé, quelqu'un, pour le consoler, lui dit qu'il s'éleveroit bientôt une guerre civile dans Rome, & qu'à la faveur de ce désordre général, tous les exilés seroient rappelés. Que t'ai-je donc fait, lui répondit Rutilius, pour me souhaiter un retour plus triste encore que mon exil ?

XX. LE tyran Maxence, pour satisfaire ses passions brutales, n'épargnoit ni la noblesse ni la vulgaire, & toutes les femmes de Rome étoient les victimes de son infâme lubricité. Cependant ni ses artifices, ni ses menaces, ne triomphoient de la chasteté des femmes Chrétiennes, parce qu'elles faisoient mépriser la vie. Une d'entre elles, nommée Sophronie, épouse du Préfet de la ville, ayant appris que les ministres des débauches du tyran venoient chercher de sa part, & que son mari, par crainte ou par faiblesse, la leur avoit abandonnée, leur fit demander quelques momens pour se pa-

rer ;

rer, & les ayant obtenus, s'enle & retira dans son appartement, après une courte prière, elle se plongea un poignard dans le sein, & ne laissa à ces misérables que son corps sans vie.

XXI. De Me Trius de Phalère, exilé d'Athènes par une faction injuste, apprit, dans sa retraite, qu'on avoit abattu les trois cent soixante statues d'airain, érigées en son honneur. Mais ce grand homme se consola sans peine de cette disgrâce, & en continuant sa route, il s'écrioit: "Grâces aux Dieux, la vertu, qui me les fit élever, me reste."

XXII. Le Comte de Nassau, l'un des Généraux de Charles-Quint, menacoit Péronne, en 1536, & les habitans, dépourvus de toutes choses, parus soient résolus de l'abandonner. Alors un gentilhomme François, des environs, nommé d'Esturmel, signala son zèle pour sa patrie. Prévoyant les suites funestes qu'entraîneroit la perte de Péronne, il s'y transporta, avec sa famille & ses enfans, & anima tellement les concitoyens par ses discours & son exemple, qu'ils se déterminèrent à défendre cette ville jusqu'à la dernière extrémité. Cet homme, aussi généreux que brave, y fit conduire tous les grains qu'il avoit chez lui, & tous ceux qu'il put obtenir de la noblesse du voisinage; y distribua son argent, & celui qu'il trouva dans la bourse de ses amis; montra une valeur, une activité, une intelligence, qui rassurèrent les plus timides. Cette conduite déconcerta l'ennemi, & l'obligea de se retirer après un mois de siège, pendant lequel il donna quatre fois l'assaut, sans pouvoir se loger sur les brèches, qui étoient très-considérables. Le Roi, voulant récompenser d'Esturmel, le fit son maître-d'hôtel, & lui donna une charge considérable dans les finances.

XXIII. Nous-

XXIII. *Nouschirvan*, surnommé *le Juste*, Roi de Perse, étant à la chasse, voulut manger du gibier qu'il avoit tué; mais il n'avoit pas de sel. Il en envoya chercher au village le plus voisin, en défendant de le prendre sans le payer. " Quel mal arriveroit-il, dit un des courtisans, si l'on ne payoit pas un peu de sel? — Si un Roi, répondit *Nouschirvan*, cueille une pomme dans le jardin de ses sujets, le lendemain ses favoris coupent l'arbre."

XXIV. Rien n'égale la libéralité de *Louis IX.* envers les pauvres. C'est à la charité active de ce pieux monarque que l'on est redevable de la plupart de ces établissemens utiles, où les pauvres, & sur-tout les infirmes, trouvent un asyle contre l'extrême indigence, & des remèdes à leurs maux. L'Hôtel-Dieu de Paris, celui de Pontoise, de Compiègne, de Vernon, l'hôpital des *Quinze-Vingts*, le reconnoissent pour leur fondateur, ou leur restaurateur. Il sembloit d'être malheureux pour exciter la compassion, & mériter les bienfaits de ce généreux Prince. Il envoyoit des commissaires dans les provinces, pour dresser un rôle des pauvres laboureurs de chaque paroisse, qui ne pouvoient plus travailler à cause de leur vieillesse; & le saint Monarque se chargeoit de fournir leur subsistance. Ses ministres se plaignoient souvent qu'il faisoit de trop grandes charités. Il les laissa murmurer, sans vouloir rien changer à sa manière d'agir. Il est quelquefois nécessaire, dit-il, que les rois excèdent un peu dans la dépense; & s'il y a de l'exces, aime mieux que ce soit en aumônes, qu'en choses superflues, & mondaines.

XXV. *Charles V.* Roi de France, ayant appris qu'un Seigneur avoit tenu un discours trop libre en présence du jeune Prince Charles son fils aîné,

ainé, le chassa de sa cour, & dit à ceux qui étoient
présens, " Il faut inspirer aux enfans des Princes
l'amour de la vertu, afin qu'ils surpassent en
bonnes œuvres ceux qu'ils doivent surpasser en
dignités."

XXVI. LOUIS XIV, étant sur le point de
mourir, le jeune Prince, son successeur, lui fut
présenté; & le soulevant entre ses bras, il lui dit
ces paroles remarquables: " Vous allez être bientôt
maître d'un grand royaume. Ce que je vous re-
commande le plus fortement, c'est de n'oublier
jamais les obligations que vous avez à Dieu. —
Souvenez-vous que vous lui devez tout ce que
vous êtes. Tâchez de conserver la paix avec
vos voisins. J'ai trop aimé la guerre; ne m'imi-
tez pas en cela, non plus que dans les trop
grandes dépenses que j'ai faites. Prenez conseil
en toutes choses, & cherchez à connoître le
meilleur pour le suivre toujours. Soulagez vos
peuples le plutôt que vous pourrez, & faites ce
que j'ai eu le malheur de ne pouvoir faire moi-
même."

XXVII. ANNE de Montmorenci, premier Baron
& Connétable de France, étant sur le point de
mourir, un Cordelier cherchoit à le rassurer sur les
frayeurs qu'inspire naturellement l'idée de la mort.
Le Connétable lui dit d'un ton fier & hardi: —
" Pensez-vous, mon père, qu'un homme qui a
vécu près de quatre-vingts ans avec honneur,
n'ait pas appris à mourir un quart d'heure?"
Paroles mémorables, & dictées par une conscience
sans reproche. Il n'y a guères que ceux qui passent
sa vie dans la vertu, qui voient approcher la mort sans
la désirer, ni la craindre.

XXVIII. AURENG-ZEB, mort Empereur des
Mogols en 1707, sortoit d'une longue maladie, &
travailloit

travaillait plus que sa foiblesse ne pouvoit lui permettre. Un ministre lui représenta combien cet excès d'application étoit dangereux, & quelles suites il pouvoit avoir. Le Monarque lui lança un regard méprisant & indigné; puis, se tournant vers les autres courtisans: "N'avouez-vous pas, leur dit-il, qu'il y a des circonstances où un Roi doit hasarder sa vie, & périr les armes à la main s'il le faut, pour la défense de la patrie? Et ce vil flateur ne veut pas que je consacre mes veilles au bonheur de mes sujets! Croit-il donc que j'ignore que la Divinité ne m'a conduit sur le trône, que pour la félicité de tant de millions d'hommes qu'elle m'a soumis? Non, non; Aureng-Zeb n'oubliera jamais le vers de Sadi: Rois, cessez d'être Rois, ou réglez par vous-même. Hélas! la grandeur & la prospérité ne nous tendent déjà que trop de pièges. Malheureux que nous sommes! tout nous entraîne à la mollesse; tout nous éloigne de nos devoirs. Faudra-t-il que des ministres élèvent encore leur voix perfide pour combattre la vertu toujours foible & chancelante des Rois, & les perdre par de funestes conseils?"

XXIX. SATIBARZANE, favori d'Artaxerxès-Mnémon, demandoit un jour à ce Prince quelque chose d'injuste. Le Monarque apprit qu'on lui avoit promis trente mille dariques, s'il obtenoit ce qu'il demandoit. Il fait aussitôt venir son trésorier, & lui commande de donner au courtisan la somme qu'on lui avoit fait espérer: "Je n'en ferai pas plus pauvre, lui dit-il, quand je vous aurai fait ce présent; mais je serois moins juste & moins équitable, si je vous accordois ce que vous me demandez."

XXX. EPIR-

XXX. **FIRMUS**, Evêque de Thugaste en Afrique, montra, par sa généreuse fermeté, qu'il étoit véritablement digne de son nom. On persécutoit les Chrétiens par ordre de l'Empereur, & des inquisiteurs du Prince, ayant appris qu'un homme qui professoit la religion proscrire, avoit cherché un asyle chez le saint Prélat, vinrent le presser de le leur livrer. Il leur répondit : " Je ne puis ni mentir, ni découvrir celui que vous cherchez ; je l'ai caché ; mais vous ne saurez jamais le lieu de sa retraite." Ces officiers, pleins d'indignation, le saisirent lui-même, & lui firent souffrir les tourmens les plus cruels, afin de l'obliger à découvrir le Chrétien qu'il receloit. Firmus, au milieu des plus affreuses tortures, se contentoit de leur répondre : " Je sais mourir ; mais je ne fais point parler." L'Empereur fut instruit de cette héroïque constance. Il fit venir le Pontife, qui lui parut si digne d'admiration, qu'il lui accorda sa grâce, & celle de celui qu'il avoit caché. Que de courage ! que de vertu ! Quels éloges ne mérite pas ce saint Evêque, qui aima la vérité jusqu'au point de tout souffrir, plutôt que de la trahir par un mensonge, & qui porta la charité jusqu'à s'exposer aux plus horribles supplices, plutôt que de découvrir un malheureux dont on vouloit la mort ?

XXXI. APRES une assez longue alternative de rechûtes & d'intervalles d'une très-foible santé, M. Carré, célèbre académicien, tomba enfin dans un état où il fut le premier à prononcer son arrêt. Jamais on ne vit avec plus de calme les approches de la mort. Il dit à un prêtre qui, selon la pratique ordinaire, cherchoit des détours pour le préparer à descendre au tombeau : " Il y a long-temps, mon père, que la philosophie & la religion m'ont appris

“ appris à mourir.” Il eut toute la fermeté que toutes deux ensemble peuvent donner : il comptoit tranquillement combien il lui restoit encore de jours à vivre, & enfin, au dernier jour, combien d'heures.

XXXII. Pendant ces désordres qu'entraîne ordinairement le pillage d'une ville, une Demoiselle d'une extrême beauté vint se jeter aux pieds de Charles VIII, Roi de France, le suppliant de mettre son honneur à l'abri de l'incontinence du soldat. Le Roi la prit sous sa protection ; mais, en la garantissant de l'insulte qu'elle avoit lieu de craindre, il lui trouva tant de charmes, qu'il ne put s'empêcher d'attenter lui-même à un honneur dont il s'étoit rendu garant. Il étoit dans sa première jeunesse, & il aimoit les Dames. Il parla pour lui-même, & expliqua ses desirs en Prince qui veut les voir satisfaits. Ils alloient l'être en effet, lorsque la Demoiselle, qui cédoit par nécessité, aperçut, dans le cabinet où ils étoient, une image de la Vierge tenant son Fils entre ses bras ! “ Eh ! “ Sire, s'écria-t-elle, au nom de cette Vierge pure & sainte, ne m'arrachez pas ce que j'ai conservé jusqu'ici.” Charles fut touché de sa prière accompagnée de larmes : les fiennes même coulèrent ; & , condamnant ses desirs, il renvoya cette Demoiselle, lui accordant une dot proportionnée à sa naissance, & fit remettre en liberté, sans rançon, tous ses parens, un jeune homme avec lequel elle étoit fiancée, & tous ses alliés faits prisonniers.

XXXIII. On supplioit Henri IV d'avoir plus de soin de sa personne, & de n'aller pas si souvent seul, ou mal accompagné, comme il faisoit. Il répondit : “ La peur ne doit point entrer dans une âme royale. Qui craindra la mort “ n'entreprendra rien sur moi : qui méprisera la vie
P “ sera

“ sera toujours maître de la mienne, sans que mille
 “ gardes l’en puissent empêcher. Je me recom-
 “ mande à Dieu quand je me lève & quand je me
 “ couche : je suis entre ses mains. Après tout, je
 “ vis de telle façon, que je ne dois pas avoir de ces
 “ défiances ; il n’appartient qu’aux tyrans d’être
 “ toujours en crainte.”

XXXIV. UNE violente tempête qu’Alphonse V,
 Roi d’Arragon, essuya sur mer, le força d’entrer
 dans une île. S’y étant mis à l’abri, il aperçut
 une de ses galères sur le point d’être engloutie dans
 les flots avec l’équipage & les troupes qui s’y trou-
 voient. Ce spectacle excita sa compassion ; &, sur-
 le-champ, il ordonna qu’on allât secourir ces mal-
 heureux. Alors ses gens, effrayés du danger, lui
 représentèrent qu’il valoit mieux laisser perdre un
 vaisseau, que d’aller exposer tous les autres à un
 naufrage. Alphonse n’écouta point cet avis : sans
 délibérer, il monte sur l’amiral, & part aussitôt
 pour leur porter un prompt secours. Les autres,
 voyant que le Roi s’exposoit avec tant de résolu-
 tion, s’animent à son exemple, & chacun s’empresse
 de le suivre. L’entreprise lui réussit enfin ; mais
 aussi il courut risque de se perdre, tant elle étoit
 périlleuse. Le généreux Alphonse dit, après cette
 action magnanime : J’aurois préféré d’être ense-
 “ veli dans la mer, avec toute ma flotte, plutôt
 “ que de voir périr, sous mes yeux, des misérables,
 “ sans leur prêter la main pour les secourir.”

XXXV. Je rencontrai, un jour, au bord de la
 mer, dit le Poète Sadi, un religieux qu’un tigre
 avoit à demi dévoré : il étoit prêt d’expirer, &
 souffroit des maux inouis. Cependant son visage
 étoit calme & serein ; & l’on voyoit sur son front
 les traits de la douleur vaincus par ceux de la joie
 intérieure

intérieure de son âme : "Grand Dieu ! s'écrioit-il, je te rends grâce de n'être accablé que de douleurs, & non de remords."

XXXVI. HENRY IV, Roi de France, avoit accordé au crédit & aux prières du Maréchal de Bois-Dauphin la grâce d'un gentilhomme, nommé Berthaut, qui avoit été condamné, par arrêt du Parlement de Paris, à perdre la tête. La Cour, étant avertie que le coupable devoit être arraché au supplice, députa le Président de Thou, pour remontrer au Roi de quelle conséquence il étoit que l'arrêt fût exécuté. La remontrance du Président fut faite devant le Maréchal même. Le Monarque, touché des raisons dont se servit de Thou, & des prières de Bois-Dauphin, parut d'abord embarrassé ; puis, s'adressant à ce dernier : "Monsieur de Bois-Dauphin, lui dit-il, n'est-ce pas l'amitié que vous avez pour Berthaut, qui vous détermine à me parler en sa faveur ? — Oui, Sire, lui répondit le Maréchal. — Mais ne puis-je pas croire que vous avez pour moi autant d'amitié que pour lui ? — Ah ! Sire, quelle comparaison ! répliqua Bois-Dauphin. — Hé bien ! continua le Prince, laissons donc à la justice son libre cours, puisqu'en sauvant Berthaut, vous me faites perdre mon âme & mon honneur. Je n'offense déjà Dieu que trop souvent, sans ajouter ce péché aux autres." L'arrêt fut exécuté, & Berthaut eut la tête tranchée.

XXXVII. QUAND LOUIS XII, Roi de France, monta sur le trône, il se fit donner l'état de sa maison. Il marqua d'une croix rouge le nom de ceux qui l'avoient traversé dans le temps qu'il n'étoit encore que Duc d'Orléans. La Cour en fut instruite ; & cette nouvelle jeta la consternation parmi les

Courtisans. Ceux qui avoient eu le malheur de lui déplaire ne doutèrent point que le Roi n'eût résolu leur perte. Pour échapper au danger dont ils se croyoient menacés, ils quittèrent promptement la Cour, & se sauvèrent, les uns d'un côté, & les autres d'un autre. Louis, ayant été informé du motif de leur fuite, les rappela tous, en leur donnant les assurances les plus précises de leur sauver la vie, & de leur accorder ses bonnes grâces. " Mon intention, leur dit-il, n'a jamais été de vous faire du mal. La croix rouge, dont j'ai marqué vos noms, n'est pas un signe de mort, mais celui du pardon que je vous accorde de vos offenses, en mémoire du pardon que Jésus-Christ a obtenu du Père Eternel, pour tous les hommes, sur la croix à laquelle il a été attaché." Afin d'éterniser la mémoire de cet acte de clémence véritablement Chrétienne, on frappa une médaille qui représente une croix avec cette légende : *Rubra Crux Salutis Signum, albaque Francorum*. La croix rouge est le signe du Salut, la blanche est celui des François.

XXXVIII. Le grand Gustave-Adolphe, au milieu de ses conquêtes, conservoit des sentimens de modestie & de piété, bien rares dans un conquérant environné de gloire. Etant retourné en Saxe, peu de temps avant la bataille de Lützen, le peuple le reçut avec des acclamations extraordinaires. Ce Prince, confus de tant d'honneurs, se tourna vers son chapelain Fabrice, & lui dit : " Tout me réussit ; mais je crains bien que Dieu ne me punisse de la folie du peuple. Ne diroit-on pas que ces gens me regardent comme leur Divinité ? Grand Dieu ! tu m'es témoin combien tous ces vains applaudissemens me déplaisent ! "

XXXIX.

XXXIX. SPIRIDON, Evêque de Trémonté, dans l'île de Chypre, partageoit son revenu en deux portions égales. L'une étoit distribuée aux pauvres; l'autre servoit à sa subsistance, & plus encore à prêter à tous ceux qui étoient dans le besoin. Si quelqu'infortuné, pressé par des créanciers impitoyables, manquoit de ressources pour les satisfaire, il en trouvoit une assurée auprès du saint Prélat, qui lui disoit avec bonté: "Allez à mon coffre, mon ami; prenez ce qui vous sera nécessaire: rapportez-le quand vous pourrez; car cet argent n'est point à moi: il appartient à l'indigence;" & l'on prenoit ce que l'on vouloit, sans que ce généreux pasteur parût y faire la moindre attention. Un jour, un homme abusa de ce détachement héroïque. Il crut pouvoir tromper le charitable Evêque. Il lui avoit emprunté une somme très-considérable: il la rapporte. Il seint de la remettre dans le coffre, & la garde. Quelque temps après, il a besoin de recourir de nouveau à la libéralité de Spiridon. "Prenez, mon ami, prenez," lui dit le Prélat. Le fourbe, qui se flattoit déjà d'une nouvelle infidélité, court au coffre; mais il le trouve vide. Étonné, il en instruit l'Evêque. "Cela me surprend, répond Spiridon: Vous êtes le premier qui n'ayez rien trouvé dans ce coffre. Il faut, mon frère, que vous n'ayez point rapporté ce que vous avez pris la dernière fois; & cet accident est un effet de la justice de Dieu qui punit votre avarice." Ces paroles furent un coup de foudre. Le coupable, couvert de confusion, fit l'aveu de sa faute. Le bon Prélat, touché de ses larmes, lui abandonna cette somme, & l'exhorta vivement à être, dans la suite, moins attaché aux richesses.

XL. MOLIERE revenoit un jour de la campagne avec Chapelle, son ami. Un pauvre, sur

le chemin, lui demande l'aumône. Il met la main dans sa poche, & en tire une pièce de monnaie qu'il lui donne. Le pauvre, ayant regardé cette pièce, vole après lui pour la lui rendre, & lui dit : " Monsieur, vous vous êtes mépris : vous m'avez " donné un louis d'or." A ces mots, Molière tire un autre louis de sa poche, le lui donne encore, & se tournant vers son ami : " Où Diable, s'écrie-t-il, " la Vertu va-t-elle se nicher !"

XLI. ALEXANDRE le Grand, ayant pris une place forte, ordonna qu'on la saccageât ; mais quelques Grands de sa cour lui dirent qu'il y avoit dans cette ville un philosophe célèbre, qui méritoit bien d'être écouté. Le conquérant se le fit amener ; & l'ayant trouvé de fort mauvaise mine, il dit à ceux qui le lui avoient présenté : " Voilà une étrange " figure d'homme !" Le philosophe, indigné de ce mépris, récita hardiment à ce Prince des vers qu'il composa sur-le-champ, & dont voici le sens : " Monarque dédaigneux, vous avez tort de me " mépriser sur ma mauvaise mine ; le corps de " l'homme n'est qu'un fourréau dans lequel l'âme " est mise, comme une épée : c'est elle qu'il faut " estimer, & non pas le fourreau." A ces vers, il ajouta cette instruction, dont le vainqueur de Darius avoit alors besoin : " On peut dire d'un homme " qui n'est doué d'aucune vertu, que son corps " n'est pour lui qu'une affreuse prison, où mille " bourreaux le tourmentent. Il ne faut ni prévôt, " ni archers pour le mettre aux fers, ou pour lui " donner la torture : ses vices le poursuivent sans " cesse ; & la peau qui couvre son corps est pour " lui un cachot perpétuel." Ces réflexions plurent tellement au Roi de Macédoine, qu'il pria le philosophe de continuer d'en faire ; & le sage, charmé d'instruire un grand Roi, ajouta : " Il n'est pas " raisonnable d'envier aux autres les biens que Dieu

“ Dieu & la nature leur ont donnés : l’envieux
 “ n’est jamais content ; il querelle, pour ainsi
 “ dire, sans cesse, le Créateur ; il trouve mauvais
 “ tout ce qu’il donne aux autres, & voudroit tou-
 “ jours avoir ce qui n’est pas fait pour lui. Il ré-
 “ siste perpétuellement aux ordres supérieurs de ce-
 “ lui qui gouverne le monde avec tant de sagesse ; &
 “ sa bouche criminelle murmure, sans cesse, contre
 “ la divine Providence.” Cette excellente morale
 frappa singulièrement Alexandre ; & la philosophie
 triomphant de la colère, le conquérant pardonna
 à la ville qu’il vouloit ruiner, en considération du
 philosophe, qu’il renvoya comblé de faveurs & de
 très-riches présens.

XLII. UN Prince, charmé de la conduite intré-
 pide d’un grenadier au siège de Philipsbourg, en
 1734, lui jeta sa bourse, en lui disant qu’il étoit
 fâché que la somme qu’elle contenoit ne fût pas
 considérable. Le lendemain, le grenadier vint
 trouver le Prince ; & lui présentant des diamans &
 quelques autres bijoux : “ Mon Général, lui dit-
 “ il, vous m’avez fait présent de l’or qui étoit
 “ dans votre bourse, & je le garde ; mais vous
 “ n’avez sûrement pas prétendu me donner ces dia-
 “ mans, & je vous les rapporte. — Tu les mérites
 “ doublement, répondit le Prince, par ta bravoure
 “ & ta probité. Ils sont à toi.”

XLIII. SATURNIUS, Tribun séditieux, avoit
 fait recevoir, à force ouverte, une loi injuste, & qui
 n’avoit pour but que de renouveler les anciens
 troubles. Il étoit dit que le Sénat seroit obligé de
 l’approuver dans cinq jours ; que chaque Sénateur
 en feroit un serment solennel dans le temple de
 Saturne ; & que ceux qui refuseroient de le prêter,
 seroient exclus du Sénat, & condamnés à une amende
 de 20 talens. Métellus, à qui la défaite du Roi
 Jugurtha

Jugurtha avoit fait donner le surnom de Numidique, homme ferme & inébranlable dans ses principes, persista courageusement à ne point prêter le serment exigé, malgré l'exemple de tous les autres Sénateurs. L'audacieux Saturninus, que ce refus désespéroit, lui fait commander par un huissier de sortir du Sénat ; mais les autres Tribuns du peuple, qui n'étoient point de cette cabale, & qui révéroient la haute vertu de Métellus, s'opposent unanimement à l'insulte que l'on veut faire à ce grand homme. Irrité de tant d'obstacles, l'impétueux Saturninus convoque une assemblée du peuple, dans laquelle Métellus est condamné à l'exil, si dans le jour même, il ne prête le serment porté par la loi. Les grands de Rome, tout le Sénat, & même les plus honnêtes gens du peuple, veulent résister à un plébiscite si tyrannique ; plusieurs même, par attachement pour la personne de Métellus, s'arment secrètement sous leurs longues robes, & sous leurs habits de ville. Mais ce généreux Sénateur, qui chérissoit véritablement sa patrie, après les avoir remerciés tendrement de l'affection qu'ils lui témoignioient, leur déclare qu'il ne souffrira jamais qu'à son occasion on répande le sang d'aucun citoyen. Résolu de subir son exil plutôt que de voir s'allumer dans le sein de Rome, les fureurs des guerres civiles, il dit à ses amis particuliers, pour justifier le parti qu'il prenoit : " Ou bien le calme se rétablira dans la république, & alors je ne doute point que je ne sois rappelé ; ou bien le gouvernement demeurera entre les mains de gens tels que Saturninus ; &, dans ce cas, rien ne me peut être plus avantageux que de demeurer éloigné de Rome." Il partit ensuite pour son exil. Sa vertu & sa grande réputation lui firent des concitoyens dans tous les lieux où il passa : il ne se trouva étranger en aucun endroit ; &, ayant fixé son séjour dans l'île de Rhodes, il y jouit,

jouit, dans un doux repos, de cet empire naturel que la vertu donne sans le secours des dignités.

XLIV. L'EMPEREUR Valentinien II, & Justine sa mère, voulant autoriser les Ariens par une loi, s'adressèrent, pour la rédiger, à Bénévole, secrétaire des brevets. C'étoit un homme intègre & généreux, que le saint Evêque Philastre avoit formé dans la véritable doctrine. Il refusa de prêter son ministère à l'hérésie; & comme l'Impératrice le pressoit d'obéir, en lui promettant un emploi plus relevé: "C'est en vain, dit-il, qu'on tente de
" m'éblouir; il n'est point de fortune qui mérite
" d'être achetée par une action impie: ôtez-moi
" plutôt la charge dont je suis revêtu, pourvu que
" vous me laissiez ma foi & ma conscience." En parlant ainsi, il jeta aux pieds de Justine, la ceinture qui étoit la marque de son office.

XLV. L'EMPEREUR d'Allemagne se promenant seul dans les rues de Vienne, vêtu comme un simple particulier, rencontra une jeune personne toute éplorée, qui portoit un paquet sous son bras.
—" Qu'avez-vous, lui dit-il affectueusement?
" Que portez-vous? Où allez-vous? Ne pour-
" rois-je calmer votre douleur?—Je porte des
" hardes de ma malheureuse mère, répondit la
" jeune personne au Prince, qui lui étoit inconnu.
" Je vais les vendre: c'est, ajouta-t-elle d'une
" voix entrecoupée, notre dernière ressource. Ah!
" si mon père, qui a versé tant de fois son sang
" pour la patrie, vivoit encore, ou s'il avoit obtenu
" les récompenses dues à son service, vous ne me
" verriez pas dans cet état.—Si l'Empereur,
" lui répondit le Monarque attendri, avoit connu
" vos malheurs, il les auroit adoucis. Vous au-
" riez du lui présenter un mémoire, & employer
" quelqu'un qui lui eût exposé vos besoins.

" Je-

“ Je l’ai fait, répliqua-t-elle; mais inutilement.
 “ Le Seigneur à qui je me suis adressée m’a dit
 “ qu’il n’avoit jamais pu rien obtenir.—On vous
 “ a déguisé la vérité, ajouta le Prince, en dissimu-
 “ lant la peine qu’un tel aveu lui faisoit; je puis
 “ vous assurer qu’on ne lui aura pas dit un mot de
 “ votre situation; & qu’il aime trop la justice,
 “ pour laisser périr la veuve & la fille d’un officier
 “ qui l’a bien servi. Faites un mémoire; appor-
 “ tez-le moi demain au château, en tel endroit,
 “ & à telle heure: si tout ce que vous dites est
 “ vrai, je vous ferai parler à l’Empereur, & vous
 “ en obtiendrez justice.” La jeune personne,
 en essuyant ses pleurs, prodiguoit des remerciemens
 à l’inconnu, lorsqu’il ajouta.—“ Il ne faut
 “ cependant pas vendre les hardes de votre mère.
 “ Combien comptiez-vous en avoir?—Six
 “ ducats, dit-elle, —Permettez que je vous en
 “ prête douze, jusqu’à ce que nous ayons vu le
 “ succès de vos soins.” A ces mots la jeune fille
 vole chez elle, remet à sa mère les douze ducats
 avec les hardes, lui fait part des espérances qu’un
 Seigneur inconnu vient de lui donner. Elle se dé-
 peint, & des parens qui l’écoutoient reconnoissent
 l’Empereur dans tout ce qu’elle en dit. Désespérée
 d’avoir parlé si librement, elle ne peut se résoudre à
 aller le lendemain au château. Ses parens l’y entraî-
 nent.— Elle arrive tremblante, voit son souverain
 dans son bienfaiteur, & s’évanouit. Cependant
 le Prince, qui lui avoit demandé la veille le nom
 de son père, & celui du régiment dans lequel il
 avoit servi, avoit pris des informations, & avoit
 trouvé que tout ce qu’elle lui en avoit dit étoit
 vrai. Lorsqu’elle eut repris ses sens, l’Empereur
 la fit entrer avec ses parens dans son cabinet, &
 lui dit de la manière la plus obligeante: “ Voilà,
 “ Mademoiselle, pour Madame votre mère, le
 “ brevet d’une pension égale aux appointemens
 “ qu’avoit

“ qu’avoit Monsieur votre père, dont la moitié
 “ sera réversible sur vous, si vous avez le malheur
 “ de la perdre. Je suis fâché de n’avoir pas appris
 “ plutôt votre situation; j’aurois adouci votre
 “ sort.” — Depuis cette époque, ce Prince a fixé
 un jour par semaine où tout le monde est admis à
 son audience.

XLVI. QUELQUES complices d’une grande
 conjuration formée contre l’Etat & Robert Roi
 de France, furent arrêtés, & conduits devant ce
 Monarque, auquel ils avouèrent leur crime, avec
 toutes les marques d’un sincère repentir. La Cour
 des Seigneurs assemblés les condamna à mort,
 sans vouloir révoquer cette terrible sentence. Ro-
 bert seul fut touché de compassion, & par ce pieux
 stratagème, força son Conseil à souscrire au par-
 don qu’il leur accorda. Il fit traiter magnifiquement
 ces malheureux coupables; &, le lendemain,
 il les fit approcher de la sainte table; puis, adres-
 sant la parole à ses Conseillers, il leur dit:
 “ Nous conviendrait-il, Messieurs, d’envoyer au
 “ gibet ceux que Jésus-Christ vient de recevoir à
 “ sa table?”

XLVII. THEODOSE le Grand, ayant fait pro-
 clamer Auguste Honorius, son second fils, embrassa
 le jeune César avec tendresse, & lui donna ces con-
 seils qui peuvent servir à tous ceux qui comman-
 dent: “ Mon fils, si vous étiez destiné à com-
 “ mander à des Perses, vous n’auriez besoin que
 “ d’être issu d’Artaxerxès, pour porter le dia-
 “ dème. Mais celui dont je viens d’orner votre
 “ tête exige un titre supérieur à la naissance: c’est
 “ la vertu. Pour bien régner sur les autres, il
 “ faut savoir régner sur soi-même. C’est un de-
 “ voir commun à tous les hommes, il est vrai;
 “ mais vous devez apprendre pour l’univers, ce
 “ que

" que les particuliers n'apprennent que pour eux.
 " Vous serez esclave sous la pourpre, si les passions
 " vous tyrannisent. Combien il est difficile
 " à un Prince de les maîtriser! La facilité de les
 " satisfaire leur prête l'attrait le plus dangereux.
 " Elles font courir les autres hommes vers les
 " objets de séduction; mais elles viennent les offrir
 " aux Princes; elles les amènent au pied de leur
 " trône. Ils peuvent tout ce qu'ils veulent.
 " Songez donc à régler tous vos desirs: songez.
 " que vous allez être placé sur un théâtre éclatant
 " de lumière, en vue à toutes les nations du monde,
 " environné de regards perçans, qui pénétreront
 " jusques dans votre cœur; & ne comptez pas que
 " la renommée vous fasse aucune grâce. Soyez
 " clément, comme Dieu même, prudent sans dé-
 " fiance, vrai & sincère. Faites le bien que vous
 " souhaitez qu'on dise de vous, sans vous inquiéter
 " si l'on vous rend justice. L'amour de vos sujets
 " sera votre garde la plus sûre: méritez d'être
 " aimé. Quelque puissance que vous ayez, le
 " cœur de vos peuples sera toujours libre. Oc-
 " cupez-vous de leur intérêt, plutôt que du vôtre;
 " ou plutôt, ne séparez pas ce qui est inséparable:
 " leur félicité seule peut vous rendre heureux;
 " personne n'a plus de sujet de trembler, que celui
 " qui fait trembler les autres. Soyez vous-même
 " une loi vivante. Vos exemples donneront à vos
 " ordres plus de force que ni les menaces, ni les
 " châtimens. Vous gouvernerez des Romainst
 " ce n'est pas l'orgueil & la fierté qui les tiendront
 " soumis: plus vous vous rapprocherez d'eux par
 " la bonté & par la douceur, & plus ils vous éle-
 " veront au-dessus de leurs têtes. Apprenez la
 " guerre; étudiez-en toutes les parties: endur-
 " cissez-vous à tout ce qu'elle a de pénible. Lais-
 " sez aux Rois Asiatiques ce luxe incommode qui
 " accable les armées, & qui met obstacle aux suc-

“ ces. Partagez avec vos soldats toutes les fatigues :
 “ ils n'en sentiront que l'honneur. En attendant
 “ que l'âge ait fortifié votre corps, formez-vous
 “ l'esprit & le cœur ; remplissez-vous de grands
 “ exemples : l'histoire de vos prédécesseurs vous
 “ montrera ce que vous devez suivre, & ce qu'il
 “ vous faut éviter.”

XLVIII. LE Vicomte de Turenne s'étant em-
 paré du château de Solza, quelques soldats lui
 amenèrent une femme d'une grande beauté, qu'ils
 avoient trouvée dans la place, & la lui présentèrent
 comme la part la plus précieuse du butin. Le Vi-
 comte n'avoit alors que vingt-six ans ; il n'étoit
 pas insensible : cependant il feignit de ne pas péné-
 trer le dessein de ses soldats, & loua beaucoup leur
 retenue, comme s'ils n'avoient pensé, en lui ame-
 nant cette femme, qu'à la dérober à la brutalité de
 leurs compagnons. Il fit chercher son mari ; &
 la remettant entre ses mains, il lui dit que c'étoit
 à la discrétion de ses soldats qu'il devoit l'honneur
 de sa femme.

XLIX. ANDRÉ II, Roi de Hongrie, obligé de
 quitter ses Etats, en laissa la régence au Palatin du
 royaume, appelé Baneban, dont il avoit éprouvé,
 depuis long-temps, le zèle & la fidélité. Il lui re-
 commanda, en partant, d'entretenir la paix avec
 les Princes voisins, & sur-tout, d'administrer une
 exacte justice à tous ses sujets, sans égard pour la
 naissance ou la dignité de qui que ce fût. Ce Sei-
 gneur, pendant l'absence de son Souverain, n'oublia
 rien pour répondre dignement à la confiance dont
 il l'avoit honoré ; &, pendant qu'il donnoit tous
 les soins aux affaires d'état, sa femme, dame d'une
 rare beauté, tâchoit, par son assiduité auprès de la
 Reine, d'adoucir le chagrin que lui causoit l'absence
 du Roi son mari. Tel étoit l'état de la Cour de

Hongrie, lorsqu'on vit arriver le Comte de Moravie, frère de la Reine, & que cette Princesse aimoit tendrement. Ce ne furent d'abord que fêtes & que plaisirs; mais, dans la suite, le poison dangereux de l'amour se glissa parmi ces jeux innocens. Le Comte de Moravie devint éperdument amoureux de la femme du Régent. Il osa lui déclarer sa passion; mais cette dame, encore plus vertueuse qu'elle n'étoit belle, ne lui répondit que par la sévérité de ses regards. La résistance fit son effet ordinaire. Les desirs criminels du Comte n'en furent que plus violens. Sa passion, qui augmentoit tous les jours, le jeta dans une sombre mélancolie. Il n'étoit plus question de jeux, de spectacles, & de tous ces vains amusemens dont les grands occupent si sérieusement leur oisiveté. Le Comte ne cherchoit plus que la solitude. Mais la Reine, par une complaisance trop naturelle aux femmes pour cette espèce de malheur, & pour retirer son frère d'un genre de vie si triste, sous différens prétextes, retenoit auprès d'elle la femme du régent, où l'envoyoit chercher, aussitôt qu'elle s'éloignoit du palais. Cette dame pénétra sans peine les motifs indignes de ces empressemens; & pour éviter l'entretien du Comte, elle feignit quelque temps d'être malade. Mais ayant usé ce prétexte, sa naissance & le rang que tenoit son mari, ne lui permettant pas de s'absenter plus long-temps de la cour, elle revint au palais. Le Comte, de peur de l'aigrir, dissimula ses sentimens; & des manières respectueuses succédèrent, en apparence, à l'éclat & à l'emportement de sa passion. La femme du Régent, rassurée par cette conduite pleine de discrétion, continuoit de paroître à la cour, lorsque la Reine, sous prétexte de l'entretenir en particulier, la conduisit dans un endroit écarté de son appartement, où, après l'avoir enfermée, elle l'abandonna aux desirs criminels de son frère, qui, de concert avec la Reine, étoit caché

dans le cabinet. La femme du Régent en sortit avec la honte sur la visage & la douleur dans le cœur. Elle s'enfouit dans sa maison, où elle pleuroit en secret le crime du Comte & son propre malheur. Mais le Régent ayant un jour voulu prendre place dans son lit, son secret lui échappa; & emportée par l'exces de sa douleur: "Ne m'approchez pas, Seigneur," lui dit-elle, en versant un torrent de larmes, " & éloignez-vous d'une femme qui n'est plus digne des chastes embrassemens de son époux. Un téméraire a violé votre lit, & la Reine, sa sœur, n'a pas eu honte de me livrer à ses emportemens. Je me ferois déjà punir moi-même de leur crime, si la religion ne m'eût empêchée d'attenter à ma vie; mais cette défense de la loi ne regarde point un mari outragé. Je suis trop criminelle, puisque je suis deshonorée: je vous demande ma mort comme une grâce, & pour m'empêcher de survivre à ma honte & à mon déshonneur." Le Régent, quoiqu'outré de douleur, lui dit qu'une faute involontaire étoit plutôt un malheur qu'un crime; & que la violence qu'on avoit faite à son corps, n'alteroit point la pureté de son âme; qu'il la prioit de se consoler, ou du moins de cacher avec soin la cause de sa douleur. "Un intérêt commun, ajouta-t-il, nous oblige l'un & l'autre de dissimuler un si cruel outrage, jusqu'à ce qu'il nous soit permis d'en tirer une vengeance proportionnée à la grandeur de l'offense." Son dessein étoit d'en faire ressentir les premiers effets au Comte; mais ayant appris qu'il étoit parti secrètement pour retourner dans son pays, le Régent, au désespoir que sa victime lui eût échappé, tourna tout son ressentiment contre la Reine même. Il se rendit au palais, & ayant engagé cette Princesse à passer dans son cabinet, sous prétexte de lui communiquer des lettres qu'il venoit de recevoir du Roi, il ne se vit pas plutôt seul avec elle, qu'après lui avoir reproché son in-

intelligence criminelle avec le Comte, & la trahison qu'elle avoit faite à sa femme, le fier Palatin lui enfonça un poignard dans le sein ; &, sortant tout furieux de ce cabinet, il publia, devant toute la Cour, sa honte & sa vengeance. Soit surprise ou respect, personne ne se mit en état de l'arrêter. Il monta à cheval sans obstacle, & s'étant fait accompagner de quelques seigneurs témoins de cette funeste catastrophe, il prit la route de Constantinople, où étoit le Roi de Hongrie. Dès qu'il fut arrivé, il se rendit au palais qu'occupoit ce Prince ; & se présentant devant lui avec une intrépidité qui a peu d'exemples : " Seigneur, lui dit-il, en recevant
 " vos derniers ordres, quand vous partîtes de
 " Hongrie, vous me recommandâtes sur-tout, que,
 " sans aucun égard au rang & à la condition, je
 " rendisse à tous vos sujets une exacte justice. Je
 " me la suis faite à moi-même. J'ai tué la Reine
 " votre épouse, qui avoit prostitué la mienne ; &
 " bien loin de chercher mon salut dans une suite
 " honteuse, je vous apporte ma tête. Disposez à
 " votre gré des mes jours ; mais songez que c'est
 " par ma vie ou par ma mort que les peuples
 " jugeront de votre équité, & si je suis coupable
 " ou innocent." Le Roi écouta un discours aussi
 " surprenant sans l'interrompre, & même sans changer
 " de couleur ; & quand le Régent eut cessé de parler ;
 " Si les choses se sont passées comme vous les avez
 " rapportées, lui dit ce Prince, retournez en Hon-
 " grie ; continuez d'administrer la justice à mes su-
 " jets avec autant d'exactitude & de sévérité que
 " vous vous l'êtes rendue à vous-même. Je resterai
 " peu à Constantinople ; & à mon retour, j'exami-
 " nerai, sur les lieux, si votre action mérite des
 " louanges, ou des supplices."

